U d'/ of Ottawa
39003003543708

4-17-67

LA

LÉGENDE DU CID

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

—

LA CHANSON DE ROLAND

POEME DE THÉROULDE

SUIVI DE

LA CHRONIQUE DE TURPIN

Traduction d'Alex. de Saint-Albin

1 VOL. IN-18 JÉSUS

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

LA

LÉGENDE DU CID

COMPRENANT

LE POËME DU CID

LES CHRONIQUES ET LES ROMANCES

TRADUCTION

D'EMMANUEL DE SAINT-ALBIN

Avec Préface par M. Alex. de Saint-Albin

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS

à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

Tous droits de reproduction réservés

Universitas

PQ
6367
.F2
1866
v.1

PRÉFACE

Connaissez-vous, entre tous les héros célébrés par les trouvères et les poëtes modernes, un plus grand nom que celui de don Rodrigue, le Cid Campeador? Pour moi, j'en sais bien un qui l'égale, je n'en sais pas un qui le surpasse. Son histoire, son caractère, son existence même, sont aujourd'hui, après huit siècles, un sujet de contradiction parmi les hommes. Mais c'est l'inévitable sort de la grandeur. Il semble que nous supportions impatiemment le souvenir de ceux de nos pareils qui, par leur valeur, sont sortis de la foule et se sont élevés jusqu'à l'héroïsme. Ne pouvant les chasser de notre mémoire, nous nous efforçons de

prouver qu'ils s'y sont établis injustement. Triste revanche pour notre orgueil blessé de l'éclat de leur gloire!

Les détracteurs du Cid avaient contre lui un autre grief. Aujourd'hui nous voyons nos grands hommes, dont la valeur n'a pu subir encore l'épreuve du temps, dispersés au service de toutes les causes pour gagner la célébrité. Au moyen âge, il n'y avait pour toute la Chrétienté qu'une seule cause, la cause qui arma l'Europe entière contre les Musulmans, la cause qui avait armé Charlemagne et Roland contre les Sarrasins et don Rodrigue contre les Arabes. Leur courage tout seul n'aurait pas suffi à rendre Roland et Rodrigue chers à leurs contemporains, s'ils n'avaient fait éclater au milieu de ces générations si dévouées un plus sublime dévouement. Mais ce dévouement ne pouvait pas être une recommandation devant une certaine critique née à la fin du dix-huitième siècle. Aussi a-t-elle tout contesté au Cid, et d'abord l'illustration et même la légitimité de sa naissance, puis sa jeunesse, ou du moins les combats et l'amour qui l'illuminent et nous la font voir rayonnante à travers la nuit des âges. Puis, aussi crédule aux récits arabes

qu'incrédule aux chroniques espagnoles, elle a contesté au Cid ses vertus chevaleresques, sa loyauté, sa générosité. Devant Valence qu'il tenait assiégée si étroitement que le désespoir en chassait les habitants au risque de leur vie, don Rodrigue aurait fait prévaloir sa cruauté sur la pitié de toute l'armée chrétienne. Enfin cette critique, aheurtée à obscurcir la gloire du Cid et s'y consumant en vains efforts, pensa qu'elle aurait plus tôt fait de l'éteindre, et le héros chanté, non par quelques poëtes, mais par l'Espagne entière pendant tant de siècles, ne fut plus ni un vainqueur impitoyable ni un chevalier félon, ce fut un personnage imaginaire, n'ayant jamais existé que dans les romances.

> *Implacables* désirs d'une illustre vengeance
> Dont *la gloire du Cid* a formé la naissance!

Une haine violente et inassouvie procède toujours ainsi : elle a son supplice dans la grandeur de son ennemi et dans sa gloire, et quand elle n'a pas pu le ruiner et le déshonorer, elle veut lui ôter la vie.

On peut bien suborner de faux témoins, mais tout un peuple ne se laisse pas suborner. Quand la critique,

au lieu de discuter la tradition et d'y chercher les altérations possibles après huit siècles, au lieu d'analyser la légende, de démêler le réel et l'idéal qui la composent, s'inscrit purement et simplement en faux contre la tradition, quand elle ose dire qu'une chaîne n'a pas un premier anneau, c'est-à-dire des milliers de témoins qui, après avoir eux-mêmes vu et entendu, ont rapporté ce que la tradition nous a transmis, la critique ne mérite plus qu'on l'écoute. Son système, absurde en soi, renverserait, s'il pouvait triompher, les fondements mêmes de la certitude historique, car toute l'autorité des documents s'établit elle-même sur l'autorité de la tradition, sans laquelle nous pourrions toujours supposer qu'ils ont été fabriqués après coup, comme Masdeu, en présence des traditions espagnoles et des traditions arabes, a prétendu que les romances et les chroniques ont inventé toute l'histoire du Cid et son existence même.

Quel que soit le mérite littéraire du poëme et des romances du Cid, leur principale valeur n'est pas là, mais dans l'histoire même du héros, perdue pour nous si le poëme et les romances ne nous l'avaient conservée. « Qui comprend, égale, » disait Raphaël. Ce qu'il

y a de plus précieux sur la terre après l'héroïsme, c'est l'amour et l'intelligence des vertus qui font les héros, c'est le souvenir que les nations conservent des héros qui ont défendu et protégé leur enfance. C'est ce souvenir-là qui fait les grands peuples, c'est lui qui les encourage dans leurs luttes, qui les soutient dans leurs défaites, et qui dans leurs triomphes et dans leurs prospérités dissipe ces bouffées d'orgueil qui enivrent si facilement les vainqueurs et les changent en monstres exécrables. Qu'on accumule dans la vie d'un seul homme autant de victoires, autant de triomphes qu'on voudra, cet homme-là ne dira jamais : Quel autre oserait se comparer à moi? quand lui-même n'ose se comparer à un Roland ou à un Rodrigue, si grands dans leur vie et peut-être plus grands dans le souvenir reconnaissant des peuples. Nations ou familles privilégiées qui avons de tels aïeux, que leur histoire nous soit deux fois précieuse, qu'elle nous rappelle en même temps ce que nous devons être et le peu que nous sommes. Et défendons-nous comme d'une impiété, de dire : Mon aïeul n'était pas l'intrépide ou le magnanime que l'on croit, ou bien : C'est l'orgueil de mes pères qui a inventé le fameux fondateur de notre

maison, son histoire n'est qu'une fable, et lui-même n'est qu'un héros de roman à la mode de ce temps-là.

La gloire du Cid est pour l'Espagne un bien national qu'elle ne doit pas laisser périr. Mais cette gloire-là ne peut pas nous être indifférente à nous-mêmes. Comme on voit ces familles illustres dont je viens de parler, se souvenir avec un légitime orgueil des alliances qu'elles ont contractées et qui ont établi entre elles une communauté d'honneur et de gloire, il y a eu entre l'Espagne et la France, dans la politique et dans les lettres, et à toutes les époques de leur histoire, trop d'alliances, toutes heureuses, pour que nous puissions regarder le passé de l'Espagne avec d'autres yeux que notre passé. Et le nom du Cid est devenu, par la plus fameuse de ces alliances, un nom presque aussi français qu'espagnol. Ce qui était vrai il y a plus de deux cents ans, le sera toujours :

Tout Paris pour Rodrigue a les yeux de Chimène.

C'est la raison de cette publication. Il est bien vrai que les œuvres qui composent ces deux volumes sont des œuvres étrangères par l'idiome où elles furent écrites, mais Ruy Diaz ne sera jamais un étranger pour

nous. Il ne peut pas, sans doute, prendre rang parmi nos ancêtres. Mais, combattant pour la même cause, il fut en quelque sorte leur allié. Aussi sa gloire est comme une partie de notre patrimoine. Les titres en étaient dispersés : on les a rassemblés ici. Que le grand nom du Cid protége cette humble entreprise !

ALEX. DE SAINT-ALBIN.

9 octobre 1865.

LA LÉGENDE DU CID

CHRONIQUES

NOTICE

J'avais songé d'abord à réunir ce qu'il y a de mieux établi dans les chroniques et les histoires pour en former une vie abrégée de Ruy Diaz, surnommé le Cid Campeador. Mais quand j'ai voulu me mettre à l'exécution, je me suis trouvé fort embarrassé. Le Cid est un personnage tellement légendaire, qu'on a pu, au siècle dernier, nier jusqu'à son existence. Les différentes légendes affectent le style grave de l'histoire et toutes les apparences de la plus scrupuleuse vérité. Entre des témoignages souvent contradictoires et cependant aussi vraisemblables les uns que les autres, auxquels fallait-il se fier? L'exemple de mes devanciers n'était

pas propre à m'attirer dans cette voie. Le père Risco (1), qui a publié une chronique latine, découverte par lui, fait plier toute autorité devant elle, dans sa vie du Cid. M. Dozy (2) a composé aussi une vie du Cid, mais il ne veut croire que les historiens arabes, qu'il a beaucoup étudiés. M. Damas Hinard (3) préfère à tout autre Cid le Cid des romances (4) et celui du poëme. Je me suis dit qu'il ne m'appartenait pas de décider au milieu d'une telle confusion, et qu'il serait plus sage de traduire les vieilles chroniques espagnoles, afin que chacun pût se faire, en connaissance de cause, sa propre opinion. Travail ingrat et dont le produit pourra paraître lourd et indigeste. J'ai donné mes raisons; que l'on juge.

Restait à faire un choix parmi ces chroniques. La *Chronique du Cid* et la *Chronique générale*, à l'endroit où elle parle de ce héros, sont évidemment copiées l'une sur l'autre. D'ailleurs toutes deux ont une tache originelle, qui doit nous faire suspecter beaucoup leur véracité : elles furent composées sur des documents arabes. J'ai donc cru qu'il serait suffisant, pour les faire connaître, de donner la traduction d'un résumé de la *Chronique du Cid*, édité à Séville en 1548. Ce petit ouvrage renferme ce qu'il y a de plus important dans la grande chronique : il est peut-être moins agréable, les narrations et les discours s'y trouvant parfois un peu tronqués; mais au moins nous ne nous laisserons pas trop égarer par les Arabes, qui, quoi qu'en

(1) *La Castilla y el mas famoso Castellano.*

(2) *Recherches sur l'histoire littéraire et politique de l'Espagne.*

(3) *Romancero general* ou *Recueil des chants populaires de l'Espagne*, et *Poëme du Cid.*

(4) J'ai suivi l'usage le plus généralement adopté en mettant le mot *romance* au masculin, usage justifié par la nécessité où l'on est d'établir une distinction entre ce mot et son homonyme français, dont le sens est entièrement différent.

puisse dire l'érudit M. Dozy, ne sont pas les seuls, ni même les plus dignes de foi, dans tout ce qui concerne leur mortel ennemi le Campeador. Ces chroniques ont, en outre, le défaut d'être beaucoup plus récentes que les autres.

Le père Risco publia en 1742, en appendice de son livre intitulé : *La Castilla y el mas famoso Castellano*, une *Histoire de Rodrigue Diaz le Campeador*, qu'il avait trouvée dans un vieux manuscrit de la bibliothèque du couvent royal de Saint-Isidore de Léon. Cette chronique, écrite en latin, est certainement fort ancienne. Là ne paraît aucun des événements un peu poétiques de la vie légendaire du Cid : jamais histoire ne fut plus sèche. Quoique cette chronique ne soit pas parfaitement d'accord avec les autres sur tous les points, j'ai cru qu'elle avait assez d'importance pour que j'essayasse d'en donner une traduction.

J'ai joint à ces deux opuscules celui qui est connu sous le nom de *Chronica rimada* (Chronique rimée). Là se trouvent racontés les premiers événements de la jeunesse de Ruy Diaz. Elle est fort ancienne et, sans doute, à peu près contemporaine du *Poëme du Cid*. Elle a subi quelques altérations, et certains passages restent inexplicables, malgré toute la bonne volonté de M. Duran (1) et celle de M. Dumas Hinard (2).

Tels sont les premiers documents historiques sur lesquels s'appuie l'histoire du Cid (3). Ils furent faits d'après la tradition chrétienne ou musulmane, et la légende ne les a pas attendus pour se former : le *Poëme du Cid* et probablement un certain nombre de romances, aujourd'hui transformés en

(1) *Romancero general.*

(2) *Poëme du Cid.*

(3) N'oublions pas cette phrase, si souvent citée, d'une chronique latine de l'epoque : « *In Hispania apud Valentiam, Rodericus Comes defunctus est, de quo maximus luctus Christianis fuit, et gaudium inimicis Paganis.* »

espagnol moderne, sont plus anciens que toutes les chroniques.

J'ai conservé autant que possible la forme de l'original dans ma traduction ; il y a quelques longueurs, je ne me suis pas cru permis de les retrancher. Dans la *Chronique latine*, j'ai poussé le scrupule jusqu'à laisser tels quels les noms propres, qu'on avait défigurés, mais en en donnant en note la traduction. Si je me suis trompé en quelque chose, on me tiendra compte, j'espère, des difficultés que j'ai rencontrées à chaque pas, et contre lesquelles j'ai toujours lutté, sinon avec bonheur, du moins avec courage et constance.

CHRONIQUE ESPAGNOLE

CHRONIQUE DU TRÈS-VALEUREUX CHEVALIER LE CID RUY DIAZ CAMPEADOR

Ici commence un livre appelé le résumé des choses merveilleuses qu'accomplit en sa vie le pieux chevalier le Cid Ruy Diaz, par la grâce et le courage que lui accorda Dieu Notre-Seigneur, pour avoir eu, dès sa jeunesse, l'habitude d'accomplir des actions vertueuses. Il était rempli de la crainte de Dieu Notre-Seigneur, et loyal et valeureux en toute sa conduite. Et parce qu'il est nécessaire de donner le commencement des choses avant de rapporter leur milieu et leur fin (et pour toutes choses Dieu Notre-Seigneur, dont les grâces sont reçues par qui se met en disposition de les recevoir, mérite parfaite louange), j'ai voulu que cette histoire partît du jour où commença à régner en Espagne le noble roi don Ferdinand, premier de ce nom, parce que c'est lui qui éleva le Cid et lui donna cheval et armure. Et je rappelle de la sorte brièvement les rois qui régnèrent au temps du Cid, et les choses qui s'accomplirent à son époque.

I

Comment le noble roi don Ferdinand, premier de ce nom, éleva le Cid.

Don Ferdinand, fils de don Sanche, le prince de Navarre, commença à régner dans la Castille et le Léon en l'an du Seigneur mil dix-sept : il y régna quarante ans. Il eut le royaume de Castille comme héritage de sa mère, qui était fille du comte don Sanche, et le royaume de Léon par sa femme doña Sanche, sœur du roi don Bermude. Ce roi fut très-franc, et très-courtois, et très-valeureux, et très-dévot, et il élevait dans sa maison tous les fils des chevaliers qui mouraient en son temps.

Ce roi eut trois fils : le premier se nommait don Sanche, le second don Alphonse, le troisième don Garcie; et deux filles appelées l'une doña Urraque, l'autre doña Elvire.

Et comme ce noble roi passait un jour par Bivar, il y rencontra Diègue Laynez et son fils Rodrigne de Bivar (1),

(1) Ici la *Chronique du Cid*, la grande chronique, donne une anecdote pleine d'intérêt pour le lecteur, qui lui fera faire connaissance avec Babieca, le cheval du Cid. « Son parrain de baptême fut un clerc du nom de Peyre Pringos, auquel parrain, par la suite, il demanda un de ses poulains. Celui-ci, y consentant, amena Rodrigue auprès de ses nombreux poulains et de ses nombreuses juments, lui dit de choisir et de prendre le meilleur. Pour choisir, Rodrigue entra donc à l'instant dans le parc et laissa sortir toutes les juments avec leur poulain sans en prendre aucun; en dernier lieu sortit une jument avec un poulain galeux et fort laid; alors il dit à son parrain : « Je veux celui-ci. » Son parrain s'écria : « Babieca! (imbécile!) vous avez mal choisi. » Mais le Cid répondit : « Celui-ci sera bon cheval et aura nom Babieca. » Et en effet ce cheval fut bon et fortuné, et sur lui Mon Cid vainquit depuis en plusieurs batailles rangées. » Chap. II.

jeune enfant de dix ans, qu'il emmena avec lui et éleva. Dès qu'il fut en âge, le Roi lui donna cheval et armure et voulut le faire chevalier, ainsi qu'il avait coutume d'agir pour tous les gentilshommes qu'il élevait : mais Rodrigue ne le voulut point.

Et alors il arriva que, Ferdinand se trouvant à Carrion, cinq rois maures firent invasion avec de grandes forces. Ils passèrent tout auprès de Burgos et traversèrent Montes de Oca, et Vilforada, et Santo-Domingo de la Calcada, et Logroño, et parcoururent tout le pays entraînant nombreux prisonniers et nombreux troupeaux.

Mais Rodrigue de Bivar vint au secours du pays, et convoqua tous les hommes qu'il put appeler, et avec eux prit sur les Maures les devants et leur enleva le butin, après en avoir tué beaucoup et captivé beaucoup aussi, desquels furent les cinq rois. Et avec son butin il se rendit à la maison de sa mère Theresa Nuñez. Il partagea parfaitement les dépouilles avec tous ceux qui l'avaient accompagné, et ayant réfléchi sur ce qu'il devait faire des rois, il résolut de les délivrer, à la condition qu'ils se reconnaîtraient ses vassaux et lui rendraient hommage. Ainsi les délivra-t-il, mais tous, revenus dans leurs terres, lui envoyèrent de grands présents avec les tributs qu'ils lui avaient promis.

Et après ces événements, doña Chimène Gomez, fille du comte don Gomez de Gormaz, demanda au Roi en grâce de le lui donner pour mari ; car elle lui pardonnait le meurtre du comte son père qu'il avait tué : le roi d'envoyer vers Rodrigue et de les marier.

Et en ce temps il y eut grand débat entre ce roi don Ferdinand et le roi don Alphonse d'Aragon au sujet de Calahorra, chacun d'eux prétendant que cette ville lui appartenait. Ils tombèrent d'accord que chacun d'eux enverrait un chevalier qui combattrait pour lui : la cité demeurerait au seigneur du champion victorieux.

Le roi don Ferdinand choisit pour le sien Rodrigue de Bivar, et le roi d'Aragon un chevalier qui se nommait don Martin Gomez.

Comme ils étaient arrivés au champ du duel, don Martin Gomez commença par adresser des paroles orgueilleuses à Rodrigue de Bivar. Celui-ci répondit que les actions convenaient plus aux chevaliers que les paroles, et que, pour l'honneur de la lutte, Dieu l'accorderait à qui il lui plairait. Et aussitôt ils s'élancèrent l'un contre l'autre et rompirent leurs lances : bref, ils combattirent valeureusement. Don Martin Gomez étant tombé de son cheval, Rodrigue descendit également du sien et lui coupa la tête, et demanda aux juges s'il y avait plus à faire pour la légitime possession de Calahorra. Et aussitôt le roi don Sanche le fit sortir avec grand honneur du champ et lui accorda hautes récompenses : ainsi cette ville demeura-t-elle au Roi.

Mais les comtes de Castille, ressentant contre lui forte jalousie, songèrent à le tuer, et pour cela s'entendirent avec les Maures. Ils convinrent d'amener une bataille dans laquelle ils le tueraient. Mais il arriva que les rois maures ses vassaux apprirent le complot et envoyèrent au Roi les lettres qu'ils avaient surprises : ce pourquoi il eut grande colère et ordonna que les comtes sortissent incontinent de Castille.

Mais comme le Roi était allé en pèlerinage à Saint-Jacques, ce fut le Cid Ruy Diaz qui les chassa du pays. Cependant doña Sancha, sa sœur, qui était mariée avec le comte don Garcie, vint à lui, et lui demanda en grâce, puisqu'il exilait son mari du royaume, de lui délivrer pour les rois maures ses vassaux telles lettres, qu'ils lui accordassent une terre où il pût vivre. Rodrigue lui délivra une lettre adressée au roi de Cordoue, l'un d'entre eux, et pour son amour lui accorda Cabra où don Garcie pût vivre.

Dans la même année, le roi don Garcie de Navarre entra en Castille avec forte armée. Comme il se trouvait près de

Burgos, son frère don Ferdinand envoya vers lui pour le sommer de sortir du royaume, avec promesse de lui pardonner cette action. Mais il s'y refusa, et le roi don Ferdinand lui livra une bataille dans laquelle il fut tué et ses gens taillés en pièces.

Dans ce combat, un beau fait fut accompli par un chevalier, qui était précepteur du roi don Garcie; il l'avait supplié de faire ce que le roi don Ferdinand demandait de lui. Puis, persuadé que pour son orgueil don Garcie serait tué et vaincu, et ne voulant pas voir la mort de son seigneur, après avoir laissé toutes ses armes sauf la lance et l'épée, il se jeta au plus épais de la mêlée. Pour le roi don Garcie, il mourut de la main de deux chevaliers, ses vassaux transfuges, parce qu'il leur avait enlevé sans raison leurs terres.

Cette année encore, le roi don Ferdinand se trouvant en Galice, les Maures entrèrent dans la Castille. Alors Ruy Diaz, ayant convoqué ses parents et amis, atteignit les ennemis auprès d'Atiença, et là eut lieu la bataille : les Maures furent vaincus, et Rodrigue les poursuivit pendant sept lieues, faisant nombreux morts et nombreux captifs.

En l'an mil trente, ce roi don Ferdinand entra en Portugal : il y prit par la force des armes Viseo et Coïmbre, et beaucoup d'autres villes que possédaient les Maures firent reddition.

De là ce roi se rendit en pèlerinage à Saint-Jacques; puis à son retour mit le siége sous les murs de Coïmbre et maintint le blocus pendant sept ans, au bout desquels la ville se rendit à lui avec tout ce qu'elle renfermait.

Cependant Ruy Diaz accomplissait de très-grands exploits. Tandis que le roi don Ferdinand tenait Coïmbre assiégée, il arriva qu'un évêque grec, étant venu en pèlerinage à Saint-Jacques, y entendit raconter que cet apôtre y apparaissait souvent en armure et à cheval, et assistait les Chrétiens dans les batailles. Il prétendit que saint Jacques

était un pasteur et non un chevalier. Or, pendant la nuit, ce saint lui apparut tout armé, sur un cheval blanc, et lui dit qu'il n'eût point à en douter, qu'il était chevalier de Jésus-Christ, et que le jour suivant il ouvrirait les portes de Coïmbre avec les clefs mêmes qu'il tenait alors en sa main. Le jour suivant, au matin, l'évêque raconta ces choses à tous les prêtres, à tous ses amis, et leur apprit comment Coïmbre allait être prise, et ceux-ci le reçurent pour vrai.

Sitôt qu'il fut entré en cette ville, le roi voulut armer Rodrigue chevalier dans la grande mosquée. Il fit donc appeler Ruy Diaz et lui ceignit l'épée, et lui donna le baiser de paix sur la bouche, mais non le soufflet, comme c'était l'habitude : puis il le frappa de l'épée sur l'épaule et lui ordonna de saisir le glaive, et voulut qu'à son tour il fît des chevaliers et les armât de sa main.

De Coïmbre le roi se rendit à Saint-Jacques, où il resta le temps d'une neuvaine et laissa de belles offrandes.

Et après toutes ces choses, il revint en Castille pour préparer une nouvelle armée.

Et il se rendit sous les murs de Gormaz et d'autres châteaux d'où les Maures sortaient pour faire grandes rapines, et il les vainquit : et il renversa toutes les tours et toutes les citadelles qu'ils possédaient, et incendia la plus grande partie de leur pays. Et il mit le siége devant Guadalajara.

Et là, Alymaimon, roi de Tolède, lui envoya de très-beaux présents, vint même le voir sans crainte, se reconnut son vassal et lui paya tribut.

Et de cette ville le roi don Ferdidand s'en revint en Léon, où il ordonna de construire une nouvelle église plus grande que toutes les autres. Il résolut d'y mettre les corps de sainte Juste et sainte Rufine, martyrisées à Séville, où les Maures les conservaient.

Dans cette intention, il partit donc de Léon pour se ren-

dre à Séville, et il allait conquérant le pays et massacrant les Maures. Le roi de Séville, ayant appris sa venue, envoya pour le supplier de ne pas lui faire plus grand dommage : il se reconnaîtrait son vassal et lui payerait tribut. Il lui envoya même de très-beaux présents. Ferdinand accepta son vasselage, à la condition qu'il lui donnerait les saints corps déjà mentionnés. Celui-ci lui répondit qu'il donnerait tout ce que Ferdinand demanderait, mais qu'il ignorait où se trouvaient ces corps. Ainsi devint-il son vassal.

Alors le roi Ferdinand revint en Léon et ordonna de peupler Zamora. Comme le roi don Ferdinand se trouvait à Zamora, et que Ruy Diaz conversait avec lui, voici que vers le Cid arrivèrent les ambassadeurs des cinq rois maures qu'il avait faits prisonniers dans la bataille. Ils apportaient le tribut dont ils étaient redevables et d'autres magnifiques présents. Ils voulaient lui baiser la main, mais il n'y consentit point et leur ordonna de baiser celle du Roi : ainsi firent-ils, puis, fléchissant les genoux, ils dirent à Ruy Diaz : « *Cid*, tes vassaux, les rois que tu as faits prisonniers, t'envoient les tributs qu'ils te doivent, et ces présents. » Le Cid les prit et remit au Roi le cinquième de toutes choses. Mais le Roi, sans vouloir l'accepter, lui rendit maintes actions de grâces, et de ce jour et avant ordonna que Ruy Diaz fût appelé *Cid*, parce que les Maures l'avaient ainsi nommé.

Alors le Roi envoya deux évêques à Séville pour y prendre les saints corps déjà mentionnés, et il envoyait avec eux le comte don Nuño et deux autres riches hommes. Lorsqu'ils arrivèrent à Séville, ils y furent très-bien reçus par le Roi. Leur ambassade ouïe, celui-ci leur répondit qu'il était tout prêt à leur remettre son tribut; mais que pour ces saints corps, il ne savait point où ils se trouvaient.

Les saints évêques se mirent donc pendant trois jours en très-dévote oraison, suppliant Notre-Seigneur qu'il leur fît révélation du lieu où se trouvaient ces saints corps. Ce-

pendant saint Isidore leur apparut et leur dit de ne pas s'occuper de cette recherche, la volonté de Dieu étant que les corps demeurassent en cette ville, parce qu'elle devait être conquise des Chrétiens; mais d'emporter le corps qui lui avait servi sur la terre. Ceux-ci furent très-émerveillés de la grande clarté que le saint fantôme apportait avec lui, et ils restèrent longtemps sans pouvoir parler : puis, lui ayant demandé qui il était, celui-ci leur répondit : « Je suis saint Isidore, autrefois archevêque en cette ville. » Les évêques rendirent à Dieu maintes actions de grâces et demandèrent au saint de leur montrer son tombeau. Il leur donna des signes certains pour le reconnaître à Séville-la-Vieille, dans laquelle il avait été enterré.

Les évêques en prirent grande consolation et demandèrent au roi permission d'aller à Séville-la-Vieille, parce qu'ils devaient y trouver ce qu'ils cherchaient. Le Roi y consentit volontiers et se mit en route avec ses chevaliers. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu indiqué, ils creusèrent la fosse où se trouvait le saint, et il sortit de cet endroit si suave et si merveilleuse odeur, que Chrétiens et Maures en furent émerveillés. Puis ils l'emportèrent de là en fort grande pompe et couvert de très-riches étoffes que leur avait données le Roi. Enfin évêques et chevaliers prirent congé de ce Roi et partirent tout joyeux avec le saint corps, lequel, sur la route, fit de beaux miracles. Comme ils allaient arriver à Léon, le roi don Ferdinand, qui s'y trouvait, sortit à leur rencontre avec une longue procession et commanda que le corps fût en grande cérémonie porté à l'église, où on lui donna très-riche place sous le maître-autel qui reçut son nom.

A cette époque, l'empereur Henri se plaignit au pape Urbain, en son concile général, que le roi don Ferdinand d'Espagne refusât de lui servir le tribut que lui payaient tous les autres rois de la chrétienté. Le Pape envoya ses ambassadeurs à Ferdinand pour lui enjoindre de payer tri-

but à l'empereur Henri, et le menacer, s'il refusait, de publier une croisade contre lui : ce à quoi l'empereur et maints autres rois ajoutaient leur défi. Le roi don Ferdinand, ayant reçu l'ambassade et le défi, se mit en conseil avec tous les grands de ses royaumes : lesquels reconnurent, d'un accord unanime, qu'il valait mieux donner le tribut que s'exposer aux dommages qui pourraient résulter de la guerre avec l'empereur.

Mais en ce temps le Cid ne se trouvait point à la cour. Le Roi l'ayant mandé et lui ayant raconté tout ce qui venait de se passer, il s'éleva contre le conseil de tous, il s'écria qu'il valait mieux pour le Roi et tous ses riches hommes mourir libres que laisser l'Espagne sous un tribut, et dit au Roi :

« Seigneur, acceptez le défi et allez leur donner bataille au milieu de leur pays. Pour moi, j'irai comme votre maréchal avec mille et cinq cents chevaliers, mes amis et vassaux. Vous, seigneur, emmenez cinq mille chevaliers, fils de nobles ; ajoutez deux mille chevaliers maures que vous enverront les rois vos vassaux, et marchons à la grâce de Dieu, car j'espère de lui qu'il vous donnera la victoire. »

Tout aussitôt, le roi don Ferdinand envoya des lettres au Saint-Père, le suppliant de ne pas laisser faire cette guerre sans motif : l'Espagne avait été conquise par les peuples qui l'habitaient; les rois dont il descendait l'avaient payée des flots de leur sang, et il souffrirait la mort avant que d'accepter d'être le tributaire de l'empereur ou de tout autre.

Il écrivit une seconde lettre à l'empereur, demandant de lui laisser poursuivre la guerre qu'il avait entreprise contre les Maures et de se démettre de ses prétentions.

Au cas où l'empereur n'y consentirait point, il renonçait à son amitié et le défiait au combat, combat qu'il entendait livrer au milieu de son pays.

Aussitôt, le Roi de convoquer ses gens qui, réunis à ceux

du Cid, firent une armée de neuf mille cavaliers avec laquelle il partit.

Après qu'ils eurent traversé les défilés d'Aspa, ils trouvèrent un pays dévasté, où l'on refusait de leur donner des vivres. Mais comme le Cid conduisait l'avant-garde, il se mit à incendier et à piller toute la campagne, de telle sorte qu'on leur apporta autant de vivres qu'ils en avaient besoin.

Le roi de France, ayant appris ces choses, envoya de fortes troupes avec le comte don Raymond de Savoie et autres seigneurs, et leur ordonna d'aller livrer bataille au roi d'Espagne.

Le Cid Ruy Diaz, qui marchait en avant, engagea avec eux un combat, dans lequel maints Français, et Allemands, et Savoisiens furent tués et faits prisonniers.

Parmi ces derniers se trouvaient le comte de Savoie et maints autres chevaliers. Le comte supplia le Cid de consentir à sa délivrance : il lui donnerait sa fille en otage. Et le Cid le délivra à cette condition, que jamais ni lui ni ses gens ne pourraient recourir aux armes contre le Roi son seigneur, ni contre lui. Puis, ayant pris la jeune fille, qui était fort belle, il la remit incontinent au Roi. Celui-ci eut d'elle un fils qui s'appela don Ferdinand, et dans la suite fut nommé cardinal d'Espagne.

Après quoi, le Cid soutint une nouvelle bataille, dans laquelle il défit nombreuse armée; et le bruit de ces victoires fut si grand, que l'empereur et le roi de France prièrent le Pape d'envoyer demander au roi don Ferdinand qu'il revînt en son pays ; ils ne désiraient plus de lui aucun tribut.

Le roi don Ferdinand envoya au Saint-Père une ambassade solennelle, dont faisaient partie le comte don Rodrigue et Alvar Fañez-Minaya, et d'autres chevaliers et lettrés, tandis qu'il restait lui-même à Toulouse, d'où il menaçait de continuer son chemin sur Rome. Par ces députés, il envoyait dire au Pape de lui dépêcher un cardinal avec pou-

voirs suffisants; et semblablement l'empereur et le roi de France devaient dépêcher leurs procureurs pour qu'il fût décidé qu'on s'abstiendrait toujours sous peines graves de réclamer tribut aux rois d'Espagne; le Saint-Père donnerait un décret dans le même sens. S'il n'en était pas ainsi, il allait les chercher partout où il pourrait les trouver.

A la vue de cette lettre et de cette ambassade, le Pape fut grandement épouvanté et réunit son conseil, lequel décida qu'on ferait tout ce que demanderait le roi d'Espagne. Un cardinal fut envoyé du nom de Robert, et avec lui vinrent en nombre suffisant procureurs de l'empereur et du roi de France, et aussi des autres rois chrétiens, et tous promirent et jurèrent que jamais de l'Espagne il ne serait exigé tribut. Et le Saint-Père fit dans le même sens un décret appuyé sur cette raison, que les royaumes d'Espagne avaient été par la force des armes enlevés aux mains des Maures, ennemis de la foi.

Alors le Pape envoya demander au Roi de lui remettre la fille du comte de Savoie qu'il tenait en ôtage. Il la lui remit avec très-riche parure et très-riche cortége, et lui fit dire que comme elle était grosse de cinq mois, il le priait de la garder avec lui et d'élever l'enfant. Ainsi fit le Saint-Père : il baptisa de sa main l'enfant qui naquit et lui donna le nom de Ferdinand. Il voulut qu'il fût bien élevé, et il le légitima pour qu'il pût obtenir toute dignité, en sorte que depuis il devint grand seigneur dans l'Église de Dieu, comme on le dira par la suite.

Ainsi le roi don Ferdinand s'en revint en son pays avec grand honneur, grâce au bon conseil du Cid. Et pour ces choses par lui accomplies, il fut appelé l'égal d'un empereur.

II.

Du roi don Ferdinand.

Le roi don Ferdinand, étant revenu dans ses royaumes, y pourvut à toutes choses, et passa par Avila qui se trouvait dépeuplée depuis la grande invasion des Maures; il en enleva les saints corps de sainte Christine, de sainte Sabine et de saint Vincent, pour les transporter à Léon. Quelques-uns affirment cependant qu'ils se trouvent encore à Avila.

Et voici qu'en l'an de l'Incarnation 1052, se révoltèrent contre le roi don Ferdinand les provinces appelées Celtibérie et Carpentanie. Or, comme il était vieux et avait beaucoup dépensé à relever maintes églises et villes détruites par les Maures, il ne s'en inquiétait pas autant qu'il l'aurait dû; mais la reine doña Sancha, sa femme, voyant le péril et la lassitude du Roi, sacrifia les joyaux et les trésors fort grands qu'elle possédait pour solder ses gens; ainsi fut formée une grande armée que le Roi conduisit sur les terres ennemies, où il fit si grandes dévastations qu'il rétablit l'ancien tribut et fit même payer aux révoltés double impôt.

Toutes choses étant ainsi terminées heureusement, le Roi s'en revint à Léon.

Et comme il était un jour en oraison, saint Isidore lui apparut et lui annonça le jour et l'heure auxquels il devait mourir. De ce jour en avant il s'occupa sans cesse de faire grandes charités et aumônes.

Dans la pensée de mieux pacifier ses royaumes, il résolut de les partager entre ses fils, division qui eut pour conséquence d'immenses malheurs. Il attribua à don Sanche la Castille et la Navarre jusqu'à l'Èbre, avec l'Estrémadure; à don Alphonse, le Léon avec les Asturies et une partie de

Campos; à don Garcie, la Galice avec ce qu'il avait conquis en Portugal.

Mais cette distribution déplut fort à don Sanche, auquel, en sa qualité d'aîné, tout revenait, selon les lois et coutumes des Goths qui avaient fait cette conquête de l'Espagne. Aussi dit-il à son père qu'en cela sa volonté paternelle s'accomplissait et non son devoir, que pour lui, don Sanche, il n'y consensait point. Le Roi lui répondit qu'il s'était emparé de ces royaumes et qu'il pouvait en disposer comme il l'entendait, et qu'à cause de lui, il ne changerait point ses dispositions. Ce partage déplut aussi à maints grands d'Espagne.

Après cela, le roi don Ferdinand, reconnaissant que le moment de sa mort approchait, vint à Léon. Et aussitôt il se mit à faire oraison à saint Isidore. Puis il se fit revêtir des habits royaux et mit sa couronne sur sa tête. Après avoir reçu les sacrements avec grande dévotion, il se dépouilla de ces vêtements royaux et plaça la couronne sur l'autel; il prit le cilice, se jeta de la cendre sur la tête, et dit: « Seigneur, tien est ce royaume, donne-le à qui te servira avec lui. »

Et il ordonna qu'on le transportât aussitôt à Sainte-Marie d'Almança, où il resta trois jours faisant pénitence de ses péchés.

De là, il voulut qu'on le menât à Calezon, où vinrent, et le cardinal don Ferdinand, son fils, qui était légat en Espagne, et maints autres seigneurs. Le cardinal s'étonnant que le Roi eût fait tel partage des royaumes, celui-ci lui répondit qu'il laissait à don Sanche la Castille, qui était la meilleure portion; mais qu'il priait Dieu de ne pas le bénir ni lui donner de fils qui héritât de son trône, parce qu'il l'avait déshonoré par deux fois en frappant en sa présence ses frères don Alphonse et don Garcie.

Sur ces entrefaites, arrivèrent doña Urraque et doña Elvire tout en pleurs, lesquelles se plaignirent au Roi qu'il

les laissât déshéritées. Le Roi de répondre que c'était sa prière et son ordre que ses fils lui donnassent terres où elles pussent vivre. Mais tous se turent, hormis don Alphonse qui dit : « Seigneur, parmi ce que vous m'avez attribué, prenez pour elles tout ce qu'il faudra. » Alors le Roi : « Reçois ma bénédiction; donne-leur plutôt ce que tu voudras. » Don Alphonse poursuivit : « Seigneur, prenez dans mon bien pour doña Urraque Zamora avec ses domaines et la moitié de l'Infantazgo, et pour doña Elvire Toro avec l'autre moitié de l'Infantazgo. » Alors le Roi renouvela sa bénédiction et ajouta : « Je prie Dieu que, comme aujourd'hui mes royaumes sont divisés, un jour il te les donne tous, et surtout qu'il te bénisse, et voici pour moi que je te bénis. Et quiconque cherchera à prendre ce que tu donnes à tes sœurs, qu'il reçoive la malédiction de Dieu et la mienne. » Puis le Roi dit à don Sanche qu'il voulait lui enlever Safagun avec tout son territoire et ses dépendances, à don Garcie Villafranca avec ses domaines pour doña Elvire. Et après avoir confirmé ses paroles par sa signature, il voulut que ses fils donnassent aussi leur serment et leur signature. Et après avoir accompli toutes ces choses, il ordonna à ses fils d'avoir le Cid en grande recommandation et de lui accorder richesses et faveurs.

Et enfin ce roi fortuné rendit son âme à qui l'avait créée.

Incontinent don Arias Gonzale chargea son fils Rodrigue Arias de se rendre à Zamora et d'y enfermer grand approvisionnement, ce qu'il fit.

Ce roi don Ferdinand régna quarante-sept ans et neuf mois, et mourut un dimanche, le jour de Saint-Jean-Baptiste, en l'an de l'Incarnation mil cinquante-sept.

On l'emmena à Léon, où il fut enterré dans l'église de Saint-Isidore, qu'il avait fait construire, et, après sa mort, la reine doña Sancha, sa femme, vécut encore deux ans de très-sainte vie, après lesquels elle mourut et fut enterrée avec le Roi son mari.

III

Comment don Garcie, roi de Galice et de Portugal, viola le serment qu'il avait fait au roi don Ferdinand, son père.

Le roi don Sanche commença à régner après la mort de don Ferdinand, son père, en l'an du Seigneur mil cinquante-sept, et régna six ans.

Dans la première année de son règne il réunit les cortès et accorda à tous ses vassaux tout ce qu'ils lui demandèrent, pour gagner leurs cœurs et pouvoir conquérir les royaumes de ses frères.

Dans la seconde année, il forma très-puissante armée et se rendit sous les murs de Saragosse, qu'il attaqua vaillamment : le roi maure qui possédait cette ville se déclara son vassal et lui donna de grandes richesses et lui promit un tribut pour chaque année.

Après quoi il leva ce siége et s'en alla riche et honoré : mais, pour cela, le roi don Ramire d'Aragon avait conçu grande jalousie, et, réunissant une armée, il se mit en chemin et envoya dire au roi don Sanche qu'il lui avait fait grand tort en assiégeant Zamora ; que cette ville était sa conquête, et qu'il ne passerait pas outre, s'il ne lui remettait tout ce qu'il avait reçu du roi de Saragosse et n'abandonnait la ville comme étant sa conquête. Mais le roi don Sanche, qui était homme de grand cœur, ne lui répondit mot ; seulement, il lui présenta la bataille, laquelle fut très-sanglante. Le roi d'Aragon fut vaincu et nombre de ses gens tués, et lui même se réfugia sur une colline où il se retrancha avec ceux qu'il put recueillir. Là ils firent soumission, de telle sorte que le roi don Sanche les laissa s'éloigner librement.

Et ainsi Saragosse demeura au pouvoir du roi don Sanche.

IV

Comment le roi don Sanche, faisant la guerre à son frère don Garcie, envahit le pays de Galice.

En l'an 1103, don Garcie, roi de Galice et de Portugal, viola le serment qu'il avait fait à son père et enleva à sa sœur doña Urraque grande partie du territoire que son père lui avait donné.

Le roi don Sanche, son frère, ayant appris que le roi don Garcie venait de déshériter sa sœur doña Urraque, s'en réjouit fort, parce qu'il lui sembla que celui-ci commençait ce qu'il désirait achever. Aussitôt il manda le Cid Ruy Diaz et tous les grands du royaume, et leur dit, comme ils le savaient bien, que le roi don Ferdinand, son père, avait contre justice partagé les royaumes qui lui revenaient. Et alors : « Don Garcie, mon frère, a violé son serment en déshéritant ma sœur doña Urraque, et je pense à lui réclamer ces dépouilles ; mais j'ai voulu d'abord prendre votre conseil. »

Le comte de Cabra lui dit : « Seigneur, qui vous conseillerait de manquer au serment que vous avez fait à votre père, vous donnerait mauvais conseil. »

Pour ces paroles, le roi don Sanche entra en grande colère et dit au comte : « Otez-vous de devant moi, car de vous je ne saurais avoir bon conseil. »

Puis, prenant le Cid par la main : « Vous savez bien, lui dit-il, que mon père m'a recommandé de vous prendre pour conseiller en tout ce que je voudrais exécuter, et ainsi ai-je fait jusqu'à présent. C'est pourquoi je vous prie de m'apprendre comment je pourrais recouvrer les royaumes que mon père m'a enlevés contre toute justice. »

Cela déplut fort au Cid, qui répondit : « Seigneur, je ne

vous conseillerais pas de violer le serment que vous avez fait à votre père, car vous savez bien qu'il m'a fait promettre entre ses mains de toujours vous conseiller de bonnes choses : ce que j'ai accompli jusqu'à ce jour et à partir de ce jour accomplirai encore. »

Le Roi poursuivit : « Cid, je n'entends point en cela violer mon serment, car je l'ai prêté contre mon gré et par violence. D'ailleurs, mon frère est allé contre ce qu'il avait juré, et d'après le droit tous les royaumes m'appartiennent. C'est pourquoi je veux que vous m'appreniez comment je puis les réunir, ce que rien, sinon la mort, ne pourra m'empêcher de faire. »

Or, quand le Cid vit qu'il ne pouvait le détourner de sa résolution, il lui dit : « Seigneur, pour exécuter cela, je ne vois pas d'autre moyen que de faire alliance avec don Alphonse, votre frère. Pour aller porter la guerre à votre frère don Garcie, il vous donnera sur ses terres chemin et passage ; mais si vous ne pouvez l'obtenir, n'entreprenez point cette guerre. »

Le Roi reconnut qu'il lui donnait un bon conseil, et tout aussitôt envoya prier le roi don Alphonse, son frère, de se rendre à Safagun, parce qu'il désirait le voir.

A la réception de sa lettre, le roi don Alphonse s'étonna, mais cependant vint à Safagun. Aussitôt qu'ils s'y furent rencontrés, le roi don Sanche lui dit : « Mon frère, vous savez bien comment, en déshéritant notre sœur doña Urraque, le roi don Garcie, notre frère, a violé le serment qu'il avait fait à notre père. Pour ce qu'il vient de faire, je veux lui enlever son royaume, et en conséquence je vous demande de me donner conseil sur la manière dont je dois me comporter. »

Le roi don Alphonse lui répondit qu'il ne l'assisterait point, qu'il ne briserait point le serment par lui fait à son père.

Don Sanche, l'entendant ainsi parler, le pria de lui livrer

passage sur son royaume pour qu'il allât faire cette guerre, avec promesse de lui donner partie du butin qu'il y gagnerait. Le roi don Alphonse le lui accorda. Après quoi ils convinrent d'une nouvelle entrevue, à laquelle assistèrent nombre de chevaliers castillans et léonais qui devaient faire observer aux rois ce dont ils étaient convenus entre eux.

Toutes choses ainsi réglées, le roi don Sanche réunit ses hommes, Castillans comme Aragonais, aussi nombreux qu'il put, pour marcher contre son frère, le roi don Garcie.

Mais avant que de partir ainsi avec ses gens, il l'envoya défier. Il prit pour messager don Alvar Fañez, cousin du Cid, lequel il chargea de demander à don Garcie l'abandon de son royaume ; sinon il s'en emparerait par violence. Alvar Fañez, quoique avec grand déplaisir, exécuta les ordres de son seigneur.

Et quand don Garcie eut reçu le message, il s'irrita fort contre lui-même, en tant que violateur du serment prêté, et répondit : « Dites à mon frère, don Alvar Fañez, qu'il ne veuille point violer le serment par lui fait à notre père ; mais s'il pense à agir autrement, je pourvoirai à ma défense. » Alors don Alvar Fañez s'en retourna vers le roi don Sanche.

Et aussitôt le roi don Garcie dépêcha un sien chevalier, du nom de Ruy Ximenès, à don Alphonse, son frère. Il lui faisait savoir comment le roi don Sanche voulait lui prendre son royaume et l'avait envoyé défier : il le priait de ne pas s'y prêter et de refuser à don Sanche passage en son royaume pour cette expédition. Le chevalier rendit son message, auquel le roi don Alphonse répondit : « Dites à mon frère que si je pouvais le défendre, je m'y emploierais bien volontiers, que je n'aiderai ni arrêterai aucunement don Sanche. » Le chevalier revint donc avec cette réponse vers son seigneur.

Et quand le roi don Garcie l'eut entendu rapporter ces mots, voyant que le roi don Alphonse ne lui portait point secours, sur l'avis d'un courtisan, il résolut de réunir ses

gens pour marcher contre lui. Mais ce courtisan était un mauvais serviteur qui lui donnait toujours de méchants conseils : c'est à sa persuasion qu'il avait chassé doña Urraque de ses terres. Aussi, pour délivrer le Roi de suggestions si funestes, les grands du royaume songèrent à tuer ce courtisan, ce qu'ils exécutèrent de cette façon : comme ils se trouvaient au conseil, ils s'élevèrent tous contre ce qu'il proposait et le tuèrent sous les yeux mêmes du Roi, qui en conçut grande colère; et pour cette raison, quelques-uns des grands durent quitter le royaume et se rendre en Castille auprès du roi don Sanche ; d'autres, auprès du roi don Alphonse.

V

Comment le roi don Sanche marcha contre son frère le roi don Garcie.

Le roi don Sanche avait commencé de régner depuis quatre ans lorsqu'il entra sur les terres de Galice et en conquit une grande partie ; car le peuple s'y trouvait fort mécontent du roi don Garcie, à cause de ce courtisan très-hautain qui le traitait assez mal et volait le trésor.

Don Garcie réunit des troupes aussi nombreuses que possible pour aller présenter la bataille à son frère le roi don Sanche, qui s'avançait puissamment accompagné et avait conquis une très-grande partie du pays. Avec le roi don Sanche marchaient le comte don Nuño de Lara et le comte de Monçon, et le comte don Garcie de Cabra, qui conduisaient l'avant-garde de son armée composée d'un fort parti de cavalerie. Le roi don Garcie s'élança contre ces comtes et leur livra une bataille dans laquelle il resta vainqueur, et dans laquelle moururent, du côté du roi don Sanche, trois cents chevaliers.

Lorsque le roi don Sanche l'apprit, il fit très-hâtive chevauchée avec toute son armée, et le roi don Garcie s'enfuit aussi vite que possible, poursuivi par le roi don Sanche jusqu'en Portugal. Là, il convoqua tous ses chevaliers gentilshommes, et quand ils furent réunis à ceux qu'il amenait avec lui, il les pria de vouloir bien, comme ses vassaux, lui donner aide contre son frère, qui cherchait à lui enlever ce que lui avait laissé son père : il valait beaucoup mieux mourir et livrer bataille un jour, que passer chaque jour dans une attente lâche et honteuse. Tous lui répondirent qu'ils le serviraient loyalement, et que le combat leur parraissait aussi préférable à tout autre parti.

C'est pourquoi ils résolurent, d'un commun accord, d'envoyer demander secours aux Maures : ce fut le roi don Garcie lui-même qui alla les solliciter, avec la promesse, s'ils lui donnaient assistance, de leur faire conquérir le royaume de Léon. Ceux-ci répondirent qu'ils ne concevaient point comment, lui, qui ne parvenait pas à se défendre contre son frère, pourrait leur faire conquérir le royaume de Léon. Et ils refusèrent de lui prêter aide.

Alors le roi don Garcie s'en retourna dans ses États de Portugal.

Mais aussitôt que le roi don Sanche eut appris que son frère venait d'implorer l'appui des Maures, il réunit son armée et alla mettre le siége devant Santarem, où il combattit un combat d'un jour et d'une nuit. Le lendemain, le roi don Garcie marcha encore à la bataille contre le roi don Sanche. Celui-ci avait donné son avant-garde au comte de Cabra, au comte de Monçon et au comte don Nuño de Lara. Le roi don Garcie, après avoir mis ses soldats en rang, les exhorta de son mieux.

Les uns et les autres engagèrent une rude mêlée; mais à la fin, les Castillans furent vaincus, et le roi don Sanche fait prisonnier, et le comte de Cabra renversé de cheval. Quand le roi don Garcie vit qu'il tenait entre ses mains le roi don

Sanche, il le remit à la garde de quatre chevaliers, afin de continuer la poursuite et prendre ceux qui s'enfuyaient.

Cependant, le roi don Sanche suppliant les chevaliers qui veillaient sur lui de le laisser aller, ceux-ci lui répondirent qu'ils ne le feraient pour aucun motif. Et comme ils tenaient ces discours, arriva cet Alvar Fañez, à qui le Roi avait donné cheval et armure. Il dit aux chevaliers qui gardaient le Roi captif : « Laissez mon seigneur, » et en parlant de la sorte il s'était mis à les frapper, et, après avoir abattu deux d'entre eux, il délivra le Roi.

Avec don Sanche il se rendit sur une montagne où se trouvaient plusieurs de ses chevaliers, qui s'étaient enfuis du champ de combat; et comme ils se trouvaient là, arrivèrent auprès du Roi trois cents chevaliers qui s'enfuyaient aussi ; et ils virent encore venir le Cid qui ne s'était point trouvé à la première bataille. Le Roi, l'ayant reconnu, sentit grande joie, et, s'avançant à sa rencontre, lui dit : « Cid, soyez le bienvenu : car jamais vassal n'a secouru son seigneur avec si grand à-propos. »

Pendant ce temps, le roi don Garcie revenait insouciant et très-joyeux de la victoire par lui remportée, mais arriva cette nouvelle que le roi don Sanche, son frère, s'était échappé, ce qui l'affligea fort. Et le Cid s'approchant avec les autres chevaliers de l'endroit où il se trouvait, il rallia ses gens, et la bataille recommença plus sanglante cette seconde fois que la première. A la fin, les Portugais abandonnèrent le roi don Garcie, qui fut aussitôt fait prisonnier. Nombre des siens furent aussi tués ou pris.

Le roi don Sanche le mit dans les fers et l'emmena avec lui en Castille. Dès son arrivée, ses sœurs doña Urraque et doña Elvire, et avec elles maints évêques, archevêques et abbés, accoururent, qui cherchèrent à établir entre les deux rois cet accommodement : le roi don Sanche délivrerait le roi don Garcie, lequel se reconnaîtrait son vassal et lui rendrait hommage, promettant de se présenter à son service, dès

qu'il l'appellerait, à la tête de toutes ses forces. Et en effet, don Garcie lui fit hommage et serment d'accomplir ces choses tant qu'il serait en vie. Et aussitôt le roi don Sanche ordonna de le délivrer, et don Garcie se rendit à son royaume de Portugal.

VI

Du combat que se livrèrent don Sanche, roi de Castille, et don Alphonse, roi de Léon, son frère.

Après quoi le roi don Sanche se hâta d'envoyer défi à son frère don Alphonse, roi de Léon, chargeant le messager de dire à don Alphonse qu'il eût à lui abandonner ce royaume, son légitime héritage. Le roi don Alphonse fit répondre qu'il n'y consentirait point, parce qu'il le tenait du roi son père; et qu'auparavant il lutterait pour sa défense autant qu'il le pourrait.

Alors le roi don Sanche de lancer son armée et de ravager le pays : le roi don Alphonse faisait de son côté si bonne défense qu'il pouvait. Ils convinrent tous les deux de se livrer bataille à un jour déterminé, dans un lieu que l'on appelait Lantada, à cette condition que le vainqueur commanderait au royaume de son adversaire.

Et le combat fut rudement combattu des deux parts : mais à la fin le roi Alphonse resta vaincu, après que d'un côté et de l'autre il y eût eu un nombre infini de morts, et s'en retourna en Léon.

VII

Comment doña Urraque vint demander au roi don Sanche la délivrance de son frère don Alphonse.

La cinquième année du règne de don Sanche, ce roi et don Alphonse se livrèrent bataille auprès de la rivière de Carrion, de commun accord et à cette condition que le vainqueur commanderait sans conteste au royaume de son adversaire. Le combat fut vaillamment soutenu des deux partis, mais enfin le roi don Sanche resta vaincu.

Or, le roi don Alphonse était miséricordieux, il eut compassion de voir mourir les Chrétiens et ne voulut point qu'on fît poursuite. Don Sanche allait donc s'enfuyant, lorsqu'il rencontra une partie de ses gens réunis sur une colline : il se joignit à eux.

Peu après il vit arriver le Cid Ruy Diaz avec sa troupe qui n'avait point pris part à la bataille. Il en conçut grande joie, et après s'être consultés sur ce qu'ils devaient faire, ils résolurent de rassembler tous les soldats qui avaient pris la fuite, et, le lendemain au matin, d'attaquer le quartier du roi don Alphonse : et ainsi arriva-t-il.

Comme le roi don Alphonse se trouvait dans la tranquillité et cette assurance que le roi don Sanche continuait à fuir, ses gens furent vaincus avant même de s'être armés, vaincus et dispersés, et nombre d'entre eux tués, et lui-même fait prisonnier.

Les Léonais crurent leur roi mort : aussi ceux qui purent revêtir leurs armures se comportèrent-ils assez vaillamment pour s'emparer du roi don Sanche, et, quatorze chevaliers léonais l'emmenèrent captif. Mais il arriva que le Cid vit comment on entraînait le roi don Sanche, privé de sa liberté, et s'élançant derrière ses gardiens, il leur de-

manda de lui rendre son seigneur, avec promesse de lâcher aussi le leur qu'on tenait prisonnier. Mais comme ils ne voulaient point s'y prêter, il combattit contre eux et les mit en pièces et emmena le Roi avec lui. De là le roi don Sanche se rendit à Burgos, où il jeta dans les fers le roi don Alphonse son frère.

VIII

Comment doña Urraque demanda au roi don Sanche la délivrance du roi don Alphonse, son frère. — Elle lui fut accordée à condition que celui-ci se ferait moine.

Doña Urraque, sa sœur, ayant appris ces choses, vint à Burgos en toute hâte et avec elle le comte don Peransurez. Le roi don Sanche, instruit de sa venue, la reçut avec honneur. Cependant elle lui demandait de délivrer son frère don Alphonse, disant qu'elle saurait l'engager à se faire moine dans le monastère de Safagun et à lui abandonner de bon gré le royaume de Léon. Alors le roi don Sanche manda le Cid et l'interrogea sur la conduite qu'il devait tenir. Celui-ci répondit que si le roi don Alphonse se faisait moine et lui abandonnait de bon gré, sans arrière-pensée, son royaume, il devait le délivrer à la prière de sa sœur. Le roi don Sanche y consentit donc, et don Alphonse se fit moine dans le monastère de Safagun, beaucoup contre sa volonté.

Et depuis, comme il se trouvait au monastère, il reçut du comte don Peransurez le conseil de quitter le monastère et de s'enfuir à Tolède, auprès du roi Alymaimon : lequel le reçut avec grand honneur, et lui fit de grands présents, et lui donna beaucoup d'or et d'argent et de chevaux et maints joyaux, et l'emmena en sa compagnie, jusqu'au jour où le

roi don Sanche mourut devant Zamora, ainsi qu'il sera dit par la suite.

IX

De ce que fit doña Urraque quand elle sut que le roi don Alphonse, son frère, se trouvait à Tolède.

Quand le roi don Alphonse fut arrivé à Tolède auprès du roi Alymaimon, l'infante doña Urraque s'entretint avec le comte Peransurez, et aussi ses deux frères appelés don Gonzale et don Ferdinand. Elle les pria de se rendre à Tolède auprès du roi don Alphonse, agissant ainsi pour qu'auprès de lui il eût des chevaliers qui sussent lui donner bon conseil.

Le roi Alymaimon estimait et aimait beaucoup le roi don Alphonse; comme il lui rendait de bons et loyaux services, il voulut s'assurer de lui. C'est pourquoi il lui demanda promesse et serment de ne point quitter Tolède sans sa permission. Le roi don Alphonse s'y étant engagé, Alymaimon, de son côté, lui jura de l'aimer, honorer, et aider en tout ce qu'il pourrait. Puis aussitôt le roi Alymaimon ordonna de construire un riche palais auprès du mur de l'Alcazar, pour que le roi don Alphonse et les siens se trouvassent plus à leur aise. Et ce palais s'éleva auprès de son jardin, en sorte que le roi don Alphonse put aller s'y délasser quand il voulait.

Comme le roi don Alphonse demeurait ainsi à Tolède avec le roi Alymaimon, celui-ci lui ordonna d'aller avec un certain nombre de ses gens faire la guerre à ses ennemis. Ce que don Alphonse exécuta avec grande sagesse, remportant de très-belles victoires dont le roi Alymaimon se réjouit fort. Et il l'aimait toujours davantage.

Au retour de cette guerre, don Alphonse s'adonna beau

coup à la chasse et à la vénerie. Or, comme un jour en chasse il allait le long d'une côte, il rencontra un site qui lui plut extrêmement, où se trouvait un château ruiné. Et il lui prit fantaisie de demander ce domaine au roi Alymaimon, et aussitôt qu'il fut revenu de la chasse, il le lui demanda. Celui-ci le donna à don Alphonse de très-bon gré et le peupla de veneurs et chasseurs chrétiens, et fortifia merveilleusement le château, et de ce jour et avant, le roi don Alphonse alla se divertir dans ce lieu, qui avait nom Brihuega.

Il arriva qu'un jour de fête le roi don Alphonse se rendit à Tolède, dans le jardin du roi Alymaimon, et, après avoir en sa compagnie pris repas et réjouissance, voici qu'il se mit à s'endormir dans une chambre.

Cependant le roi Alymaimon continuait à s'entretenir avec ses chevaliers, et entre autres choses ils parlèrent de la gloire et de la force de Tolède, et comme on assurait qu'elle ne craignait ni Maures, ni Chrétiens, un de ces chevaliers lui dit : « Seigneur, si je savais que cela ne vous déplût point, je révélerais le moyen par lequel Tolède peut être prise; car il n'en est qu'un seul. » Et le roi l'encourageant à poursuivre; le chevalier ajouta : « Seigneur, si quelqu'un, sept années durant, tenait assiégée cette ville, et pendant tout ce temps lui coupait les vivres, il s'en emparerait par la famine. » Le roi répondit : « C'est la vérité. »

Or, tout ce qu'il venait de dire, le roi don Alphonse l'avait entendu, et cela lui parut très-vrai. Cependant les Maures ne faisaient point attention au roi don Alphonse. Seulement, quand le roi Alymaimon se leva et sortit de la chambre, il se troubla fort, craignant que par aventure celui-ci n'eût prêté l'oreille à tous leurs discours. Aussi ordonna-t-il aux siens de voir si ses yeux ressemblaient à celui d'un homme qui vient de dormir. Mais celui-ci, qui les avait écoutés, se fit très-dur à réveiller : et de cette

sorte tous crurent qu'il n'avait recueilli aucune de leurs paroles.

Un jour, comme le roi Alymaimon allait chevauchant, et le roi don Alphonse à son côté, deux chevaliers s'avançaient en les regardant, et il arriva que l'un dit à l'autre : « Grande est la beauté de ce Chrétien, et certainement il mérite bien de commander à vaste pays. » Le second répliqua : « Vous saurez que la nuit dernière, en songe, je vis ce roi don Alphonse entrer dans Tolède, à cheval sur un sanglier farouche et énorme, et derrière lui maints autres sangliers qui frappaient nos mosquées de leurs défenses. » De cette nouvelle, l'autre chevalier fut très-troublé et répondit : « Maintenant, je suis certain qu'il doit commander à Tolède. »

Et les deux rois continuaient leur marche côte à côte, quand sur la tête du roi don Alphonse se dressa une touffe de cheveux : Alymaimon, en étendant la main, la fit retomber. Mais sitôt qu'il eût retiré la main, elle se releva encore.

Et ces deux chevaliers, qui marchaient tout près des deux rois, y attachèrent grande importance. Derrière eux s'avançait un favori du roi Alymaimon qui écouta tous leurs propos, et quand les rois furent rentrés dans la ville, il redit au roi Alymaimon tout ce qu'il avait entendu.

Celui-ci manda aussitôt les chevaliers et les interrogea sur tout ce que lui avait rapporté son favori. Et quand ils lui eurent raconté toutes choses, il leur demanda ce qu'ils pensaient de cette aventure : ils lui répondirent qu'à leur sens il devait, dans tous les cas, tuer le roi don Alphonse. Mais à ce mot le roi Alymaimon s'écria que Dieu ne permettrait point qu'il suivît ce conseil et allât contre la promesse et le serment qu'il lui avait donnés : mais il prétendait employer tel moyen qui empêcherait à jamais le roi don Alphonse de lui nuire.

Et aussitôt il envoya vers lui et le pria de vouloir prendre

à son égard l'engagement de ne jamais marcher, ni contre lui, ni contre son fils aîné : et que pour lui, il l'aiderait contre tous ses ennemis, tant Chrétiens que Maures.

Et de ce jour en avant, Alymaimon aima encore plus le roi don Alphonse, et toutes les choses qu'il voulait faire, il les faisait par son conseil et celui du comte Peransurez.

X

De ce que fit le roi don Sanche quand il sut que son frère le roi don Alphonse se trouvait à Tolède.

Ayant appris que le roi don Alphonse se trouvait à Tolède, le roi don Sanche rassembla aussi grande armée qu'il put, et se rendit à Léon. Il s'en empara, et ensuite de maintes autres cités et villes du royaume de Léon, et tout aussitôt il se proclama roi d'Espagne.

Puis il alla devant Zamora pour la prendre à l'infante doña Urraque, sa sœur, et quand il eut assis son camp sous les murs, il enyoya dire à doña Urraque, par le Cid Ruy Diaz, qu'elle eût à lui livrer Zamora en échange ou à prix d'or, qu'il lui donnerait vaste plaine où elle pût vivre. Et Cid, quoiqu'il lui répugnât de porter ce message, se mit en devoir d'exécuter la volonté de son seigneur. Mais doña Urraque, à la réception du message, le chargea de répondre au Roi qu'elle ne lui livrerait Zamora, d'aucune manière, pas plus en échange qu'à prix d'or, et qu'avant tout elle le suppliait instamment de lui laisser ce que lui avait légué le Roi son père : il pouvait être assuré que cette ville ne le desservirait pas.

Ces paroles entendues, le roi don Sanche s'en revint à Burgos, parce qu'on était alors en hiver, époque peu propice pour établir un siége. Mais, arrivé, ce Roi enjoignit à tous

les hommes de son royaume de se réunir à Safagun, et partit de cette ville pour se rendre devers Zamora.

Après avoir assis son camp, il monta à cheval, ainsi que tous les riches hommes dont il était accompagné, et se mit à faire le tour de la ville, recherchant sur quel point on pouvait l'attaquer.

Le lendemain, il envoya de nouveau le Cid faire à l'infante doña Urraque prière et requête pour qu'elle lui livrât la ville en échange ou à prix d'or, comme il lui plairait davantage : et si elle voulait un échange, qu'il lui remettrait Medina de Rioseco avec tout l'Infantazgo, depuis Villalpando jusqu'à Valladolid, et encore le château de Tiedra; que de plus il lui ferait promesse et serment, avec douze chevaliers, de ne jamais s'élever contre elle; mais qu'à son refus, il s'emparerait de la ville en dépit d'elle.

Doña Urraque se retira à part avec don Arias Gonzale et lui demanda conseil : celui-ci dit qu'elle avait à convoquer tous les principaux citoyens, et à leur faire savoir ce que le Roi leur envoyait annoncer, et, leur volonté une fois connue, à l'exécuter.

Ces citoyens ayant donc été mandés, ils répondirent à doña Urraque, après avoir entendu son discours, qu'ils étaient ses vassaux et que cette cité était sienne; qu'ils agiraient selon son commandement et voulaient mourir dans cette ville avec elle (1), ou se rendre à Tolède auprès du roi don Alphonse, son frère.

(1) Cette réponse du conseil de Zamora se trouve plus développée dans la *Chronique du Cid*, et son accent est si dévoué, si énergique, que j'ai cru devoir la donner ici. « Madame, que Dieu vous récompense de cette grande faveur et courtoisie, car vous avez bien voulu vous adresser à nous. Or, comme nous sommes vos vassaux, nous irons où vous voudrez : et puisque vous nous avez demandé un conseil, nous vous le donnerons volontiers. Nous vous supplions en grâce de ne pas livrer Zamora pour argent ni par échange : car celui qui vous assiége derrière

Aussitôt doña Urraque manda le Cid et le chargea de rapporter au roi don Sanche, son frère, combien elle s'étonnait qu'il voulût, ainsi que ses frères, la déshériter de ce que lui avait légué son père; qu'elle lui demandait en grâce de la laisser vivre sur ses terres ; et que, s'il persistait à vouloir le contraire, elle était résolue à se défendre avec l'aide de Dieu autant qu'elle le pourrait. Et avec cette réponse le Cid s'en retourna.

XI

Comment le traître Bellido Dolfos tua le roi don Sanche.

Le jour suivant, le roi don Sanche ordonna d'attaquer la cité; ce combat dura trois jours, pendant lesquels moururent trois cents hommes de son armée. Alors le roi voulut que la bataille cessât.

Et pendant un long temps il maintint le siége sous les murs de la ville.

Don Arias Gonzale, ayant vu les grandes pertes éprouvées des deux côtés, eut un entretien avec doña Urraque et lui donna le conseil d'abandonner la ville au Roi et de se réfugier à Tolède auprès du roi don Alphonse, son frère, avec ceux qui voudraient la suivre.

Or comme doña Urraque songeait à ce projet et s'était arrangée pour son exécution avec les citoyens, Bellido Dol-

muraille, voudra vous chasser de plaine. Les hommes de Zamora accompliront vos ordres et ne vous abandonneront point pour quelque nécessité ou péril qui survienne, hormis la mort. Ils mangeront plutôt, madame, tous leurs biens, et leurs mules, et leurs chevaux : ils mangeront leurs fils et leurs femmes, plutôt que de livrer jamais Zamora, si ce n'est par votre commandement. » Chap. XLVI.

fos se rendit auprès d'elle et lui dit : « Madame, je suis venu ici pour votre service avec trente chevaliers, comme vous le savez bien d'ailleurs, car je vous sers depuis longtemps, mais je n'ai jamais eu satisfaction. Si c'est une faveur que vous vouliez bien m'octroyer, madame, je vous demanderai de m'occuper à la délivrance de Zamora. »

Celle-ci lui répondit : « C'est un vieux proverbe qu'avec l'ignorant ou le nécessiteux on fait toujours avantageux marché. C'est pourquoi je veux bien traiter avec toi. Mais je ne t'ordonne point d'exécuter aucune entreprise honteuse et infâme : je dis seulement qu'un homme, ayant fait lever le siége de Zamora et partir mon frère d'ici, obtiendrait de moi tout ce qu'il me demanderait. »

Tout aussitôt Bellido lui baisa la main et s'éloigna pour se rendre auprès d'un certain soldat chargé de la garde d'une porte. Il se mit d'intelligence avec lui, lui raconta qu'il voulait sortir pour examiner le camp des assiégeants, lui recommanda d'ouvrir la porte s'il le voyait revenir en fuyant; puis il lui donna le manteau qu'il portait.

Après quoi il retourna à sa demeure et revêtit très-forte armure : puis, étant monté sur son cheval, il se rendit devant la maison d'Arias Gonzale et cria à grands cris : « Vous savez bien tous pourquoi l'infante ne fait point accord avec le roi don Sanche, son frère; parce que vous, Arias Gonzale, vous lui donnez de mauvais conseils, comme un vieux traître que vous êtes. » Cela dit, il donna de l'éperon au cheval et se mit à fuir.

Aussitôt les fils d'Arias Gonzale de se lever et de s'armer en toute hâte, et de monter sur leurs chevaux, et de s'élancer derrière Bellido pour le tuer. Ils le poursuivirent ainsi jusqu'au camp royal.

Dès qu'il fut arrivé auprès du Roi, Rodrigue lui dit : « Seigneur, parce que je disais aux Zamorans qu'ils commettaient une trahison en ne vous livrant point la ville, les fils d'Arias Gonzale ont voulu me tuer, et j'arrive devers vous

en fuyant. Avec votre consentement, je veux me constituer votre vassal et j'entends vous servir si bien que je vous montrerai la manière de prendre cette ville, en dépit d'Arias Gonzale et de tous ceux qui s'y trouvent. »

Le Roi le crut, le remercia fort, l'accepta pour son vassal et le traita avec grand honneur. Aussitôt que Bellido lui eut baisé la main comme à son seigneur, don Sanche se mit à s'entretenir avec lui de tout ce qu'il pensait faire. Ils passèrent ainsi la nuit à causer secrètement, et Bellido fit entendre au Roi qu'il lui montrerait une poterne par laquelle Zamora pouvait être prise.

Cependant le lendemain matin un chevalier de Zamora monta sur la muraille et dit à haute voix, de telle sorte que tous les hommes de l'armée l'entendissent : « Roi don Sanche, je suis un chevalier natif de Saint-Jacques. Les parents dont je descends ont toujours été loyaux et de loyauté se sont toujours glorifiés : et pour moi, je veux vivre et mourir loyal. Or je viens pour vous détromper, et veuillez me croire, car, je vous le dis en vérité, de cette ville est sorti un traître chevalier qui est fils et petit-fils de traîtres, et cherche à vous tuer. Et pour exécuter son projet, il viendra vous dire de bien belles paroles. Je vous ai révélé ces choses, pour que vous ne puissiez dire, au cas où vous recevriez dommage, que vous n'en avez pas été averti. »

L'archevêque don Rodrigue prétend même en sa chronique que les Zamorans lui envoyèrent en secret renouveler cet avertissement.

Bellido, lorsqu'il entendit ces mots, courut en toute hâte vers le Roi et lui dit : « Seigneur, Arias Gonzale sait maintes choses : il n'ignore point que je peux vous mettre en possession de la ville, et c'est pour cela qu'il commande aux siens pareils discours. Mais, seigneur, afin de me laver de tout soupçon, que votre grâce m'accorde merci d'aller le trouver en sa demeure. » Mais le Roi, n'en croyant rien, le retint par ses défenses et ses prières. Bellido pou-

vait être assuré que, s'il s'emparait de la ville, il l'y laisserait le premier de tous, et lui ferait mille autres faveurs plus grandes.

Aussitôt Bellido de lui baiser les mains, de le conduire à l'écart et de lui dire : « Seigneur, si vous le voulez bien, chevauchons seuls tous les deux, et je vous montrerai la poterne par laquelle vous pouvez prendre la ville. » Et le Roi crut tout ce qu'il lui disait, et ils chevauchèrent seuls.

Comme ils s'étaient promenés longtemps autour de la ville, le Roi eut envie de faire ce dont on ne se dispense point. Or il portait un javelot à la main : il demanda donc à Bellido de le prendre, puis s'éloigna un peu. Quand Bellido vit le Roi s'arrêter, il lança le javelot qui l'atteignit dans le dos et ressortit par la poitrine. Puis le traître donna des éperons à son cheval et alla s'enfuyant vers la poterne qu'il montrait au Roi.

Ce traître avait fait déjà semblable trahison, car il avait tué par perfidie le comte don Nuño.

Lorsque du quartier royal le Cid vit Bellido s'échapper et fuyant, il lui demanda quelle chose c'était et se douta bien qu'il avait fait quelque mal et devina lequel. Il s'élança donc à cheval; dans la grande hâte qu'il apportait à cette poursuite, il ne chaussa point ses éperons. Son cheval se pressait tellement qu'il arriva tout auprès, mais sans pouvoir l'atteindre. Alors le Cid s'écria : « Maudit soit le cavalier qui galope sans éperons. »

Aussitôt qu'il fut entré dans la ville, Bellido, tout rempli de frayeur, alla se cacher sous le manteau de doña Urraque. Et Arias Gonzale de dire : « Madame, je vous demande en grâce de livrer ce traître aux Castillans : car, si vous faites autrement, par lui vous viendra grand dommage: Les Castillans, en effet, veulent nous défier parce que nous l'avons reçu en notre ville. » Doña Urraque répondit : « Vraiment, s'il était quelque raison de ne pas le faire mourir, j'en serais heureuse. » Alors Arias Gonzale lui dit :

« Madame, confiez-le-moi, en sorte que je le retienne prisonnier pendant trois fois neuf jours : si les Castillans ne nous défient pas durant ce délai, nous vous le rendrons; sinon, nous le chasserons de la ville. » Et ainsi don Arias Gonzale l'emmena et le jeta dans les fers, et ordonna qu'on fît de lui bonne garde.

XII

Comment les Castillans rencontrèrent dans la campagne le roi don Sanche blessé à mort.

Lorsque les Castillans surent le malheur qui venait d'arriver, ils se mirent à chercher don Sanche et le trouvèrent sur le bord de la rivière, où, très-malement blessé, il avait été abandonné par le traître. Mais malgré tout, il conservait la parole et tenait sa main sur le javelot dont il était transpercé de part en part, et qu'ils n'osèrent point lui arracher, crainte qu'il n'en mourût aussitôt. Les chirurgiens ayant été appelés coupèrent le javelot des deux côtés.

Le comte don Garcie de Cabra, qui se trouvait là, lui dit alors : « Seigneur, songez à votre âme, car vous êtes malement blessé. » Le Roi répondit : « Bonheur à vous, comte, pour m'avoir donné si bon conseil, car je crois bien avoir été mortellement blessé par le coup de ce traître de Bellido qui était mon vassal. Et je l'ai mérité de Dieu, pour mes péchés, en violant le serment que j'avais fait à mon père. »

XIII

Comment les chevaliers du roi don Sanche envoyèrent dire aux Zamorans, qu'ils croyaient la mort du roi don Sanche arrivée par leurs conseils.

Le roi don Sanche étant mort, ceux qui se trouvaient avec lui au siége de Zamora résolurent d'envoyer dire aux habitants de la ville, comme ils le savaient déjà, que Bellido Dolfos, vassal du roi don Sanche, l'avait tué par grande trahison, que complicité leur était attribuée dans ce meurtre, et qu'ils avaient à se disculper d'aussi grand forfait. Un chevalier castillan, du nom de don Diègue Ordoñez, annonça à tous les grands, qui se trouvaient ainsi réunis son désir de porter lui-même aux Zamorans ce défi pour la mort du roi don Sanche, ce que tous acceptèrent.

Don Diègue Ordoñez se rendit donc aussitôt à sa demeure, revêtit son armure. Puis, étant monté sur son cheval, il courut vers la ville, et sous les murs s'écria d'une voix forte : « Qu'Arias Gonzale vienne ici, car j'ai à lui parler un peu. » Tout aussitôt on alla chercher Arias Gonzale qui monta sur la muraille et demanda au Castillan de lui dire ce qu'il voulait.

Don Diègue répondit : « Les Castillans ont perdu leur maître, tué par un sien vassal, ce traître de Bellido, que vous autres, Zamorans, avez accueilli. C'est pourquoi je vous déclare que vous êtes des traîtres, c'est pourquoi je vous défie, et aussi bien les grands que les petits, aussi bien les enfants à naître que les enfants déjà nés, je défie l'eau qui coule dans la rivière, et le pain, et le vin : et s'il est quelqu'un dans la ville pour soutenir le contraire de ce que j'avance, je veux combattre avec lui jusqu'à ce que vous soyez tous convaincus de traîtrise. »

Alors Arias Gonzale répondit : « Si j'étais tel que tu l'affirmes, j'aurais dû ne point naître, mais toutes tes paroles sont paroles mauvaises et mauvaise a été ta résolution. Car celui qui défie une cité doit combattre successivement contre cinq champions. Et si le chevalier est tué ou renversé par quelqu'un de ses cinq adversaires, la cité est déclarée innocente et le chevalier vaincu. Mais si le chevalier les tue ou renverse tous les cinq, la cité demeure sous l'accusation.

« D'ailleurs tu devrais bien savoir que les petits ne sont point coupables de ce que font les grands, ni les morts de ce que font les vivants, ni les enfants à naître de ce que font les enfants déjà nés. »

Alors don Diègue se repentit de ses paroles, et dit à don Arias Gonzale : « Je donnerai douze chevaliers castillans, donnez de votre côté douze chevaliers léonais, et que tous jurent de décider en cette occurence selon le droit : et s'il se trouve que j'aie à combattre contre cinq, contre cinq je combattrai. » Don Arias Gonzale répondit qu'il était satisfait.

Et aussitôt ils convinrent d'une trève de trois fois neuf jours, temps pendant lequel on devait ordonner le défi.

XIV

Comment doña Urraque manda le roi don Alphonse.

Ces choses s'étant ainsi passées, l'infante doña Urraque envoya secrètement une lettre au roi don Alphonse, son frère, pour lui faire savoir que le roi don Sanche venait de mourir; qu'il s'empressât de venir lui succéder dans ses royaumes; qu'il exécutât la chose en toute hâte pour ne pas en être empêché par les Maures.

Cependant les Castillans et les Léonais avaient décidé que le roi don Sanche ne laissant à sa mort d'autre héritier que don Alphonse, ils devaient faire savoir à celui-ci la mort de son frère, pour qu'il vînt tout aussitôt recueillir la légitime succession de ses royaumes. Ce qu ils avaient exécuté incontinent, mais non si secrètement que les Maures ne s'en aperçussent.

Don Peransurez, qui désirait plus que toute autre chose au monde tirer le roi don Alphonse de Tolède, montait à cheval chaque jour et allait par les chemins pour apprendre les nouvelles. Une fois il rencontra un homme qui apportait celle de la mort du roi don Sanche. Il le détourna de la route en lui disant qu'il voulait connaître son message, et lui coupa la tête. Puis s'étant emparé de sa lettre, il se hâta de revenir sur le chemin où il rencontra un autre messager auquel il fit même chose qu'au premier. Il voulait empêcher que le roi de Tolède ne fût informé de cet évènement avant qu'il n'eût saisi une occasion de s'enfuir avec son seigneur.

Sur ces entrefaites arrivèrent les envoyés de doña Urraque, qui lui rapportèrent tous les faits tels qu'ils s'étaient passés. Après quoi il revint à Tolède et disposa toutes les choses qui lui étaient nécessaires pour s'éloigner avec don Alphonse. Don Peransurez craignait que le roi de Tolède ne voulût faire don Alphonse prisonnier dès qu'il serait instruit des événements. Mais le roi don Alphonse pensant, dans sa prudence, que si le roi de Tolède l'apprenait d'un autre avant lui, il lui en adviendrait du mal, se rendit auprès d'Alymaimon et lui rapporta tout ce qu'il avait entendu sur la mort du roi don Sanche, son frère. Il le priait de lui donner quelques troupes pour l'accompagner, parce qu'il voulait retourner en Castille. A l'entendre le roi de Tolède se réjouit fort, il fut très-heureux et très-reconnaissant de ce qu'il lui révélait tout ainsi. Par les chemins il avait déjà disposé des gens pour que le roi don Alphonse ne pût s'enfuir.

Le roi de Tolède eut donc grande joie de ce que don Alphonse lui révélait, et il lui dit : « Sois certain que si tu étais parti sans me faire ces confidences, tu n'eusses point échappé à la mort ou à la prison. Mais puisque tu as si bien agi, retourne avec bonne fortune en ton royaume, et prends-le, s'il est possible. Pour moi, je te donnerai de mon bien tout ce qu'il te sera nécessaire pour te gagner les cœurs de tes vassaux, en leur faisant largesse. »

Alors il le pria de renouveler ce serment qu'il lui avait prêté, de l'aider toujours lui et son fils aîné, et de ne jamais marcher contre eux en aucune façon : et de son côté il lui fit semblable serment.

Don Alphonse avait soupçon que le roi de Tolède ne voulait point le laisser partir. Or, comme ils jouaient tous deux aux échecs, celui-ci se mit en si grande colère qu'il lui ordonna de s'en aller. Aussitôt don Alphonse de quitter le palais. Or don Peransurez tenait toutes choses préparées et des chevaux hors de la ville. Mais comme c'était la nuit et que les portes se trouvaient fermées, don Alphonse et les chevaliers descendirent tous avec des cordes le long du mur, ils descendirent ainsi eux-mêmes, montèrent sur les chevaux et gagnèrent la route de Castille, sur laquelle ils coururent toute la nuit.

Le roi de Tolède, qui n'en savait rien, demanda à ses favoris maures ce qu'à leur sens il devait faire à propos du départ du roi don Alphonse. Tous de répondre qu'il devait s'emparer de lui, qu'ainsi il ne recevrait jamais mal ni dommage de ce côté. Le lendemain matin, le roi de Tolède manda donc don Alphonse avec l'intention de le faire prisonnier. Mais l'envoyé qui était allé le chercher ne trouva ni don Alphonse, ni aucun des siens, mais seulement contre le mur les cordes avec lesquelles ils étaient descendus. Et quand il rapporta cette nouvelle, le Roi en eut un grand dépit qu'il s'efforça vainement de cacher.

XV

Comment don Arias Gonzale sortit de Zamora pendant la trêve qui avait été donnée pour s'entretenir avec les juges qui devaient ordonner le défi.

Tandis que les messagers de doña Urraque arrivaient à Tolède, Arias Gonzale profitait de la trêve convenue entre les deux camps pour sortir de Zamora. Il alla s'entretenir avec les Castillans, pour convenir de ce qu'il devait faire à propos de ce défi porté par don Diègue aux Zamorans. Comme il a été dit, vingt-quatre chevaliers furent choisis pour porter jugement dans le combat.

Il fut reconnu par eux que d'après le droit antique et selon les coutumes d'Espagne, le chevalier qui défiait une cité devait combattre successivement contre cinq chevaliers. Ils ajoutèrent que suivant leur opinion il pouvait, à chaque nouveau champion, manger ou boire eau ou vin à sa fantaisie.

Et le lendemain du jour où ils avaient fait cette proclamation, le champ-clos fut établi dans un terrain sablonneux du côté où est Saint-Jacques ; et au milieu, on plaça une baguette et il fut décidé que le vainqueur la prendrait en main et annoncerait sa victoire. Puis un délai de huit jours fut accordé après lequel on devait combattre dans le lieu même qu'ils avaient assigné.

Les choses ainsi réglées, Arias Gonzale s'en revint à la ville et raconta à l'Infante tout ce qui s'était passé. Celle-ci ordonna une assemblée générale des citoyens, et lorsqu'ils furent tous réunis, Arias Gonzale leur dit : « Amis, s'il est ici quelqu'un d'entre vous qui ait participé au meurtre de don Sanche, qu'il le dise et ne le cache point. Car, pour

moi, j'aimerais mieux aller avec mes fils au pays des Maures qu'être proclamé traître et vaincu au champ-clos. »

Alors tous de répondre qu'aucun d'entre eux n'en avait été informé, ne s'en était réjoui, que Dieu ne l'aurait point permis.

Don Arias Gonzale en eut grand plaisir et leur ordonna de rentrer tous en leurs demeures. Puis il choisit quatre de ses fils chevaliers pour combattre contre don Diègue, et s'écria : « Je veux être le cinquième et marcher le premier, en sorte que si je viens à mourir, je ne voie pas du moins votre mort. »

XVI

Comment don Arias Gonzale arma ses quatre fils et s'arma lui-même pour se rendre au champ-clos.

Le jour étant arrivé où ils devaient combattre, de grand matin Arias Gonzale arma ses fils et s'arma lui-même. Et comme il leur enseignait ce qu'ils devaient faire, voici qu'arriva un message portant que don Diègue se promenait déjà dans le champ. En toute hâte donc, Arias Gonzale et ses fils montèrent à cheval.

Et à leur sortie de la porte du palais, arriva l'infante doña Urraque, versant d'abondantes larmes et disant : « Arias Gonzale, rappelez-vous comme le Roi, mon père, m'a recommandée à vous et comme vous lui avez promis de ne jamais m'abandonner. Aujourd'hui, cependant, vous songez à me délaisser, et vous partez contre votre bon droit, car je vous supplie de ne point le faire et vous ne voudriez pas marcher au combat, quand pour vous en dispenser, il en est tant d'autres. » Et elle s'attachait à lui, de telle sorte qu'elle ne le laissait point avancer.

Alors se présentèrent maints braves chevaliers, qui lui

demandèrent ses armes pour combattre à sa place; mais il ne voulait les remettre à personne. Et il appela un de ses fils qui se nommait Pèdre Arias, valeureux chevalier, quoique jeune d'années. Il avait auparavant prié son père de le laisser marcher au combat. Don Arias Gonzale le revêtit de ses propres armes et l'instruisit de ce qu'il avait à faire et lui donna sa bénédiction.

Alors celui-ci se rendit au champ-clos, où don Diègue était à l'attendre sous très-forte armure.

Les juges les introduisirent dans le champ, leur partagèrent le soleil, puis se retirèrent. Aussitôt les chevaliers se mirent à frapper vigoureusement l'un contre l'autre, et, les lances rompues, prirent leurs épées, avec lesquelles ils se donnèrent de grands coups. Et ils continuèrent ainsi depuis neuf heures jusqu'au milieu du jour : alors don Diègue Ordoñez fit un grand effort et frappa Pèdre Arias sur le sommet de son casque, lequel en fut brisé, et un morceau du crâne enlevé avec une partie de la cervelle. Pèdre Arias, ainsi blessé à mort, embrassa le cou de son cheval, mais ne quitta point les étriers, ne lâcha point son épée. Don Diègue, le voyant réduit à cet état, s'écria à grands cris : « Don Arias Gonzale, envoie un autre fils. » Cependant, Pèdre Arias lâcha le frein et saisit son épée à deux mains; mais voyant mal à cause de son sang qui ruisselait, tandis qu'il pensait frapper sur la tête du cavalier, il déchargea un si grand coup sur le cheval, que les têtières et les brides en furent coupées. Et tout aussitôt, le cheval de Diègue Ordoñez s'étant mis à fuir, celui-ci se laissa tomber. Pèdre Arias avait roulé mort à terre. Don Diègue de prendre la verge et de dire : « Loué soit Dieu, puisque j'ai vaincu un des chevaliers. »

Incontinent les juges arrivèrent, qui prirent don Diègue et le conduisirent à la tente, où, son armure ôtée, ils lui donnèrent quelque nourriture.

Et après qu'il s'y fut reposé, ils lui donnèrent nouvelles

armes, nouveau cheval, et retournèrent avec lui au champ-clos. Arias Gonzale manda aussitôt son second fils, qui avait nom Diègue Arias, et lui dit : « Chevauchez, allez combattre pour délivrer cette cité et venger la mort de votre frère. » — « C'est pour cela que je suis venu », répondit celui-ci. Puis, ayant reçu la bénédiction de son père, il monta sur son cheval et se rendit au champ-clos.

Quand les juges les y eurent introduits, comme c'était leur rôle, les deux chevaliers se précipitèrent l'un contre l'autre, et les lances brisées, firent long duel avec les épées. Mais enfin Diègue Arias reçut auprès du cœur telle blessure, qu'il tomba expirant à terre. Et don Diègue de saisir la verge; puis il fut pris par les juges et conduit de nouveau à la tente, où ils lui distribuèrent à boire et à manger ainsi qu'ils avaient déjà fait, puis lui remirent nouvelle armure et nouveau cheval.

Après quoi ils envoyèrent dire à don Arias Gonzale que son second fils étant mort, il eût à en envoyer un troisième. Celui-ci manda aussitôt un autre de ses fils qui avait nom Rodrigue Arias, très-vigoureux et très-vaillant chevalier, aîné de la famille, et lui dit : « Je vous prie d'aller combattre contre don Diègue Ordoñez pour sauver l'Infante, votre dame; et pour nous sauver, nous, citoyens de Zamora : et si par vous nous échappons, nous pourrons dire qu'en bonne heure vous êtes né. » Rodrigue Arias baisa les mains à son père, s'arma tout aussitôt et monta à cheval. Puis, ayant reçu la bénédiction d'Arias Gonzale, il se rendit au champ-clos, où les juges l'introduisirent.

Sitôt que ceux-ci furent sortis, les deux chevaliers laissèrent leurs chevaux faire le choc; mais à la rencontre, don Diègue manqua Rodrigue Arias, et en revanche reçut si grand coup de lance, qu'il fut ébranlé de dessus la selle et vida les étriers, mais il embrassa le cou de son cheval, et, malgré tout, sut faire un tel effort qu'il en brisa sa lance dans l'écu de don Diègue. La cuirasse fut transpercée et

toute l'armure, et une grande partie du fer pénétra dans le corps. Alors ils soutinrent long duel avec les épées, et Rodrigue Arias fit une très-grave blessure à don Diègue sur le bras gauche. Don Diègue, se voyant atteint d'un coup terrible, frappa à son tour si violemment sur Rodrigue Arias, qu'il lui brisa son heaume et lui enleva du crâne un grand morceau. Rodrigue Arias, se sentant ainsi blessé à mort, donna de l'éperon avec fureur à son cheval. Puis, arrivé près de Diègue Ordoñez, il lâcha le frein et saisit son épée à deux mains et chercha à la décharger sur sa tête; mais comme il ne se dirigeait plus avec la guide, il ne put frapper où il voulait, et son coup tomba si fort sur la tête du cheval, qu'elle en fut partagée par le milieu. Le cheval, en grande souffrance, se mit à fuir et emporta don Diègue hors du champ-clos. Rodrigue Arias, qui courut à sa poursuite, tomba sans vie de son cheval, aussi hors du champ-clos.

Don Diègue voulait y rentrer pour combattre avec les autres champions, mais les juges n'y consentirent pas; et ainsi il ne fut point décidé si les Zamorans avaient été ou non vaincus. Les choses en restèrent à ce point.

XVII

Comment les grands du royaume de Castille demandèrent au roi don Alphonse de faire serment qu'il n'avait point participé au meurtre du roi don Sanche, son frère.

Le roi don Alphonse commença à régner après la mort de don Sanche, son frère, en l'an 1077. En effet, aussitôt que le roi don Sanche fut mort, comme nous l'avons dit, le roi don Alphonse arriva à Zamora, et ordonna d'envoyer des lettres à toutes les cités de Castille et de Léon, mandant à tous de se rendre aux cortès qu'il voulait réunir, pour que tous le reconnussent comme seigneur.

Tous aussitôt, comtes aussi bien que riches hommes et chevaliers, se rendirent à Zamora, consentant à le reconnaître comme seigneur, à cette condition qu'il jurerait d'abord n'avoir point participé en parole ou conseil au meurtre du roi don Sanche, son frère. Et personne n'osait lui demander ce serment; mais il arriva que le Cid refusa de lui baiser la main en signe de vasselage, jusqu'à ce qu'il l'eût prêté.

Alors le Roi de dire : « Puisque tous vous me baisez la main et me reconnaissez votre seigneur, je veux que vous sachiez du Cid pourquoi il ne me la baise point. Car je l'ai toujours traité avec bienveillance et faveur, ainsi que je l'avais promis au roi don Ferdinand, mon père. »

Alors le Cid se leva et dit : « Seigneur, tous ceux que vous voyez ici présents ont ce soupçon, que le roi don Sanche, votre frère, est mort par votre volonté, et c'est pourquoi, seigneur, je ne vous baise point la main avant que vous n'ayez donné quelque garantie, comme c'est justice. »

Et le Roi : « Cid, je vous remercie beaucoup de ces paroles. Et je prie Dieu et la sainte Vierge Marie, que, si j'ai commandé cette mort, si j'ai participé à quelque complot, si j'ai même eu la pensée de ce meurtre ou m'en suis le moindrement réjoui, je périsse de semblable manière. Et cependant, il m'avait usurpé tous mes royaumes, ainsi que vous le savez. Je vous prie donc tous en tant que mes amis et mes vassaux de m'apprendre comment je dois me laver de ce soupçon. »

Alors tous les grands lui répondirent qu'il eût à jurer avec douze de ces vassaux venus avec lui de Tolède ; et qu'il prêtât ce serment dans l'église de Sainte-Agathe de Burgos; qu'ainsi il serait hors de tout soupçon. Ce qui plut beaucoup au roi.

XVIII

Du serment que prêta le roi don Alphonse, à Burgos, avec douze chevaliers, au sujet du meurtre du roi don Sanche.

D'après cet accord, le Roi se rendit à Burgos. Et comme il était entré dans l'église où il devait jurer, Ruy Dias lui demanda le serment, à lui et aux siens, leur parlant de la sorte : « Vous êtes venus ici jurer que dans le meurtre du roi don Sanche, mon seigneur, vous n'avez point été complices. » Tous lui répondirent que non, et il continua : « Si vous l'avez commandé ou su, puissiez-vous périr de semblable mort ! »

Alors le Roi s'irrita contre le Cid, et lui dit : « Ruy Diaz, vous nous faites ce serment rigoureux, mais demain vous me baiserez la main. » — « Seigneur, répondit celui-ci, ce sera selon que vous me ferez bon traitement. Car, dans les autres pays, les gentilshommes reçoivent une solde. Ainsi en agira pour moi quiconque me voudra son vassal. »

Le Roi fut très-fâché de ces mots du Cid, et de ce jour en avant il le détesta toujours.

Aussitôt que le Roi eut fait serment, tous lui baisèrent la main comme au seigneur et roi de Castille et de Léon.

XIX

Comment les Galiciens et les Portugais prirent pour roi don Alphonse, après qu'il eut empoisonné don Garcie, son frère.

Aussitôt que le roi don Garcie eut été délivré, comme il a été dit, il se rendit en Portugal, où il se mit à recommen-

cer ses mauvais procédés, maltraitant les grands, ruinant d'impôts les citoyens, méprisant les gentilshommes. En sorte que nombre d'entre eux émigrèrent en Castille auprès du roi don Alphonse, et d'autres se rendirent en Aragon. Or, le roi don Alphonse recevait courtoisement ceux qui venaient à lui, et leur accordait grands honneurs et récompenses.

Mais le roi don Garcie en ayant eu violent dépit et ressentiment, forma une armée assez nombreuse et commença à lui faire une guerre sanglante ainsi qu'à un ennemi mortel. Le roi don Alphonse l'apprit comme il se trouvait à Zamora et résolut de lui envoyer des messagers. Il lui faisait dire combien il s'étonnait qu'il voulût lui faire la guerre sans aucun grief; et que, si au lieu de cette inimitié, ils vivaient bons amis et bons frères, ce serait chose meilleure et plus agréable à Dieu; et que pour cela il serait bon, s'il y consentait, qu'ils s'entretinssent tous deux seuls; don Garcie était de caractère inconstant et avait autour de lui des hommes qui lui ressemblaient.

Et voici qu'ayant déjà fait de grandes dévastations dans le royaume de Léon, il résolut de se rendre auprès du roi don Alphonse, son frère, sans nul sauf-conduit ni précaution. Mais comme il était ainsi venu en toute sécurité, le roi don Alphonse, violemment irrité contre lui pour les grandes dévastations qu'il venait de faire en son royaume de Léon, ordonna qu'il fût saisi incontinent, jeté dans les fers et transporté au château de Luna.

Alors tous les Portugais et les Galiciens et les autres vassaux du roi don Garcie, qui le détestaient fort à cause de ses méchantes actions, baisèrent les mains au roi Alphonse comme à leur seigneur.

Et ainsi le roi don Alphonse devint maître sans aucune dispute des royaumes de ses frères, et ainsi s'accomplit pour lui la bénédiction qu'il avait reçu de son père.

Et quant au roi don Garcie, il ordonna qu'on fît de lui bonne garde dans le château, mais aussi qu'on le servît bien,

qu'on le traitât en toute estime et honneur, qu'on lui accordât très-largement les choses dont il avait besoin. Car ne possédant point de fils, don Alphonse voulait, quand il mourrait, laisser don Garcie pour héritier de ses royaumes. Mais ce fut celui-ci qui mourut le premier dans son château.

XX

Des femmes du roi don Alphonse.

Ce roi don Alphonse eut six femmes avec bénédiction nuptiale.

La première fut doña Ynès, et il n'eut d'elle aucun enfant.

La seconde, doña Constance ; la fille qu'il eut d'elle, nommée doña Urraque, se maria avec le comte don Raymond de Toulouse, et lui donna, avec une fille qu'on appela doña Sanche, un fils du nom de don Alphonse, depuis empereur d'Espagne (1). Cette doña Sanche ne voulut jamais prendre époux, mais elle fit pèlerinage aux pays d'outre-mer, où elle demeura, servant les pauvres et les lépreux dans les hôpitaux et les lazarets. Dieu accomplit pour elle un grand miracle : car un jour il alluma sa lampe avec le feu céleste.

La troisième fut doña Thérèse, et il n'eut d'elle ni fils ni fille.

La quatrième fut doña Isabelle, fille du roi Louis de France. Il eut d'elle, d'abord une fille nommée doña Sanche, qui épousa le comte don Rodrigue ; puis une autre qu'ils appelèrent doña Elvire. Elle se maria avec un seigneur de Galice, frère de Robert, fils lui-même du comte de Hauteville. Il vint de Lombardie et prit la Cécilie avec la Calabre.

(1) Alphonse VIII se fit surnommer ainsi.

La cinquième fut doña Béatrix, fille de l'empereur romain, et il n'eut d'elle aucun enfant.

La sixième fut la Cayda, fille du roi de Séville, et il eut d'elle un fils nommé don Sanche, qui mourut dans une bataille contre les Maures.

De plus, il eut une concubine, noble dame. Une des filles qu'elle lui donna, appelée doña Elvire, se maria avec le comte don Raymond de Saint-Gil, qui eut d'elle un fils nommé don Alphonse *Jourdain*. Il portait ce nom pour avoir reçu le baptême dans le Jourdain, son père ayant été un des douze capitaines qui marchèrent à la conquête des saints lieux au temps du pape Urbain, et s'emparèrent de Tripoli, d'Acre, d'Antioche et de Jérusalem. La seconde fille avait nom doña Elvire ; elle épousa le comte don Henri de Constantinople, et reçut de son père, en dot, le comté de Portugal.

XXI

Des choses que fit le roi don Alphonse en la seconde année de son règne.

Dans la seconde année du règne du roi don Alphonse, il arriva que le roi de Cordoue marcha avec nombreuses troupes contre le roi de Tolède et fit grande guerre en ce pays.

Don Alphonse l'ayant appris, pour tenir la promesse qu'il avait faite à Alymaimon de l'assister, réunit une très-forte armée et s'avança devers Tolède : et, quand le roi de Tolède le sut, il fut grandement épouvanté, pensant que c'était contre lui. Tout aussitôt il envoya ses messagers au roi don Alphonse, par lesquels il lui faisait dire : qu'il se souvînt et du serment qu'il lui avait donné et des bienfaits

qu'il avait reçus de lui à Tolède; et il lui demandait en grâce de consentir à conclure la paix avec lui.

Le roi don Alphonse fit bon accueil aux messagers, mais refusa de leur rendre aucune réponse.

Et étant entré sur les terres de Tolède, il défendit que personne ne fût assez osé pour la dévaster, et, arrivé à Olias, il y assit son camp. Le roi de Cordoue ayant été informé de cette arrivée du roi don Alphonse, s'enfuit aussitôt de devant Tolède : l'armée des assiégés sortit alors à sa poursuite et lui fit grand carnage.

Cependant, comme le roi don Alphonse se trouvait à Olias, il manda les ambassadeurs du roi de Tolède et se mit en marche avec eux pour Tolède, accompagné seulement de cent chevaliers de sa maison. Et, quand il fut arrivé aux portes de Visagra, il envoya dire au roi comment il se trouvait là, ce dont le roi eut si grand plaisir qu'il n'attendit pas son cheval, mais sortit à pied pour le recevoir.

Après s'être embrassés, les deux rois se rendirent ensemble à l'Alcazar, et tout ce jour, et la nuit encore, le roi de Tolède et le roi don Alphonse parlèrent très-longuement de leurs guerres. Et le roi maure remercia celui-ci de la grande bonté et loyauté qu'il montrait pour lui, et de la manière dont il s'était rappelé sa promesse, ce qui avait mis tous les Tolédans en grande joie.

Mais autant ici on éprouvait de plaisir, autant dans l'armée du roi don Alphonse on éprouvait de souci pour le séjour de ce roi à Tolède. Le jour suivant, au matin, le roi don Alphonse pria le roi de Tolède de sortir avec lui, de venir examiner l'armée qu'il avait amenée pour sa défense. Le roi de Tolède s'y prêta et ils se rendirent tous deux à Olias. Pour les recevoir, toute l'armée se porta en avant et le roi maure eut grand contentement de voir si nombreuse et si noble chevalerie.

Puis le roi don Alphonse l'emmena avec lui dans sa

tente, et après qu'ensemble ils eurent fait à sa table joyeux repas, il donna secrètement à cinq cents chevaliers l'ordre de s'armer et d'entourer la tente. Le roi maure, aussitôt qu'il les eût vus, ressentit grande crainte et demanda au roi don Alphonse pour quelle cause c'était. Celui-ci lui répondit qu'il se souvenait bien comment, lors de son séjour à Tolède, il l'avait fait jurer de ne jamais lui causer aucun dommage : et que lui don Alphonse, ayant à son tour Alymaimon à son pouvoir, voulait qu'il le relevât de ce serment ainsi prêté. Le roi maure dit qu'il y consentait et le répéta une, et deux, et trois fois.

Cela fait, le roi don Alphonse ordonna d'apporter le livre des Évangiles et s'adressant au roi de Tolède : « Comme je vous tiens aujourd'hui en mon pouvoir et comme j'aurais liberté de rompre le serment que je vous ai prêté, voici que par Dieu et ces saints Évangiles je vous jure de ne jamais marcher contre vous, ni contre votre fils aîné, et de vous défendre contre tous les peuples du monde. » Après quoi il donna sa signature, et ajouta que pour le mal et dommage dont le roi de Cordoue venait d'affliger le pays, il voulait lui faire la guerre avec toutes ses forces.

Et cette nuit le roi maure dormit sous la tente du roi don Alphonse. Et le jour suivant de grand matin, il revint à Tolède afin de disposer ses gens pour cette campagne contre le roi de Cordoue. Puis les deux rois s'étant réunis, firent de grandes dévastations sur la terre de Cordoue et conquirent maintes villes et châteaux.

Quand le roi don Alphonse revint avec son armée, il fit encore si rude guerre aux Maures que la plupart se reconnurent ses vassaux et lui payèrent tribut.

En ce temps le Cid Ruy Diaz eut un engagement avec un chevalier de Navarre, nommé Simon Garcie, au sujet d'un château voisin de Logroño. Simon Garcie fut tué et le château entra au pouvoir du roi don Alphonse.

Et dans cette même année, le Cid combattit contre un

Maure très-vaillant, qui s'appelait Fariz : le Cid le tua auprès de Medina Celi.

XXII

Comment le roi don Alphonse envoya réclamer à la cité de Séville le tribut qu'on lui devait et de ce que fit le Cid en ces circonstances.

Dans la quatrième année du règne du roi don Alphonse, ce roi envoya à Séville réclamer au roi de cette ville le tribut qu'on lui devait. Il arriva qu'alors ce roi se trouvait en guerre avec le roi de Grenade, lequel possédait à son service plusieurs riches hommes de Castille. C'étaient le comte don Garci Ordoñez, et don Fernand Sanchez, gendre du roi de Navarre, et don Lope Sanchez, son frère, et Diègue Perez, un des hommes les plus importants de Castille. Tous marchaient contre le roi de Séville.

Lorsque le Cid l'apprit, il en conçut grande colère et leur envoya dire qu'ils n'eussent point à dévaster la terre de Séville, parce que son roi était vassal du roi don Alphonse, leur seigneur, et que ce roi don Alphonse se trouvait en quelque sorte forcé de prêter assistance à son vassal.

Cependant le roi de Grenade et les chevaliers qui l'accompagnaient n'en prirent nul souci. Le Cid réunit donc tous les gens qu'il put, Maures aussi bien que Chrétiens et alla combattre avec le roi de Grenade. Il soutint contre lui une bataille rangée dans laquelle ce roi de Grenade fut vaincu; dans laquelle le comte don Garcie Ordoñez et don Diègue Perez et don Lope Sanchez, et maints autres chevaliers furent faits prisonniers; et maints autres aussi moururent.

Le Cid recueillit le butin et au bout de trois jours déli-

vra les chevaliers chrétiens qu'il avait pris, puis se rendit à Séville avec grande richesse et grand honneur. Il y fut très-bien reçu du roi qui lui remit de fort beaux joyaux, et aussi tout ce qu'il devait en tribut au roi don Alphonse. Après quoi il revint en Castille auprès de son seigneur qui lui fit excellent accueil et se réjouit beaucoup de sa bonne fortune et le remercia fort des grands services qu'il venait de lui rendre.

Après quoi, comme le roi don Alphonse rassemblait ses troupes pour marcher contre les Maures soulevés en Andalousie, le Cid qui voulait l'accompagner tomba malade. Le Roi étant donc parti pour cette guerre, détruisit maintes villes maures.

Or, tandis qu'il s'avançait dans l'Andalousie et faisait de grands ravages, voici que ses ennemis, se réunissant en forte armée vinrent assiéger Sant-Estevan de Gormaz, et à leur tour firent grand ravage par ce pays. Le Cid qui reprenait déjà ses forces rassembla les troupes qu'il put et marcha devers Sant-Estevan de Gormaz. Quand les Maures le surent, ils n'osèrent point l'attendre, mais celui-ci les poursuivit jusqu'à Guadalajara et Tolède, saccageant, pillant, incendiant tout le pays et faisant maints prisonniers : après quoi il s'en retourna riche et honoré dans son pays.

Le roi de Tolède en conçut grande colère et se plaignit très-durement du Cid au roi don Alphonse. Et plusieurs qui l'avaient en haine à la cour aggravèrent beaucoup les choses, ce qui vint se joindre au ressentiment nourri contre lui par le roi don Alphonse à cause de la rigueur qu'il avait montrée à réclamer le serment sur le meurtre du roi don Sanche. Don Alphonse vivement irrité lui envoya dire qu'il eût à se rendre incontinent à Burgos pour le voir. Le Cid n'était pas sans savoir quel récit on avait fait au Roi pour mettre inimitié entre eux et il se mit aussitôt en route : et quand il fut arrivé auprès de lui, il voulut baiser sa

main. Mais le Roi refusa de la lui tendre et lui dit en grand courroux de quitter le pays et le royaume. Le Cid répliqua : « Seigneur, donnez-moi trente jours de délai, comme c'est de droit pour les gentilshommes d'Espagne. »

Le Roi répondit qu'il ne lui donnerait pas un terme plus long que celui de neuf jours et qu'au cas où il refuserait de partir, il irait en personne l'y contraindre.

Alors le Cid prit congé du Roi.

XXIII

Comment le Cid sortit de Castille sur l'ordre du roi don Alphonse pour avoir été brouillé avec lui et des choses qu'il fit dans son exil.

Le Cid se rendit auprès de Burgos et là convoqua ses parents, ses amis et ses vassaux, pour leur apprendre comment le Roi l'exilait de ses royaumes en récompense des grands services qu'il lui avait rendus, pour savoir lesquels d'entre eux se décideraient à l'accompagner, prêt à les remercier beaucoup et à partager avec eux tout ce qu'il possédait, et souhaiter au contraire bonne fortune à ceux qui voudraient rester, avec l'assurance qu'il n'en avait nul ressentiment.

Tous de lui répondre qu'ils s'étonnaient beaucoup de cette disgrâce du Roi et qu'ils l'accompagneraient avec plaisir et le serviraient jusqu'à la mort. Le Cid leur en fut très-reconnaissant, les pria de prendre leurs armes et leurs chevaux, et ce qui leur serait encore nécessaire.

Après quoi il se hâta d'appeler un sien neveu nommé Martin-Antolinez et lui commanda en grand secret de se rendre à Burgos, pour dire à deux Juifs ses amis qu'ils lui feraient plaisir en venant lui parler. Ceux-ci accoururent de très-bon gré, parce qu'ils l'avaient toujours tenu pour

très-digne homme, et avaient toujours reçu de lui honneur et soutien.

Quand ils furent arrivés : « Amis, leur dit le Cid, je n'ai jamais rencontré chez vous que de bons services, et vous chez moi, autant que je l'ai pu. Voici que le Roi m'ordonne de sortir de ses royaumes, ce que j'ai l'intention de faire. Mais je me trouve dans un grand embarras, les coffres où sont renfermés mes trésors, n'étant pas assez légers pour que je les emporte, j'ai donc voulu les laisser entre vos mains, et je vous serais très-reconnaissant si sur ce gage vous me prêtiez un peu d'argent, car je vous en sais, grâces à Dieu, bien pourvus. »

Alors le Cid fit apporter deux coffres très-grands, et complétement recouverts de cuir, avec des ferrures et quatre gros cadenas pour chacun. Quatre hommes n'auraient pu soulever un de ces coffres : ils avaient été remplis de sable, de telle sorte cependant que rien ne pût en sortir. Le Cid les leur remit en leur disant de voir ce qu'ils pouvaient lui prêter. Or comme les deux juifs étaient fort riches et qu'ils avaient grande confiance en la parole du Cid, ils lui donnèrent avec plaisir cent marcs d'or et six cents d'argent, puis lui firent signer des lettres par lesquelles il leur était permis, s'ils n'avaient point été payés au bout d'un an, d'ouvrir les coffres, et de vendre tout ce qu'ils renfermaient ; après avoir retenu leur suffisance, ils devaient envoyer au Cid le surplus.

Aussitôt le Cid réunit ses gens et sortit de Bivar avec trois cents cavaliers et trois mille fantassins, et, suivant la route de Burgos, il alla dresser ses tentes tout auprès de cette ville. Mais personne ne sortit pour lui résister et il ordonna d'enlever tous les troupeaux qu'il emmena avec lui jusqu'à Saint-Pierre de Cardeña. Et, ne voyant personne venir pour lui reprendre son butin, il voulut qu'on laissât retourner les troupeaux à l'endroit où ils avaient été dérobés.

Puis le Cid prit congé de sa femme et de ses filles, et recommanda à l'abbé de les avoir en estime et honneur. Il ordonna qu'on lui remît cinquante mares d'argent, et cent à doña Chimène pour sa dépense. Il poursuivit ensuite son chemin, et, après toute une nuit et tout un jour de marche, il traversa le Douero sur des barques.

Et cette nuit comme il dormait, un ange lui apparut dans ses rêves qui lui dit : « Cid, va joyeux et ne crains nulle chose : car tu seras toujours heureux, tu auras richesse et honneur tant que tu vivras. » Le Cid, à son réveil, se montra très-joyeux et pria fort dévotement Notre-Seigneur qu'il en fût ainsi.

Le jour suivant, au matin, il passa la Sierra (de Miedes) et ordonna à tous de chevaucher promptement, leur disant : « Amis, marchons en hâte et quittons la terre du roi don Alphonse. Car c'est aujourd'hui que se termine le délai de neuf jours dans lequel nous devons être sortis. Et quand nous serons hors du royaume, qui viendra nous chercher en bataille nous trouvera. »

Cette même nuit, le Cid donna ordre à don Alvar Fañez de chevaucher avec deux cents chevaliers et de faire incursion vers Hita et Guadalajara et Alcala, tandis qu'il l'attendait au pied de la montagne.

Ainsi fit Alvar Fañez qui rapporta grand butin.

Et aussitôt que les Maures eurent ouvert sans méfiance la ville de Hita, le Cid sortit de l'endroit où il se tenait et s'empara de la cité, blessant et tuant tous ceux qu'il rencontrait : ils y trouvèrent beaucoup d'or et d'argent.

Cependant que le Cid faisait cela, Alvar Fañez parcourait tous les lieux déjà nommés : et il revint vers le Cid avec un très-beau butin. Celui-ci commanda de réunir tout ce qu'apportait Alvar Fañez à ce qu'on avait trouvé dans le château, puis ordonna un partage exact entre tous ceux qui l'avaient suivi. Et, comme il remettait à Alvar Fañez le cinquième qui lui revenait, Fañez refusa de le recevoir

disant qu'il se contenterait de la part ordinaire, qu'elle suffisait amplement à ses besoins et aux besoins des siens.

Et incontinent le Cid envoya vers le roi don Alphonse pour lui faire savoir qu'il savait aussi bien desservir son seigneur que le servir.

Puis le Cid résolut de quitter cet endroit et il abandonna ce château aux Maures après avoir reçu leur promesse et leur serment qu'ils le conserveraient en son nom.

Le lendemain il arrivait près d'Alcocer et faisait halte près de la rivière de Jalon (1); après avoir campé, ils se mirent à examiner Alcocer. Pour les Maures, quand ils surent que le Cid venait d'arriver, ils entrèrent en pourparlers avec lui et le prièrent de ne leur faire nul dommage, lui promettant tribut et grands présents.

Les habitants du pays de Calatayud et ceux de Daroca l'apprenant à leur tour, se réjouirent de recevoir tel hôte.

XXIV

Comment le Cid arriva devant Alcocer et du combat où il fut vainqueur.

Après que le Cid fut resté quinze semaines en cette position, ne voyant pas espérance de prendre Alcocer, il résolut de jouer les Maures. Et pour ce, afin de leur donner à croire qu'il prenait la fuite, il commanda à tous ses gens de chevaucher en toute hâte, laissant au camp une grande partie des tentes.

Quand les Maures virent cela, ils pensèrent que le Cid se mettait à fuir : et tous ils s'élancèrent derrière lui en grand

(1) Le *Jalon* est nommé *Salon* dans le poëme.

désordre. Le Cid conduisait toujours les siens en avant, mais quand il vit les Maures assez éloignés de leurs murs, revint sur eux et en tua un grand nombre. Cependant, Alvar Fañez demeuré avec un parti auprès de la ville y était entré avant le retour des Maures.

C'est de la sorte que le Cid s'empara d'Alcocer, où il trouva beaucoup d'or et d'argent et maints joyaux, et nombreux prisonniers, et encore tout ce qu'il voulut.

La nouvelle s'en étant répandue par tout le pays, on la fit porter au roi de Valence, lequel envoya aussitôt deux rois ses vassaux avec trois mille cavaliers et nombreuses troupes de pied. Ils mirent le siége devant Alcocer. Comme ils étaient restés trois semaines, le Cid, voyant que les vivres allaient lui manquer et qu'il n'avait aucune espérance de secours, si ce n'est de Dieu, résolut de combattre avec eux. Un jour donc avant le lever du soleil il sortit d'Alcocer avec toutes ses troupes, et, se jetant sur le camp des Maures, les mit en déroute et remporta une victoire qui lui donna de grands trésors. Plus de deux mille Maures furent tués, et les deux rois blessés. Il les poursuivit l'espace de sept lieues, puis revenant à l'endroit où s'était livré le combat, recueillit les dépouilles et partagea très-fidèlement tout le butin. Dans son cinquième, il comptait deux cent soixante chevaux.

XXV

De la marque de vasselage que le Cid donna au roi don Alphonse et du présent qu'il lui envoya après cette victoire.

Après avoir remporté cette victoire, le Cid résolut de reconnaître le vasselage qu'il devait au roi don Alphonse; c'est pourquoi ayant mandé don Alvar Fañez, il lui dit :

« Cousin, vous savez bien comment le roi don Alphonse a voulu que je sortisse de ses terres, et l'a obtenu. Or, puisque Dieu Notre-Seigneur nous est venu en aide, je veux reconnaître le vasselage que je lui dois. Allez donc, emmenant avec vous cinquante chevaux, chacun avec une épée aux arçons, et baisez au Roi les mains. Dites-lui la faveur que Dieu nous a faite, racontez-lui quelle vie nous passons ici parmi les Maures. Emportez aussi ces bannières que nous avons prises sur eux et donnez-leur une place dans l'église de Sainte-Marie de Burgos. Saluez de ma part doña Chimène et mes filles. Faites de plus chanter mille messes dans l'église de Sainte-Marie, en l'honneur de Notre-Dame, pour le bien qu'elle nous a fait. »

Alors don Alvar Fañez se rendit vers le Roi qu'il rencontra à Léon. Comme il lui remettait le présent envoyé par le Cid, celui-ci le reçut très-gracieusement. Puis il lui raconta tout ce qu'avait fait le Cid depuis son départ du royaume; ce dont le Roi éprouva grand plaisir : « Je remercie beaucoup le Cid de ce qu'il m'envoie un présent, et vous de ce que vous me l'apportez. J'entends accorder au Cid tous les biens et les faveurs qu'il mérite. Et n'était l'amitié et le traité qui existent entre le roi de Tolède et moi, je lui pardonnerais à l'instant. Mais à cause de cela, je ne puis le faire aussi promptement, aussitôt. Pour vous, du moins, je vous accorde pardon, et vous rends la terre que vous tenez de moi. De plus, je déclare que tous les hommes de mon royaume, cavaliers et écuyers aussi bien que fantassins, qui voudraient se rendre auprès du Cid, peuvent le faire sans le moindre risque. Et de ce jour je prends sous ma garde sa femme, ses filles et ses domaines, en sorte que personne ne lui fasse tort. »

Alors don Alvar Fañez baisa la main de don Alphonse, et comme il demandait permission de tout rapporter au Cid, le Roi le lui permit.

XXVI

Des choses qui ont le roi don Alphonse dans la cinquième année de son règne.

Dans la cinquième année du règne du roi don Alphonse, le Cid, comme nous l'avons déjà rapporté, se trouvait avec ses gens occupé de faire la guerre aux Maures et de parcourir leurs domaines : il venait de ravager tout le pays de l'Èbre.

Quand le roi de Saragosse reçut ces nouvelles, il en conçut une grande colère et réunit ses sujets pour aller contre le Cid. Mais celui-ci, ayant marché toute la nuit, arriva devant Saragosse, qu'il attaqua, et fit rude siége jusqu'à ce que les Maures eussent consenti à lui payer tribut et à lui donner des présents d'or et d'argent. Il conclut amitié avec Almudafar, roi de Saragosse, à cette condition que ce Roi serait son vassal et lui enverrait tribut chaque année et le recevrait dans sa ville, toutes et quantes fois il viendrait devers elle. Puis le Cid entra à Saragosse où Almudafar le reçut avec grands honneurs et grandes fêtes.

Sur ces entrefaites arriva don Alvar Fañez avec la réponse du roi don Alphonse, qui réjouit fort le Cid.

Peu après mourut le roi de Saragosse, comme le Cid se trouvait encore en cette ville. Il laissait deux fils appelés, l'un Çulema, l'autre Albenalfange, qui gardèrent pour le Cid les mêmes égards que leur père.

Puis le Cid, s'étant dirigé sur Alcañez, la ravagea et en tira grand butin, qu'il amena avec lui à Saragosse. Les Maures de la contrée en eurent grand mécontentement et portèrent plainte au roi de Denia, qui était l'allié du comte de Barcelone. Tous deux, après avoir fait de grandes levées,

se mirent en marche contre le Cid, qu'ils rencontrèrent emportant un gros butin. Le Cid envoya dire au comte de Barcelone qu'il le priait de ne pas donner aide aux Maures contre lui, parce qu'il ne lui avait rien pris. Le comte répondit qu'il ne pouvait s'échapper ainsi et qu'il devait payer tous les ravages qu'il avait faits.

Quand le Cid vit qu'il ne pouvait passer sans bataille, il rangea ses troupes et commença une très-vigoureuse attaque, dans laquelle les Maures furent vaincus, le comte renversé de cheval, blessé et fait prisonnier. Après la poursuite, le Cid et les siens revinrent sur le champ du combat où ils recueillirent de fort riches dépouilles.

C'est là que le Cid conquit son épée Colada sur le comte don Raymond. Il emmena ce comte avec lui et le traita avec grand honneur et le consola merveilleusement, en lui disant qu'il n'eût point à s'étonner d'avoir été fait prisonnier dans la bataille, que c'était chose ordinaire à la guerre, et qu'il sût toute la bienveillance dont il était animé pour lui, quoiqu'il n'eût point reçu de lui ce qu'il devait attendre. Puis il commanda de le délivrer et lui donna deux chevaux qu'il lui permit de choisir entre tous les siens. Le comte partit très-joyeux, offrant ses services au Cid.

Après quoi le Cid s'en retourna devers Saragosse, où il fut très-bien reçu. On l'y aimait beaucoup, parce qu'il y maintenait en toutes choses la justice.

Puis le Cid mit de nouveau ses troupes en mouvement, pour aller faire incursion sur Mozon et autres lieux voisins; ce dont le roi d'Aragon s'irrita fort. Il convoqua tous ses gens pour marcher contre le Cid qui avait déjà quitté Saragosse et venait d'arriver et d'établir son camp dans un lieu nommé Palta. Le lendemain même, les habitants de Mozon venaient à lui et lui livraient leur citadelle. Le roi d'Aragon survenant n'osa combattre avec lui.

Et un jour, comme le Cid était sorti de la ville avec quelques-uns de ses chevaliers pour se divertir, il se rencontra

avec cent cinquante chevaliers du roi d'Aragon. Il leur livra bataille, les mit en déroute et s'empara de sept d'entre eux, et il les emmenait avec lui, mais ceux-ci lui ayant demandé en grâce de les relâcher, il donna ordre de les délivrer.

Le Cid fit encore maintes chevauchées et prit le château d'Almenara, où le roi de Denia et le comte don Raymond de Barcelone résolurent de venir l'assiéger. Et, en effet, avec de très-fortes troupes, ils vinrent assiéger le château d'Almenara, et ils restèrent autour si longtemps, qu'enfin la viande et l'eau manquèrent au dedans. Le Cid se trouvait alors devant le château d'Estraga, situé auprès de la rivière de Segre. Le roi de Saragosse lui manda qu'il eût à secourir son château d'Almenara. Alors le Cid revint à Saragosse, et, après avoir réuni toutes ses troupes, marcha vers ce château, devant lequel il eut bataille avec le roi de Denia et le comte don Raymond. Ceux-ci furent vaincus, et une grande partie de leurs gens tués. La poursuite dura l'espace de trois lieues. Maints chevaliers, Chrétiens comme Maures, furent aussi faits prisonniers, et le Cid les remit tous au roi de Saragosse ; mais bientôt il demandait que les Chrétiens fussent délivrés et ils le furent.

Après quoi le Cid revint à Saragosse en toute richesse et honneur.

XXVII

De la fourberie qu'un Maure voulut faire au roi don Alphonse, et comment ce Maure tua l'infant don Ramire et le comte don Garcie de Cabra, pensant tuer le Roi ; et comment le Cid vint à Roda par l'ordre du Roi ; comment don Alphonse parti, le Cid resta à faire le siége, et demeura là jusqu'à la prise du château.

En ce temps, un Maure se souleva contre le roi don Alphonse dans le château de Roda, et le Roi, ayant envoyé

vers lui l'infant don Ramire et le comte don Garcie de Cabra, ceux-ci, par un messager, le supplièrent de venir en personne, car le Maure disait qu'il ne remettrait son château à nul autre qu'au Roi.

Et quand le Roi fut arrivé, le Maure lui fit demander en grâce d'entrer dans le château, qu'il y mangerait à sa table. Mais comme le Roi s'y refusait par défiance de quelque trahison, l'infant don Ramire et le comte don Garcie dirent au Roi qu'ils voulaient, s'il le permettait, recevoir cette invitation. Et tout aussitôt ils entrèrent dans le château, mais y rencontrèrent la mort, eux et tous les Chrétiens qui les avaient suivis, ce dont le Roi eut grande peine.

Et aussitôt il envoya vers le Cid qui se trouvait près de là; celui-ci, sitôt qu'il eût connu cet ordre et appris la trahison, se rendit vers le Roi avec toute sa chevalerie. Le Roi, de son côté, sortit à sa rencontre avec toutes ses compagnies et lui rapporta le grand dommage qu'il venait de recevoir de ce Maure.

Aussitôt le Roi donna au Cid son pardon et le pria de revenir avec lui en Castille. Le Cid lui baisa les mains et entendit son offre avec plaisir, et le pria de lui faire cette grâce : que lorsqu'il voudrait chasser de ses royaumes un homme de noble race, il lui accorderait trente jours pour sortir, comme c'était auparavant le délai fixé pour l'exil; qu'il ne procéderait jamais contre aucun gentilhomme bourgeois, sans avoir ordonné auparavant qu'on l'entendît, selon la justice; qu'il ne violerait point les privilèges et franchises que possédaient ses villes et cités, et ne s'opposerait point à leurs bonnes coutumes; qu'il ne chargerait point le pays d'impôts sans raison et sans grave nécessité; et qu'au cas où il le ferait, le pays pourrait se soulever contre lui jusqu'à ce qu'il les eût retirés. Le Roi lui accorda toutes ces choses.

Et comme il lui demandait encore de l'accompagner en Castille, le Cid lui répondit qu'il ne le ferait en aucune façon

jusqu'à ce qu'il l'eût vengé de la fourberie que lui avait faite ce Maure. Alors le Roi très-reconnaissant partit pour la Castille, tandis que le Cid restait et mettait le siége devant le château. Et il le tint assiégé si longtemps que les Maures s'offraient à le lui remettre; mais il refusa de le recevoir ainsi, voulant l'emporter. Il s'empara donc du Maure qui s'était révolté contre le Roi et de tous ceux qui se trouvaient avec lui, et envoya tous ces prisonniers au roi don Alphonse, qui éprouva de ce présent grand plaisir, et ordonna de faire justice de ces gens comme de traîtres.

Le Roi remercia beaucoup le Cid du service qu'il venait de lui rendre, et celui-ci, après être revenu à Saragosse, réunit de nouveau ses troupes et alla faire incursion sur la terre d'Aragon. Le roi d'Aragon entra en grande colère, rassembla son armée, et fit appel au roi de Denia : ensemble ils marchèrent contre le Cid qui s'occupait de construire une forteresse. Le Cid, ayant appris l'arrivée des rois, mit en ordre ses gens et attendit la bataille, qui dura un fort long temps. Mais enfin le Cid demeura vainqueur. Les rois furent mis en déroute, et une grande partie de leurs gens tués. Le roi d'Aragon tomba prisonnier et avec lui le comte don Sanche Sanchez de Pampelune, et le comte don Nuño Sanchez de Galice et Pero Suarez de Léon et maints autres chevaliers. Avec ces nombreux captifs, le Cid s'en vint à Saragosse, et le roi sortit pour le recevoir en grande pompe. Puis ayant eu pitié du roi d'Aragon et de ses chevaliers, il les relâcha tous sans aucune rançon.

Après quoi il se reposa dans cette ville quelques jours et partit pour la Castille avec grande richesse et grande gloire.

XXVIII

Comment le roi don Alphonsé fit incursion sur Ubeda et Baeza, laissant le Cid en Castille.

En ce temps, le roi don Alphonse réunit une grande armée et fit incursion dans le pays d'Ubeda et de Baeza, laissant le Cid en Castille pour la garde du royaume.

Celui-ci ayant rassemblé sept mille hommes d'armes, se rendit sur la frontière d'Aragon et traversa le Douero. Et comme le roi d'Albarazin se trouvait là, il lui envoya dire qu'il voulait se constituer son vassal et s'entretenir avec lui. Dans cette vue, ils décidèrent que celui-ci serait vassal du Cid et lui payerait tribut.

Puis le Cid se rendit à Saragosse, où il reçut du roi très-bon accueil, et tandis qu'il était en cette ville, Alymaimon mourut. Un sien fils du nom d'Almocaben lui succéda sur son trône. Il se mit en marche avec le Cid pour Valence.

Mais quand le roi de Denia, qui la tenait assiégée, apprit sa venue, il leva le siége, conclut amitié avec le roi de Valence, à qui il remit toute les provisions et les vivres qu'il possédait en son camp, et après lui avoir recommandé de faire bonne garde de sa ville, se rendit à Tortosa.

Le Cid et le roi de Saragosse arrivant auprès de Valence, le roi s'avança à leur rencontre, et les traita avec grand honneur et les convia à prendre leur repas dans l'Alcazar. Le roi de Saragosse pensa qu'il allait lui abandonner la ville, selon ce qui avait été convenu entre eux ; mais, voyant qu'il ne la lui remettait point et n'y faisait même aucune allusion, il parla tout bas au Cid et lui dit comment ce Maure avait promis de lui donner Valence et semblait peu disposé à l'exécuter ; qu'il le priait donc de lui donner son

aide pour la prendre. Le Cid de répondre qu'il ne pouvait le faire, parce que la ville appartenait au roi don Alphonse, son seigneur, que le roi de Valence la tenait de sa main, et que lui, Alymaimon, ne pouvait en être le maître s'il ne la recevait de don Alphonse. Quand le roi de Saragosse vit le parti que prenait le Cid en cette affaire, il revint à Saragosse.

Alors le Cid envoya une lettre au roi don Alphonse, le suppliant de vouloir bien lui laisser les troupes qui l'accompagnaient : qu'il entendait avec elles rendre à Dieu et au Roi de grands services et qu'il prendrait sur les Maures de quoi les entretenir. Le Roi y consentit, et non-seulement permit à tous ceux qui se trouvaient avec lui d'y rester, mais encore à tous ceux qui le voudraient de se joindre à son armée.

Et en ce temps le comte don Raymond de Barcelone vint à Saragosse avec de grandes forces. Le roi de Saragosse conclut avec lui amitié, car il était déjà ennemi du Cid, croyant que par sa faute il n'avait point conquis Valence. Le roi de Saragosse s'allia donc avec le comte de Barcelone, et leurs troupes s'étant réunies, ils allèrent de nouveau mettre le siége devant Valence.

Alors le roi don Alphonse envoya vers le Cid et attendit quelque temps. Cependant le roi de Valence espérait chaque jour être secouru par le Cid.

Or, sitôt que le Cid sut Valence assiégée, il demanda congé au Roi et s'avança devers cette ville, et marchant aussi promptement qu'il put, arriva jusqu'à Morviedro. De là il envoya ses messagers au comte de Barcelone, le priant de lever incontinent le siége et de s'en aller. Le comte s'en alla et prit le chemin de Requeña.

Cependant le Cid entrait à Valence, où il rencontra très-bon accueil du roi, et conclut avec lui par traité qu'il recevrait chaque semaine certaine somme pour ses gens, à cette condition qu'il forcerait les châteaux et le pays à lui payer

les impôts ordinaires et les défendrait contre les Chrétiens : qu'il commencerait tout aussitôt cette guerre et reviendrait à Valence lorsqu'il le voudrait. Tout aussitôt, le Cid fit de grands carnages parmi les Maures des environs et rentra à Valence en toute richesse et tout honneur.

Cependant, le comte don Raymond s'était joint avec le seigneur de Toulouse, et ils amenaient leurs troupes aussi nombreuses qu'ils avaient pu les réunir, pour chasser le Cid hors du pays. Le Cid, instruit de leur venue, réunit et exhorta ses gens. Le roi de Saragosse et le comte don Raymond lui envoyèrent dire par un chevalier qu'ils voulaient combattre avec lui, mais celui-ci leur fit répondre qu'il se trouvait là sans aucun désir de bataille. En même temps, du mieux qu'il pouvait, il fortifiait les défilés et se préparait à la lutte. Alors le roi de Saragosse et le comte don Raymond et tous leurs gens montèrent sur la montagne. Et le Cid, qui se trouvait fort bien posté, engagea la mêlée.

Le Cid finit par remporter la victoire et poursuivit les ennemis un long temps, jusqu'à ce qu'il eût atteint les Français (1) et fait de nombreux prisonniers. Il remporta de cette bataille grandes dépouilles et richesses.

XXIX

Comment le comte de Barcelone, après sa défaite, ayant appris la captivité de plusieurs des siens, vint se mettre aux mains du Cid.

Comme le comte allait fuyant, on lui dit que les riches-hommes et les principaux chevaliers venus avec lui avaient été faits prisonniers, ce dont il eut si grande peine qu'il tomba de cheval et demeura comme mort un long temps.

(1) Le comte était seigneur de fiefs français.

Et une fois revenu à lui, il dit qu'il aimerait mieux mourir que ne pas voir, malgré leur captivité, ces chevaliers par lesquels il avait été accompagné ; que, puisqu'ils étaient prisonniers, il voulait l'être avec eux. Et aussitôt il retourna vers le Cid pour se constituer en son pouvoir, ce que les siens ne purent empêcher.

Il alla donc se présenter devant le Cid avec grande courtoisie ; celui-ci lui fit très-honorable accueil, et fort gracieusement donna la liberté à tous les prisonniers et au comte lui-même.

Après quoi le Cid s'en retourna riche et honoré à la cité de Valence, où il fut très-bien reçu.

XXX

Comment le roi don Alphonse alla secourir le château d'Aledo que les Maures tenaient assiégé.

Après cela, le roi don Alphonse fut informé que les Maures tenaient assiégé le château d'Aledo, et tout aussitôt il réunit ses gens et envoya dire au Cid de venir à son aide. Le Cid se rendit à Requeña et il y demeura quelques jours, ne pensant pas que le Roi marchât si vite et croyant qu'il passerait par cet endroit : mais il prit une autre route.

Quand les Maures surent que le roi don Alphonse s'approchait, ils levèrent le siége et prirent la fuite.

Quelques chevaliers malveillants pour le Cid, lui firent tort auprès de don Alphonse, en disant que le Cid s'était arrêté à dessein à Requeña, en sorte que les Maures eussent toute facilité pour combattre le Roi. Le Roi les crut et en conçut si grande colère contre celui-ci, qu'il ordonna de saisir le cinquième de tout ce qu'il possédait en Castille, et pareillement sa femme et ses filles.

A cette nouvelle, le Cid dépêcha un chevalier vers le Roi, disant pour sa justification : que si quelque riche-homme ou chevalier prétendait avoir pour le service du Roi meilleure volonté que lui, il le combattrait corps à corps. Mais comme le Roi était fort irrité, il refusa de recevoir cette excuse.

Quand les chevaliers mal disposés à l'égard du Cid virent le ressentiment du Roi contre lui et surent que celui-ci se trouvait auprès du château voisin de Saragosse, ils demandèrent en grâce à don Alphonse de leur donner des hommes pour marcher contre le Cid, ce à quoi le Roi se refusa.

Cependant les Maures s'étant emparés de la cité de Murcie et du château d'Aledo, le roi don Alphonse résolut d'aller à eux. Alors, et la reine sa femme, et quelques chevaliers amis du Cid lui écrivirent qu'il eût à donner ses services au Roi en cette circonstance, que don Alphonse lui en serait très-reconnaissant et lui accorderait pardon. A la vue de ces lettres, le Cid quitta Saragosse avec un nombreux parti, et marcha à grandes journées jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Martos où se trouvait le roi don Alphonse. Celui-ci lui fit très-honorable accueil, et il marchèrent ensemble, jusqu'à ce que le Roi montât sur la montagne d'Elvira, tandis que le Cid poursuivait par les chemins unis de la plaine et prenait les devants. Les chevaliers malveillants de dire au Roi : « Voyez comme ce Cid qui venait derrière vous, en homme fatigué, vient de passer devant. » Et ils continuèrent à parler de cela.

Le Roi demeura sept jours en cet endroit, et Yuca, roi des Almohades, s'éloigna sans oser combattre avec lui. Don Alphonse revint par Ubeda. Cependant inimitié avait été mise entre le Roi et le Cid. Quand celui-ci s'en aperçut, tandis que don Alphonse revenait à Tolède, il se rendit à Valence. Le roi d'Aragon, sachant le Cid ami du roi de Saragosse, prit résolution de le voir et de conclure amitié avec lui.

XXXI

Comment le roi don Alphonse vint avec une grande armée devant Valence, et de ce que fit le Cid pendant ce temps en Castille.

Après cela, le roi don Alphonse se mit en marche avec une très-forte armée et se rendit devant Valence : et il fit dire à tous les châteaux de la contrée qu'ils eussent à lui payer pour cinq ans cet impôt qu'ils donnaient au Cid.

Lorsque le Cid l'apprit, il envoya dire au Roi qu'il s'étonnait beaucoup que sa Grâce le déshonorât et le maltraitât ainsi; qu'il avait en Dieu cette confiance que le Roi apprécierait bientôt les mauvais conseils des courtisans dont il était entouré. Et tout aussitôt le Cid, ayant réuni une grande armée de Maures comme de Chrétiens, entra sur le territoire du roi don Alphonse, brûlant et ravageant tout ce qu'il rencontrait. Et ayant pris Logroño et Alfaro, il mit ces villes à sac. Or, comme il se trouvait à Alfaro, le comte Garci Ordoñez et d'autres riches-hommes de Castille lui firent dire qu'il eût à les y attendre sept jours, qu'ils viendraient combattre contre lui. Le Cid attendit douze jours, mais ils n'osèrent se rendre à la bataille, et celui-ci ne les voyant pas venir retourna à Saragosse.

Quand le roi don Alphonse apprit ce que le Cid venait de faire sur son territoire, sans que ses riches-hommes osassent combattre avec lui, il reconnut quel mauvais parti il avait suivi en se tournant contre le Cid. Il lui envoya une lettre où il lui pardonnait toutes choses, et reconnaissait sa fidélité à son devoir, et le priait de venir en Castille : que tout son bien rentrait en son pouvoir. Le Cid se réjouit fort de ces nouvelles et écrivit au roi don Alphonse qu'il lui en rendait grâces et le suppliait de ne pas croire les mauvaises langues; qu'il demeurerait toujours à son service.

Après quoi le Cid fit grande guerre à Valence. Il la tint assiégée pendant neuf mois, et de plus passa un mois dans le jardin de la Ville neuve. Ainsi dix mois s'écoulèrent jusqu'au jour où il entra dans la cité (1) et s'établit dans l'Alcazar, et ce jour fut le dernier de juin de l'an du Seigneur mil quatre-vingt-sept. Quand le Cid eut organisé son logement et celui de ses gens, tous les Maures sortirent de la ville, hormis quelques-uns qu'il fit rester, et à sortir ainsi ils mirent deux jours.

(1) « Il entra dans Valence l'année 488 en usant de fraude selon sa coutume... Cette terrible calamité frappa comme un incendie toutes les provinces de la péninsule et couvrit toutes les classes de la société de douleur et de honte. La puissance de ce tyran alla toujours en croissant, de sorte qu'il pesa sur les contrées basses et sur les contrées élevées, et qu'il remplit de crainte les nobles et les roturiers. Quelqu'un m'a raconté l'avoir entendu dire dans un moment où ses désirs étaient très-vifs et son avidité était extrême : « Sous un Rodrigue cette péninsule a été conquise : mais un autre « Rodrigue la délivrera. » Parole qui remplit les cœurs d'épouvante et qui fit penser aux hommes que ce qu'ils craignaient et redoutaient arriverait bientôt. Pourtant cet homme, le fleau de son temps, était par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère et par son courage héroïque un des miracles du Seigneur. Peu de temps après, il mourut à Valence d'une mort naturelle. La victoire suivait toujours la bannière de Rodrigue (que Dieu le maudisse !); il triompha des princes des Barbares.

Abu-Ishac Ibn-Khafadjah composa sur Valence les vers suivants : « Les glaives ont sévi dans ta cour, ô palais! La misère et le feu ont détruit tes beautés! Quand à présent on te contemple, on médite longtemps et on pleure. Ville infortunée, tes habitants ont été les pelotes que se renvoyaient les désastres : toutes les angoisses se sont agitées dans tes rues désertes. La main du malheur a écrit sur la porte de tes cours : « Tu n'es plus toi-même : tes « maisons ne sont plus des maisons. »

Extrait de l'histoire arabe, la Dhakhirah d'Ibn-Bassam : traduction de M. Dozy.

XXXII

Comment le Cid envoya vers sa femme et ses filles, et du présent qu'il fit au roi don Alphonse.

Après ces événements, le Cid résolut d'envoyer vers sa femme et ses filles. Il pria donc son cousin Alvar Fañez et Martin Antolinez de se rendre devers elles, et de remettre au Roi en présent deux cents chevaux, aussi de lui baiser les mains de sa part, de lui dire comment il se mettait à son service avec sa cité de Valence, et de lui demander humblement qu'il laissât partir sa femme et ses filles. De plus, il les chargea d'emporter au monastère de Saint-Pierre de Cardeña mille marcs d'argent, dont trois cents seraient donnés à l'abbé don Sanche, et le reste à doña Chimène en sorte qu'elle fît ses dispositions pour le voyage.

Il leur remit encore cent marcs d'or et six cents d'argent pour dégager les coffres qu'il avait laissés pleins de sable entre les mains des juifs de Burgos : et ils devaient de sa part lui demander pardon pour la tromperie qu'une pressante nécessité lui avait imposée à leur égard.

Il voulut qu'ils emmenassent deux cent cinquante chevaliers et prissent pour leur dépense tout ce dont ils auraient besoin.

XXXIII

Comment Alvar Fañez et Martin Antolinez se rendirent avec leur présent vers le roi don Alphonse.

Le lendemain de grand matin Alvar Fañez et Martin Antolinez partirent avec tout ce qui vient d'être indiqué : ils

marchèrent à journées réglées jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Palencia où se trouvait le Roi, et, se présentant devant don Alphonse, lui dirent : « Seigneur, le Cid Ruy Diaz, votre vassal, vous baise les mains, et vous fait savoir la grâce et la faveur qu'il a reçues de Notre-Seigneur après avoir quitté la Castille — car il sait que vous en prendrez plaisir : — c'est qu'il a vaincu les Maures en trois batailles rangées, et leur a pris trois châteaux, et de plus la noble cité de Valence. Le Cid se met lui-même et toutes ses conquêtes à votre service : et du butin que Dieu lui a donné par bonne aventure, il vous envoie deux cents chevaux avec selle et frein comme vous le verrez. »

Le Roi leur fit très-bon accueil et se tournant vers ses riches-hommes leur dit : « Assurément le Cid est le plus noble chevalier qu'on ait jamais armé en Castille. Puisse Dieu me protéger toujours ainsi ! J'éprouve grande joie de ses bons succès et je veux que tous en ce royaume vous accordent ce dont vous aurez besoin. Que la femme du Cid retourne vers lui avec troupe si nombreuse qu'elle le jugera nécessaire, et de sorte qu'elle aille en tout honneur et sûreté. Pour lui faire quelque faveur, je lui accorde Valence : que tout ce qu'il a conquis, que tout ce qu'il conquerra de ce jour et avant, lui appartienne et qu'il s'en proclame le seigneur. Et à tous ceux qui désireraient quitter le royaume pour son service, j'accorde gracieusement cette permission et la promesse de ne point les punir. Et je veux inscrire tout cela dans mes lettres. »

Avec les lettres, les chevaliers sont retournés vers le Cid, après avoir accompli toutes ses recommandations.

XXXIV

Comment le Cid vint à la rencontre de sa femme et de ses filles, et comment il reçut la nouvelle que le roi Junez (1), fils du Miramamolin de Maroc, venait de ce pays avec de grandes forces.

Sitôt que les commandements du roi furent connus, cent chevaliers et maints autres hommes se réunirent pour accompagner la femme du Cid. Don Alphonse voulut subvenir aux dépenses de cette troupe jusqu'à ce qu'elle fût sortie de son royaume.

Doña Chimène et ses deux filles étant arrivées à une lieue de Valence, le Cid sortit pour leur faire le plus honorable accueil et rentra avec grande joie dans la ville, où Maures et Chrétiens firent toutes sortes de jeux.

Et trois mois après l'entrée de Chimène à Valence, le Cid eut nouvelle que le roi Juñez, fils du roi Miramamolin de Maroc, venait de ce pays avec cinquante mille cavaliers et un nombre infini de fantassins pour lui prendre Valence. Tout aussitôt il fit réparer ses châteaux en grande hâte, fortifier la ville et rassembler ce dont il était besoin ; il réunit tous ses vassaux, maures comme chrétiens, et lorsque les ennemis parurent sous les remparts, ayant mandé tous ses gens devant lui, il les exhorta par ses discours. Il leur rappela, comme ils le savaient bien, par quelles fatigues et quels flots de sang ils avaient, avec la grâce de Dieu, conquis cette ville : il leur dit que le roi Juñez voulait la prendre, mais qu'il pensait bien, Dieu aidant et la bravoure des gens qui l'écoutaient, en faire bonne défense.

Tout aussitôt il rangea ses troupes en ordre de bataille et

(1) Le roi Jucef.

leur donna l'heure à laquelle elles devaient se mettre en marche. Puis il commanda à don Alvar Salvadorez de diriger avec deux cents cavaliers une sortie contre les Maures qui venaient d'entrer dans les jardins, et d'escarmoucher avec eux. Et il voulut que doña Chimène et ses filles montassent sur la plus haute tour de l'Alcazar afin d'assister à la lutte.

Don Alvar Salvadorez combattit avec les Maures de telle façon qu'il les chassa jusqu'aux tentes du roi Juñez et tua nombre d'entre eux. Et il mit au carnage tant d'ardeur, qu'ayant devancé tous les siens, il fut fait prisonnier. Cependant ceux-ci ne se laissaient pas emporter, et s'étant ralliés, ils rentrèrent à Valence sans recevoir nul dommage.

Mais sitôt que le Cid apprit la captivité de don Alvar Salvadorez, il entra en grande colère, et ordonna pour le lendemain une nouvelle bataille. D'après ses dispositions, don Alvar Fañez devait sortir secrètement pendant la nuit et se mettre en embuscade du côté d'Albuhera. Puis il sortirait lui-même avec toute l'armée et marcherait contre le camp des Maures. Il recommanda à don Alvar Fañez de se maintenir tranquille à son poste jusqu'à ce qu'il vît la mêlée bien engagée, et alors de se montrer tout à coup et de tomber sur les Maures. Ainsi arriva-t-il. La bataille fut bien disputée et les Maures tués en grand nombre. Et don Alvar Fañez étant entré subitement au combat, ils pensèrent que c'était une troupe nombreuse et se mirent à fuir. Le Cid avec ses gens leur donna la chasse frappant et tuant : il atteignit même et blessa le roi Juñez, mais il montait si bon cheval qu'il fut emporté au delà.

Dans cette bataille moururent quinze mille chevaliers et beaucoup plus de fantassins. Le roi se mit à couvert dans un château, où il fut rejoint de tous ceux qui avaient pu échapper. Après quoi le Cid revint avec ses gens au camp du roi Juñez et ramassa les dépouilles, parmi lesquelles il

trouva maintes tentes fort riches, et quantité de joyaux d'argent et d'or. Et dans la tente du roi, il rencontra don Alvar Salvadorez prisonnier, ce qui le réjouit plus que tout l'or. C'est dans cette bataille que le Cid conquit son épée Tizona.

Cependant le roi quitta son château en triste équipage avec tous les Maures qui avaient pu échapper et se rendit à Denia, puis remonta sur ses navires. Et il vogua vers son royaume en grande tristesse et affliction : et sitôt qu'il arriva, il tomba si gravement malade qu'il mourut. Mais avant sa mort, il fit encore venir son frère qui avait nom Bucar, et lui demanda de promettre par serment sur l'Alcoran qu'il passerait en Espagne et se rendrait devant Valence, et vengerait l'injure par lui reçue du Cid.

Cependant le Cid avait convoqué ses hommes et très-largement partagé avec eux les richesses conquises en cette bataille. Puis, mandant don Alvar Fañez et Pero Bermudez, il les pria de passer en Castille pour porter au roi don Alphonse son seigneur le présent qu'il voulait lui envoyer. Il choisit parmi tous les chevaux qu'il avait gagnés en ce combat les trois cents plus beaux, et les fit seller de fort riches selles, et aux arçons de chacun attacher une riche épée. Il ordonna aussi à ses envoyés d'emporter la tente prise sur le roi Juñez, la plus riche qu'on eût vu jusqu'alors en Espagne, et leur remit sa lettre pour le Roi.

S'étant munis de tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage, don Alvar Fañez et Pero Bermudez se rendirent vers don Alphonse, qui se trouvait à Valladolid. Celui-ci, averti de leur approche, comme ils étaient encore à une lieue de la ville, leur envoya dire qu'ils n'entrassent que le jour suivant, auquel jour le Roi entendit la messe et monta à cheval, et avec lui tous les riches-hommes et chevaliers alors à Valladolid, et aussi les infants de Carrion, don Diégue Gonzalez et don Fernand Gonzalez, fils du comte don Gonzale. Et tous ils se portèrent avec le Roi à la rencontre

des messagers du Cid, qui n'étaient plus qu'à une demi-lieue de la ville et s'avançaient en cet ordre. Tout d'abord les trois cents chevaux, chacun avec une épée aux arçons et un page le conduisant par la bride : derrière eux les écuyers de tous les chevaliers, puis don Alvar Fañez; enfin don Pero Bermudez et toutes ses compagnies. Quand don Alvar Fañez et Pero Bermudez arrivèrent auprès des gens du Roi, il descendirent de cheval et baisèrent les mains de don Alphonse. Et don Alvar Fañez lui dit : « Seigneur, le Cid, votre vassal, vous baise les mains et vous rend grâce de la bonté que vous avez mise à lui renvoyer sa femme et ses filles. Et il vous fait savoir que depuis que je vous ai quitté, il a eu combat avec le roi Juñez, fils du Miramamolin de Maroc, lequel amenait cinquante mille chevaux. Mais le Cid l'a vaincu en bataille rangée, et de son cinquième de butin il vous envoie ces trois cents chevaux et une tente prise sur le roi Juñez, la plus riche qu'on ait vue jusqu'à présent en Espagne. »

Le Roi remercia beaucoup le Cid et dit aux riches-hommes qui l'entouraient : « Je crois que jamais vassal n'a envoyé aussi magnifique présent que ce présent du Cid. » Et tout aussitôt il fit dresser la tente et entra dessous : et tous les courtisans qui se trouvaient avec lui dirent qu'ils n'avaient jamais vu tente aussi riche et aussi précieuse. Le Roi donna de grandes louanges au Cid et aux chevaliers qui l'avaient accompagné, disant qu'il ne croyait pas qu'aucun chevalier au monde possédât une troupe noble et vaillante comme celle du Cid, et qu'on reconnaissait bien par qui elle était commandée.

XXXV

Comment les infants de Carrion prièrent le roi don Alphonse de demander au Cid ses deux filles pour les leur donner en mariage.

Les infants de Carrion, voyant que les exploits du Cid allaient toujours en grandissant, et que le Roi l'estimait et l'aimait beaucoup, vinrent auprès de don Alphonse et lui dirent : « Seigneur, Votre Grâce sait comment le Cid a deux filles, et si vous y consentiez, il nous serait agréable que vous envoyiez les lui demander pour nous. » Le Roi entendant ces paroles, se mit à réfléchir un instant, puis répondit : « Infants, cela ne s'accomplira que par la volonté du Cid; cependant pour votre satisfaction et votre avantage, je vais lui faire cette prière. » Les infants baisèrent les mains à don Alphonse.

Alors le Roi, ayant mandé les messagers du Cid, leur dit combien il serait reconnaissant si celui-ci voulait se rendre à Requeña pour une entrevue; qu'il avait à lui parler de choses regardant son honneur et son profit, du mariage de ses filles avec les infants de Carrion; qu'ils l'avaient prié de faire pour eux cette demande. Les chevaliers du Cid promirent d'exécuter ce que Sa Grâce leur ordonnait : et ils étaient convaincus que le Cid se rendrait à cette prière.

Cependant les messagers du Cid avaient pris congé du Roi et s'étaient mis en marche pour Valence. Lorsqu'ils arrivèrent auprès de la ville, le Cid sortit à leur rencontre et se réjouit fort des nouvelles qu'ils lui apportaient du Roi. Et quand ils lui parlèrent de ce mariage de ses filles, le Cid leur demanda quel parti, d'après eux, il devait suivre en cette circonstance : « Assurément, dit-il, on ne peut nier

que les infants de Carrion ne soient d'illustre sang : mais ce mariage ne me plaît point. Cependant, s'il est bien vu par le Roi mon seigneur, j'agirai selon son bon plaisir. » Et dès qu'ils furent entrés dans la ville, le Cid rapporta les nouvelles de Castille à doña Chimène, et l'entretiat du mariage qui se préparait pour leurs filles. Chimène s'en montra contente, mais assura qu'elle se rangerait à son avis. Alors le Cid écrivit une lettre au Roi, pour lui faire savoir quel jour il viendrait à Requeña.

Et incontinent il fit de riches préparatifs et se rendit à Requeña au jour pour lequel il s'était annoncé, et ce même jour le Roi s'y rendit pareillement. Don Alphonse amenait avec lui les infants de Carrion et maints autres chevaliers ou riches-hommes fort somptueusement équipés. Et sachant que le Cid s'approchait, il fit toute une lieue à sa rencontre. Celui-ci, à la vue du Roi, descendit de cheval et voulut embrasser son pied : mais le Roi n'y consentit point, il l'embrassa et le baisa plusieurs fois et lui tendit la main. Ce que tous regardèrent avec grand plaisir, hormis don Alvar Diaz et don Garci Ordoñez, fort mal portés pour le Cid.

Cependant don Alphonse et le Cid entraient à Requeña : et le Roi s'étant rendu à la demeure du Cid, celui-ci le supplia de vouloir bien accepter son repas. Mais le Roi lui répondit que cela n'avait point de raison, et le convia au contraire à sa table, lui disant qu'il était entré le premier dans la ville et y avait préparé toutes choses pour lui et ses gens. Le Cid rendit donc grâces au Roi et alla dîner avec lui : et à ce repas les infants de Carrion vinrent présenter leurs respects au Cid, lequel leur fit très-bon accueil.

Et comme le Roi s'était assis à table, il ordonna au Cid de prendre place à son côté; mais quelques instances qu'il fît, celui-ci refusait, alors le Roi lui dit : « Cid, le chevalier qui a vaincu des rois et compte des rois pour vassaux, doit s'asseoir avec les rois et les empereurs. » Puis il fit apporter pour le Cid une table plus haute que la sienne, et ordonna

au comte don Gonzale, père des infants de Carrion, de s'y mettre.

Or, après qu'ils eurent mangé, le Cid pria don Alphonse de venir le lendemain avec ses gens manger chez lui, ce qui lui fut promis. Et le lendemain le Roi et tous les riches-hommes mangèrent chez le Cid, qui les fit si bien servir, dans de si grands vaisseaux d'or et d'argent, qu'ils furent tous émerveillés de sa richesse.

Et le jour suivant, l'évêque don Hiéronyme chanta la messe dans la chapelle du Cid Ruy Diaz : le Roi et les grands qui l'accompagnaient étant allés l'entendre, admirèrent beaucoup les ornements que possédait le Cid et l'ordre de ses cérémonies.

La messe ouïe, le Roi emmena le Cid à part et lui dit : « Cid, je vous ai fait prière de venir à Requeña pour deux choses : la première, pour vous voir et vous demander pardon de tout ce que j'ai pu faire contre vous par mauvaise inspiration, car certainement vous avez toujours été loyal vassal, et pour les bons services je suis en reste avec vous. La seconde, pour vous parler d'un mariage entre vos filles et les infants de Carrion. » Le Cid répondit qu'il le remerciait de ses bonnes paroles, et que de lui-même, de ses filles, et de tout son bien, le Roi pouvait disposer à sa fantaisie; qu'il ne mariait pas ses filles, mais les lui donnait à marier. Il lui rendait maintes grâces pour ce choix des infants de Carrion, et lui proposa de fournir pour leur dot trois cents marcs d'argent. Le Roi dit alors : « C'est donc moi qui marie vos filles et non vous. Plaise à Notre-Seigneur que joie vous en advienne! »

Le Roi manda aussitôt don Alvar Fañez, qui était oncle des damoiselles, et le chargea de les garder auprès de lui jusqu'à ce qu'il les donnât pour femmes aux infants de Carrion. Puis il fit venir ces infants et leur ordonna de baiser la main du Cid et de lui rendre hommage, ce qu'ils firent devant tous les riches-hommes là présents. Le Cid deman-

dant au Roi d'accorder congé à tous ceux qui voudraient venir aux noces de ses filles, en sorte qu'ils pussent s'y rendre, celui-ci y consentit avec plaisir.

Après quoi il partit pour la Castille, et le Cid, ayant chevauché avec lui deux lieues, s'en retourna à Valence. Il ordonna à Pero Bermudez et à Nuño Gustos de se rendre auprès des infants de Carrion et de leur tenir compagnie, et de chercher à connaître leurs habitudes : ce que ceux-ci firent.

Et ces chevaliers étant demeurés quelques jours avec les infants de Carrion, virent comment don Suero Gonçalez, le frère de leur père, les élevait mal et les conseillait plus mal encore. Ils les trouvèrent très-orgueilleux et fort épris d'eux-mêmes ; ils remarquèrent d'autres mauvaises habitudes qui ne convenaient point à des hommes d'aussi haut lignage qu'eux, comme celle de se mettre en colère. Et quand ces chevaliers revinrent vers le Cid et lui rapportèrent la mauvaise éducation des infants, celui-ci en ressentit grand déplaisir, et il aurait bien voulu rompre le mariage, s'il eût été possible.

Cependant, lorsque les infants arrivèrent à Valence, le Cid leur fit très-honorable accueil, sans leur donner à entendre rien de ce qu'il savait sur eux. Il leur fit donner un très-beau logement dans l'Alcazar, où il habitait lui-même et doña Chimène avec ses filles : et pour les autres chevaliers et écuyers qui avaient accompagné les infants, il les fit loger dans les meilleures maisons de la ville, et il commanda qu'on leur donnât en abondance toutes les choses dont ils avaient besoin.

Cependant le Cid avait pris les infants par la main et les avait assis sur son estrade, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et tous les chevaliers qui les avaient accompagnés se trouvaient à des places très-honorables. Alors le Cid appela don Alvar Fañez et lui dit : « Vous savez bien l'ordre du roi don Alphonse mon seigneur : exécutez-le.

Prenez vos nièces, et donnez-les pour femmes aux infants de Carrion, car c'est lui qui les marie et non moi. » Alors don Alvar Fañez se rendit vers les damoiselles, qu'il remit aux infants de Carrion selon l'ordre du Roi, et ceux-ci les reçurent en mariage comme la sainte Mère l'Église le commande. L'évêque don Hiéronyme fit les cérémonies et leur donna la bénédiction.

Après quoi revinrent le Cid et les infants ; et tous les chevaliers dont ils étaient accompagnés, et tous les hommes qui avaient suivi les infants furent très-bien servis. Les fêtes des noces durèrent huit jours, pendant lesquels on fit maints jeux de cannes et maintes réjouissances. Le Cid distribua de fort riches présents et aux infants et aux riches-hommes et chevaliers venus avec eux.

XXXVI

Comment le roi Bucar convoqua tous les rois maures, ses parents et amis, pour marcher contre Valence.

Les noces des infants terminées, tous ceux qui les accompagnaient étaient retournés en Castille.

Cependant le roi Bucar, frère du feu roi Juñez, vaincu par le Cid, se souvint du serment qu'il avait prêté à son frère et résolut de marcher contre Valence, pour venger la défaite de Juñez, et convoqua tous les rois voisins, ses amis et parents. Or voici que vingt-neuf rois se réunirent à lui avec de très-fortes armées. Ils vinrent ainsi à son aide et service, parce que son père était Miramamolin, ce qui équivaut, chez les Maures, à Empereur chez les Chrétiens. Il rassembla aussi une grande flotte et se mit en mer.

XXXVII

De la couardise que montrèrent à Valence les infants de Carrion quand le lion, échappé de sa cage, entra dans la salle.

Toujours très-vicieux, les infants de Carrion, après leur mariage, demeurèrent deux ans avec le Cid, et avec eux don Suero Gonçalez.

Mais la fortune, qui ne laisse point les choses subsister longuement dans le même état, ordonna des changements. Le Cid reçut la nouvelle de l'approche de cette flotte mauresque; il resta longtemps à s'entretenir de ce sujet, puis, selon la coutume, se rendit à table dans une grande salle avec ses gens. Il arriva que, comme un lion très-fort se trouvait à l'Alcazar, dans une cour voisine de la salle où ils mangeaient, ses gardiens oublièrent de fermer la porte de la cage où il était renfermé. Or après le repas, le Cid se mit à s'endormir sur l'escabeau sur lequel il avait mangé, et les enfants à jouer aux *tabludos* (1), et beaucoup de chevaliers à les regarder. Sur ce, dans la salle, entra le lion.

Nombre de ceux qui se trouvaient là s'enfuirent, d'autres mirent l'épée à la main, et, leur manteau sur le bras, ils se placèrent devant le Cid, pour que le lion ne le tuât pas. Mais, plus que tous, les infants montrèrent de la couardise. Don Diègue Gonzalez alla se cacher dessous l'escabeau sur lequel dormait le Cid, et, dans sa précipitation, déchira le dos de son habit. Don Fernandez s'échappa par une petite porte, qui, ouvrant sur la salle, conduisait à une petite cour par une descente de trois marches, et, dans sa grande

(1) Sorte de cible, qu'on brisait avec des traits.

frayeur, il tomba en un lieu assez déshonnête, à la sortie duquel il ne répandait point de parfums.

Cependant le Cid, s'étant réveillé au bruit que l'on faisait dans la salle, vit le lion et marcha à lui avec un bâton qui ne quittait jamais sa main, puis le prit par sa crinière et le remit dans la cage où il avait été élevé, et alors on le reporta dans la cour où il se trouvait d'ordinaire.

De cette aventure les comtes demeurèrent très-confus, et, comme ils entendaient en faire des plaisanteries, ils appelèrent leur oncle en grand secret, et lui dirent : « Oncle, vous avez vu quel déshonneur le Cid vient de nous faire : il nous faut une vengeance, et sans doute nous pouvons la prendre sur ses filles, qui ne sont point femmes dignes d'être mariées avec nous. » Et comme l'oncle était homme de mauvais conseil, il les approuva et leur enseigna ce qu'ils devaient faire; après quoi, dissimulant toute chose, les infants se rendirent au palais.

Ils saluèrent le Cid comme ils avaient l'habitude, mais celui-ci leur dit, quand il les vit venir : « Enfants, qu'est-ce cela? pourquoi montrer si grande couardise à la vue d'une bête feroce? Vous auriez dû vous souvenir de quel sang vous descendez, et vous rappeler comment vous êtes mes gendres, comment je vous ai donné ces miennes épées, conquises par grande vaillance et les meilleures peut-être que l'on puisse trouver dans le monde. »

Ces paroles inspirèrent aux infants très-grande honte et affermirent en leurs cœurs le mauvais dessein qu'ils avaient conçu. Et comme ils en parlaient à leur oncle, celui-ci leur dit qu'ils devaient attendre de voir à quoi aboutirait la venue du roi Bucar, qu'après ils demanderaient congé au Cid et reviendraient avec leurs femmes en Castille; que là ils pourraient se venger sur elles de l'affront qu'ils avaient reçu du Cid.

XXXVIII

De l'arrivée devant Valence du roi Bucar et des vingt-neuf rois qui étaient venus à son aide avec des troupes innombrables.

Cependant la grande flotte du roi Bucar avait quitté la Mauritanie, et ses nombreuses troupes, débarquées en Espagne, étaient venues asseoir leur camp dans la plaine de Quarte.

Comme le Cid songeait au parti qu'il devait suivre pour livrer bataille au roi Bucar et à tous les rois qui l'avaient accompagné, il vit venir à lui don Suero Gonçalez et les infants de Carrion, ses neveux, ayant déjà arrêté la mauvaise résolution de suivre le coupable projet rapporté plus haut. A leur approche, le Cid se leva et les fit asseoir auprès de lui.

Et tandis qu'ils s'entretenaient de l'expédition des Maures, ils entendirent les habitants de la ville faire rumeur et annoncer que les Maures dressaient déjà leurs tentes dans la plaine de Quarte. Aussitôt le Cid prit par la main les infants et leur oncle, et les fit monter à la plus haute tour de l'Alcazar. Il leur montra quelle puissante armée les Maures amenaient, et leurs tentes et leurs étendards si nombreux, que c'était merveille de les voir. Alors le Cid se mit à rire, à déclarer qu'il était fort content que les ennemis eussent dressé cette foule de tentes. Mais Suero Gonçalez et ses neveux ressentaient une très-vive frayeur qu'ils s'efforçaient de cacher.

En descendant de la tour, le Cid marchait devant, et l'oncle put dire à ses neveux : « Si nous entrons dans cette lutte, nous ne reviendrons jamais en Castille. » Mais comme il n'avait point regardé autour de lui, Nuño Gustos prêta l'oreille et rapporta tout au Cid. Le Cid apprit cela avec

grand déplaisir; mais sans leur donner à entendre qu'il connaissait aucunement ce qui venait de se passer, il dit aux infants : « Mes fils, vous êtes jeunes, et je vous demande de garder la ville, pendant que nous autres, fidèles à nos habitudes, nous irons à la bataille. » Les infants ressentirent grande honte, et, croyant qu'il avait entendu quelques-unes de leurs paroles, lui répondirent : « Seigneur, que Dieu ne nous permette point de rester dans la ville, nous irons bien plutôt avec vous au combat, et nous défendrons votre personne comme celle de notre père. »

Pendant que le Cid conversait ainsi avec ses gendres, on vint lui dire qu'un messager du roi Bucar attendait à la porte : il ordonna de le faire entrer. Le Cid avait un air si brave, qu'il n'était Maure qui ne tremblât à le voir pour la première fois. Le messager, étant donc entré, se troubla quelque peu; mais le Cid lui ayant demandé d'annoncer ce dont il était chargé, il fit effort pour parler et s'expliqua de la sorte :

« Cid, mon seigneur le roi Bucar m'envoie te dire que tu lui détiens à grand tort cette Valence possédée par ses ancêtres. Et comme ici tu as mis en déroute son frère le roi Juñez, il vient lui-même aujourd'hui, suivi d'une forte armée, et te fait demander l'abandon de ville. Il te laissera sortir toi et tous ceux des tiens qui se trouvent ici. Il y consent pour avoir entendu ta bonne renommée, mais par là il entend t'accorder grande faveur; et si tu t'y refuses, il compte bien te la prendre, malgré toi et tous les tiens. »

Le Cid de répondre : « Maure, dis au roi Bucar que je ne lui livrerai pas Valence, car j'ai beaucoup donné pour la conquérir. Et j'ai cette confiance en Dieu et en mes parents, amis et vassaux, qu'ils me donneront leur aide; j'espère donc qu'elle sera vaillamment défendue. Que ton maître le sache bien : je ne suis pas homme à demeurer assiégé; quand il ne s'y attendra pas, il se rencontrera avec moi au combat. »

Sur ce, le Maure partit et rapporta au roi Bucar, en présence des rois venus avec lui, la réponse donnée par le Cid. Tous s'en émerveillèrent, car ils ne pensaient pas qu'il pût se défendre contre eux, et encore moins leur livrer bataille. Tout aussitôt ils commencèrent à réfléchir sur les moyens à employer pour ce siége.

XXXIX

Comment le Cid sortit de Valence pour livrer bataille au roi Bucar. Comment il resta vainqueur et fit dix-sept rois prisonniers.

Aussitôt que le messager du roi Bucar fut parti, le Cid fit annoncer à tous ses gens qu'ils devaient se réunir et se présenter devant lui. Et quand ils furent tous venus, il leur recommanda de préparer leurs armes et leurs chevaux et toutes les choses dont ils auraient besoin, parce que c'était son devoir, avec l'aide de Dieu, de donner bataille aux Maures. Tous lui répondirent qu'ils étaient parfaitement prêts à exécuter ses ordres.

Le lendemain donc, au premier chant du coq, tous se confessèrent comme c'était leur coutume, entendirent la messe, et, au lever de l'aube, sortirent tranquillement de Valence. Quand ils eurent passé les jardins, le Cid rangea ses troupes. Il confia l'avant-garde à don Alvar Fañez, et sa bannière à Pero Bermudez, qu'il entoura de cinq cents cavaliers et quinze cents fantassins fort bien armés. Il donna une aile à don Alvar Salvadorez, avec ce même nombre de chevaliers et de fantassins, et se réserva l'arrière-garde avec mille chevaliers et deux mille cinq cents hommes de pied. Le Cid s'avançait avec bonne armure et sur son cheval Babieca, et il passait au milieu de ses soldats, les mettant

en rang et leur apprenant ce qu'ils devaient faire : avec lui étaient les infants de Carrion.

Les Maures à cette vue s'étonnèrent beaucoup, et s'étant formés en bataillons dans la plus grande hâte, ils s'élancèrent contre les Chrétiens. Ils jetaient de grands cris, et faisaient résonner tambours et clairons. Mais ils se pressaient tellement, qu'ils arrivèrent tout en désordre.

Le Cid les voyant venir donna ordre que la masse de son armée s'ébranlât et chargeât vigoureusement; et son attaque fut si vigoureuse qu'en quelques instants il y avait un nombre infini d'ennemis tués.

Comme les choses se passaient de la sorte, l'infant don Diègue ayant aperçu un Maure si grand qu'il semblait un géant, s'avança vers lui, et le Maure, apercevant à son tour l'infant, volta pour le frapper : mais celui-ci de tourner bride et de fuir. A cette vue, Ordoño, neveu du Cid, donna de l'éperon à son cheval, et se choqua si violemment contre le Maure, que celui-ci tomba à terre incontinent, sans vie. Alors Ordoño s'étant saisi du cheval : « Seigneur, dit-il à l'infant, prenez ce cheval et dites que vous avez tué le Maure, et je vous donne ma parole de ne jamais prétendre le contraire. » Ordoño raconta au Cid que l'infant avait tué ce Maure, ce qui lui fit grand plaisir.

La bataille dura si longtemps qu'à l'heure de vêpres on ne savait point qui remporterait la victoire. Les Chrétiens avaient été tués en grand nombre : mais ceux qui restaient combattirent avec telle vaillance que les Maures demeurèrent vaincus. Le Cid avec les siens poussa la poursuite jusqu'à la mer : ils en tuèrent et prirent tant que c'était merveille.

Le Cid courait derrière le roi Bucar : mais voyant qu'il ne pourrait le rejoindre il lui lança son épée et le frappa mâlement dans le dos. Le roi Bucar ainsi blessé se jeta à la mer et fut recueilli dans ses vaisseaux.

Là encore périrent beaucoup de Maures, les uns se noyant pour regagner les vaisseaux, les autres de leurs blessures

et sous les coups des Chrétiens, de telle sorte qu'il y en eut plus de tués au rivage qu'au combat.

On comptait sur le champ de bataille douze mille cadavres, et maints ennemis furent faits prisonniers, parmi lesquels dix-sept rois. Le Cid s'en retourna vainqueur à Valence et ordonna de ramasser le butin qui consistait en tentes si riches et en si grande quantité d'or et d'argent, lingots, et réaux, et valeurs monnayées, et de pierres précieuses, de perles, de chevaux, d'étoffes de toute sorte, que c'est chose fort difficile à croire pour quiconque ne l'a point vu. Il fit porter toutes ces dépouilles à Valence, et là en fit très-juste partage avec tous ceux qui l'avaient aidé, donnant égale part aux morts et aux vivants.

Il s'y trouva si grande richesse que le plus pauvre des hommes du Cid en devint riche. Le Cid eut pour son cinquième huit cents chevaux et douze cents Maures, sans parler de l'or, de l'argent et des joyaux. Le Cid remit aux infants deux mille marcs d'argent. Cependant, malgré toute les faveurs qu'ils recevaient du Cid, ils n'oublièrent point leur maudit projet, comme il sera raconté par la suite.

XL

Comment les infants de Carrion demandèrent congé au Cid pour emmener leurs femmes en Castille.

Après cette bataille les infants demandèrent congé au Cid pour se rendre en Castille avec leurs femmes. Le Cid, quoiqu'il s'en affligeât beaucoup et Chimène plus encore, dut y consentir.

Le Cid, pour ce départ, fit de très-riches apprêts : il donna aux infants maintes étoffes de soie et d'or, et aussi ses épées Colada et Tizona, et avec elles cent chevaux sellés

et bridés, et dix mules pareillement enharnachées, et dix coupes d'or, et cent vases d'argent, des bassins et des tasses en argent travaillé, d'un poids de six cents marcs, et cent chevaliers en fort belle tenue pour les accompagner, avec Martin Pelaez l'Asturien, comme capitaine.

Les infants quittèrent donc Valence, et le Cid marcha avec eux deux bonnes lieues. Mais aussitôt de retour à la ville, il se mit à penser aux mauvaises dispositions qu'il avait remarquées dans ses gendres, et il se repentit beaucoup de leur avoir laissé emmener ses filles. Il manda alors Ordoño, son neveu, et le chargea de suivre ses filles le plus secrètement qu'il pourrait, et de marcher ainsi derrière elles jusqu'à Carrion.

Ordoño changea alors de vêtements, et prenant des habits fort pauvres, entra dans le chemin par lequel avaient passé les infants. Ils venaient d'arriver à Berlanga, et de là ils se dirigèrent vers la rouvraie de Tormes où ils avaient résolu d'exécuter leur méfait. Ils se concertèrent avec leur oncle et lui dirent de se porter en avant, emmenant avec lui tous les gens du Cid : que pour eux ils resteraient avec leurs femmes.

Ces dames s'étonnèrent beaucoup de se voir ainsi rester seules, et grandement effrayées, elles demandèrent pourquoi toute cette troupe continuait en avant, tandis que les infants demeuraient seuls en ce lieu. Ceux-ci répondirent : « Vous le verrez bientôt, » et commencèrent à gravir la montagne, et traversèrent une gorge où coulait un ruisseau, et quand ils furent au plus épais, ils jetèrent les dames à bas de leurs mules. Puis, les ayant dépouillées jusqu'à la chemise, ils les saisirent par les cheveux et se mirent à les traîner de côté et d'autre, et ils leur donnaient des coups d'éperon. Enfin avec les brides des mules qui les avaient amenées, ils les battirent si bien qu'ils les laissèrent comme mortes. Ils dirent qu'ils vengeaient ainsi l'affront reçu par eux de leur père.

Après quoi ils remontèrent sur les mules qu'ils chargèrent des vêtements et poursuivirent leur route, laissant dans cette gorge leurs femmes à demi mortes. Et ils allaient répétant : « Ainsi demeurerez-vous, filles du Cid, car vous n'étiez point femmes à vous marier avec des hommes comme nous. Voyons comment vous vengera votre père le Cid. »

Et Ordoño qui suivait toujours son chemin, lorsqu'il arriva en cet endroit, entendit bien loin des cris de douleur comme de femmes fort affligées. Dans son cœur il craignit que ce ne fût quelque malheur et il s'écarta de la route pour savoir qui pouvait avoir gravi cette montagne. Plus il avançait, plus il entendait se rapprocher les cris, jusqu'à ce qu'il eût reconnu la voix des filles du Cid.

Et quand il arriva auprès d'elles, il les vit en tel état qu'il fut grandement épouvanté. Il ne savait quel parti prendre, mais tremblant que par aventure les maudits infants ne revinssent pour les tuer, il résolut de les enlever de cet endroit, et il prit d'abord doña Elvire sur ses épaules et l'emporta bien loin de là au plus épais du bois ; puis retourna vers doña Sol qu'il emporta à son tour auprès de sa sœur. Après quoi ayant avec des branchages et des herbes construit une hutte, il les y plaça et les recouvrit du manteau qu'il portait.

Alors il ressentit grand souci ne sachant que faire de ces dames, ne sachant où aller : il craignait en les quittant de les laisser en grave péril, et s'ils restaient là, ils étaient perdus tous les trois.

Tandis qu'Ordoño agitait ces pensées, les infants rejoignaient leurs gens qui avaient marché en avant. Mais quand les chevaliers du Cid virent les mules et les robes des dames et ne les virent point elles-mêmes, ils furent grandement effrayés et crurent que les dames étaient mortes. Martin Pelaez, le capitaine, ayant demandé aux infants ce qu'il était advenu des dames, ceux-ci lui répondirent que

s'il se rendait à la rouvraie de Tormes, il les y trouverait saines et vives.

Le capitaine les entendant : « Certes, leur dit-il, en abandonnant d'aussi nobles femmes, filles d'aussi noble père, vous avez agi comme des pervers et des traîtres. Et de ce jourd'hui pour l'infamie que vous venez de commettre, je vous défie et vous déclare inimitié au nom du Cid, mon seigneur, et de ses parents, de ses amis, et de ses vassaux. Et croyez que vous payerez bien cher le déshonneur que vous avez fait à ses filles. »

Aussitôt ils allèrent chercher les dames, filles du Cid. Et ayant gravi la montagne, ils arrivèrent à l'endroit où les infants avaient battu leurs femmes, et le trouvèrent tout rempli de sang : mais ne les y rencontrant point elles-mêmes, ils se mirent à montrer si grand chagrin que c'était merveille : et ils firent le tour du bois, mais sans les rencontrer davantage. Alors ils résolurent de poursuivre les infants afin de les tuer s'il était possible.

Mais comme ceux-ci, poursuivant leur chemin, avaient pris grande avance, ils ne purent les atteindre et résolurent de se rendre auprès du roi don Alphonse. Ils le trouvèrent à Palencia et lui racontèrent toute l'histoire, ce qui mit le Roi en grande colère et ressentiment. Don Alphonse leur répondit qu'en si grave circonstance on devait attendre un message du Cid, qui ne pouvait tarder. Aussitôt ce message arrivé, il exécuterait tout ce que demandait la justice.

Tandis que ces choses se passaient, Ordoño, qui était demeuré avec les infantes, filles du Cid, se rendit à une cabane du voisinage où il trouva à manger pour elles, et, leur ayant apporté ces vivres, il resta sept jours avec elles dans ce lieu. Et comme chaque jour il allait à la cabane, il se lia bientôt avec le laboureur qui en était maître, et qui connaissait fort bien le Cid pour l'avoir hébergé plusieurs fois dans sa chaumine. Et comme il l'entendait faire du Cid grand éloge, il se détermina à lui rapporter tous les

événements qui venaient de se passer, ce dont le laboureur s'affligea fort : puis il prit un mulet qu'il enharnacha du mieux qu'il put, et emmenant avec lui ses deux fils, suivit Ordoño. Quand les dames virent ces deux jeunes hommes, elles ressentirent grande honte : mais Ordoño leur demanda en grâce de se plier aux circonstances et de se laisser conduire à la cabane de ce laboureur qui était un homme honnête et un bon serviteur du Cid. Ordoño et le laboureur purent ainsi emmener les filles du Cid dans la cabane. Et celui-ci les vêtit du mieux qu'il pût, et les servit, et les garda très-secrètement, jusqu'à ce que le Cid eût envoyé vers elles, comme on le dira par la suite.

XLI

Du présent envoyé par le Cid au roi don Alphonse après qu'il eut vaincu le roi Bucar et les rois venus avec lui.

Aussitôt que ses filles furent parties avec les infants, le Cid résolut, sur le butin qu'il avait recueilli dans la bataille où avaient été vaincus le roi Bucar et les vingt-neuf rois qui l'accompagnaient, de choisir un présent pour le roi don Alphonse, son seigneur. Pour la conduite de ce présent, il envoya don Alvar Fañez et Pero Bermúdez : c'étaient deux cents chevaux sellés et bridés, avec une très-riche épée suspendue aux arçons, et deux cents esclaves à leur tenir les guides.

Ces chevaliers, en suivant leur chemin, firent rencontre avec Ordoño qui leur raconta l'aventure arrivée aux filles du Cid et la traîtrise des infants de Carrion.

Après avoir montré grande compassion, ils décidèrent tout en marchant qu'ils porteraient leur présent au Roi et

qu'ils lui rapporteraient de la part du Cid le méfait commis par les infants.

Et ils continuèrent leur route jusqu'à Valladolid où ils trouvèrent le Roi qui les reçut très-bien et les interrogea beaucoup sur le Cid. Ceux-ci de dire quel combat avait eu lieu, et comment le Cid avait vaincu le roi Bucar et vingt-neuf rois venus avec lui; et le riche butin qu'il en avait retiré, et comment sur son cinquième il lui envoyait ces chevaux et ces esclaves. Le Roi répondit qu'il devait mille grâces au Cid pour aussi grand et aussi beau présent : qu'il le recevait comme celui du plus honoré chevalier et du plus loyal vassal qui fut jamais né en Espagne.

Aussitôt après, Alvar Fañez lui rapporta l'infamie que les infants de Carrion avaient commise à l'égard des filles du Cid, lui demandant de s'indigner contre semblable méfait, et de vouloir faire justice des coupables, cette affaire étant plutôt la sienne que celle du Cid. Don Alphonse répondit : « Assurément, Alvar Fañez, je ne saurais vous dire combien cette honteuse conduite m'indigne : et le fait, comme vous le dites, me regarde plus que le Cid. Aussi, la vérité connue, au cas où les infantes auraient été outragées sans raison, j'accomplirai en cela ce que la justice et ma cour voudront. Oui, je déplore beaucoup que les infants de Carrion aient commis pareil crime, et pour ce, il me plaît de les assigner : que d'aujourd'hui en trois mois ils comparaissent devant ma personne. Recommandez au Cid de venir pour le même temps et d'amener avec lui aussi nombreux cortége qu'il le voudra. »

Don Alvar Fañez et Pero Bermudez le promirent de bon gré, et, ayant baisé les mains à don Alphonse, prirent congé de lui. Le Roi ordonna qu'on leur remît à l'usage des dames des mules fort richement enharnachées, et des étoffes d'or, de soie et de laine, les plus riches que l'on pût trouver, pour leurs vêtements, et aussi tout ce qui leur serait nécessaire pour aller jusqu'à Valence.

Don Alvar Fañez et Pero Bermudez emportant donc toutes ces choses, se mirent en chemin et se rendirent vers la chaumière où restaient les dames, comme ils l'avaient appris d'Ordoño. Alvar Fañez et Pero Bermudez arrivèrent de nuit et entrèrent tous deux seuls dans la cabane où ils trouvèrent les dames.

Et là ils commencèrent par de grandes complaintes, après lesquelles ils racontèrent aux dames tout ce qui leur était arrivé depuis leur départ de Valence, et, en disant combien le Roi les avait noblement traités, ils montrèrent toutes les choses qu'ils apportaient. Ils firent de grands dons au laboureur, et les filles du Cid voulurent emmener ses deux fils et ses deux filles, que plus tard elles marièrent très-bien et rendirent très-riches, se regardant comme leurs sœurs.

Le lendemain, dès le matin, ils se mirent en route par Medina Celi et Molina. Bucaulo, roi de Molina, qui était vassal du Cid, leur ayant fait excellent accueil et les traitant avec beaucoup d'honneur, ils résolurent, comme les dames étaient encore faibles, d'attendre là quelques jours.

Cependant, pour rendre compte du message au Cid et lui demander ses ordres, Pero Bermudez quitta ce lieu et se rendit à Valence. Il raconta au Cid tout ce qui s'était passé, et comment le Roi voulait réunir des cortès à Tolède pour cette affaire dans le délai de trois mois, comment il avait fait assigner les infants, et le priait de venir lui-même avec aussi nombreux cortége qu'il le désirerait, parce qu'il voulait lui faire complète justice. Bermudez lui parla aussi de tous les présents que don Alphonse lui envoyait à lui et à ses filles. Et quoique le Cid fût profondément affligé des nouvelles que lui avait apportées Ordoño, il éprouva quelque soulagement à connaître la bonne volonté du Roi en cette circonstance, et la noblesse avec laquelle il avait traité ses filles. Il nourrissait cette espérance que le Roi, puisqu'il le mandait aux cortès, lui ferait bonne justice.

XLII

Comment les filles du Cid furent conduites à Valence après l'infamie commise à leur égard.

Doña Chimène, entendant toutes ces choses, ne cessait point de pleurer. Mais le Cid la consolait en lui disant qu'elle ne voulût point verser tant de larmes, qu'il vengerait, s'il vivait, l'affront de ses filles, et qu'il entendait les marier avec de nouveaux maris meilleurs que les infants de Carrion. Et s'adressant à Pero Bermudez : « Allez à Molina et ramenez mes filles, parce que je veux savoir d'elles la vérité. » Tout aussitôt Pero Bermudez se rendit à Molina. Et à peine arrivé, il repartit pour Valence avec Alvar Fañez et les filles du Cid.

Quand celui-ci les vit, il se lamenta beaucoup avec elles, et doña Chimène, encore bien davantage, quand elles vinrent lui baiser la main.

XLIII

Comment le Cid quitta Valence pour se rendre aux cortès de Tolède et des choses qui s'y passèrent.

Après cela, le Cid se prépara pour se rendre aux cortès. Il emmenait avec lui neuf cents chevaliers en fort belle tenue, mais laissait à Valence l'évêque don Hiéronyme et Martin Pelaez l'Asturien, et avec eux cinq cents chevaliers, fils de noblé race, et tous les autres habitants de la ville parfaitement prêts à la défendre et à exécuter les ordres de ceux que nous avons nommés, l'évêque et Martin Pelaez.

Universitas BIBLIOTHECA

Le Cid, ayant appris de ses filles toute la vérité, partit pour les cortès de Tolède avec son cortége très-richement équipé, cortége de guerre aussi bien que de paix.

Quand le Roi sut que le Cid arrivait, il s'en réjouit fort, et fit deux lieues à sa rencontre, et l'accueillit avec grand honneur, ce qui déplut beaucoup aux infants et à leurs partisans. Le Cid, arrivant auprès du Roi, lui baisa la main. Le Roi l'embrassa, lui donna le baiser de paix, et le traita avec grande courtoisie. Il voulait le faire loger dans le palais de Galiana : mais le Cid supplia don Alphonse de ne pas l'y contraindre, parce qu'il préférait Saint-Servan. Le Roi continua de marcher avec le Cid jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Saint-Servan. Alors il fit appeler les infants et tous les riches-hommes venus aux cortès, et leur dit de se rendre le lendemain, après la messe, au palais de Galiana, que là ils diraient le motif de leur convocation. Puis, le Roi continuant vers l'Alcazar, le Cid demeura à Saint-Servan : et il fit dresser toutes ses tentes autour de l'église, en sorte que son campement paraissait celui d'une grande armée.

Le Roi ordonna qu'on disposât très-somptueusement une grande salle dans le palais de Galianâ, et fit dire au Cid d'envoyer son siége, qu'il serait placé auprès de son propre fauteuil. Et le fauteuil du roi était le plus riche qu'on eût vu en Espagne, et il l'avait conquis à Tolède sur les rois Maures qui possédaient cette ville. Le Cid appela donc un sien écuyer fort bon gentilhomme, qui avait nom Fernand Alphonse, et lui dit de prendre son banc à dossier et de le porter aux palais de Galiena : et là, de le placer auprès du fauteuil du Roi comme celui-ci l'avait décidé. Le Cid lui ordonna d'emmener avec lui cent écuyers, fils de noble race : s ne devaient pas s'éloigner du banc à dossier avant le lendemain, et ainsi firent-ils. Or, le banc était d'ivoire et bien travaillé, et avait un dossier recouvert d'une étoffe d'or et de soie très-riche.

Le lendemain, après la messe, le Roi se rendit aux palais de Galiana, et avec lui les infants de Carrion et maints autres comtes, riches-hommes et chevaliers. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle et virent le banc du Cid placé à côté du fauteuil royal, ils commencèrent à se moquer et à médire de lui. Le comte don Suero s'étant même approché de don Alphonse : « Seigneur, dit-il, je vous demande en grâce de me dire pour quelle dame ce banc à dossier a été placé là et si elle viendra vêtue d'une almejia (1) blanche ou bleue : car il ne convient pas qu'un tel banc soit placé auprès de votre fauteuil si ce n'est pour votre plaisir, et vous devez, seigneur, donner l'ordre qu'on l'enlève de cet endroit. » Fernand Alphonse entendit parfaitement tout ce discours et répliqua au comte : « Comte, vous tenez mauvais langage : celui qui doit s'asseoir sur ce banc est un chevalier meilleur que vous; certes, il a toujours semblé homme brave à ses voisins, un preux et non une femme. » Alors, le comte menaçant Fernand Alphonse d'un soufflet, celui-ci mit l'épée à la main et s'écria : « Comte, si nous n'étions en présence du Roi, je vous châtierais comme vous le méritez. »

Le Roi s'irrita fort de toutes ces disputes et dit aux comtes de Carrion et aux autres chevaliers présents : « Vous n'avez point raison de mal parler du Cid et de son banc : car il l'a gagné comme un très-vaillant chevalier. Et pour moi, je ne sais pas au monde de chevalier qui mérite autant cet honneur, pas de roi qui possède un aussi bon vassal que le Cid. C'est pourquoi ce banc n'a pas été placé là à tort. Tel est mon bon plaisir, et le Cid méritait encore de moi plus grand honneur, Et puisque vous vous moquez de ce Cid qui a remporté tant de victoires sur les Maures jet les Chrétiens, et qui m'a fait de plus beaux présents que amais vassal n'en fit à son seigneur, je voudrais savoir

(1) Robe mauresque.

lequel d'entre vous a exécuté pareilles choses; et, puisque vous êtes envieux de sa gloire, montrez-le un peu dans vos actions; et alors vous recevrez les honneurs qu'il reçoit. »

Le Cid ayant été informé de tout avant que de se rendre aux cortès, fit promptement appeler Alvar Fañez et Pero Bermudez, et tous ses gens montèrent à cheval et se rendirent au palais avec lui. Il leur recommanda de bien se tenir sur leurs gardes pour accomplir tout ce qu'il leur ordonnerait de conforme à l'honneur et au service du Roi, et de ne point parler sans sa permission.

Lorsque le Cid entra dans la salle, le Roi se leva et l'accueillit très-gracieusement, et comme, genou en terre, il lui disait : « Seigneur, où m'ordonnerez-vous de m'asseoir avec ces parents et ces amis qui m'ont accompagné ? » le Roi lui répondit : « Dieu vous a fait tel que si vous voulez bien m'obéir, je me réjouirai de vous voir à mon côté. Car celui qui a vaincu des rois, auprès des rois doit prendre place. Je porte donc décret en ces cortès pour vous l'ordonner, et je veux qu'il en soit ainsi dorénavant. »

Le Cid répondit qu'il le remerciait, mais que le ciel ne lui permettait point de s'asseoir avec Son Altesse ; étant sa créature, il se mettrait à ses pieds. Alors don Alphonse lui dit de s'asseoir sur son banc et s'écria : « Je porte cette défense qu'aucun ne s'assoie avec vous, s'il n'est roi ou prélat. Car, puisque vous avez vaincu tant de rois maures et chrétiens, personne n'est votre égal, personne ne doit se placer à côté de vous. » Alors le Cid lui baisa les mains, en le remerciant, et alla s'asseoir sur son banc, tous les siens à l'entour.

Alors le Roi demanda un silence général.

XLIV

Du discours que le Cid adressa au roi Alphonse au commencement des cortès de Tolede, et des juges que le Roi lui avait donnés pour l'entendre contre les infants de Carrion.

Le Cid, voyant que tous se taisaient, en pied se leva et dit : « Seigneur, je prie Votre Altesse d'ordonner qu'on m'écoute. Et je désirerais que personne ne me répondît avant que j'aie achevé mon discours, et aussi, seigneur, que vous defendiez encore à personne de proférer toute parole déshonnête qui ne puisse se dire devant le Roi. » Don Alphonse, s'adressant donc à l'assemblée : « Écoutez, vous tous ici présents, comtes aussi bien qu'infants et riches-hommes et chevaliers. Faites attention que je défends à personne de prononcer contre le Cid un mot qu'il doive taire, sous peine de mort, et sous menace de tomber ainsi dans un cas de trahison. » Puis se tournant vers le Cid : « Je veux que vous choisissiez des alcades de ma cour pour vous entendre contre les infants de Carrion, et contre ceux à l'égard desquels vous voudriez faire quelque plainte. » Le Cid l'en remercia, mais le pria de prendre lui-même ceux qui lui plaisaient. Alors le Roi désigna pour juges le comte don Raymond de Toulouse, son gendre; et le comte don Vela, qui avait peuplé Salamanque, et le comte don Osorio de Campos, et comte don Rodrigue, qui avait peuplé Vailadolid, et le comte don Nuño de Lara. Le Roi ordonna aux cinq comtes et aux infants de Carrion de s'approcher du Cid. Et il leur fit jurer, en serment public, sur les quatre évangiles, qu'ils conserveraient la justice pour les deux parties; et après tout cela, le Roi ordonna au Cid de commencer son discours.

XLV

Comment le Cid réclama aux infants de Carrion tout ce qu'il leur avait donné avec ses filles, comment il fut décidé que tout lui serait rendu, et comment le Roi confirma cette décision des juges.

Alors le Cid se leva et dit : « Seigneur, devant le Roi et sa cour, les paroles doivent être brèves et précises. C'est pourquoi je demande aux infants de Carrion qu'ils me rendent incontinent deux épées que je leur ai prêtées, et qui s'appellent, l'une Colada, l'autre Tizona ; car ils n'ont aucune raison de les garder contre ma volonté. »

Le Roi attendit une réponse des infants, mais les voyant silencieux, il ordonna aux juges de prononcer où leur semblait se trouver le bon droit : ceux-ci décidèrent que les infants devaient rendre leurs épées au Cid. Comme les infants s'y refusaient; le Roi entra en grande colère et se leva de son fauteuil. Il marcha vers l'endroit où ils se tenaient assis, et leur enleva leurs épées pour les remettre au Cid. Alors don Alvar Fañez se leva et parla au Cid : « Consentez à me donner Colada pour que je vous fasse bonne garde tant que dureront ces cortès. » Le Cid la lui donna. Pero Bermudez s'étant élevé, adressa au Cid semblable prière, et il reçut Tizona. Le Cid mit alors sa main dans sa barbe comme il avait coutume : et les infants et les gens de leur parti ressentirent grande crainte, persuadés qu'il leur avait pris les épées, et en avait armé ses amis, parce qu'il voulait se révolter dans les cortès.

XLVI

Comment le Cid supplia le roi don Alphonse de lui faire justice au sujet des biens qu'il avait donnés avec ses filles aux infants de Carrion.

Le Cid se leva de nouveau en pied et parla au Roi : « Vous savez bien que vous m'avez mandé à Requeña, et que je suis venu selon votre ordre. Là, vous m'avez demandé mes filles pour les infants de Carrion, et sur votre désir je les ai remises à don Alvar Fañez pour qu'il les leur donnât en mariage, comme veut la sainte Mère l'Église. C'est donc vous, seigneur, qui les avez mariées, et vous pensiez agir ainsi pour leur bien. Mais les infants l'ont entendu d'autre sorte, tout honorés qu'ils soient, de quelque noble lignée qu'ils descendent. Et pour moi, je ne leur aurais point accordé mes filles ; je le déclare devant vous, seigneur. Or, quand ils sont partis de Valence avec elles, je leur ai donné des chevaux, des mules, de la vaisselle d'or et d'argent. Puis donc qu'ils m'ont déshonoré mes filles et ne se trouvent pas vengés de leurs affronts, qu'ils me rendent mon bien ou qu'ils s'en défendent par quelque bonne raison. »

Alors les infants se levèrent et lui demandèrent, en grâce, un délai pour se concerter. Mais le Roi leur ayant ordonné de se concerter incontinent, ils sortirent de la salle et avec eux douze comtes et riches-hommes : et ils demeurèrent un long temps sans pouvoir trouver une bonne raison pour leur défense.

Cependant ils retournèrent vers le Roi, et don Garc Ordoñez lui dit en leur nom : « Seigneur, les biens que le Cid réclame et prétend avoir donnés aux infants, ceux-ci les

ont reçus en vérité, mais ils affirment les avoir dépensés à votre service. C'est pourquoi si vous estimez qu'en justice ils doivent les rendre, accordez-leur quelque délai pour aller en leurs domaines, seigneur, et y exécuter vos ordres. »

Le Cid, s'adressant de nouveau au Roi : « Seigneur, que les infants aient fait quelque dépense à votre service, ce n'est pas une raison pour que je perde mon bien. Et puisqu'ils ont reconnu la vérité de mes paroles, ordonnez-leur de me le rendre, je vous en supplie. » Alors le Roi se tourna vers le comte Garci Ordoñez, et lui dit : « Comte, les excuses que vous m'apportez pour leurs infants n'ont aucune valeur. Car ils m'ont servi en quelque chose, je suis leur débiteur et j'ai à les récompenser : mais le Cid en cela n'a rien à voir, et ce n'est pas un motif de lui enlever son bien. » Et don Alphonse ordonna aux juges de décider où se trouvait le bon droit. Ceux-ci prononcèrent que les infants eussent à restituer incontinent et sans nul délai au Cid tout ce qu'ils reconnaissaient avoir reçu de lui. Cette sentence, portée au nom de tous par le comte don Nuño de Lara, fut confirmée par le Roi.

Mais les infants lui demandèrent en grâce à lui-même et à tous les comtes et riches-hommes de son parti de leur accorder quelque délai, en sorte qu'ils pussent payer. Le Roi pria le Cid de leur donner un délai de quinze jours, et les infants s'engagèrent à lui faire promesse et serment qu'ils ne s'éloigneraient pas avant de s'être acquités. Le Cid alors se rendit à leur demande : les infants firent promesse et serment entre ses mains, et comptèrent qu'ils lui devaient neuf cents marcs d'argent ; mais le Cid montra que c'était quinze cents. Aussitôt les infants envoyèrent dire à leur père en quel embarras ils se trouvaient : qu'il les secourût en si grand besoin. Celui-ci leur envoya beaucoup d'argent, en sorte qu'ils purent se libérer dans le délai marqué par le Roi; et ils pensaient que cela suffirait à contenter le Cid.

XLVII

Comment le Cid supplia le roi don Alphonse de lui faire justice au sujet de l'injure qu'il avait reçue des infants de Carrion.

Après que le Cid eut recouvré son bien, comme le Roi se trouvait à l'assemblée, et avec lui les comtes, et riches-hommes, et infants de Carrion, et chevaliers, il lui dit : « Seigneur, je rends maintes grâces à Dieu, et je vous remercie, vous aussi, de ce que je suis rentré en possession de mes épées et de tout mon bien. Et je vous demande cette nouvelle grâce, seigneur, que vous ordonniez aux infants de Carrion de déclarer pour quelle raison ils vous ont supplié de les marier avec mes filles, tandis qu'en leur cœur ils voulaient les déshonorer et les abandonner dans la rouvraie de Tormès, ainsi qu'ils l'ont fait. Car ils doivent se souvenir, seigneur, comment ils vous les ont demandées et comment vous les leur avez données : c'est, en effet, sur votre commandement que je les leur ai livrées en tout honneur, ainsi que je le devais. Et ils n'ont remercié ni Dieu, ni vous, seigneur, de la faveur qu'ils recevaient. Et je vous prie, seigneur, de me rendre justice à propos du déshonneur qu'ils m'ont fait en laissant mes filles seules sur la montagne, et dépouillées, et battues, comme de mauvaises femmes. Et songez-y bien, seigneur : encore qu'ils les aient déshonorées et moi aussi, le plus grand déshonneur retombe sur vous qui les leur aviez données pour femmes. Si par hasard vous et votre cour, refusiez de faire droit à une plainte aussi juste, que Votre Altesse consente, du moins, à me désigner un lieu où de mes propres mains je puisse prendre ma vengeance. »

Le Roi, entendant ces paroles, répondit : « Certaine-

ment, Cid, je vous ai demandé vos filles pour les infants de Carrion, parce que, comme ils s'en souviennent, ils m'ont prié en grâce de le faire. Aussi, je regarde ce déshonneur comme le mien, et, puisque vous vous trouvez à cette assemblée, je consens à ce que vous les poursuiviez en justice. Qu'ils fassent valoir bon droit, s'ils le peuvent, et qu'ils se soumettent à la sentence que prononceront les juges. »

Le Cid alla vers le Roi, lui baisa les mains, puis, après l'avoir remercié de ce qu'il venait de dire, retourna à sa place et s'adressa aux infants : « Diègue Gonzalez et Fernand Gonzalez, je déclare que vous êtes des infâmes; car vous avez fait une infamie notoire en frappant vos femmes et en les abandonnant, ainsi déshonorées, sur une montagne sans nulle compagnie, ainsi que des femmes mauvaises. C'est pourquoi je vous répète que vous êtes des infâmes et je veux vous donner vos égaux, qui vous le feront confesser par votre langue ou vous tueront au champ-clos. »

Cependant les infants se taisaient. Mais le Roi, leur ayant ordonné de parler, Diègue Gonzalez se leva et dit : « Seigneur, nous sommes vos sujets naturels et des meilleurs de Castille, comme vous le savez bien. Nous avons trouvé que nous n'étions pas bien mariés avec les filles du Cid, c'est pourquoi nous les avons abandonnées. Elles n'étaient point de sang assez noble pour rester nos femmes; leur lignage est bien inférieur au nôtre. C'est la vérité que nous les avons délaissées ainsi qu'il l'affirme, mais nous prétendons en cela n'avoir pas mal agi; cette conduite nous a élevés et il ne s'ensuit pas que nous devions nous soumettre humblement à personne. » Fernand Gonzalez s'étant levé après lui, s'écria à son tour : « Seigneur, vous savez bien que notre lignage est trop noble pour que les filles du Cid se marient avec nous. » Aussitôt il s'assit.

Tous les gens du Cid se taisaient par crainte, mais le

Roi, plein de colère, se leva et dit aux infants : « Vous avez vraiment bien parlé. Si les filles du Cid n'étaient vos égales, pourquoi m'avez-vous demandé en grâce de vous unir avec elles? Vous savez trop bien la faute que vous avez commise en les déshonorant et en les abandonnant comme vous l'avez fait. Et vous auriez dû chercher un autre parrain, car je ne marie point de pauvres damoiselles. » Puis, s'adressant au Cid : « Je vous ordonne d'accuser ces infants autant que la justice vous le permet, et vous, infants, tâchez de vous défendre, si vous le pouvez. Et que les juges se déterminent d'après le droit des gentilshommes d'Espagne. Et quant à votre prétention d'être plus nobles que le Cid, je vous déclare que vous êtes mal renseignés. Car Ruy Diaz est le fils de Diègue Laynez, et le petit-fils de Layn Calvo, l'un des alcades choisis pour défendre la Castille. L'autre fut Nuño Rasuera, père de doña Elvire Nuñez, femme elle-même de Layn Calvo. C'est de ce Nuño Rasuera que nous descendons, nous, rois de Castille. Or, puisque le père du Cid, Diègue Laynez, s'est marié avec doña Theresa Nuñez, fille du comte don Nuño Alvarez de Maya, il se trouve qu'il descend de la plus noble race de Castille, et, d'ailleurs, par lui-même, il serait l'homme le plus illustre de tout votre lignage. C'est pourquoi nous verrons comment vous vous défendrez contre lui : car je suis bien certain que vous aurez besoin de tout votre savoir et de tout le savoir des gens qui vous conseillent. »

Aussitôt le Roi s'assit et le Cid vint lui baiser les mains.

XLVIII

Comment Ordoño, neveu du Cid, fut armé chevalier, et comment il défia les enfants de Carrion.

En ce jour le Cid avait armé chevalier Ordoño son neveu, frère de Pero Bermudez. Sachant quels affronts les infants avaient faits aux filles du Cid, celui-ci ne put supporter leurs paroles : il se leva, marcha vers eux et dit à Diègue Gonzalez : « Taisez-vous, bouche menteuse, vous n'êtes qu'un lâche et un mauvais chevalier. Vous vous rappelez bien comment à ce combat où le Cid vainquit le roi Bucar, vous vous élançâtes pour frapper un chevalier maure : mais celui-ci s'étant retourné contre vous, vous vous mîtes à fuir, oublieux de votre noblesse et de votre haut lignage. Et moi je le tuai, je vous donnai son cheval, et pour vous faire honneur je dis au Cid que vous l'aviez tué vous-même. Je n'avais jamais pensé à révéler ce fait; mais voici que l'infamie de votre conduite m'a forcé de découvrir cette grande couardise. Vous vous rappelez aussi comment à Valence le lion, étant sorti de sa cage et ayant pénétré dans la salle, vous vous cachâtes par crainte sous le banc du Cid : le dos de votre habit en fut déchiré. Et pour vous Fernand Gonzalez vous fûtes poussé par la même frayeur en certaine cour, à la sortie de laquelle votre personne ne sentait pas le musc, non plus que vos vêtements. Ayant été si brave à Valence, ici devant le Roi vous montrez encore de l'audace et plus qu'au jour où, dans la rouvraie de Tormes, vous avez déshonoré des dames de si haut rang qui se trouvaient en votre pouvoir. Pour cet exploit, avec la permission du Roi, je vous défie et je vous appelle traîtres. »

Cependant à tous ces discours les infants ne répondaient mot : mais le comte don Garcie Ordoñez se leva et dit : « Laissez donc ce Cid qui veut nous effrayer avec sa longue barbe assis sur le banc où il a coutume de recevoir les tributs de ses rois maures : et grand bien lui fasse ! »

Or, par crainte de déplaire au Cid, aucun de ses gens n'osait répondre : celui-ci les voyant tous se taire, dit à Pero Bermudez : « Parle donc, Pero Bermudez, au lieu de garder le silence. » Pero Bermudez eut si grand dépit d'avoir ainsi affligé le Cid, qu'il en oublia la première recommandation qu'il avait reçue de lui, de ne point faire de tumulte dans le palais. Il s'avança vers le comte don Garcie Ordoñez qui se trouvait assis entre onze autres comtes, et lui donna un si grand coup de poing qu'il tomba à terre avec lui (1). L'assemblée s'en émut si vivement que si le Roi ne se fut interposé, ils se fussent tous égorgés dans la salle même. Mais don Alphonse s'élança vers Pero Bermudez, et le saisissant au col, lui prenant son épée, lui dit : « Pero Bermudez, s'il ne me souvenait de plusieurs grands services que vous m'avez rendus, je vous couperais la tête. » A

(1) Dans la chronique du Cid, Pero Bermudez répond avant de donner des coups, et voici comme il relève l'outrage fait à la barbe du Cid :

« Méchante bouche, dans laquelle jamais Dieu ne mit la vérité, comment as-tu osé déchaîner ta langue contre la barbe du Cid? Car sa barbe est grandement louée, grandement honorée, grandement crainte, oncques elle ne fut déshonorée, ni vaincue. Du moins tu devrais te souvenir de ce jour où tu combattis à Cabra avec le Cid, cent contre cent, où il te renversa de cheval, et te prit par la barbe, et prit aussi tous tes chevaliers, et t'emmena ainsi prisonnier sur une bête à bât. Ses chevaliers t'arrachèrent la barbe, et moi-même, moi-même ici présent, je t'en enlevai une grosse poignée : et fais attention, car je crois qu'elle n'est pas encore redevenue bien égale. Or çà, barbe arrachée, comment osestu mal parler de celle qui fut toujours en honneur? Et si tu nies qu'il en soit ainsi devant le Roi mon seigneur, je mettrai la main sur toi. » Chap. CCLVIII.

cette vue les comtes qui étaient du parti des infants se calmèrent beaucoup; don Alphonse s'efforça de tout pacifier et demanda qu'on recourût à lui pour obtenir justice, qu'il donnerait justice entière.

Alors le Roi ayant mandé les juges, se retira avec eux dans une chambre, où, après délibération, ils prononcèrent que don Suez Gonzalez, oncle des infants, leur avait conseillé de déshonorer ainsi leurs femmes; qu'en conséquence ils condamnaient les infants et leur oncle, à combattre pour s'acquitter, contre d'autres chevaliers que le Cid aurait choisis de sa main. Cette sentence fut confirmée par le Roi. Alors le Cid se leva, et alla baiser la main au Roi, et le remercia de la décision qu'il venait de porter.

Cependant Pero Bermudez se levant à son tour demanda en grâce au Cid d'être compté pour un de ses champions : le Cid y consentit et le chargea de combattre avec Diègue Gonzalez l'aîné. Pero Bermudez lui baisa la main. Martin Antolinez demanda en grâce au Cid d'être son second champion : celui-ci y consentit et le chargea de combattre avec Fernand Gonzalez le cadet. Enfin, Nuño Gustos, lui ayant demandé d'être le troisième, fut chargé de combattre avec le comte don Suez Gonzalez.

Tout aussitôt le Roi ordonna que le combat eût lieu le lendemain : mais les infants répondirent qu'ils ne se trouvaient point munis des choses nécessaires, qu'ils le priaient donc de leur accorder quelque délai, en sorte qu'ils pussent aller à Carrion et se munir des choses dont ils avaient besoin. Le Roi ne voulut point leur accorder de délai avant que tous les comtes là présents ne le demandassent avec eux : alors il leur fixa pour se rendre au combat un terme de trois semaines, et pareillement au Cid pour y venir avec ses chevaliers.

XLIX

Comment les ambassadeurs des rois d'Aragon et de Navarre vinrent alors auprès du roi Alphonse lui demander en mariage les filles du Cid pour les infants héritiers de ces royaumes.

Comme le Roi disait ces mots, les ambassadeurs des rois d'Aragon et de Navarre entrèrent ensemble dans la salle, apportant à don Alphonse et au Cid des lettres par lesquelles ces rois demandaient les filles de ce dernier pour leurs fils héritiers de leurs royaumes. Les lettres lues et le message ouï, le Roi appela le Cid et lui demanda quelle était sa pensée. Le Cid répondit : « Mes filles et moi nous vous appartenons : faites donc de nous ce que vous jugerez bon. » Le Roi reprit : « Cid, puisque ces fils de comtes les ont abandonnées, et qu'elles sont recherchées par des fils de rois, mon avis est qu'on les donne à ceux-ci. Ils sauront mieux leur faire honneur, j'en suis bien certain, que ceux qui les ont délaissées. » Alors le Cid baisa la main au Roi, et après lui tous ses chevaliers.

Le prince d'Aragon avait nom Yñigo Ximenez, et celui de Navarre Gara Ramirez. En vertu des pouvoirs que les ambassadeurs apportaient, ils s'engagèrent au nom des infants d'Aragon et de Navarre que de ce jour à trois mois, ceux-ci se trouveraient à Valence pour célébrer leurs noces avec les filles du Cid : ce dont les infants de Carrion et tous leurs parents et amis éprouvèrent grand dépit.

Alors en présence des comtes et des riches-hommes qui se trouvaient à la cour, le Roi dit : « Cid, je rends grâces à Notre-Seigneur de ce que le déshonneur fait à vos filles s'est changé en un honneur plus grand : car elles étaient mariées avec des fils de comtes, et voici qu'elles le seront

avec des fils de rois, héritiers de royaumes. » Au Cid et à tous les siens, ces paroles firent grand plaisir.

Puis le Cid, après avoir baisé la main au Roi, lui dit : « Seigneur, je vous ai désigné les chevaliers qui doivent combattre avec les infants et leur oncle, selon vos ordres. Et quant à moi, Seigneur, je désirerais aller à Valence pour fortifier mes châteaux et m'occuper de mes intérêts. Je vous demande donc en grâce de me donner congé à cet effet. Je vous laisse ici tous mes chevaliers, Seigneur : accordez-leur de rester sous votre garde et sous votre défense. » Le Roi répondit qu'il avait son consentement, et qu'il perdît tout souci à l'égard des chevaliers qu'il laissait : ils seraient sous sa royale protection et trouveraient sans faute justice et contentement. Après quoi le Cid baisa les mains du Roi et prit de lui congé : puis se rendit auprès des juges et les pria vivement de bien vouloir favoriser son bon droit ainsi qu'il l'espérait. De là il rentra en sa demeure.

Le lendemain de grand matin le Cid se rendit à l'Alcazar pour prendre congé du Roi : celui-ci étant monté à cheval l'accompagna un long temps en dehors de la ville. Alors le Cid remit à don Alphonse les deux cents marcs d'argent qu'il lui avait promis pour le mariage de ses filles et lui demanda en grâce de prendre son Babieca, qu'il croyait être le meilleur cheval du monde. Le Roi s'y refusa, et dit qu'il le remerciait beaucoup, mais que le meilleur cheval du monde méritait le meilleur chevalier. Et puisque c'était lui-même, le Cid, son cheval n'avait point à changer de maître.

Après que le Cid eût fait ses adieux au Roi, Pero Bermudez, Martin Antolinez et Nuño Gustos restèrent encore longtemps avec lui. Et quand il les eut exhortés et leur eût appris quelle conduite ils devaient tenir au jour du combat, ils s'éloignèrent à leur tour et revinrent à Tolède.

L

Comment se passa le combat entre les infants de Carrion et le comte don Suez Gonzalez avec les chevaliers du Cid, combat où ceux-ci furent vainqueurs.

Le Roi instruit de la couardise des comtes et pensant qu'ils ne voudraient peut-être point se rendre à la lutte, se mit en route pour Carrion et amena avec lui les chevaliers du Cid et les comtes qui avaient été choisis pour juges. Mais il ne put arriver au délai marqué, parce qu'il fut souffrant en chemin : aussi étendit-il le terme à six semaines et se rendit-il à Carrion aussitôt après sa guérison. Il ordonna aux infants de se préparer au combat, et décida qu'il aurait lieu dans la plaine de Carrion.

A la veille du jour fixé, ceux-ci se présentèrent accompagnés par leurs parents et leurs amis nombreux : ils venaient tous résolus à tuer secrètement les chevaliers du Cid, en sorte qu'il n'y eût point de combat livré. Mais par crainte du Roi ils n'osèrent accomplir leur projet.

La nuit venue, tous firent veille d'armes dans les églises, comme c'est la coutume des chevaliers qui vont combattre. Et aussitôt que l'aube eut paru, le Roi envoya garder le champ-clos, et ordonna à don Henrique et à don Raymond, ses gendres, et à tous les comtes choisis pour juges, de s'armer et d'y veiller aussi, en sorte que les parents des infants de Carrion ne tentassent point de mettre à exécution ce qu'ils avaient résolu.

Le comte don Gonzalez, père des infants, montrait si grand chagrin que c'était merveille, et se maudissait lui-même, et le jour où il était né. Car il voyait bien que ses fils ne pourraient échapper à la mort ou à la défaite.

Et l'on vint de tous les côtés de l'Espagne pour voir ce combat.

Le Roi ordonna qu'à côté du champ-clos on dressât une grande tente où les chevaliers du Cid devaient être revêtus de leurs armures par le comte don Raymond. En face une autre tente s'éleva, où don Henrique de Portugal devait armer les infants de Carrion. Ceux-ci supplièrent le Roi de ne point permettre que les épées Colada et Tizona parussent au combat; mais don Alphonse répondit qu'à cet egard il ne devait examiner qu'une seule chose, s'ils étaient plus armés les uns que les autres. Les infants et leurs parents se plaignirent beaucoup de ce refus : mais enfin la volonté du Roi dut s'accomplir.

Quand les chevaliers furent arrivés dans le champ-clos, don Alphonse leur dit : « Je voulais que ce combat se livrât à Tolède, mais vous êtes partis en disant que vous ne pouviez le faire en cette ville. C'est pourquoi je vous ai accordé un délai et j'ai amené avec moi ces chevaliers du Cid. Ils sont donc venus sous ma garantie et ma promesse. Aussi je vous déclare que vous et vos parents n'avez à traiter de rien avec eux, si ce n'est de votre droit au champ-clos. Sachez donc bien, que tous ceux qui se le permettraient, seraient tenus pour traîtres et mis à mort. » Ce discours déplut fort aux infants de Carrion.

Alors le Roi les introduisit dans le champ-clos et ordonna aux juges de leur assigner les places qu'ils devaient garder, et de leur partager le soleil. Puis il sortit de l'enceinte et ordonna à la foule de se reculer sept pas en deçà de la limite.

Après les appels d'usage en pareille circonstance, les chevaliers placés en face l'un de l'autre, se précipitèrent leurs lances en avant. De ce premier choc les infants furent malement blessés, et aussi leur oncle, mais aucun des champions du Cid.

Aussitôt Pero Bermudez se joignit avec Diègue Gonzalez

et reçut de lui un grand coup qui ne pénétra point. Puis il le frappa à son tour de telle façon que celui-ci tomba à terre. Diègue Gonzalez s'était relevé en jetant le sang par la bouche, mais Pero Bermudez ayant mis la Tizona à la main pour l'en frapper, il ne voulut point attendre le coup avouant, qu'il était vaincu et que son adversaire avait dit vrai. Alors les juges défendirent à Pero Bermudez de lui faire plus grand mal, puisqu'il s'avouait vaincu.

Martin Antolinez et Fernand Gonzalez, après avoir rompu leurs lances, mirent les épées à la main et luttèrent longtemps. Mais enfin Martin Antolinez déchargea sur la tête de Fernand Gonzalez un coup de travers si fort que celui-ci ne put riposter, et un autre de pointe dans le visage. Fernand Gonzalez se mit alors à fuir. Et Martin Antolinez le poursuivait en criant à haute voix de sorte que tous l'entendissent : « Le traître sort du champ-clos. » Fernand Gonzalez s'échappa en effet du champ-clos. Les juges ordonnèrent à Martin Antolinez de s'arrêter, qu'il n'avait pas à le chasser davantage, puisque celui-ci dans sa fuite avait franchi l'enceinte.

Cependant Nuño Gustos et Suez Gonzalez combattaient vaillamment. A la fin Suez Gonzalez tomba sur le sol, tous crurent qu'il était mort, mais Nuño Gustos se précipita sur lui pour l'achever. A cette vue son père donna de grands coups à Nuño Gustos en disant : « Ne le frappez point davantage, puisqu'il est vaincu. » Mais Nuño Gustos ayant demandé aux juges si cette parole de son père le constituait vaincu, ceux-ci répondirent que non. Alors il revint en toute hâte contre lui, et Suez Gonzalez le voyant, lui dit : « Ne me tuez point, Nuño Gustos, je suis vaincu. »

Alors les juges se présentèrent devant le Roi et le prièrent d'entrer au champ-clos pour rendre justice. Il leur demanda si les chevaliers du Cid avaient encore quelque chose à faire, et comme ceux-ci lui répondaient que non, qu'ils étaient restés vainqueurs au champ-clos, il proclama

la traitrise des infants de Carrion et de leur oncle. Puis don Alphonse ordonna à son majordome de prendre les chevaux et les armes des vaincus. Et de ce jour en avant, après la mort de don Gonzalez, père des infants, Carrion demeura aux rois de Castille.

Après avoir rendu la sentence, le Roi fit sortir du champclos les chevaliers du Cid, et les déclara preux et loyaux. Après quoi il se rendit à table les emmenant avec lui, leur accordant de grands honneurs et de beaux présents. Il les fit accompagner par deux cents hommes à cheval jusqu'à ce qu'ils se trouvassent en sûreté.

C'est ainsi que les chevaliers victorieux revinrent à Valence. Le Cid ayant été informé de leur approche sortit à leur rencontre, les traita avec grand honneur et leur distribua une partie de son bien. Et ils lui racontaient comment toutes choses s'étaient passées, comment ils avaient reçu du roi Alphonse trésors et honneurs. Pour tout cela, le Cid rendit maintes grâces à Dieu et demeura très-reconnaissant au Roi des trésors et des honneurs que ses cavaliers avaient reçus. Et il dit à doña Chimène : « De ce jour en avant rendons maintes grâces à Dieu, puisque nous pouvons sans aucun obstacle marier nos filles avec les infants de Navarre et d'Aragon. »

LI

De l'ambassade et des présents que le soudan de Perse envoya au Cid.

En ce temps arrivèrent à Valence des messagers que le grand soudan de Perse envoyait au Cid pour lui porter de magnifiques présents, désireux qu'il était de posséder son amitié pour le grand bruit qu'il avait entendu faire de sa

vertu. Le Cid sortit au-devant d'eux avec une cavalerie très-nombreuse. L'ambassadeur maure lui dit : « Je m'incline devant toi, Cid, le plus honorable Chrétien qui jamais ait ceint l'épée et soit monté à cheval. Le grand soudan de Perse m'envoie te saluer. Il t'a reçu en son amitié, comme t'estimant et t'affectionnant plus que tout autre à cause de ton courage et de ta vertu. Et comme je suis de son sang, il t'envoie par moi ses présents. Et il te demande de les accueillir avec autant de bienveillance qu'il te les envoie. »

Le Cid remercia beaucoup le soudan, et emmena avec lui l'ambassadeur et tous les siens. Il fit loger l'ambassadeur dans l'Alcazar, et ceux-ci dans les meilleures maisons de la ville, où il ordonna de leur servir très-belle table.

L'ambassadeur maure, aussitôt après son repas, ordonna d'amener les mules chargées de tous les objets qu'envoyait le soudan, et les animaux étrangers qu'il apportait d'outre-mer. Il ouvrit les coffres en présence du Cid : les uns très-grands renfermaient de l'or et de l'argent monnoyé : d'autres, de la vaisselle d'argent ouvré, plats, bassins, tasses, vaisselle de table complète, le tout du poids de dix mille marcs ; et de plus dix coupes d'or qui pesaient chacune dix marcs, beaucoup d'étoffes de soie et d'or, et cent livres de myrrhe et de baume dans des bouteilles d'or : aussi une petite table d'ivoire garnie d'or et de pierres précieuses ; et des jeux de dames et d'échecs, les uns en or, les autres en argent enrichis de pierres de couleurs variées.

Quand le Cid eut tout vu, le Maure lui dit : « Voici ce que t'envoie le Soudan mon seigneur pour te faire connaître l'amour qu'il te porte. » Le Cid remercia beaucoup le Soudan, et embrassa son messager en lui disant : « Si tu étais Chrétien, je te donnerais le baiser de paix, mais je te baiserai seulement à l'épaule, selon la coutume mauresque. » Le messager lui répondit qu'il lui était très-reconnaissant de la grande courtoisie avec laquelle il avait reçu le présent, du grand honneur avec lequel il l'avait traité.

Puis il ajouta : « Cid, si tu te trouvais avec le Soudan mon seigneur, pour te faire honneur il te donnerait à manger la tête de son cheval, car c'est la meilleure marque d'estime que nous puissions donner à nos hôtes. Mais puisque vous autres Chrétiens, vous ne connaissez point cet usage, le Soudan mon seigneur t'envoie un cheval qui est le plus beau de son pays et vaut mieux qu'une tête cuite. Et maintenant, seigneur, je vais vous baiser la main : je m'en tiendrai pour très-honoré. » Le Cid prit alors le cheval et permit au Maure de lui baiser la main et lui donna de belles étrennes. Puis le Cid envoya en présent au Soudan toutes les choses qu'il sut ne pas se trouver dans les pays d'Asie.

Après quoi le messager très-content prit congé du Cid et revint vers le Soudan son seigneur.

LII

Comment les infants de Navarre et d'Aragon vinrent à Valence pour se marier avec les filles du Cid.

Comme ce Maure se trouvait à Valence, le Cid eut nouvelle que les infants d'Aragon et de Castille venaient se marier avec ses filles, ainsi qu'il avait été décidé aux cortès de Tolède. Quand il sut qu'ils approchaient, il sortit de Valence et fit six lieues au-devant d'eux avec tous ses hommes, et soldats et bourgeois, bien équipés. Le Cid ordonna de dresser les tentes dans un pré fort vaste : c'est là qu'il les attendit et les reçut avec beaucoup d'honneur. Et ils se rendirent ensemble à Valence, où leur entrée fut marquée par de beaux jeux, une procession et de grandes réjouissances.

Les infants demeurèrent en cette ville huit jours avant la

célébration des noces. Puis l'évêque don Hiéronyme fiança don Sanche d'Aragon avec doña Sol et don Ramire de Navarre avec doña Elvire ; et dès le lendemain le mariage se fit avec de très-grandes réjouissances. Les fêtes durèrent sept jours, pendant lesquels le Cid distribua de fort beaux présents à tous les chevaliers et gentilshommes qui accompagnaient les infants, et à maints autres étrangers venus à Valence pour voir ces noces.

Quelques jours après, le Cid, prenant les infants par la main, les conduisit dans une chambre où il avait fait apporter tout l'or et l'argent monnayé, toutes les pierres précieuses et les riches étoffes que lui avait envoyés le Soudan. Et il les montra à ses gendres, qui furent grandement émerveillés; puis il leur dit : « Mes fils, de tout ce que vous voyez ici, je veux vous donner la moitié. » Ceux-ci l'en remercièrent avec de grandes marques de respect.

Les infants demeurèrent ainsi quelque temps à Valence, traités à leur bon plaisir. Puis ils prirent congé du Cid et de doña Chimène. Ceux-ci leur donnèrent leur bénédiction, et maints joyaux, maints présents au delà de ce qu'ils leur avaient promis. Alors les infants partirent avec leurs femmes, l'un pour l'Aragon, l'autre pour la Navarre.

Cette même année, les Maures tuèrent le roi don Sanche à Roda, et ce don Ramire, gendre du Cid, fut élevé sur le trône de Navarre. Il eut de sa femme doña Elvire un fils du nom de Garcie Ramirez, qui lui succéda (1).

(1) A cet endroit, la *Chronique du Cid* ajoute ces quelques détails édifiants :

« Et de ce jour en avant, le Cid demeura à Valence à son grand contentement, et il s'occupa sans cesse de servir Dieu et d'accroître la Foi catholique, et de racheter les péchés qu'il avait commis contre Dieu, car il sentait qu'il lui restait peu de vie, et c'est pourquoi il s'entretenait dans les œuvres de Dieu. » Ch. CCLXXVI.

LIII

Comment le Cid fut informé que le roi Bucar et trente-six rois s'avançaient contre Valence, avec une flotte très-nombreuse, et des préparatifs qu'il fit pour leur livrer bataille.

Après que le Cid eut marié ses filles avec les infants de Navarre et d'Aragon, il demeura cinq ans seigneur de Valence.

Cependant, le roi Bucar n'avait pas oublié l'affront qu'il avait reçu du Cid; mais il allait lui-même par toute l'Afrique invitant tous ses parents et tous ses amis à passer avec lui en Espagne pour prendre vengeance du Cid. Il réunit ainsi trente-six rois et de nombreuses troupes de pied et de cheval, et passa la mer.

Le Cid en étant instruit, manda devant lui tous les hommes de la ville, et leur dit : « Amis, j'ai été informé que le roi Bucar passait la mer en compagnie de trente-six rois. Or, je dois prendre mes mesures pour leur résister, puisqu'il a plu à Dieu, Notre-Seigneur, de me donner cette noble cité. Et pour que j'y parvienne plus facilement, il serait bon, Maures, que, sortant tous de la ville, vous allassiez demeurer au faubourg d'Alaidia jusqu'à ce que nous voyions la fin de cette affaire. C'est pourquoi je vous ordonne de l'exécuter à l'instant. »

Les Maures lui obéirent, et alors, quand la ville se trouva tout entière aux mains des Chrétiens, le Cid donna ses ordres, et il lui sembla que, ces Maures sortis, il était en sûreté.

LIV

Comment l'apôtre saint Pierre apparut au Cid et lui révéla qu'il quitterait cette vie dans un espace de trente jours, et qu'il vaincrait après sa mort le roi Bucar et tous les rois venus avec lui.

Une nuit, il arriva que, comme le Cid était à réfléchir en son lit sur ce qu'il devait faire pour livrer bataille au roi Bucar, sa chambre lui sembla remplie d'une si grande clarté qu'il en fut épouvanté. Et un homme lui apparut, vieux et blanchi, portant à la main une grande clef, qui lui dit : « Rodrigue, dors-tu? » Ces paroles le troublèrent beaucoup, et il s'écria : « Je ne dors pas, mais au nom de Dieu, te requiers de me dire qui tu es. »

Le vieillard lui répondit : « Rodrigue, ne crains point, car je suis l'apôtre saint Pierre, et je viens à toi pour te faire savoir que d'aujourd'hui en trente jours tu quitteras ce monde et iras dans la vie bienheureuse. Dieu veut te faire si grande faveur que ta gent vaincra le roi Bucar, et quoique mort, c'est toi qui remporteras cette victoire par la renommée de ton bras, et avec l'aide de l'apôtre saint Jacques que Notre-Seigneur enverra à cette bataille. C'est pourquoi occupe-toi de faire à Dieu amende de tes péchés, et tu seras sauvé. Tout cela, Notre-Seigneur Jésus-Christ te l'accorde à ma prière et supplication, pour les honneurs que tu m'as rendus en ma maison de Cardeña. »

Le Cid en l'entendant ressentit une grande consolation et rendit maintes actions de grâces à Dieu et au bienheureux

apôtre qui lui apportait pareil message. Le lendemain de grand matin, il manda tous les hommes d'honneur, et quand ils furent réunis devant lui : « Amis, parents et fidèles vassaux, leur dit-il, vous savez bien comment le roi don Alphonse, mon seigneur, m'a par deux fois banni de la Castille. Et vous, pour la plupart, dans votre attachement, vous m'avez accompagné, et protégé, et servi en toute loyauté. Dieu nous a accordé si grande faveur que nous avons vaincu en maintes batailles les Maures comme les Chrétiens, et conquis cette ville où nous habitons. Mais je ne l'ai que pour rendre service à Dieu et pareillement au roi don Alphonse, mon seigneur, parce que je suis son sujet naturel. Je veux vous dire toutes ces choses pour que vous sachiez où en sont mes affaires. Car, tenez pour certain, mes amis, que je me trouve à la fin de mes jours : vous n'ignorez pas que la mort est commune à tous. Apprenez, en vérité, que la nuit passée, comme j'étais éveillé, l'apôtre saint Pierre m'apparut, et me dit que d'aujourd'hui en trente jours je quitterais cette vie ; et je crois qu'ainsi il arrivera. Voici que le roi Bucar amène trente-six rois et de très-grandes forces. Voyez si vous pouvez défendre cette ville. Pour moi, j'espère en Notre-Seigneur que je saurai vous donner tel conseil que vous remportiez victoire au champ de bataille, et je vous enseignerai avant ma mort ce que vous aurez à faire. »

LV

Comment le Cid enseigna aux siens ce qu'ils devaient faire pour livrer bataille au roi Bucar après sa mort.

Sur ces entrefaites, le Cid tomba malade. Alors il fit fermer toutes les portes de la ville, et s'étant rendu à l'église

de Saint-Pierre de Cardeña, il ordonna que tous ses gens se réunissent en présence de l'évêque don Hiéronyme et de son clergé, et leur dit : « Amis, vous savez bien comment la mort n'épargne aucun homme, quelque grand qu'il soit. Par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je n'ai jamais été vaincu ni homi, vous ne l'ignorez pas : c'est pourquoi je vous prie, vous tous ici présents, parents, amis et vassaux, de ne point permettre que je le sois à ma mort. Car le bonheur d'un homme dépend de sa fin. Je vous prie et ordonne donc d'exécuter tout ce que l'évêque don Hiéronyme, don Alvar Fañez et Pero Bermudez, vous commanderont, en sorte qu'ils puissent vous conduire et vous gouverner à mon honneur ainsi qu'à votre contentement. Je vous supplie de vous montrer pour eux aussi obéissants que vous l'avez été jusqu'à présent pour moi. » Alors, après avoir fait à tous ses adieux, il se confessa à l'évêque et retourna tout en pleurs à son Alcazar.

Et il allait toujours s'affaiblissant. Or, comme il ne comptait plus que sept jours avant le terme de sa vie, il fit apporter devant lui la myrrhe et le baume que lui avait envoyés le Soudan. Il ordonna d'apporter une coupe d'or et de délayer ces choses dans de l'eau de rose. Chaque jour il buvait une cuillerée de ce mélange qui lui rendit sa couleur : il devint plus frais et plus beau qu'il ne l'était en santé.

Mais le corps demeurait en souffrance. La veille de sa mort, il manda l'évêque don Hiéronyme, don Alvar Fañez, Pero Bermudez et Gil Diaz, son intendant, et leur dit : « Vous savez bien que le roi Bucar et les trente-six rois qu'il amène avec lui, seront dans très-peu de temps devant Valence. Dès que je serai mort, ce que vous aurez à faire tout d'abord sera de laver mon corps plusieurs fois avec de l'eau de rose, et ensuite de l'oindre avec du baume et de la myrrhe, de telle sorte qu'il n'y ait aucune partie qui ne soit pas ointe. Et je vous prie, ma dame doña Chimène, et vous

tous ici présents, de ne point pousser de gémissements, et de ne point prendre mon deuil, afin que l'on ne puisse découvrir ma mort. Mais quand le roi Bucar arrivera, ordonnez à tous nos gens de monter sur les murs et les tours, de jouer des tambours et des clairons; qu'ils fassent aussi grande réjouissance qu'ils pourront. Préparez, de votre côté, toutes choses pour aller en Castille, et annoncez-leur aussi secrètement ce retour, pour qu'ils se disposent à emporter leurs biens sans le laisser voir aux Maures, car vous ne pourriez demeurer en cette ville après ma mort. Pour vous, Gil Diaz, ayez soin de seller mon cheval Babieca et de l'armer fortement. Préparez mon corps habilement et placez-moi sur la selle, et attachez-moi de telle manière que je ne puisse tomber. Mettez-moi mon épée à la main. Pour vous, évêque, et vous, Gil Diaz, vous marcherez à mon côté et conduirez mon cheval. Vous, Pero Bermudez, vous porterez mon étendard, comme c'est votre coutume. Vous, Alvar Fañez, vous conduirez les troupes et rangerez les soldats et marcherez au combat contre le roi Bucar. Car soyez assuré que vous le vaincrez, et n'ayez là-dessus aucun doute, puisque l'apôtre saint Pierre me l'a révélé. Et après avoir remporté cette victoire, recueillez les dépouilles du champ de bataille, où vous trouverez d'immenses richesses. »

Le lendemain matin, le Cid fit son testament, léguant à chacun de ses serviteurs ce que ses services lui semblaient avoir mérité. Il établit ses héritières doña Chimène et ses filles, et laissa pour exécuteurs testamentaires l'évêque don Hiéronyme, don Alvar Fañez et Pero Bermudez.

Puis il reçut avec grande dévotion le Corps de Notre-Seigneur, et parla ainsi : « O Seigneur Jésus! la royauté t'appartient, et tous les puissants sont entre tes mains; tu es Roi des rois et puissant au-dessus de tous les puissants. Je te demande en grâce, puisque tu m'as accordé si grand honneur, et sur les ennemis de ta sainte foi tant de vic-

toires, de recevoir mon âme et de me pardonner mes péchés. »

Et, en achevant de dire ces mots, le Cid rendit l'âme à Dieu, Notre-Seigneur.

Après sa mort, on fit tout ce qu'il avait ordonné et on le porta à l'église de Sainte-Marie-des-Vertus, voisine de l'Alcazar. On lui fit dire beaucoup de messes, et on le traita avec grand honneur, sans pousser aucune plainte.

LVI

Comment le roi Bucar, avec une flotte très-nombreuse, descendit sur la plage de Valence trois jours après la mort du Cid.

Trois jours après celui où le Cid était mort, le roi Bucar descendit sur la plage avec la plus puissante armée que jamais roi eût amené d'outre-mer, et avec lui trente-six rois. Aussi une reine mauresque avec douze cents cavaliers nègres. Leur tête était complétement rasée, à part une touffe de cheveux au sommet, en signe qu'ils marchaient à une guerre sainte. Ils venaient armés de cuirasses et de boucliers et portaient des arcs turcs. Le roi Bucar, étant descendu à terre, fit asseoir son camp, qui se trouva composé de quinze mille tentes, sans compter beaucoup d'autres petits pavillons. La reine mauresque fit également dresser ses tentes auprès de la ville.

Valence fut attaquée dès le lendemain ; et le combat ayant duré trois jours, les gens du roi, qui s'élançaient contre les remparts avec beaucoup d'ardeur, périrent en très-grand nombre. Les Chrétiens, pour les tuer, employaient toutes sortes d'engins. A l'intérieur de la ville, ils menaient grande réjouissance et faisaient retentir fifres, et clairons,

et tambours. Le roi Bucar, voyant sa troupe si maltraitée, ordonna la retraite.

Après quoi les Chrétiens restèrent huit jours à faire tous leurs préparatifs pour se rendre en Castille.

LVII

Comment doña Chimène, femme du Cid, tous ses cavaliers et tous ses gens sortirent de Valence avec le corps du Cid et livrèrent bataille au roi Bucar; comment celui-ci fut vaincu dans le combat, et vingt-deux rois tués, et une quantité innombrable des siens tués aussi ou noyés dans la mer à cause de leur précipitation à fuir.

Neuf jours après l'arrivée du roi Bucar, toutes choses furent disposées comme il a été dit. Ils conservèrent le corps du Cid dans son entier : ses yeux étaient ouverts, il portait sa longue barbe et avait si bon air, qu'aucun homme vivant ne l'aurait dit mort. Il fut placé sur sa selle et sur son cheval Babieca. Quand le Cid fut ainsi arrangé, ils lui revêtirent son armure et le coiffèrent d'un casque de parchemin peint, puis le mirent entre deux planches de forme recourbée, l'une devant la poitrine, l'autre derrière le dos, de telle sorte que le corps se tenait parfaitement droit sans pencher d'un côté ni de l'autre ; et dans sa main son épée Tizona.

Le lendemain au matin, toutes les compagnies du Cid prirent leurs armes, et se chargèrent de leurs provisions et aussi de tout ce qui était bon à emporter. D'un côté marchait l'évêque don Hiéronyme, de l'autre Gil Diaz et Pero Bermudez avec la bannière du Cid ; ils menaient avec eux cinq cents chevaliers fort bien équipés. Puis venaient les mules avec le bagage et cinq cents autres chevaliers. Après eux s'avançait doña Chimène accompagnée de cinq cents

chevaliers. A l'arrière-garde, le corps du Cid avec cinq cents des plus braves, et ils sortirent si doucement que c'était merveille.

Dès que le jour parut, don Alvar Fañez rangea ses troupes en bon ordre, selon qu'il avait coutume, et avec une grande furie vint assaillir les Maures. Aussitôt, sans hésitation, commença la bataille. Les gens du Cid rencontrant tout d'abord la reine mauresque, tuèrent bon nombre de ses nègres ; mais celle-ci, avec les gens qui lui restaient, s'élança en avant, et elle commençait à faire carnage quand les Chrétiens la tuèrent et mirent les siens en fuite. La surprise fut si grande dans le camp, que beaucoup de Maures ne purent s'armer, aussi les Chrétiens en tuèrent-ils un tel nombre, que c'était merveille. Dans leur trouble, la plupart d'entre eux s'enfuirent vers la mer. Et il sembla aux Maures qu'ils étaient poursuivis par plus de cinquante mille hommes à cheval, et ils remarquaient entre tous un chevalier sur un cheval blanc qui portait une bannière écarlate et une croix blanche, et tenait à la main une épée. Cette épée était de feu, et elle faisait des Maures si grand massacre, que c'était merveille. A cette vue, le roi Bucar et les autres rois qui l'accompagnaient s'enfuirent vers la mer aussi promptement qu'ils purent. Les compagnies du Cid de s'élancer derrière eux. Les Maures étaient remplis d'une si grande frayeur, qu'ils ne songeaient qu'à se sauver. Ils mirent tant d'empressement à se jeter dans leurs vaisseaux que plus de vingt mille d'entre eux tombèrent à la mer. Des trente-six rois venus avec le roi Bucar, vingt-deux restèrent morts sur la place. Le roi Bucar et ceux qui s'étaient échappés montèrent sur les navires, et, les voiles ayant été tendues, revinrent dans leurs pays en fort triste équipage.

Dès que les Maures furent partis, don Alvar Fañez et les compagnies du Cid retournèrent au champ de bataille. On ne saurait croire combien il y avait d'or, d'argent, de joyaux, de pierres précieuses, de chevaux, de mules, de

chameaux, de vêtements de toute sorte. Le butin qu'ils ramassèrent fut tel que le plus pauvre des Chrétiens en devint riche pour toujours. Les tentes et diverses autres dépouilles s'y trouvaient en si grand nombre qu'ils durent en laisser une très-grande partie, ne sachant comment tout emporter.

Ainsi riches et victorieux emportant avec eux le corps du Cid, comme vous l'avez déjà lu, ils s'éloignèrent du champ de combat et prirent la route de Castille.

Et la première nuit, ils couchèrent à Sept-Eaux.

LVIII

De ce que firent les Maures de Valence quand ils virent la femme du Cid et tous les Chrétiens partis pour la Castille.

Lorsque les Maures qui se trouvaient dans les faubourgs virent les gens du Cid remporter une aussi grande victoire, puis se diriger vers la Castille, ils s'émerveillèrent beaucoup et soupçonnèrent dans cette conduite quelque artifice, et restèrent tranquilles tout ce jour, craignant de se rendre sur le champ de combat où les tentes étaient restées. Et toute la nuit de même, sans oser pénétrer dans la ville.

Le lendemain matin un chevalier maure monta à cheval et fit le tour de Valence. Et il trouva toutes les portes fermées jusqu'à ce qu'il arrivât à celle par laquelle étaient sorties les compagnies du Cid. Alors il entra dans la ville, et, comme il n'y trouvait personne, il sortit aussitôt tout épouvanté, et vint le dire aux siens. Les Maures furent également épouvantés et n'osèrent, de ce jour, ni se rendre vers les tentes, ni entrer dans la ville.

Le jour suivant au matin, les principaux d'entre eux et ce même chevalier se rendirent à l'Alcazar et parcoururent

toute la ville sans rencontrer personne vivante. Mais, tandis qu'ils chevauchaient ainsi par les rues, ils remarquèrent sur une muraille une inscription en langue arabe tracée par Gil Diaz, et rapportant comment le Cid était mort, comment on l'avait emporté au combat pour vaincre le roi Bucar, comment ses hommes revenaient en Castille et abandonnaient Valence aux Maures.

Aussitôt les Maures entrèrent en grande joie, ouvrirent les portes, prirent possession de la cité (1), et chacun rapporta ses biens dans sa maison. Puis ils allèrent vers les tentes où ils trouvèrent bien des choses que les chrétiens n'avaient pas pu emporter, et aussi plusieurs femmes qui se cachaient, mais pas un homme vivant. Les morts étaient si nombreux qu'on ne pouvait éviter de marcher sur eux : en suivant la ligne des cadavres ils remontèrent jusqu'à la

(1) Je citerai encore ici l'histoire arabe :

« Les Musulmans sont entrés dans Valence (que Dieu veuille lui rendre la force après qu'elle a été couverte de honte). L'ennemi en a incendié la plus grande partie et il l'a laissée dans un tel état qu'elle est propre à stupéfier ceux qui s'occupent d'elle et à les plonger dans une silencieuse et morne méditation. Il l'a couverte de noirs vêtements, de même qu'elle portait le deuil quand il s'y trouvait encore ; son regard est donc éteint et son cœur qui s'agite sur des charbons ardents pousse des soupirs. Mais son corps délicieux lui reste, il lui reste son terrain élevé qui ressemble au musc odorant et à l'or rouge ; ses jardins qui abondent en arbres ; son fleuve rempli d'eaux limpides ; et grâce à la bonne étoile de l'émir des Musulmans et aux soins qu'il lui vouera, les ténèbres qui la couvrent disparaîtront. Elle recouvrera ses parures et ses bijoux : le soir, elle se parera de nouveau de ses robes magnifiques, elle se montrera dans tout son éclat et ressemblera au soleil quand il est entré dans le premier signe du zodiaque. Louange à Dieu, le roi du royaume éternel... A présent qu'elle a été rendue à l'Islam, un adoucissement et une consolation ont été apportées à nos douleurs que le destin et la volonté de Dieu avait causées. » Traduction de M. Dozy.

mer. Les morts étaient si nombreux qu'à grand peine ils purent les compter.

LIX

Comment doña Chimène et les gens du Cid revinrent en Castille.

Le jour où la troupe du Cid partit pour la Castille, elle s'arrêta en un lieu nommé Sept-Eaux, et poursuivit son chemin à journées comptées jusqu'à Osma. Ils emmenaient toujours le corps du Cid dessus son cheval, très-richement vêtu, de sorte qu'à le voir tous l'auraient cru vivant. Chaque nuit ils le descendaient de Babieca avec la selle sur laquelle ils le laissaient. D'Osma ils envoyèrent des lettres aux filles du Cid, et à tous ses parents et amis, pour leur apprendre sa mort et la victoire qu'après sa mort il avait remportée sur le roi Bucar. Ils le firent aussi savoir au roi don Alphonse.

Quelques-uns d'entre eux formèrent le projet de mettre le Cid dans un cercueil. Mais doña Chimène n'y consentit point, disant que le Roi, les infants et tous ses amis le verraient avec beaucoup plus de plaisir dans l'état où il était que dans un cercueil.

Doña Chimène et toutes les compagnies du Cid attendirent à Osma jusqu'à ce que l'infant don Sanche vînt avec sa femme doña Sol : il était précédé de cent chevaliers portant à leurs arçons leurs écus renversés, et vêtus de capes de deuil et sans capuchon. Doña Sol et toutes ses damoiselles avaient des habillements d'étamine noire. Comme ils approchaient d'Osma, doña Chimène sortit à leur rencontre avec tous les chevaliers du Cid, et le Cid dessus son cheval; devant lui sa bannière et tout autour sa troupe fort bien équipée. L'infant remarqua avec beaucoup d'étonnement

que les gens du Cid ne poussaient aucune plainte, et à la vue du Cid il se mit à pleurer abondamment. Mais doña Chimène le pria de ne point faire ainsi : parce que le Cid avait défendu sous peine de malédiction qu'on poussât pour sa mort aucune plainte et que personne le pleurât. Doña Sol baisa les mains au Cid et à doña Chimène.

Quelques jours après arrivèrent aussi don Ramire et doña Elvire sa femme. Ils menaient devant eux deux cents chevaliers sans aucun deuil parce qu'ils avaient été prévenus des volontés du Cid. Ils rejoignirent doña Chimène et les compagnies du Cid à Sant-Estevan de Gormaz : celle-ci sortit à leur rencontre, de même qu'elle avait fait pour l'infant don Sanche. Doña Elvire baisa les mains au Cid et à sa mère. Le roi de Navarre et tous ses chevaliers s'émerveillèrent beaucoup de la beauté et de l'apparence de vie conservée par le Cid après sa mort.

Puis, avec le corps du Cid, ils partirent tous pour Saint-Pierre de Cardeña, où ils trouvèrent nombre de gens accourus de Castille pour voir le corps du Cid.

LX

Comment le roi don Alphonse sut que le corps du Cid était arrivé à Saint-Pierre de Cardeña.

Cependant le roi don Alphonse, se trouvant à Tolède, y reçut la nouvelle de la mort du Cid et de la victoire qu'après sa mort ses gens avaient remportée sur le roi Bucar. Ayant été informé que son corps venait d'arriver à Saint-Pierre de Cardeña, il se hâta d'accourir à grandes marches, faisant route vers cette ville.

Quand le roi de Navarre et l'infant don Sanche surent que le Roi approchait, ils s'avancèrent à sa rencontre de la

sorte : le roi de Navarre et l'infant don Sanche amenant le Cid dessus son cheval et très-richement vêtu. Le Roi s'émerveilla beaucoup de la beauté que son corps conservait. Tous les chevaliers du Cid baisèrent la main au Roi. Et revenant à Saint-Pierre, ils placèrent le corps du Cid en grand honneur à côté de l'autel. Aussitôt après, le Roi se rendit auprès de doña Chimène et de ses filles pour les consoler, et promit de leur accorder de grands biens et de grandes faveurs. Et il commanda de donner au roi de Navarre et à l'infant don Sanche et à tous les leurs ce dont ils avaient besoin, tant que dureraient les obsèques du Cid.

LXI

Comment le Roi et les seigneurs venus avec lui demeurèrent trois semaines à faire les obsèques du Cid.

Trois jours après leur arrivée, ils décidèrent d'enterrer le corps du Cid. Mais doña Chimène s'y refusa et pria le Roi de permettre qu'il demeurât en cet état tant que son corps se maintiendrait sans aucune corruption. Le Roi y consentit et fit aussitôt venir le banc à dossier que le Cid avait apporté à Tolède. Il ordonna que le Cid fût mis à main droite de l'autel, qu'on le revêtît d'une riche étoffe d'or, et que, derrière son banc à dossier, on construisît un magnifique tabernacle où seraient mises des armures, l'armure du Cid, celle de don Ramire, roi de Navarre, et celle de don Sanche, infant d'Aragon.

Toutes choses ainsi disposées, le Roi fit tirer le corps du Cid d'entre les planches, et on le trouva aussi frais, aussi ferme que s'il avait été en vie. Alors le Roi reconnut qu'on pouvait le traiter ainsi que le désirait doña Chimène. Alors le Cid fut revêtu de ces étoffes très-riches que lui avait en-

voyées le Soudan, et assis sur son banc à dossier auprès de l'autel : et dans la main droite on lui mit son épée Tizona. Le Cid demeura ainsi dix ans, et quand ses vêtements étaient quelque peu vieillis, on lui en mettait de neufs.

Le roi don Alphonse et les autres seigneurs demeurèrent trois semaines à faire les obsèques du Cid : quand elles furent terminées, le roi s'en retourna à Tolède, et quelques-uns des chevaliers du Cid l'y accompagnèrent. D'autres partirent avec le roi de Navarre, et d'autres avec l'infant d'Aragon. Don Alvar Fañez, Pero Bermudez, l'évêque don Hiéronyme, Gil Diaz, et tous les hommes de service demeurèrent à Saint-Pierre (1) avec doña Chimène, ainsi que le Cid l'avait ordonné en son testament.

(1) C'est là que doña Chimène vit la fin de ses jours : la *Chronique du Cid* raconte ainsi cette mort :

« L'histoire raconte que tant que doña Chimène Gomez demeura à Saint-Pierre de Cardeña, Gil Diaz prit toujours soin de la servir, ainsi que le Cid, son seigneur, le lui avait ordonné : et il la servit si bien, si honorablement, qu'elle s'en trouvait fort satisfaite. Doña Chimène accomplit tout ce que le Cid lui avait commandé : et elle demeura ainsi quatre ans sur terre, faisant chanter maintes messes et offices pour l'âme du Cid et de ses chevaliers défunts. Sa vie consistait à faire du bien pour l'amour de Dieu, partout où elle le jugeait nécessaire. Et elle voulait passer auprès du Cid tous ses instants, ne s'éloigner de lui que pour le repas et la nuit, mais on ne l'y laissait rester que lorsqu'on récitait des offices en l'honneur du Cid. L'histoire raconte que quatre ans après la mort du Cid, la noble dame, doña Chimène Gomez, vint à mourir. En ce même temps l'abbé du monastère était don Garcia Tellez, très-noble religieux et gentilhomme. Cet abbé et Gil Diaz envoyèrent vers les filles du Cid et de doña Chimène Gomez, pour qu'elles vinssent honorer leur mère à son enterrement, et recueillir son héritage. Doña Sol, la cadette, arriva la première, et cela parce qu'elle était veuve; car l'infant don Sanche, avec qui elle avait été mariée, venait de mourir, trois ans après la mort du Cid, ne lui laissant ni fils, ni fille. Tout aussitôt après arriva le roi Ramire avec l'autre dame, doña Elvire, sa femme : et une grande foule venait avec lui en l'honneur de sa femme et de sa belle-mère : et

Doña Chimène recommanda à Gil Diaz de prendre toujours grand soin de Babieca, le cheval du Cid. Il était resté en sa possession quarante-deux ans, et il lui survécut encore deux ans. Après qu'on l'eut déchargé du corps du Cid, il ne fut jamais monté par un autre : chaque jour Gil Diaz le conduisait à la rivière par la bride. Parce que ce cheval était très-fameux, Gil Diaz prit les deux plus belles juments qu'il put trouver et les lui fit couvrir. L'une engendra une femelle et l'autre un mâle. Par eux sa race se perpétua longtemps en Castille, et ce fut la meilleure qu'on eût jamais vue en ce royaume.

il amenait aussi l'évêque de Pampelune, pour assister à cet enterrement. La reine doña Elvire amenait avec elle l'infant don Garcie Ramirez, petit enfant de quatre ans. Et de toutes parts vinrent de nombreuses troupes de parents et d'amis, de nombreuses troupes pour voir le corps du Cid. Et lorsque toutes ces bandes se furent réunies, on enterra le corps de doña Chimène Gomez aux pieds du banc à dossier sur lequel le Cid se trouvait assis. Ce fut l'évêque de Pampelune qui dit la messe, et l'abbé don Garcie Tellez qui la servit. Et après son enterrement, ils demeurèrent là sept jours, faisant chanter maintes messes, et faisant pour son âme maintes bonnes œuvres. Puis arriva l'évêque don Hiéronyme, en compagnie du roi don Alphonse. Et il fit beaucoup pour honorer le corps de doña Chimène Gomez : car dès qu'il apprit sa mort, il se hâta de venir à journées réglées. Au bout de sept jours, le roi don Ramire, et la reine doña Elvire sa femme, établirent des rentes pour être employées au monastère pour l'âme de doña Chimène Gomez. Ils les confiaient à Gil Diaz pour toute sa vie, et après, elles devaient rester attachées au monastère : en sorte que chaque année on y célébrât les anniversaires de la mort du Cid et de doña Chimène Gomez. » Chap. CCXIV.

La *Chronique du Cid* ajoute sur Babieca ces détails :

« Après qu'il fut mort, Gil Diaz l'enterra devant le seuil de la porte du monastère à main droite : et il mit là deux ormeaux, l'un à sa tête, l'autre à ses pieds, lesquels ormeaux sont aujourd'hui très-grands. » Chap. CCLIX.

LXII

Comment le Cid resta dix ans après sa mort assis sur son banc à dossier, et d'un miracle qu'il opéra.

Le Cid demeura dix ans en ce lieu, assis sur son banc à dossier. Or il arriva qu'un jour, comme l'abbé de Saint-Pierre de Cardeña célébrait une grande fête, une foule de peuple vint pour y assister. Et tandis que tout le monde était sorti de l'église, un juif passant par là y entra. Il demeura longtemps à regarder le Cid, et voyant qu'il n'y avait personne dans l'église, il s'approcha de lui et lui dit : « A ta barbe jamais n'a touché Chrétien ni Maure : eh bien! moi, j'y toucherai et je verrai ce que tu feras. » Le Cid alors mit la main à son épée qu'il tira du fourreau long d'une palme. Ce dont le juif fut si épouvanté qu'il tomba par terre, où il demeura comme mort. Mais la foule rentra dans l'église, et les gens le trouvant ainsi étendu lui jetèrent de l'eau. Lorsqu'il revint à lui, il raconta ce qui lui était arrivé, et se convertit à la foi chrétienne, et vécut longtemps dans ce monastère.

Quand cet événement arriva, il y avait sept ans que le Cid se trouvait là, et il y demeura encore trois ans, pendant lesquels on ne put le changer de vêtements, parce qu'il conserva toujours la main sur la poignée de son épée. Les dix ans s'accomplissaient, quand le roi don Alphonse, dixième de ce nom, ordonna de le transporter ailleurs. A la fin de ces dix ans, l'os de son nez tomba : l'abbé et aussi Gil Diaz y virent un motif d'enterrer le corps, un signe qu'il ne se trouvait plus en bon état. L'évêque don Hiéronyme ordonna de creuser une grande fosse dans laquelle fut construit un très-beau monument. Puis, ayant réuni

trois évêques et beaucoup de clergé, il récita les offices avec beaucoup de pompe, et ils mirent en cette fosse le corps du Cid, assis sur son banc à dossier, comme il était auparavant.

Et il demeura là jusqu'au règne du roi don Alphonse, fils du roi don Ferdinand, le vainqueur de Castille. Il fit transporter le corps du Cid et de doña Chimène à Burgos, pour les placer l'un à côté de l'autre dans de très-riches monuments (1), auprès de l'autel de Saint-Pierre, à main droite : à main gauche, il mit plus tard le corps de don Fernand Gonzalez.

DIEU SOIT LOUÉ !

Ici se termine le court traité des exploits du brave chevalier le Cid Ruy Diaz et des batailles qu'il rem-

(1) Sur la face du monument funéraire du Cid on lit cette inscription latine, attribuée à don Alphonse le Savant :

Belliger. invictus, famosus Marte triomphus
Clauditur hoc tumulo magnus Didaci Rodericus
Quantum Roma potens bellicis extollitur actis,
Vivax Arthurus fit gloria quantum Britannis,
Nobilis e Carolo quantum gaudet Francia magno,
Tantum Iberia Cid invictus claret.

Sur les côtés, cette épitaphe espagnole :

Cid Roy Diaz, que yago aqui enterado,
E venci el roy Bucar con XXXVI reges de paganos.
Estos XXXVI reges, los XXII murieron en el campo.
Vencilos sobre Valencia despues yo muerto encima de mi caballo.
Con esta son LXXII batallas que yo venci en el campo
Ganc, Colada y Tizona, por onde Dios sea loado. Amen.

On conserve encore dans cette église les deux épées du Cid, sa bannière et son écu, le verre où il buvait, une boîte d'argent qu'il avait reçue du soudan de Perse, la croix que dans les batailles il portait toujours sur sa poitrine, et les coffres de Rache et de Vidas.

porta avec la grâce et le secours de Dieu Notre-Seigneur. Il fut terminé le vingt-cinquième jour du mois d'octobre de l'an mil cinq cent quarante-huit, et imprimé dans la très-noble et très-fidèle cité de Séville par Dominique de Robertis.

CHRONIQUE LATINE

HISTOIRE DE RODERICUS DIDACUS GAMPIDOCTUS

A moins d'être inscrite aux tables de l'histoire, la tradition des hauts faits accomplis ici-bas, s'effaçant avec la fuite des âges, se trouve livrée à un oubli certain. C'est pourquoi nous avons résolu de consigner en un livre la généalogie du très-noble et très-vaillant guerrier Rodericus Didacus (1), et de conserver en sa lumière le récit des guerres que parfit sa vaillance.

Voici quelle paraît être l'origine de sa race. Flaynus Calvus (2) eut plusieurs fils, au nombre desquels furent Fernandus Flaynez et Bermudus Flaynez. Bermudus Flaynez engendra Rodericus Bermudez, et Flaynus Fernandez engendra Nunnus Flaynez. Rodericus Bermudez engendra Ferdinandus Rodericus; Ferdinandus Rodericus, Petrus

(1) Rodericus Didacus, Rodrigue Diaz le Campeador, notre héros.

(2) Layn Calvo.

Ferdinandez et une fille du nom de Eylo. Nunnus Flaynez prit cette même Eylo pour épouse et en eut un fils, Flaynus Nunnez. Flaynus engendra Didacus Flaynez; Didacus Flaynez engendra Rodericus Didacus Campidoctus d'une fille de Rodericus Alvarus, le frère de Nunnus Alvarus, seigneur d'Amaia et de plusieurs autres provinces du pays. Rodericus Alvarez eut le château de Luna, les provinces de Mont-Moggem, Muratellum, Cellorigo, Corel et nombre de villes dans la plaine. Son épouse fut dame Teresia, sœur de Nunnius Flaynez de Relias.

Didacus Flaynez, le père de Rodericus Didacus Campidoctus, par son grand et fier courage, enleva aux Navarrais le château nommé Obernia, puis Ulver et cette montagne. C'est en plaine qu'il combattit contre ces Navarrais et qu'il les vainquit. Après cette victoire une fois remportée sur eux, jamais dans la suite ils ne purent reprendre sur lui l'avantage.

Après sa mort, Rodericus Didacus, son fils, hérita des charges et des fiefs paternels. C'est ce Rodericus Didacus que Sanctius (1), roi de toute la Castille et souverain d'Espagne, éleva dans son affection, et c'est à lui qu'il ceignit l'épée de chevalier. Le roi Sanctius, dans son expédition contre Cæsaraugusta (2), son combat à Grados contre Ranimirus, roi d'Aragon, qu'il vainquit et tua, le roi Sanctius voulut emmener avec lui Rodericus Didacus, afin qu'il figurât dans son armée et assistât à ses triomphes. Après une telle victoire, le roi Sanctius revint en Castille. Le roi Sanctius aimait Rodericus Didacus d'une si grande affection et d'une telle amitié qu'il le mit à la tête de toute sa milice. Rodericus grandit donc et devint le plus vaillant des guerriers : on le nommait Campidoctus (3) à la cour du roi

(1) Sanche; Ranimirus, Ramire; Aldefonsus, Alphonse, etc.
(2) Saragosse.
(3) Ce nom de *Campidoctus Campeatus*, etc., et en espagnol

Sanctius. Dans toutes les guerres que fit le roi Sanctius au roi Aldefonsus et où il le vainquit, à Plantata, à Vulpegera, Rodericus Didacus tint l'étendard royal du roi Sanctius; il s'illustra en se distinguant parmi tous les combattants de l'armée du Roi.

Au siége de Zamora par le roi Sanctius, le hasard voulut que Rodericus Didacus eût à combattre seul contre quinze soldats du parti ennemi qui l'attaquèrent. Sept d'entre eux portaient cuirasse. Il en tua un, en blessa deux et les renversa, et mit en fuite tous les autres par son audace.

Dans la suite il combattit avec Eximinus Garcez, un des notables de Pampelune, et le vainquit. Il lutta de même contre un Sarrasin à Medina Celi, et non-seulement le vainquit, mais le tua.

Après la mort de son seigneur, le roi Sanctius, qui l'avait élevé et l'avait grandement aimé, il fut accepté pour vassal par le roi Aldefonsus. Celui-ci le combla d'honneurs et l'entoura de toute son affection. Il lui donna pour épouse dame Eximina (1), sa nièce, fille de Didacus, comte d'Ovieto. Rodericus eut d'elle des fils et des filles.

A cette époque, le roi Aldefonsus l'envoya en message au roi de Séville et au roi de Cordoue pour recueillir leurs tributs. Le roi de Séville était alors Almuctamir et (il se trouvait en guerre avec) Almudafar, roi de Grenade. Garsias Ordonius, Fortunius Sanctius, gendre de Garsias, le roi de Pampelune, Lupus Sanctius, frère de Fortunius Sanctius et Didacus Petriz, un des grands de Castille, vinrent chacun avec leurs troupes pour combattre le roi de Sé-

Campeador, est ici d'un sens fort clair. Il signifie littéralement *habile au champ*, c'est-à-dire *au combat*. Un passage de la *Chronique du Cid* et de cette même *Chronique latine* vient aussi confirmer cette interprétation : « Et si tu descends de la montagne et « viens dans la plaine, dit au Cid le comte Béranger, tu seras « vraiment ce qu'on te nomme, Rodrigue le Campeador. »

(1) Chimène.

ville. Mais à son arrivée chez Almuctamir, on révéla aussitôt à Rodericus Didacus que le roi de Grenade avec des renforts de Chrétiens marchait contre lui, Almuctamir et contre son royaume. Rodericus se hâta d'envoyer des lettres au roi de Grenade et aux Chrétiens qui l'accompagnaient pour les prier, au nom du seigneur le roi Aldefonsus, de ne pas marcher contre le roi de Séville, ni d'entrer en ses Etats. Mais, confiants dans le nombre de leurs troupes, non-seulement ils refusèrent d'écouter ses prières, mais ils les traitèrent même avec le dernier mépris. Ils vinrent donc out en ravageant le pays jusqu'au château qu'on appelle Capra. Dès que fut bien établie la véracité de cette nouvelle, Rodericus Didacus, sans perdre de temps, marcha à leur rencontre avec son armée et leur livra en ces lieux un sanglant combat, combat qui demeura engagé depuis la troisième heure du jour jusqu'à la sixième. Il fut fait grand carnage et massacre, tant de Sarrasins que de Chrétiens, dans l'armée du roi de Grenade, jusqu'au moment où, rompus et mis en désordre, ils prirent la fuite devant Rodericus Didacus. Dans cette même bataille furent faits prisonniers le comte Garsias Ordonius, Lupus Sanctius, Didacus Petri et bon nombre de leurs hommes d'armes. Après sa victoire, Rodericus les retint captifs pendant trois jours. Enfin, leur ayant pris leurs tentes et toutes leurs dépouilles, il leur rendit la seule liberté. Pour lui, il revint triomphant à Séville. Almuctamir lui remit le tribut pour son seigneur le roi Aldefonsus, et ajouta au tribut des cadeaux et de nombreux présents, que Rodericus rapporta pour son roi. Ayant reçu ces dons et ces tributs que je viens d'énumérer, ayant raffermi l'alliance d'Almuctamir avec le roi Aldefonsus, Rodericus retourna glorieux en Castille auprès de son seigneur le roi Alphonse.

Par envie d'un tel triomphe, par envie de cette victoire que Dieu lui avait accordée, tant de ses parents que de gens à lui étrangers, bon nombre vinrent l'accuser auprès

du Roi : il n'y avait rien de vrai, c'était pure calomnie.

Tandis que Rodericus revenait en Castille au milieu des honneurs que nous avons dit, le roi Aldefonsus courait sans retard aux terres des Sarrasins qui se révoltaient contre lui, bien résolu à les soumettre et par là à pacifier et augmenter son royaume. Pendant ce temps, Rodericus était malade en Castille. Cependant les Sarrasins arrivèrent, prirent d'assaut un château du nom de Gormaz et firent là quelque butin.

A cette triste nouvelle, Rodericus s'écria dans la plus grande colère : « Je poursuivrai ces brigands, et j'espère bien les prendre. » Il rassemble donc ses compagnies, et chacun se pourvoit d'armes. Le voilà qui pille le territoire de Tolède et dévaste le pays des Sarrasins. Sept mille de ceux-ci, tous les vivres, tous les trésors, tout est conquis par l'épée et rapporté dans sa demeure.

Quand le roi Aldefonsus et les grands de sa cour apprirent ce fait d'armes, ils en conçurent peine et souci. Les courtisans envieux, après avoir bien examiné cette affaire, vinrent tous ensemble dire au Roi : « Seigneur Roi, que Votre Grandeur soit bien assurée que Rodrigue n'a ainsi agi que pour nous faire tuer et massacrer par les Sarrasins, nous tous, qui vivons et guerroyons en leur pays. »

Le Roi, s'étant à tort laissé persuader par ces suggestions de jalousie et de méchanceté, s'irrita fort et l'exila de son royaume. Rodericus laissa donc ses amis dans la tristesse et sortit du royaume de Castille pour venir à Barcelone.

Il vint ensuite à Cæsaraugusta où régnait alors Almuctamir, qui mourut en cette même ville. Son royaume fut divisé entre ses deux fils Almuctamam et Alfagib : Almuctamam eut en partage Cæsaraugusta, et son frère Alfagib, Denia.

Cet Almuctamam se prit d'une grande affection pour Rodericus. Il le combla d'honneurs et lui donna l'autorité

sur ses terres et sur tout son royaume : en toutes choses il prenait ses conseils.

Cependant il paraît que s'élevèrent entre Almuctamam et son frère Alfagib des discussions violentes, et la discorde en vint à tel point qu'ils convinrent du jour et du lieu où ils devaient en venir aux mains. Sanctius, roi d'Aragon e de Pampelune, ainsi que le comte Berengarius de Barcelone, joignirent leurs forces à celles d'Alfagib. Mais du côté d'Almuctamam se trouvait Rodericus Diaz, qui le servait avec fidélité, le protégeait, veillait sur son royaume et su sa terre. Aussi était-ce lui surtout que haïssaient le roi Sanctius et le comte Berengarius, et était-ce à lui qu'ils dressaient des embûches. A la nouvelle que Rodericus Didacus voulait aller de Cæsaraugusta à Monteson, le roi Sanctius jura sa parole qu'il n'oserait le faire en aucune façon. Dès que Rodericus apprit le serment du Roi, le cœur plein de colère, il vint avec toute son armée planter ses tentes sous les yeux de ses ennemis, les soldats d'Alfagib : le jour suivant, en présence du roi Sanctius, il entra dans Monteson. Le Roi n'osa point venir l'y chercher. C'est à cette époque qu'Almuctamam et Rodericus tinrent conseil sur la restauration et la mise en état de défense du vieux château nommé Almanara. Ce qui fut fait aussitôt.

Alors il paraît s'être élevé de nouveaux différends entre Almuctamam et son frère Alfagib : cette fois le combat eut lieu. Alfagib fit alliance avec le comte Berengarius, le comte de Cerdania, le frère du comte Urgel et les plus puissants seigneurs d'Usason, d'Impurdan de Rocion et de Carcasson. Ils résolurent, d'un commun accord, de venir tous en même temps qu'Alfagib assiéger ce même château d'Almanara : et aussitôt il en fut fait ainsi.

Ils l'assiégèrent donc et luttèrent pendant longtemps, jusqu'à ce que l'eau vint à manquer à ceux qui se trouvaient dans le château. Rodericus restait alors au château n mmé Scarps, qui se trouve situé entre les deux rivières

de Sigris et de Cinga : il s'en était emparé en en faisant prisonniers tous les habitants. Il resta en ce lieu et envoya un messager à Almuctamam pour lui annoncer la misère et les besoins pressants d'Almanara, et lui dire que tous les défenseurs de ce château paraissaient fatigués, épuisés et comme à la dernière extrémité. Peu après Rodericus, qui se trouvait dans l'inquiétude, envoya de nouveaux courriers à Almuctamam avec des lettres de lui, pour le presser de venir en aide à cette forteresse qu'il avait reconstruite. Almuctamam vint aussi auprès de Rodericus et le trouva au château de Tamariz. Ils se réunirent et tinrent conseil entre eux. Almuctamam désirait que Rodericus livrât bataille aux assiégeants d'Almanara. Mais celui-ci lui répondit : « Il vaudrait mieux leur donner une rançon et faire ainsi cesser le siége du château, que d'essayer de les combattre, car ils ont amené une immense multitude d'hommes d'armes. » Almuctamam y consentit volontiers. Rodericus chargea donc aussitôt un messager d'offrir aux comtes et à Alfagib une rançon pour la délivrance du château. Mais ils ne voulurent ni consentir à ces propositions, ni cesser leurs attaques contre la place. Le messager revint vers Rodericus, répétant tout ce qui lui avait été dit.

Grande fut la colère de Rodericus. A tous ses soldats il ordonna de s'armer et de se préparer à un combat terrible. Il courut aussitôt avec son armée jusqu'au lieu où purent se trouver vis-à-vis les comtes et Alfagib d'un côté, et lui, Rodericus Didacus, de l'autre. De toutes parts, avec de grands cris, les bataillons s'élancèrent à la voix des chefs, et le combat commença. Mais bientôt et comtes et Alfagib avec eux tournèrent le dos, et vaincus, mis en déroute, prirent la fuite devant Rodericus. Des ennemis la plupart furent tués, peu échappèrent : leurs dépouilles, leurs munitions restèrent au pouvoir de Rodericus. Il conduisit prisonniers au château de Tamariz le comte Berengarius et ses hommes d'armes, et là, dans son triomphe, les remit

aux mains d'Almuctamam. Cinq jours après il les laissa retourner en liberté dans leur patrie. Rodericus revint en compagnie d'Almuctamam à Cæsaraugusta. Il fut reçu avec de grands honneurs et beaucoup d'enthousiasme par les habitants de la ville.

Pendant toute sa vie, Almuctamam confia à Rodericus les plus hautes charges et les plus belles dignités. Il lui donna l'autorité sur son fils, sur son royaume et toute sa terre, de telle sorte qu'il paraissait le souverain de l'État. Il l'enrichit par des dons précieux et des présents innombrables tant en or qu'en argent.

Longtemps après il arriva qu'un homme inconnu, du nom d'Albolfalac, qui était alors gouverneur du château de Rota, voisin de Cæsaraugusta, refusa l'hommage au roi Almuctamam et entraîna avec lui son château dans la révolte. Il se couvrit du nom d'Adafir, oncle d'Almuctamam, et incarcéré par son frère Almuctadir dans cette forteresse. Dans ce dessein, Adafir supplia l'empereur Aldefonsus par toutes sortes de prières de consentir à lui venir en aide. L'empereur Aldefonsus y consentit et il lui envoya en secours l'infant Ranimirus, le comte Gundisalvus et beaucoup d'autres seigneurs avec une puissante armée. Ceux-ci, dès leur arrivée, tombèrent d'accord qu'il fallait envoyer prier l'empereur de venir en personne : ce qui fut fait. Il vint bientôt les rejoindre avec son armée, et demeura quelque temps avec eux.

Sur ces entrefaites, Adafir mourut. Albolfalac, le rebelle du château de Rota, s'entendit avec l'infant Ranimirus pour livrer la place à l'empereur Aldefonsus. Cet Albolfalac vint donc sans retard vers l'empereur. Le traître ne lui tint que des discours d'amitié ; il le pria et le supplia de se rendre à la forteresse et d'y entrer. Mais avant que l'empereur partît, Albolfalac consentit à ce que les grands de la cour y entrassent les premiers en sa présence. Mais à peine eurent-ils franchi le seuil, que se montra la

ruse et la trahison d'Albolfalac. Les soldats et les gens de pied qui gardaient le château les frappèrent à coups de pierres et tuèrent ces seigneurs pour la plupart. L'empereur retourna fort triste dans son camp.

A cette nouvelle, Rodericus, qui se trouvait alors à Tudela, vint vers l'empereur. L'empereur le reçut avec honneur et le pria instamment de le suivre en Castille. Rodericus partit en effet; mais l'empereur, le cœur plein de jalousie et de mauvais desseins, songeait de nouveau à exiler Rodericus de sa terre. Celui-ci, ayant conçu des soupçons, refusa d'entrer en Castille; il quitta l'empereur et revint à Cæsaraugusta, où le roi Almuctamam le reçut avec beaucoup d'affection.

C'est à la suite de cela que la bonté divine accorda une magnifique victoire à l'empereur Aldefonsus. Tolède, célèbre entre toutes les cités d'Espagne, après sept années de siége et de combats, fut enfin vaillamment conquise. La ville, les faubourgs, le territoire, tout fut rangé sous sa domination.

Cependant le roi Almuctamam voulut que Rodericus Diaz rassemblât ses hommes d'armes et entrât sur la terre d'Aragon pour la piller. Ainsi fut-il fait. Ils ravagèrent la terre d'Aragon, enlevant tout ce qu'il y avait de précieux et jusqu'aux habitans du pays, qu'ils ramenèrent captifs en grand nombre.

Ils revinrent victorieux cinq jours après au château de Monteson. Sanctius, roi d'Aragon, se trouvait alors dans son royaume, mais il n'osa leur opposer aucune résistance.

Cela fait, Rodericus Diaz fondit sur le territoire d'Alfagil, le frère d'Almuctamam, et le ravagea de même. Les pertes et dommages qu'il lui causa furent grands, surtout dans les montagnes, connues sous le nom de Maurella et dans les environs. Il ne laissa pas sur terre maison qu'il ne détruisit, ni vivre qu'il n'emportât. Il attaqua donc la

forteresse de Maurella, s'approcha jusqu'à la porte et la réduisit presque en ruines.

Alors Almuctamam le pria par messager et par lettres de reconstruire au-dessus de Maurella le château nommé Alcala. Il fut aussitôt relevé, rebâti et parfaitement muni d'armes et de toutes choses nécessaires à la vie des hommes.

A cette nouvelle, le roi Alfagib alla trouver le roi Sanctius d'Aragon et se plaignit amèrement de Rodericus. Ils convinrent donc entre eux de se secourir mutuellement, de défendre hardiment contre Rodericus leurs royaumes et leurs terres, et de le combattre sans hésiter dans le champ. Chacun rassembla donc son armée et vint camper sur les bords de l'Èbre, non loin de Rodericus.

Le roi Sanctius dépêcha de suite des messagers vers Rodericus pour lui enjoindre de ne pas demeurer plus longtemps au lieu où il se tenait, et de le quitter sans délai. Celui-ci ne voulut en aucune façon se soumettre à ces ordres, menaces ou conseils. Il répondit en ces termes aux messagers : « Si mon seigneur le Roi veut traverser en paix mon territoire, je le servirai volontiers, non-seulement lui, mais encore ses gens. De plus, s'il lui convient, je lui donnerai cent de mes hommes d'armes qui serviront sous lui et l'accompagneront dans son expédition. » Les messagers s'en retournèrent rapporter au Roi les paroles de Rodericus.

Lorsque le roi Sanctius apprit que Rodericus ne voulait pas se soumettre à ses ordres, ni se retirer du lieu où il était, il frémit de colère, et de concert avec Alfagib se porta d'une course rapide presque jusqu'au camp de Rodericus. Celui-ci, voyant ce qui se passait, jura de leur résister de toutes ses forces et de ne point reculer d'un pas devant eux. Il resta donc en son camp ferme et inébranlable.

Le jour suivant, le roi Sanctius, Alfagib et tous leurs hommes avec eux s'armèrent, et leurs bataillons s'avan-

cèrent contre leurs ennemis. La lutte commença, et longtemps on combattit dans la mêlée. Enfin le roi Sanctius et Alfagib tournèrent le dos, vaincus et fuyant dans la plus grande confusion devant Rodericus. Rodericus les poursuivit pendant un long espace de chemin et s'empara de la plupart d'entre eux. Entre autres, furent pris l'évêque Raimundus Dalmacius, le comte Sanctius de Pampelune, le comte Nunnus de Portugal, Gustedio Gustediz, Nunnus Suarius de Leon, Anaya Suarius de Galice, Calvet, Ennecus Saggiz de Monteclusum, Simon Garciaz de Boïl, Pipinus Acenariz, Garcia Azenariz, son frère, Flainus Petriz de Pampelune, neveu du comte Sanctius, Fortunius, Garsia d'Aragon, Sanctius Garsia d'Alcaraz, Blascus Garsia, majordome du Roi; Garsia Didacus de Castille fut aussi de ce nombre. Outre ceux-là, il fit plus de deux mille autres prisonniers : il les laissa bientôt retourner en liberté dans leurs terres. Comme il les avait loyalement pris dans le combat, il retint toutes dépouilles de leur camp.

Après cette action, il revint triomphant à Cæsaraugusta, avec une grande abondance de vivres et traînant après lui tous ces nobles captifs que nous venons de nommer. Almuctamam, ses fils, une foule immense, tant hommes que femmes, de la ville de Cæsaraugusta, témoignant hautement leur joie et leur allégresse de ce triomphe, s'avancèrent à sa rencontre et vinrent ainsi jusqu'au lieu nommé Fontaines, distant de leur ville d'une cinquantaine de stades.

Rodericus Didacus resta donc dans Cæsaraugusta jusqu'à la mort d'Almuctamam. Alors son fils Almuzahen lui succéda sur le trône. Rodericus resta en grand honneur auprès de lui et en grande vénération dans Cæsaraugusta pendant neuf ans.

Ce temps écoulé, il rentra dans la Castille, sa patrie, où le roi Aldefonsus le reçut d'une façon glorieuse et avec un visage souriant. Peu après, il lui donna, avec ses habitants, la forteresse nommée Donnas, le château de Gormaz, Ibia,

Campos, Egunna, Bervesca et Langa, située sur la frontière, avec toutes ses places et ses habitants. De plus, il lui donna en son royaume telle merci et concession, écrite et confirmée par seing, que tout pays ou château qu'il pourrait par lui-même conquérir sur les Sarrasins en leur terre, rentreraient entièrement dans ses domaines et fiefs héréditaires, pour être transmis à ses fils et filles et à toute sa postérité.

Les guerres et les traditions des guerres qu'a faites Rodericus avec ses soldats et ses compagnons ne sont pas toutes rapportées en ce livre.

En l'an MCXXVII (1), en la saison où les Rois d'ordinaire s'avançaient avec leurs armées pour faire la guerre ou se soumettre des provinces rebelles, le roi Aldefonsus sortit de la ville de Tolède et entreprit une expédition à la tête de son armée. Rodericus Campidoctus résidait alors en Castille. Il donnait la solde à ses compagnies. La solde payée et son armée tout entière, qui se montait à sept mille hommes de toutes armes, se trouvant réunie en Castille, il résolut de partir lui aussi.

Il se rendit donc aux frontières. Arrivé au Duero, il passa ce fleuve à gué et fit planter ses tentes en un lieu nommé Frêne. S'avançant encore avec son armée, il parvint au lieu nommé Calamoxa. Là il planta ses tentes et célébra la Pâque de Pentecôte. C'est aussi en cet endroit que le vinrent trouver des messagers du roi d'Abarracin pour obtenir une entrevue. A la suite de cette entrevue, le roi d'Abarracin devint tributaire du roi Aldefonsus et demeura ainsi en paix.

Rodericus, en quittant Calamoxa, se dirigea vers Valence. Il plaça son camp dans une vallée du nom de Torrens, peu distante de Mur-Vieux (2). En ce même moment, le comte

(1) De l'ère espagnole, c'est-à-dire en l'an 1089.
(2) En latin, *Murus vetulus;* maintenant, *Murviedro.*

de Barcelone, Berengarius, se tenait sur Valence avec toute son armée : il l'assiégeait, bien qu'il eût contre lui Cebolla et Liria. A la première nouvelle que Rodericus Campidoctus approchait, le comte Berengarius fut saisi d'une grande crainte : car ils étaient ennemis l'un de l'autre. Alors les soldats du comte Berengarius se mirent à accabler Rodericus de paroles outrageantes par gloriole et railleuses par moquerie. Avec de grands gestes, ils le menaçaient de capture, d'emprisonnement, de mort même : ce qu'ils ne purent accomplir dans la suite. Ces propos parvinrent aux oreilles de Rodericus ; mais Rodericus craignait son seigneur le roi Aldefonsus, et il ne voulut pas combattre le comte, qui était parent du Roi. Le comte Berengarius, tout troublé par son effroi, laissa en paix Valence, et d'une course rapide parvint à Rechena. Il courut ensuite à Cæsaraugusta, et enfin rentra avec les siens sur sa propre terre. Rodericus, toujours au lieu où il avait d'abord planté ses tentes, battait ses ennemis aux alentours. Se mettant enfin en mouvement, il s'approcha de Valence et y établit son campement. Le roi Alcadir régnait alors à Valence. Il envoya à Rodericus des messagers avec les plus belles offres et des présents innombrables, et se reconnut pour son tributaire. Le chef de Mur-Vieux en fit autant.

Rodericus Campidoctus se remit en marche et entra dans les montagnes d'Alpont : il y combattit vaillamment, vainquit et fit du butin. Il y demeura bien quelques jours. Il en sortit ensuite pour placer son camp à Rechena, où il demeura longtemps.

Ce fut alors qu'il apprit le siége mis devant Halahet, château en ce moment au pouvoir des Chrétiens, par Juzef, roi des Ismaélites, et nombre de rois sarrasins d'Espagne venus avec des troupes moabites (1). Ces rois sarrasins que je viens de nommer assiégeaient donc ce château de

(1) Almoravides.

Halahet, et ils pressèrent tant ceux qui s'y étaient enfermés pour sa défense, que l'eau vint à leur manquer. Le roi Aldefonsus l'apprit ; il écrivit une lettre à Rodericus lui enjoignant, ses ordres connus, de courir aussitôt avec lui au secours du château de Halahet, et de venir en aide aux assiégés en attaquant Juzef et tous les Sarrasins qui avaient rassemblé leurs forces contre cette forteresse. Rodericus répondit en ces termes aux messagers du Roi qui lui remirent la lettre : « Que mon seigneur Roi vienne, selon sa promesse, car j'ai bon courage et bon désir de secourir ce château comme il me l'ordonne. Mais puisqu'il lui plaît de m'emmener en sa compagnie, je supplie Sa Majesté qu'elle veuille bien m'avertir de son passage. »

Aussitôt Rodericus Campidoctus quitta Rechena et vint à Xativa. C'est là que vint le trouver un nouveau messager du Roi pour lui annoncer que le Roi était à Tolède avec une armée immense et un nombre infini d'hommes d'armes. A cette nouvelle, Rodericus monta au lieu nommé Ortimana et y demeura jusqu'à ce qu'on fut averti de l'approche du Roi. Car le Roi, par ses messagers, lui avait bien précédemment recommandé de l'attendre à Belliana, lieu par lequel il passerait certainement. Cependant Rodericus préféra l'attendre à Ortimana, pour que son armée n'eût pas à souffrir disette ; mais il envoya des éclaireurs à Belliana et aux environs de Cinxella, avec ordre d'annoncer sans retard, dès qu'ils la pourraient connaître, l'approche du Roi. Tandis que ces éclaireurs attendaient son arrivée avec certitude, le Roi prit un autre chemin pour descendre le fleuve. Quand Rodericus apprit que le Roi était déjà passé et qu'il le précédait, il en fut vivement affligé. Aussitôt il se mit en marche avec son armée et arriva au pays de Felin. Il précédait ses soldats, tant il était désireux de savoir la vérité sur ce passage du Roi. Lorsqu'il se fut convaincu de la vérité du fait, il laissa aussitôt son armée qui le suivait pour venir à Molina avec quelques-uns des siens. A la

nouvelle de l'approche du roi Alfonsus, Juzef, roi des Sarrasins, et tous les rois espagnols des Ismaélites, et tout ce qu'il y avait là d'autres peuplades moabites, laissant en paix la forteresse, prirent aussitôt la fuite, si troublés par l'épouvante, qu'ils se retiraient en désordre devant lui, avant même son arrivée. Ce fut alors que Rodericus parvint à Molina. Le Roi, voyant qu'il lui était impossible d'atteindre en aucune façon les Sarrasins, avait déjà fait reprendre à son armée le chemin du retour et marchait vers Tolède. Rodericus revint fort triste vers son camp, situé à Else. Là, quelques-uns de ses soldats qu'il avait amenés avec lui de Castille, obtinrent de lui l'autorisation de retourner chez eux.

A cette époque, des Castillans qui le jalousaient en toutes choses, accusèrent Rodericus auprès du Roi, lui disant que Rodericus n'était pas pour lui un vassal fidèle, mais un traître et pervers : et ils mentaient dans leurs accusations. Ils disaient encore qu'il n'avait pas voulu se joindre au Roi ni lui porter aide, afin de le faire massacrer par les Sarrasins, lui et tous ceux qui l'accompagnaient. Le Roi, en entendant cette fausse accusation, troublé et enflammé de la plus grande colère, ordonna aussitôt de lui enlever château, ville et tout fief reçu de lui. Il voulut même qu'on s'emparât de ses domaines héréditaires et, ce qui est plus triste encore, que sa femme et ses enfents fussent jetés en prison, cruellement enchaînés. Il voulut qu'on prît tout, or et argent, et tout ce que le hasard fit tomber sous la main.

Rodericus eut sujet à penser. Il vit parfaitement que les détractations perfides de ses ennemis et leurs fausses accusations étaient cause de l'irritation du Roi contre lui, et que leurs suggestions infâmes étaient pour lui un immense et sanglant affront, un déshonneur sans exemple. Il envoya donc aussitôt au Roi un de ses bons soldats pour le justifier de toute injuste insinuation et de toute fausse accusation

de trahison et l'excuser pleinement. Présenté au Roi, ce soldat prononça ces paroles :

« Roi illustre et toujours digne d'hommages, mon seigneur don Rodericus, votre vassal très-fidèle, m'envoie vers vous pour vous prier, — il vous baise les mains, — de recevoir en votre cour sa justification et des éclaircissements sur les insinuations que ses ennemis ont traîtreusement glissées jusqu'à vous. Mon seigneur lui-même combattra dans votre cour à ce sujet contre un seigneur à lui égal et semblable, ou en son lieu, un homme d'armes en combattra un autre à lui égal et semblable. Il demeurera ainsi prouvé que sont félons, pervers et sans bonne foi tous ceux qui vous ont affirmé que Rodericus vous avait joué ou trahi en route, tandis que vous marchiez au secours de Halahet, de manière à faire massacrer votre armée par les Sarrasins. Il veut encore joindre ceci au défi que nul comte ni prince, que nul homme d'armes, de tous ceux qui allaient avec vous au secours de ce château, ne s'est montré plus disposé que lui à vous aider loyalement, ne vous a témoigné plus de dévouement contre les Sarrasins et contre tous vos ennemis. »

Le Roi s'irrita violemment contre lui, et non-seulement ne voulut pas accepter sa défense, quoique très-juste, mais ne souffrit pas qu'il parlât davantage. Cependant il permit que Rodericus fit revenir vers lui sa femme et ses enfants.

Rodericus, voyant que le Roi avait refusé d'accepter sa défense, voulut prononcer lui-même le jugement sur sa défense et sa justification. Il l'envoya au Roi couché en un écrit.

« Ceci est le jugement que je prononce, moi Rodericus, sur les insinuations dont on me calomnie auprès du roi Aldefonsus. Dans sa cour, je combattrai un égal et semblable à moi, ou un de mes soldats combattra un égal et semblable à lui sur ce que je vais affirmer. Moi Rodericus,

je jure devant toi qui me veux combattre et qui m'accuses à propos de cette marche du roi Aldefonsus vers Halahet pour combattre les Sarrasins, je jure que si je ne me suis pas trouvé auprès de sa personne, c'est uniquement parce que j'ai ignoré le moment de son passage, et que nul n'a pu m'en informer. Cette cause de mon absence est ce qu'il y a de plus vrai. En cette affaire, j'ai agi comme il me l'avait recommandé par huissier (1) et par lettre, et en rien je n'ai manqué à ses ordres. Dans ce combat que le Roi pensait livrer aux Sarrasins assiégeant le château, je n'ai fait ni félonie, ni machination, ni trahison, ni aucune chose mauvaise pour laquelle ma personne en vaille moins ou en doive moins valoir. Nul de ces comtes, ni de ces grands, nul de ces hommes d'armes qui l'accompagnèrent dans son armée n'eut, en tout ce qui était en mon pouvoir, plus de dévouement envers le Roi que moi pour combattre les Sarrasins et pour le soutenir dans la lutte. Je jure que tout ce que je te dis est parfaitement vrai, et si je mens, que Dieu me livre entre tes mains pour que tu fasses de moi à ta volonté ; mais si c'est le contraire, que Dieu, juge intègre, me délivre de ces fausses insinuations. Que fasse même ou semblable serment mon soldat au moment de sa lutte contre le soldat qui voudrait soutenir par les armes cette accusation. »

Voici le second serment de ce jugement prononcé par Rodericus. « Moi Rodericus, je te jure à toi, champion, qui te présentes pour combattre contre moi et me défies à propos du passage du Roi, lors de sa marche sur Halahet, je te jure que je n'ai pas connu avec certitude l'approche du Roi et que je n'ai pu savoir qu'il me précédait, si ce n'est quand il retournait déjà à Tolède. Si je l'avais su, lorsque je revins jusqu'à Mostellim, je te le dis vraiment,

(1) On verra plus loin dans le *Poëme* que les portiers ou huissiers étaient d'importants personnages.

il eût fallu que j'eusse été malade, prisonnier ou mort, pour ne pas me présenter au Roi, pour ne pas l'accompagner jusqu'à Halahet, pour ne pas l'aider dans la bataille qu'il eût pu livrer aux Sarrasins : je l'eusse fait de bonne foi et en toute sincérité, sans aucune mauvaise arrière-pensée. Tout cela, je le jure devant Dieu et devant ses Saints : je n'ai rien pensé, je n'ai rien dit contre le Roi, d'où ma personne en puisse moins valoir. Si en quelqu'une des choses que je viens de te dire j'ai menti, que Dieu me livre en tes mains pour faire de moi à ton souhait. Si le contraire est prouvé, que Dieu, le juste juge, me délivre de ces fausses insinuations. Mon soldat fera le même serment et l'appuiera de même auprès de tout soldat qui voudrait le combattre sur cette accusation. »

Voici le troisième serment : « Moi Rodericus, je te jure à toi, champion qui me défies à propos du passage du Roi, lors de sa marche sur Halahet dans le but de défaire les Sarrasins qui assiégeaient le château, je te jure que je lui écrivis en toute bonne foi, avec franchise, sans mauvais dessein, ni artifice pervers : bien loin de vouloir par ces lettres le faire vaincre et prendre par ses ennemis les Sarrasins. Tandis qu'il marchait avec son armée sur ce château dont nous parlons, il m'envoya son messager à Belliana pour m'y faire attendre son arrivée. C'est ainsi que j'ai exécuté ses ordres. Je te le jure, en vérité, que je n'ai jamais rien pensé ni dit contre le Roi ; que je n'ai fait ni trahison, ni action perverse, d'où ma personne valût moins, ou à propos de laquelle je dusse perdre mon honneur ou ma fortune ; rien qui pût me faire traiter ainsi par le Roi et me faire infliger un déshonneur inouï et tel que celui qu'il m'a fait. Je te jure donc devant Dieu et devant ses Saints que ce que je t'affirme est la vérité. Mais si en quelqu'une des choses que je viens de te dire je mens, que Dieu me livre en tes mains pour que tu fasses de moi à ta volonté. Mais si le contraire est prouvé, en juste juge, qu'il me délivre

d'aussi fausses insinuations. Mon soldat fera le même serment et l'appuiera de même auprès de tout soldat qui voudrait le combattre sur cette accusation. »

Voici le quatrième serment : « Moi Rodericus, je te jure à toi, soldat du Roi, qui me veux combattre, je te jure devant Dieu et ses Saints que du jour où je l'ai reconnu à Tolède pour mon seigneur, jusqu'à celui où, sans raison et avec tant de cruauté, il fit mettre ma femme en prison et m'enleva tout fief m'appartenant en son royaume, je n'ai pensé, je n'ai dit aucun mal de lui, je n'ai rien fait contre lui qui pût m'être reproché et d'où ma personne valût moins. C'est sans raison, sans démérite, en dehors de toute faute, qu'il m'a enlevé mon honneur, emprisonné mon épouse et fait un si grand et si cruel affront. Je te jure à toi, champion qui veux combattre contre moi, que ce que je viens de te dire est vrai. Si je mens, que Dieu me livre en tes mains pour faire de moi à ta volonté. Mais si le contraire est prouvé, que ce juge très-véridique et très-clément me décharge d'une fausse accusation. Mon soldat fera le même serment et non un autre, et l'appuiera de même auprès de tout soldat qui voudrait le combattre...

« Tel est le jugement que moi, Rodericus, je prononce hautement et suis prêt à soutenir de toutes mes forces. Si le Roi veut bien accepter, de ces quatre serments que je viens d'écrire, celui qui lui plaira, volontiers je l'exécuterai. Mais s'il n'en agrée aucun, je suis prêt à combattre un champion du Roi, qui me soit égal et tel que j'étais auprès du Roi au temps que j'avais sa faveur. C'est ainsi que je crois devoir me justifier devant mon Roi et Empereur si l'on m'accuse. Mais si quelqu'un veut blâmer ou rectifier mes appréciations, s'il pense pouvoir mieux ou plus justement décider la question, qu'il m'écrive la manière dont je dois me justifier et me sauver. Si je reconnais ce moyen plus simple et plus juste que le mien, volontiers je l'accepterai, et je me disculperai et me sauverai par lui. Si le con-

traire arrive, je combattrai pour mon serment, ou un de mes soldats combattra pour moi. Si je suis vaincu, que me revienne la peine de mon jugement; mais si c'est mon adversaire, qu'il porte celle du sien (1). »

Mais le Roi ne voulut accepter ni ces jugements de Rodericus, ni sa justification, ni sa libération.

Après le retour du Roi à Tolède, Rodericus disposa son camp à Else, et y célébra le jour de la Nativité du Seigneur. La fête achevée, il se mit en marche et, passant par les côtes de la mer, parvint jusqu'à Pelope, où se trouvait une caverne remplie d'or. Il mit le siége devant la ville et combattit vaillamment. Au bout de peu de jours, il eut vaincu la résistance et il entra en conquérant. Il trouva là beaucoup d'or, d'argent, de soie et des vêtements précieux en grand nombre.

Ainsi enrichi par cette trouvaille suffisante d'argent, il s'éloigna de ce lieu et parvint au port de Tarnanus, au-devant de la ville de Denia, en un lieu nommé Ondia. Il répara un château et le fortifia. C'est là qu'il jeûna le saint jeûne du carême ; c'est là aussi qu'il célébra la fête de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alfagib, alors roi du pays, lui envoya là un messager pour faire la paix avec lui. Cette paix bien établie et assurée, les messagers sarrasins retournèrent auprès d'Alfagib. Rodericus fit sortir son armée de ce lieu et s'avança sur le territoire de Valence. Le roi Alfagib, passant les frontières de Lerida et de Tortose, s'avança jusqu'à Mur-Vieux.

Alcadir, qui était alors roi de Valence, à la nouvelle que le roi Alfagib avait fait la paix avec Rodericus, fut très-effrayé et dans la plus grande terreur. Ayant donc tenu

(1) Je demande pardon au lecteur de la longueur et de l'obscurité de toute cette tirade ; mais il voudra bien croire que le latin est moins clair encore, et se souvenir en même temps que c'est du style judiciaire.

conseil avec ses gens, il envoya des messagers à Rodericus avec de magnifiques et innombrables présents d'argent. Ces présents magnifiques et innombrables furent remis à Rodericus, et la paix ainsi établie amicalement entre le roi de Valence et lui. De la même manière, Rodericus reçut des tributs et des présents innombrables de tous les châteaux révoltés contre le roi de Valence et qui refusaient l'obéissance à son empire.

A la nouvelle que le roi de Valence Alcadir avait fait la paix avec Rodericus, le roi Alfagib fut frappé de la plus grande épouvante. Au milieu de la nuit, il abandonna Mur-Vieux et se hâta, dans sa frayeur, d'en quitter le territoire. Rodericus sortait en même temps des terres de Valence et arrivait à Burriana. Là il apprit, par des rapports certains, qu'Alfagib de Lerida et de Tortose cherchait à armer contre lui le roi d'Aragon Sanctius, le comte Berengarius de Barcelone et Ermengaldus, comte d'Urgel, pour pouvoir le rejeter et le repousser de sa terre et loin des frontières de son royaume. Le roi Sanctius et le comte Ermengaldus ne voulurent pas accéder à ses prières, ni l'aider contre Rodericus.

Mais Rodericus demeura dans Burriana aussi immobile qu'un rocher. Bientôt il quitta Burriana pour se retirer dans les montagnes de Morella. Il y avait là, en effet, des vivres en grande abondance et à profusion, comme aussi des troupeaux innombrables. Mais le comte Berengarius de Barcelone s'étant entendu avec Alfagib, dont il avait reçu beaucoup d'argent, sortit aussitôt de Barcelone avec son armée et parvint aux environs de Cæsaraugusta. C'est à Calamoxa, sur les terres d'Albarracin, qu'il disposa son camp. Alors le comte, avec quelques-uns des siens, se rendit auprès d'Almuzahen, roi de Cæsaraugusta, qui se trouvait à Doaracha, et parla avec lui du traité à conclure entre eux. Almuzahen ayant accepté de l'argent, l'affaire fut arrangée. A la prière du comte, le roi Almuzahen se

rendit avec lui auprès du roi Aldefonsus, qui était alors dans le pays d'Auron. Il pria instamment le Roi de lui donner un renfort de ses hommes contre Rodericus. Mais le Roi ne voulut pas acquiescer à ses prières, et le comte, avec ses compagnons d'armes Bernardus, Giraldus Alaman, Dorea et une armée très-nombreuse, parvint à Calamoxa. Là fut rassemblée et organisée une grande multitude de combattants contre Rodericus.

Cependant Rodericus séjournait dans les montagnes, en un lieu nommé Iber, et c'est là que le roi Almuzahen lui envoya un messager pour lui annoncer que le comte de Barcelone était tout à fait prêt à le combattre. Rodericus, d'un air joyeux, au messager qui lui redisait ces paroles, donna cette réponse : « A Almuzahen, roi de Cæsaraugusta, mon ami fidèle, je rends grâces de grand cœur de ce qu'il me découvre les desseins du comte et la disposition où est ce même comte, si bien préparé contre moi, de m'attaquer au premier jour. Quant au comte et à la multitude de ses guerriers, je n'en fais nul cas, je les méprise et, avec l'aide de Dieu, je les attendrai volontiers en ce lieu. S'il veut venir, sans aucun doute, je combattrai contre lui. »

Voilà donc que le comte Berengarius, à travers les montagnes, vint avec son immense armée près de l'endroit où se tenait Rodericus, et planta ses tentes non loin de celui-ci. Mais certaine nuit, il envoya des éclaireurs qui explorèrent et reconnurent le camp de Rodericus sur la haute montagne des Habentiæ. Le camp se trouvait au bas de la montagne. Le lendemain, le comte lui fit écrire et porter par messager une lettre de telle teneur :

« Moi Berengarius, comte de Barcelone, moi et mes soldats nous avons à te dire, Rodericus, que nous avons vu la lettre envoyée par toi à Almuzahen, afin, disais-tu, qu'il nous la montrât : là, nous sommes moqués, nous sommes outragés, et nous en avons conçu une grande fureur. Aupa-

ravant déjà tu nous avais fait de nombreuses injures, pour lesquelles nous te devions haine et colère, combien plus maintenant ne devons-nous pas nous montrer tes ennemis après cette moquerie, ces mépris, cette raillerie hostile dont ta lettre est pleine ? Nos trésors, tu nous les a enlevés et les tiens aujourd'hui entre tes mains. Mais Dieu, qui est puissant, nous vengera de toutes tes iniquités. Tu nous a fait un plus grand affront encore, une plaisanterie plus amère, en nous comparant à nos femmes. Nous ne voulons pas te rendre injure pour injure à toi ni à tes hommes; mais nous prions et supplions le Dieu du ciel qu'il te livre en nos mains et en notre pouvoir, afin que nous te puissions montrer que nous valons plus que nos femmes. Tu as dit encore au roi Almuzahen que si nous approchions pour te combattre, tu viendrais à notre rencontre avec plus de célérité qu'il n'en pourrait mettre lui-même à retourner à Monteson, et que si nous tardions à t'aller chercher, toi-même te mettrais au-devant de notre chemin. Nous te prions donc de ne pas nous blâmer sur ce que, dès ce jourd'hui, nous ne sommes pas descendus vers toi : nous n'avons agi ainsi que pour mieux connaître ton armée et ton camp. Car nous voyons bien que tu as grande confiance dans ta montagne et que tu ne voudrais pas nous combattre sans elle. Nous voyons aussi, et nous savons parfaitement que les montagnes, les corbeaux, les corneilles, les aigles et la plupart des oiseaux sont des dieux pour toi. Tu as plus de confiance en leurs augures qu'au Seigneur. Nous, nous ne croyons et nous n'adorons qu'un seul Dieu, qui nous vengera de toi et te livrera entre nos mains. Mais nous savons en toute certitude que demain à l'aurore, si Dieu le veut, tu nous verras de près et en face. Si tu t'avances contre nous dans la plaine et peux te séparer de ta montagne, tu seras vraiment ce Rodericus qu'on appelle le guerrier et le *Campeador*. Mais si tu ne le veux pas, tu seras ce que les Castillans appellent *alevoso* (lâche), et les Français vulgairement *félon* et *homme*

de paille. Il ne te servira de rien de faire montre de la plus grande valeur. Nous ne partirons pas, nous ne te quitterons pas que je ne t'aie tenu entre mes mains mort ou prisonnier et les fers aux pieds. Enfin nous ferons de toi un *alboroz* (jouet). Comme tu l'écris, tu nous a traités de même. Dieu vengera ses églises, que tu as renversées ou violées dans ta fureur. »

Cette lettre ayant été lue devant Rodericus, aussitôt sa lecture il en fit écrire une autre au comte et la lui fit envoyer. Elle contenait cette réponse :

« Moi Rodericus et mes compagnons, à toi comte Berengarius et à tes hommes, salut. Sache que j'ai ouï ton épître et parfaitement compris tout ce qui y est contenu. Tu y dis que j'ai écrit une lettre à Almuzahen, dans laquelle j'insulte et raille tes hommes et toi; tu dis certes parfaitement vrai. Je t'ai insulté toi et les tiens, et je t'insulte encore. Je te dirai donc ce qui m'a fait te blâmer. Lorsque tu te trouvais avec Almuzahen au pays de Calataiud, tu m'as insulté, en lui disant que, par crainte de toi, je n'avais pas osé entrer sur ces terres. De tes gens, Raimond de Baran, par exemple, et d'autres hommes d'armes qui se trouvaient avec lui, répétèrent la même raillerie au roi Aldefonsus, en Castille, devant des Castillans. Toi-même, en présence d'Almuzahen, tu as dit à Aldefonsus que tu m'avais combattu, vaincu et repoussé des terres d'Alfagib : je n'eusse osé en aucune façon t'attendre en ce royaume. Par amour du Roi tu avais négligé de m'attaquer, et jusqu'alors tu ne m'avais pas inquiété et n'avais pas voulu me déshonorer, parce que j'étais son vassal. C'est pour de tels sarcasmes lancés contre moi avec tant de moquerie que je t'ai raillé, toi et les tiens, et que je vous raillerai, et que je vous comparerai et assimilerai à vos femmes pour vos cœurs efféminés. Maintenant tu ne peux te justifier sans combattre contre moi, si toutefois tu

oses combattre. Si tu refuses d'approcher, tous m'auront en leur estime. Mais si tu as assez d'audace pour venir à moi avec ton armée, viens vite, je ne connais pas la crainte. Tu n'ignores pas, je pense, tout ce que je vous ai fait à toi et à tes hommes et combien je vous ai nui. Il m'est connu, à moi, que tu as fait un pacte avec Alfagib; lui devait te remettre de l'argent, et toi, tu t'engageais à me repousser et à m'éloigner tout à fait de ses terres. Mais je crois que tu ne rempliras pas tes promesses sans crainte et que tu ne te décideras qu'à grand'peine à me venir combattre. Mais tu ne refuseras pas la bataille sous prétexte que ce lieu n'est pas assez uni; je n'en connais pas de plus uni dans toutes ces contrées. Bien sûr du fait, je puis te dire que si toi et les tiens ne voulez pas approcher, vous n'en retirerez aucun profit. Je vous donnerai votre solde, comme j'ai coutume de le faire, si vous avez assez d'audace pour venir vers moi. Mais si vous vous y refusez, si vous n'osez me combattre, j'enverrai des lettres au seigneur le roi Aldefonsus et des messagers à Almuzahen, pour leur dire que toutes tes promesses, tes engagements, vaniteux et vantard, terrifié par ma crainte, tu n'as pas voulu les remplir. Et ce n'est pas seulement à ces deux rois, mais encore à tous les nobles, tant Chrétiens que Sarrasins, que je le ferai connaître. Tous sauront certainement, Chrétiens et Sarrasins, que tu as été fait prisonnier, et que ton argent et l'argent de tous les tiens est tombé en mes mains. Maintenant, je t'attends dans le plaine avec un cœur tranquille et intrépide. Si tu te hasardes à venir vers moi, tu y verras partager tes trésors, non à ton avantage, mais à ton détriment. C'est te vanter par de vaines paroles que prétendre me saisir vaincu, captif ou mort : cela est au pouvoir de Dieu et non au tien. Il te plaît à dire que je suis un *lâche*, comme on dit en Castille, ou un *homme de paille*, comme on dit en France; c'est faux, très-faux, et certes tu en as menti de ta bouche. Jamais je ne commis rien de tel, mais celui qui le commit fit

ses preuves en semblables aventures, tu le connais parfaitement et beaucoup; soit Chrétiens, soit Païens, le connaissent sans doute tel que je le dis. Mais voilà trop de temps que nous perdons en querelles de paroles: laissons les mots de côté, et, comme c'est la coutume des braves guerriers, que cette contestation soit vidée entre nous par le courage et la force des âmes. Viens, et sans retard. Tu recevras de moi la paye que j'ai accoutumé de te donner. »

Lorsque Berengarius et tous les siens eurent entendu cette lettre, tous furent enflammés d'une immense colère. On s'arrêta à ce projet; quelques soldats furent aussitôt envoyés à travers les ténèbres dans le but d'escalader la montagne, qui dominait le camp de Rodericus, et de s'en emparer. Ils espéraient, du haut de la montagne, pouvoir porter le désordre dans le camp de Rodericus, puis faire irruption sur les tentes et s'en rendre maîtres. Ayant donc fait une marche de nuit, ils s'établirent sur cette montagne et l'occupèrent sans que Rodericus s'en aperçût.

Le lendemain, de grand matin, le comte et ses compagnies en armes se précipitèrent en poussant des cris sur le camp de Rodericus. A cette vue, Rodericus se mit à grincer des dents. Il fit aussitôt revêtir les cuirasses à ses soldats et former les rangs pour une vigoureuse défense. Rodericus se rua sur l'armée du comte. La violence du choc l'ébranla tout d'abord, puis la mis en déroute. Cependant, en luttant avec vigueur dans la mêlée, Rodericus tomba de son cheval à terre : aussitôt il fut frappé et blessé. Mais les hommes d'armes, loin de cesser le combat, luttèrent avec cœur et vaillance jusqu'à ce que le comte et son armée entière fussent vaincus et bravement repoussés. Les morts étaient innombrables, le massacre immense. Enfin, le comte lui-même fut pris, avec près de cinq mille des siens faits prisonniers dans ce combat; ils l'amenèrent captif à Rodericus. Celui-ci voulut qu'on gardât avec le comte et entourât d'une surveil-

lance active les seigneurs Bernaldus, Giraldus Alaman, Raimundus Muronus, Ricardus Guillermus et beaucoup d'autres, en grand nombre et des plus nobles. C'est ainsi que se remporta cette victoire à jamais mémorable et glorieuse de Rodericus sur le comte Berengarius et son armée. Les soldats de Rodericus pillèrent le camp et les tentes de Berengarius; ils s'emparèrent de tout ce qu'ils y trouvèrent de dépouilles : c'étaient des vases d'or et d'argent, des vêtements précieux, des mules, des palefrois, des lances, des cuirasses, des boucliers. Toutes ces richesses, ils les recueillirent sans rien négliger, et avec la plus grande intégrité, les apportèrent et les présentèrent à Rodericus.

Le comte Berengarius, épuisé de fatigue et vaincu, se sachant, se voyant prisonnier et au pouvoir de Rodericus, vint humblement à la tente où Rodericus se trouvait assis pour implorer sa grâce : il lui demanda merci avec beaucoup de prières. Mais Rodericus ne voulut pas le recevoir favorablement et ne lui permit pas de s'asseoir auprès de lui dans sa tente, mais le fit garder à l'extérieur par ses soldats, non sans recommander cependant avec soin qu'on lui donnât largement des vivres.

Enfin il consentit à le laisser retourner en liberté dans ses terres, et dès qu'au bout de quelques jours il se fut guéri de ses blessures, il fit un pacte avec le seigneur Berengarius et Giraldus Alaman, par lequel ils s'engageaient à donner pour leur rançon quatre-vingt mille marcs d'or de Valence. Tous les autres prisonniers, au gré de Rodericus, convinrent de donner pour leurs rançons des sommes incalculables, chacune d'un chiffre déterminé, et en firent la promesse. Ils retournèrent donc dans leurs domaines, et en revinrent en toute hâte apportant une grande quantité d'or et d'argent, et voulant laisser en otage leurs enfants et leurs parents jusqu'à l'acquittement de la somme qu'ils avaient commencée à payer pour leur rachat : ils dirent qu'ils donneraient le reste sans faute le plus tôt qu'il leur

serait possible. Ce voyant, Rodericus se consulta intérieurement, et, mû par un sentiment de pitié, non-seulement il leur permit de retourner en toute liberté dans leurs terres, mais il les tint quittes de toute rançon. Ceux-ci retournèrent joyeux dans leurs pays, le louant hautement dans leur reconnaissance pour cet acte de grande miséricorde, et sa noblesse et sa bonté, et promettant de le servir de tous leurs biens et avec les plus grands honneurs.

Rodericus vint au pays de Cæsaraugusta, en un lieu nommé Salarea, et demeura là deux mois. Il en sortit et vint à Daroca, où il resta fort longtemps; là se trouvaient des vivres en abondance et des troupeaux. Rodericus y fut atteint d'une grave maladie.

C'est alors que Rodericus envoya, avec des lettres, quelques-uns de ses hommes d'armes vers Almuzahen, roi de Cæsaraugusta. Ils le trouvèrent à Cæsaraugusta et lui remirent les lettres dont ils étaient porteurs. Dans cette ville, ils virent, assis à côté du roi , le comte Berengarius avec les plus nobles de ses soldats. Dès que le comte eut appris que ces gens étaient des envoyés et des soldats de Rodericus, il ordonna aussitôt qu'on les laissât venir vers lui et leur recommanda instamment de rapporter à Rodericus ce message : « Saluez de ma part, leur dit-il, mon ami Rodericus, et ne vous lassez pas de lui dire avec assurance que je veux être un vrai ami pour lui et que je désire l'aider en tous ses besoins. »

Les messagers, de retour auprès de Rodericus, déjà guéri et en bonne santé, lui rapportèrent avec soin ces paroles et tout ce dont les avait chargés le comte. Mais Rodericus, sans tenir compte de ce qu'on lui disait, nia qu'il fût aucunement son ami ni qu'il fût en paix avec lui. Ses soldats et ses chefs lui dirent : « Qu'est cela ? Quel mal vous fit jamais le comte Berengarius, que vous ne veuillez faire la paix avec lui ? Vous l'avez tenu en votre pouvoir, vaincu, dompté, mis en déroute, fait prisonnier ; vous lui avez pris

par votre vaillance tous ses trésors, toutes ses richesses, et vous ne voulez pas faire la paix avec lui? Ce n'est pas vous qui la lui demandez, c'est lui qui vous la demande. » Enfin il céda aux conseils de ses soldats et de ses chefs et s'engagea formellement à faire la paix avec lui. Les messagers revinrent aussitôt à Cæsaraugusta et rapportèrent avec soin au comte Berengarius et à ses nobles qu'il consentait à la paix. A cette nouvelle, le comte et les siens furent remplis de joie.

Alors le comte sortit de Cæsaraugusta et vint au camp de Rodericus; là se montrèrent bien établis entre eux la paix et l'amitié. Le comte plaça sous la protection et le pouvoir de Rodericus la partie de l'Espagne soumise à son gouvernement. Ensemble ils descendirent ensuite aux plus proches provinces maritimes. Rodericus établit son camp à Burriana, et Berengarius le laissa pour retourner en ses terres. Rodericus resta à Burriana dans le pays de Valence; c'est à Cepulla qu'il célébra la Pâque du Seigneur.

A cette époque il assiégea le château de Liria, peu distant de Valence; ses troupes reçurent en cet endroit une forte paye. Là, on lui apporta des lettres de la Reine, femme du roi Aldefonsus, et des lettres de ses amis. Elles lui apprenaient que le roi Aldefonsus voulait marcher contre les Sarrasins et leur faire une guerre acharnée. Déjà les Sarrasins s'étaient emparés de Grenade et de tout son territoire. Et c'était précisément la cause de l'expédition du Roi contre eux. Par ces lettres, ses amis lui conseillaient de laisser de côté toute autre préoccupation et d'aller à marches forcées rejoindre le Roi et son armée courant contre les Sarrasins. S'il pouvait faire cette guerre avec le Roi, renforcer l'armée royale en y joignant la sienne, sans aucun doute il regagnerait par ce moyen l'amour et la faveur du Roi.

Se conformant aux conseils de ses amis, il abandonna aussitôt le château de Liria, qui, pressé de toutes parts au-

tant par la faim et la soif que par les armes, était sur le point de se rendre. Avec toute son armée, il courut après le Roi à longues journées. Il l'atteignit sur le territoire de Cordoue, en un lieu nommé Marthos.

A la nouvelle de l'arrivée de Rodericus, le Roi sortit à sa rencontre et le reçut en ami et avec beaucoup d'honneur. Tous deux ensemble s'approchèrent donc de la ville de Grenade. Le Roi fit planter et disposer toutes ses tentes en un lieu montagneux nommé Libriella. Rodericus se mit dans la plaine au lieu même où était auparavant le camp du Roi, pour se distinguer du camp royal et le protéger : cela déplut fort au Roi.

Alors le Roi, poussé par la jalousie, dit aux siens : « Voyez et considérez quelle injure, quel affront nous fait Rodericus. Aujourd'hui, après nous, il est arrivé d'une longue route, fatigué et comme épuisé ; maintenant voilà qu'il nous précède et fixe ses tentes en avant des nôtres. » La plupart, pleins d'envie, répondirent au Roi qu'il disait vrai, et blamèrent hautement Rodericus devant le Roi de sa grande présomption.

Le Roi resta six jours en ce lieu. Juzef, roi des Moabites et des Sarrasins, n'osant attendre le roi Aldefonsus ni combattre avec lui, dans sa frayeur et sa crainte du Roi, s'enfuit avec son armée et s'éloigna du pays. Lorsque le roi Aldefonsus sut de manière certaine que Juzef, le roi des Sarrasins, s'était enfui par crainte de lui et avait quitté la contrée, il ordonna de revenir aussitôt à Tolède.

En revenant vers Tolède, il passa par un château nommé Ubeda et situé sur l'Alchevir (1). Rodericus ordonna aux siens que son camp fût disposé et fixé près du même fleuve. Là encore, le Roi irrité, laissant les douces paroles, traita durement Rodericus : il l'accusa d'une foule de choses de toutes sortes, mais de choses fausses, et il s'emporta si

(1). Guadalquivir.

violemment contre lui, qu'il eut la pensée et même le dessein de s'emparer de sa personne. Rodericus s'en étant aperçu et s'en étant parfaitement assuré à certains signes, supporta patiemment tout ce qu'il y avait de blessant dans les paroles du Roi. Mais quand fut venue la nuit, Rodericus s'éloigna du Roi non sans crainte et revint aussitôt dans son camp. Un certain nombre de ses soldats l'abandonna alors pour passer au camp du Roi. Ils laissèrent donc Rodericus, leur seigneur, et se mirent au service du Roi.

Le Roi, irrité des excuses que donnait Rodericus pour se défendre des griefs qu'il lui imputait, et transporté de fureur, revint à Tolède avec son armée. Rodericus, très-affligé, revint aussitôt vers le territoire de Valence : le chemin se fit tristement et avec de grandes difficultés. Il demeura là fort longtemps. Dans ce lieu, il releva, par de nombreuses et solides constructions fortifiées, un château du nom de Pennacatel, que les Sarrasins avaient complétement détruit. Il l'entoura en outre d'un mur infranchissable et solidement construit. Il garnit ce château d'un grand nombre de soldats et de gens de pied de toutes armes; il l'emplit en grande abondance de pain, de vin, de viande et de toutes sortes de vivres.

Au sortir de là, il descendit à Valence, puis à Morella, où il ne resta que peu de jours. Là il célébra avec solennité le jour de la Nativité du Seigneur. C'est dans ce lieu que vint à lui certain individu, qui promit de lui livrer en secret le château de Borga, voisin de Cutela. Cette expédition lui plut, et il se mit aussitôt en marche avec ses gens vers le château de Borga. Soudain il lui arriva un messager d'Almuzahen, roi de Cæsaraugusta. Ce messager lui apprit que son maître était vivement pressé et mis en péril par le roi d'Aragon, Sanctius. Après le départ de cet envoyé, Rodericus vint de nuit jusqu'auprès de Cæsaraugusta avec quelques-uns des siens. Là, il s'assura que celui qui s'était engagé à lui livrer Borga l'avait trompé. Cependant il ne voulut par retourner

à son camp et demeura au lieu même où il se trouvait. Les notables et les principaux habitants de Cæsaraugusta vinrent l'y trouver. Par toutes sortes de supplications, ils lui demandèrent de consentir à lier amitié et à faire la paix avec leur roi. On fit tant, qu'Almuzahen et Rodericus eurent une entrevue et affermirent entre eux la plus durable amitié.

Alors Rodericus s'avança jusqu'à Cæsaraugusta avec son armée : il y passa le fleuve et plaça son camp au lieu nommé Fraga. A cette nouvelle, le roi Sanctius d'Aragon et le prince son fils donnèrent des ordres pour le rassemblement d'une immense armée. Cette armée rassemblée, le roi ordonna aussitôt de planter les tentes en un lieu du nom de Gorreia. Le roi et son fils envoyèrent alors à Rodericus des messagers de paix, chargés d'une mission d'amitié et d'alliance. Dès qu'il en fut informé par leurs paroles, Rodericus les reçut avec honneur et d'un visage joyeux, et leur répondit qu'il ne demandait qu'à faire paix et amitié avec le roi Sanctius et son fils. Le roi Sanctius, son fils et Rodericus, s'étant réunis en une entrevue, convinrent de former entre eux une paix et une amitié qui les lierait de nœuds indissolubles. Pour l'amour de Rodericus et à sa prière, le roi Sanctius signa aussi la paix avec Almuzahen. Ainsi s'arrangèrent-ils amicalement par la médiation et l'aide de Rodericus. Cela fait, le roi Sanctius retourna sans délai dans son royaume. Quant à Rodericus, il demeura quelque temps à Cæsaraugusta, auprès du roi Almuzahen, dans les plus grands honneurs.

Il sortit enfin de Cæsaraugusta et, accompagné d'une immense armée, entra sur les terres de Calagurra (1) et de Naxera, qui se trouvaient dans le royaume du roi Aldefonsus et étaient soumises à son empire. Il s'empara d'abord, non sans rudes combats, d'Alberith et de Lucronium.

(1) Calahorra.

Immense, affligeant, pitoyable fut le massacre; cruel, aveugle, irrémédiable fut le vaste incendie dont il promena la flamme dévorante par toutes ces terres. Tout le pays fut ravagé par un pillage avide et sans pitié; il fut détruit, dépouillé de ses richesses, de ses trésors, de tout ce qui pouvait faire butin. Rodericus garda tout en son pouvoir. Sortant de cet endroit avec des troupes nombreuses, il parvint au château d'Alfarus, qu'il attaqua vigoureusement et força bientôt.

Des messagers de Garsia Ordoniz et de tous ses parents vinrent le trouver en ce lieu pour lui redire, au nom du comte et de tous ses parents, qu'il ne tardât pas plus de sept jours à s'éloigner; que s'il refusait, le comte et ses parents n'hésiteraient pas à le combattre. Il leur répondit gaiement qu'il attendrait sept jours le comte et tous ses parents, et que volontiers il combattrait contre eux. Le comte Garsias Ordoniz rassembla donc tous ses parents et les puissants, seigneurs et princes, qui commandaient en sa terre, qui s'étendait de la ville nommée Zamora jusqu'à Pampelune. Ayant aussi rassemblé une armée innombrable d'hommes d'armes et de fantassins, le comte parvint avec cette multitude de gens jusqu'au lieu nommé Alberith. Mais, craignant et redoutant de s'avancer davantage et d'engager le combat avec Rodericus, sans hésiter il retourna épouvanté, avec son armée, de ce lieu dans sa terre.

Rodericus, sans plus bouger qu'un roc, les attendit intrépide et joyeux jusqu'au septième jour, suivant la convention. Alors on lui rapporta en un récit fidèle que le comte et tous ceux qui l'accompagnaient s'étaient désisté de cette guerre qu'ils avaient promise, qu'effrayés d'un combat contre lui ils étaient retournés en leur pays, qu'ils s'étaient dispersés et avaient laissé Alberith désert et sans garnison. Calagurra et toute la contrée dévastée par Rodericus relevait de son ennemi le comte Garsias, vassal du roi Aldefonsus. A cause de son inimitié avec le comte et pour son

déshonneur, Rodericus brûla par l'incendie le pays dont nous parlons, le dévasta et, pour ainsi dire, l'anéantit.

Rodericus, à la nouvelle que le comte et ses gens étaient rentrés dans leurs domaines et avaient laissé Alberith privé de garnison, sortit avec son armée d'Alfarus et se rendit à Cæsaraugusta. Il y passa de longs jours dans les plus grands honneurs. Dans tout ce qui, du pays, n'était pas soumis à la domination d'Almuzahen, il se chargea du soin des vendanges et vendangea.

Il sortit avec son armée et se mit à prendre le chemin de Valence. Chemin faisant, il rencontra un courrier qui lui annonça que des tribus barbares de Sarrasins s'étaient jetées sur l'orient de l'Espagne, l'avait cruellement ravagé, qu'elles étaient arrivées jusqu'à Valence et s'en étaient emparées. Pour comble de malheur, ces peuples barbares avaient pu, grâce à la trahison du roi de Valence Alcadir, massacrer tous les habitants de la ville, et ils continuaient à agir de la sorte. A cette nouvelle, Rodericus s'achemina vers la place de Cepulla et y mit aussitôt le siége. S'il ne fut arrivé en ce moment, ces peuplades sauvages se fussent emparées de l'Espagne entière jusqu'à Cæsaraugusta et Lerida. Après avoir vigoureusement assiégé le château de Cepulla, il parvint à s'en rendre maître. Au même lieu il fonda une ville, la construisit, l'entoura de fortifications et de tours de guerre. Beaucoup de gens vinrent des villes voisines pour la peupler et y demeurer. Les habitants de Valence, qui avaient échappé à la mort, étaient soumis à ces barbares, qu'on nommait Moabites, vivaient sous leur domination et mêlés à eux.

Au mois de juillet, au moment où l'on est sur le point de récolter les moissons, Rodericus vint placer son camp près de Valence. Il fit manger leurs moissons aux chevaux et détruire les maisons hors la ville. A cette vue, les habitants de Valence lui envoyèrent des messagers pour le prier et le supplier de rester en paix avec eux et de laisser

les Moabites demeurer avec eux. Mais lui ne voulut en aucune façon de cette paix, à moins qu'ils se séparassent des Moabites et les rejetassent entièrement de la ville. Ils n'en voulurent rien faire et s'enfermèrent dans leurs murailles. Rodericus attaqua si vivement la partie de Valence nommée Villanova, qu'il la prit bientôt et la dépouilla complétement de tout ce qui s'y trouva de richesses et de trésors. Cependant il attaqua et prit une autre partie de la ville qu'on appelait Alcudia. Ceux qui habitaient cet endroit se soumirent et se livrèrent aussitôt à son pouvoir et à son gouvernement. Rodericus rétablit en leurs demeures ceux qui s'étaient soumis et leur rendit tous leurs biens avec la liberté. Ce que voyant, les autres habitants de Valence furent fort ébranlés. Aussitôt, suivant les volontés de Rodericus, ils chassèrent de leur ville les Moabites et se soumirent à son empire. Rodericus accorda à ces tribus barbares la liberté de s'établir jusqu'à Denia, à condition qu'elles resteraient en paix et vivraient tranquilles.

Peu auparavant, Juzef lui avait expédié des lettres, où il lui interdisait formellement d'oser, en aucune façon, entrer sur les terres de Valence. En la recevant, Rodericus se montra fort irrité. Enflammé d'une colère furieuse, il se répandit contre lui en paroles de mépris et en injures, et envoya des lettres aux seigneurs et ducs des Espagnes, dans lesquelles il leur apprenait que Juzef, par crainte de lui, n'osait traverser la mer et venir à Valence. Dès que Juzef fut informé de cela, il ordonna de rassembler aussitôt une armée immense et innombrable, et pressa beaucoup pour qu'on lui fît passer la mer sans délai.

Cependant Rodericus tint ce discours aimable aux habitants de Valence : « Hommes de Valence, bien volontiers je vous accorderai une trêve et un délai jusqu'au mois d'août. Si pendant ce temps Juzef arrive, s'il vous porte secours, me chasse vaincu de ces terres, et vous délivre de mon pouvoir, servez-le et restez sous sa domination. Mais

s'il ne parvient pas à faire tout cela, rendez-moi hommage et soyez miens. »

Ces paroles plurent universellement aux gens de Valence. Ils envoyèrent aussitôt des lettres à Juzef et à tous les ducs des Espagnes, qui étaient sous la domination de Juzef. Dans ces lettres, ils les priaient de venir à Valence avec une armée immense pour les délivrer de l'empire et des mains de Rodericus. Que s'ils le pouvaient faire de là au mois d'août, eux refuseraient de se soumettre au pouvoir de Rodericus, et qu'ils se tinssent bien assurés que tous les services dont ils auraient besoin leur seraient rendus.

Cependant Rodericus laissa Valence libre et paisible, et vint avec son armée à Pinnacatel; jusqu'à Belliena tout le pays et la contrée environnante fut mise au pillage. Il s'empara de nombreux captifs, de beaucoup de dépouilles et de vivres en abondance. Il envoya tout à Pinnacatel, et laissant en ce lieu son immense butin, revint aussitôt au territoire de Valence.

Il en sortit bientôt et monta jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux terres d'Albarracin, qui avaient manqué à lui payer les tributs. Il s'empara de tout ce qu'il trouva de vivres en cette terre et le fit transporter à Cepulla. Lui-même revint en cette ville chargé de butin.

Le mois d'août passé, les habitants de Valence apprirent, par des rapports certains, que Juzef, avec une armée considérable de Moabites, venait leur porter secours et les délivrer de la domination de Rodericus. Aussitôt ils rompirent le pacte qu'ils avaient conclu avec Rodericus, et, peu soucieux de la foi des traités, se posèrent de toutes manières en ennemis et en rebelles. Rodericus, parfaitement informé du fait, vint avec colère mettre le siége devant Valence; de tous côtés il la pressa sans pitié par de furieuses attaques. Bientôt grande devint la famine dans la ville.

Sur ces entrefaites, l'armée des Moabites approcha de

Valence à marches rapides pour lui porter secours. Mais, troublée par la crainte de Rodericus, jetée dans la plus grande frayeur, elle n'osa pas lui livrer bataille, et, profitant pour s'enfuir des ombres de la nuit, regagna son pays pleine de confusion.

Rodericus, dont ce n'était pas la coutume, resta longtemps devant Valence, l'entourant de tous côtés. Enfin, après beaucoup de courage et de constance, il l'emporta vaillamment à la pointe de l'épée. Il y trouva et prit des trésors magnifiques et incalculables : des monceaux immenses d'or et d'argent, un nombre infini de bijoux précieux, de pierreries rehaussées d'or, d'ornements de toutes sortes, de vêtements de soie brochés d'or. Il s'acquit tant et de si beaux trésors en cette ville, que lui et tous les siens devinrent riches et opulents au delà de tout ce qu'on pourrait dire.

Juzef, le roi des Moabites, à la nouvelle que Rodericus s'était emparé de Valence par son audace guerrière et qu'il l'avait mise au pillage, Juzef fut vivement affligé. Après avoir pris conseil des siens, il nomma chef en Espagne un membre de sa famille, le fils de sa sœur, nommé Mahumeth. Il l'envoya à la tête d'une multitude infinie de Barbares, de Moabites et d'Ismaélites, habitant toutes les parties de l'Espagne, pour assiéger Valence et lui amener Rodericus, prisonnier et enchaîné de chaînes de fer. Arrivés en un lieu nommé Quartum, distant de quatre milles de la ville de Valence, ils y fixèrent leur camp. Tous les habitants de la contrée environnante vinrent aussitôt à eux avec des vivres en abondance qu'ils leur donnèrent ou leur vendirent. Cette armée comptait presque cent cinquante mille soldats (1) et trente mille hommes de pied.

Rodericus, à la vue de cette immense multitude venue

(1) Il y a dans le texte le mot *milites*, opposé à *pedites*. Ce n'est pas la première fois que ce fait se présente, et je serais tenté de

pour le combattre, ne fut pas peu étonné. Cette effroyable armée de Moabites resta dix jours et dix nuits devant Valence. Chaque jour ils tournaient autour, vociférant et poussant des clameurs discordantes, le plus souvent jetant des flèches sur les tentes de Rodericus et des siens, et les pressant avec le plus grand acharnement. Mais Rodericus se soutenait, et soutenait les siens par l'ardeur ordinaire de son courage, et suppliait, par ses dévotes prières, le Seigneur Jésus-Christ de lui prêter son divin secours. Certain jour que les Sarrasins hurlaient comme d'ordinaire, entourant la ville d'attaques et de clameurs, et qu'ils s'imaginaient être bien près de s'en emparer par la force, Rodericus, l'invincible guerrier, se confiant de toute son âme dans la clémence du Seigneur, sortit vaillamment avec ses gens en armes : ils poussaient des cris et effrayaient leurs ennemis par leur fureur et leur audace. Il se précipita donc sur eux : un immense combat s'engagea; mais avec l'aide divine, les Moabites furent entièrement vaincus.

Ainsi Dieu lui accorda-t-il sur eux la victoire et le triomphe. Vaincus, ils tournèrent le dos et prirent la fuite. Une multitude d'entre eux périt par le glaive. Les autres furent pris avec leurs propres femmes et leurs enfants, et conduits au camp de Rodericus. Les Chrétiens s'emparèrent de leurs tentes et de leur campement. Ils y trouvèrent des richesses immenses en or, en argent, en vêtements précieux : tous ces trésors, ils les pillèrent entièrement. Rodericus et tous les siens furent enrichis ; ils possédaient à souhait de l'or, de l'argent, des vêtements de prix, des chevaux, des palefrois, des armes de toutes sortes, des vivres en abondance et des trésors incalculables. Cette victoire arriva en l'an MCXXXII (1).

croire, avec le P. Risco, le savant éditeur et commentateur de la *Chronique latine*, que ce mot *milites* signifie presque toujours *cavaliers* et même *chevaliers*.

(1) De notre ère 1092.

A la suite de ce triomphe, Rodericus s'empara du château, nommé Olokabet. Il trouva là un magnifique trésor, qui avait appartenu jadis au roi Alcadir : il en fit le partage avec bonne foi entre tous les siens. Il prit encore une autre place du nom de Serra.

Alors mourut le roi d'Aragon, Sanctius, de bonne mémoire. Après une vie de cinquante-deux ans, il alla se rejoindre au Christ et son corps fut enseveli avec honneur dans le monastère de Saint-Jean de la Peña.

Après sa mort, son fils Pierre fut fait roi au trône d'Aragon. Tous les seigneurs de son royaume se réunirent en assemblée et lui dirent : « Nous supplions votre Majesté, grand roi, de bien vouloir écouter notre conseil : nous croyons, en effet, ce conseil utile et salutaire. Liez-vous d'amitié et d'affection avec Rodericus Campidoctus. Tel est le conseil que nous vous donnons avec franchise. »

La pensée de ses grands plut beaucoup au Roi, et Pierre expédia aussitôt des envoyés vers Rodericus pour lui demander une entrevue. Les envoyés dirent à Rodericus : « Notre seigneur le roi d'Aragon nous a envoyés vers vous pour obtenir une rencontre où vous puissiez amicalement, entre vous, établir la paix et la plus solide affection. Vous vous uniriez pour combattre vos ennemis et vous soutiendriez pour la défense. » Ce qui plut à Rodericus ; il leur répondit qu'il le ferait volontiers.

Bientôt le roi Pierre descendit au bord de la mer en un lieu nommé Mont-Ornes. Rodericus sortit de Valence et le rejoignit à Burriana. Là, ils eurent ensemble une entrevue, ils établirent la paix entre eux d'une façon inébranlable et convinrent qu'ils s'aideraient l'un l'autre avec franchise et bonne volonté contre tous leurs ennemis. Après quoi le roi revint aussitôt en sa terre. Il prit telles dispositions que son royaume pût vivre tranquillement sous une bonne justice et protégé par les lois. Rodericus, de son côté, revint vers Valence.

Quelque temps après, le roi Pierre vint à Valence avec son armée pour aider son ami Rodericus. Celui-ci le reçut avec les plus grands honneurs. Ayant donc réuni leurs armées, l'un et l'autre sortirent de Valence et se dirigèrent vers la place de Pinnacatel pour y envoyer des vivres et l'approvisionner d'une façon suffisante.

Quand ils approchèrent de la ville de Hativa, Mahumeth, neveu du roi Juzef, sortit à leur rencontre avec une immense armée de Moabites et d'Ismaélites, composée de trente mille soldats de toutes armes, dans l'intention de leur livrer bataille. Ce jour-là les Ismaélites et les Moabites n'engagèrent pas le combat, et restèrent toute la journée sur les hauteurs, criant et vociférant. Le roi Pierre et Rodericus approvisionnèrent largement Pinnacatel de tout ce qu'ils trouvèrent de vivres dans le pays et y envoyèrent aussi le butin conquis. Cependant, vers midi, ils descendirent ensemble vers la mer et fixèrent leur camp auprès de Beyre. Le jour suivant, Mahumeth, avec une multitude innombrables de Moabites, d'Ismaélites et toutes nations barbares, se prépara à engager le combat. En ce même lieu se trouvait une haute montagne qui paraissait s'étendre sur une longueur d'une cinquantaine de stades. C'est sur cette montagne qu'était le camp des Sarrasins. De l'autre côté était la mer, d'où des vaisseaux ismaélites et moabites en grand nombre attaquaient les Chrétiens à coups de flèches. Du côté de la montagne on les combattaient avec toutes les autres armes. A cette vue, les Chrétiens ne furent pas peu effrayés : la terreur était parmi eux. Rodericus, les voyant tremblants et irrésolus, monta sur-le-champ à cheval et, couvert de ses armes, se mit à parcourir l'armée chrétienne en les rassurant et leur disant ces paroles : « Écoutez-moi, mes très-chers et très-aimables compagnons. Soyez forts et terribles dans le combat; montrez-vous hommes. Ne craignez rien, ne redoutez pas toute cette multitude, car aujourd'hui Notre-Seigneur Jésus-Christ les livrera en nos

mains et en notre pouvoir. » Vers le milieu du jour, le roi et Rodericus avec toute l'armée des Chrétiens se précipitèrent contre eux, et les combattirent de leurs armes et par de hardis efforts. Enfin, aidés par la bonté de Dieu, ils les vainquirent en guerriers et les mirent en fuite. Les uns furent tués par l'épée, les autres tombèrent dans les eaux. La plus grande partie fut submergée dans la mer, en fuyant, et noyée. Les Sarrasins ainsi vaincus et massacrés, les Chrétiens vainqueurs mirent au pillage toutes leurs provisions. A la suite de cette victoire, ils reçurent une large part de toutes leurs dépouilles qui consistaient en or, en argent, en chevaux, en mules, en armes de choix et autres richesses. Ils glorifièrent Dieu avec toute la dévotion de leur cœur du succès qu'il venait de leur accorder.

Après un triomphe si mémorable et si glorieux, le roi Pierre et Rodericus, louant Dieu avec leurs armées, revinrent à Valence. Ils restèrent peu de jours en cette ville. Tous deux en sortirent et se dirigèrent contre des rebelles qui s'étaient établis au château du Mont-Ornes, situé sur le territoire du Roi. Ils les assiégèrent aussitôt et, après quelques rudes attaques, les rangèrent au pouvoir du roi. Cela fait, le roi rentra joyeux en son royaume, et Rodericus revint à sa ville de Valence.

Certain jour Rodericus sortit de la ville pour examiner et surveiller ses ennemis. Tandis qu'il faisait chemin, un nommé Alcayth Abulphatab sortit de Xativa et entra dans Mur-Vieux (1). Rodericus en fut informé, il courut contre lui, le suivit et l'enferma enfin dans la place qu'on nomme Almenara. Il assiégea la ville et, pendant trois mois, l'attaqua vigoureusement. Au bout de ce temps, il s'en empara. Tous les hommes qu'il y prit, il les laissa retourner libres

(1) *Murus vetulus*, dit le latin; *Murviedro*. Cette même ville se trouve, dans d'autres chroniques, nommée *Murus vetus*, *Morbedro*, *Monviedro*, etc.

chez eux. Il fit élever en ce lieu un autel et une église au Seigneur, en l'honneur de la très-sainte Vierge Marie.

Tout ainsi arrangé par la grâce de Dieu, Rodericus sortit avec sa milice d'Almenara, disant et feignant vouloir aller à Valence, tandis que dans son cœur il avait secrètement décidé qu'il attaquerait Mur-Vieux et l'assiégerait. Alors, étendant les mains, il adressa au Seigneur cette prière : « Dieu éternel, qui savez toutes choses avant leur accomplissement, et pour que rien ne reste caché, vous savez, Seigneur, que je n'ai pas eu dessein d'entrer à Valence, avant d'avoir, avec le secours de votre puissance, obtenu Mur-Vieux par un siége, des combats et l'audace du glaive. Je voulais, en cette ville ainsi conquise, devenue, par un don de votre bonté, notre possession et relevant de notre empire, vous faire célébrer, comme un seul vrai Dieu, une messe d'actions de grâces. » Après avoir parlé de la sorte, il mit aussitôt le siége devant la place de Mur-Vieux. Il fit pleuvoir sur elle des épées, des flèches, des traits, des projectiles et des armes de toutes sortes, et empêcha complètement et la sortie et l'entrée du château.

Les défenseurs de la place et les habitants, se voyant attaqués, pressés, refoulés de tous côtés, se dirent entre eux : « Que ferons-nous dans cette extrémité ? Ce tyran de Rodericus ne nous permettra, en aucune façon, de rester et de vivre dans ce château : il fera de nous ce qu'il fit récemment des habitants de Valence et d'Almenara, qui ne purent lui résister. Examinons donc ce qu'il nous faut faire, car bien certainement nous ne tarderons pas à mourir de faim, nous, nos femmes, nos fils et nos filles. Personne ne pourra échapper de ses mains. »

Ayant appris cela, Rodericus se mit à les presser plus hardiment et plus vivement encore qu'il n'avait accoutumé de le faire : il les bloqua aussi strictement que possible. Se sentant, se voyant dans une telle détresse, ils crièrent à Rodericus ces paroles : « Pourquoi nous accablez-vous de

maux si grands et si insupportables ? Pourquoi nous tuez-vous avec vos lances, vos flèches et vos épées ? Laissez s'amollir, s'adoucir votre cœur, et prenez pitié de nous. Tous nous vous supplions de nous accorder, par pitié, un armistice de quelques jours. Pendant ce temps, nous enverrons des courriers à notre Roi et à nos seigneurs, pour qu'ils viennent à notre secours. Mais si en temps convenu nul n'arrive qui nous puisse arracher à vos mains, nous serons vôtres et nous vous servirons. Sachez donc une chose bien certaine, c'est que la ville de Mur-Vieux a tant de renom et tant de gloire dans la mémoire des peuples, que nous ne vous la céderons pas de sitôt. Sachez bien qu'avant de vous la livrer sans armistice, tous, sans hésitation, nous préférerions la mort. Que tout soit interrompu entre nous, vous deviendrez le maître ensuite. » Rodericus, ayant bien réfléchi qu'aucun armistice ne leur servirait de rien, leur accorda trente jours.

Cependant les gens de Mur-Vieux envoyèrent leurs messagers au roi Juzef, aux Moabites, au roi Aldefonsus, à Almuzahem, roi de Cæsaraugusta, au roi Albaracin et au comte de Barcelone : ils les priaient de ne pas manquer de leur porter secours avant trente jours ; s'ils manquaient à le faire, les trente jours écoulés, ils livreraient sans hésitation la ville à Rodericus et, dans la suite, le serviraient fidèlement comme leur seigneur.

Quand le roi Aldefonsus eut vu et entendu les messagers de Mur-Vieux, ils leur répondit en ces termes : « Soyez bien certains que je ne vous secourrai pas, car je préfère voir la ville de Mur-Vieux au pouvoir de Rodericus plutôt qu'en celui d'aucun roi Sarrasin. » Les messagers, à ces paroles, revinrent chez eux sans répliquer.

Almuzahem répondit ainsi aux messagers envoyés à Cæsaraugusta : « Allez, et augmentez vos forces autant qu'il vous sera possible : soyez intrépides dans votre résistance lorsqu'il viendra vous assaillir. Rodericus est un

homme de tête, un guerrier de grand courage, et certainement invincible; aussi je craindrais fort d'engager une lutte avec lui. » Peu de temps avant, Rodericus lui avait envoyé des messagers pour lui dire : « Saches bien, Almuzahem, que si tu essaies de venir avec ton armée contre moi et d'engager une guerre avec moi, toi et tes nobles, morts ou prisonniers, vous n'échapperez pas de mes mains. » Ainsi retenu par crainte de Rodericus, il n'osa se mettre en marche.

Le roi Albarracin dit aux envoyés qui lui étaient présentés à ce sujet : « Augmentez vos forces le plus que vous pourrez et tâchez de lui résister ; pour moi, je ne puis vous porter secours. »

Les Moabites répondirent aux messagers adressés à eux : « Si notre roi Juzef veut venir, nous tous nous l'accompagnerons, et volontiers nous vous porterons secours; mais sans lui, au contraire, nous n'oserions point combattre Rodericus. »

Le comte de Barcelone, qui avait reçu d'eux une forte somme, répondit aux messagers à lui envoyés : « Sachez que je ne me hasarderai pas à combattre Rodericus, mais je ferai diligence, j'entourerai son château nommé Aurepensa, et tandis qu'il viendra vers moi, et s'efforcera de me combattre, vous, de votre côté, profitez de ce temps pour introduire dans votre ville des vivres en quantité suffisante. »

Le comte, suivant sa promesse, assiégea le château. Rodericus, à cette nouvelle, ne s'émut pas plus que s'il n'y avait rien et refusa d'aller secourir son château. Cependant certain soldat dit au comte, tandis qu'il se tenait autour de la place : « Très-noble comte, j'ai appris de source certaine que Rodericus s'avançait contre vous et qu'il voulait vous livrer bataille. » En entendant ces mots, sans chercher à savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette affirmation, le comte abandonna aussitôt le siége du château et s'enfuit à sa terre par crainte de Rodericus.

Les trente jours de trêve écoulés, Rodericus dit aux Barbares qui étaient au-dedans du château de Mur-Vieux : « Que tardez-vous à me livrer la ville ? » Ceux-ci lui répondirent avec artifice : « Les seigneurs messagers que nous avons envoyés ne sont pas de retour vers nous ; c'est pourquoi nous supplions tous Votre Seigneurie de nous donner encore un peu d'armistice. » Rodericus pensa aussitôt que ces discours n'étaient que ruse et tromperie ; il savait parfaitement qu'ils ne parlaient ainsi par feinte que pour avoir un peu plus de temps, mais il leur dit : « Afin qu'il soit clair aux yeux de tous les hommes que je ne crains aucun de vos rois, je vous accorde encore douze jours de suspension d'armes. Mais après ces douze jours, je vous le dis en vérité, si vous ne me livrez pas immédiatement le château, je brûlerai par le feu tous ceux de vous que je pourrai prendre, ou je les ferai périr par le glaive après de longs tourments. »

Le jour désigné arriva, et Rodericus dit aux assiégés : « Pourquoi mettre tant de retards ? Pourquoi ne pas me livrer le château que vous m'avez promis ? » Ils répondirent : « Voici la fête que vous nommez Pentecôte : elle est proche. En ce jour de fête, nous vous livrerons entièrement notre château, car nos Rois ne veulent pas nous secourir. Vous pourrez entrer ici avec les vôtres en toute sûreté et agir à votre guise. » Mais Rodericus leur dit : « Non, certes, je n'entrerai pas dans votre château le jour de la Pentecôte, mais je vous donne encore une trêve jusqu'à la fête de saint Jean. Pendant ce temps prenez vos femmes, vos enfants, vos filles, vos vivres, et avec tous vos biens allez-vous-en tranquilles où vous voudrez. Videz donc le château, et laissez-le moi libre de tout encombrement. Quant à moi, par bonté, je n'entrerai dans la place qu'à la Nativité de saint Jean-Baptiste. » Pour tant de bienveillance et de commisération, les Sarrasins lui rendirent de nombreuses et sincères actions de grâces.

A la Nativité de saint Jean-Baptiste, Rodericus envoya en avant ses soldats pour entrer au château, avec ordre exprès de monter et de pénétrer dans la place. Ceux-ci s'y rendirent aussitôt, et, étant parvenus au sommet des murs, dans leur allégresse, ils rendirent grâces à Dieu. Bientôt Rodericus entra lui-même au château et, par une pieuse pensée, voulut qu'aussitôt on y célébrât la messe et qu'on offrît les présents. Il fit en sorte que l'on construisît une église de saint Jean. Il ordonna aux soldats de garder avec soin les portes de la ville, les fortifications des murs, et tout ce qu'il y avait au-dedans de la ville et du château. Dans ce château, tout dépouillé qu'il était, ils trouvèrent encore de grandes richesses.

Quelques Sarrasins, habitants de Mur-Vieux, restaient encore dans la ville. Trois jours après la prise de la place, Rodericus leur dit : « En ce moment, je vous ordonne de me rendre tout ce que vous avez enlevé soit à ces hommes, soit, — et c'est ce qui me blesse, — soit ce que vous avez fait passer aux Moabites, non sans honte ni dommage pour moi. Si vous ne consentez à le faire, soyez bien assurés qu'on vous jettera dans un cachot et que vous serez impitoyablement rivés à des chaînes de fer. » Comme ils ne voulurent pas rendre ce qu'on leur demandait, dépouillés de leurs richesses et chargés de chaînes, ils furent sans délai dirigés vers Valence par ordre de Rodericus.

Après ces événements, Rodericus lui-même vint à Valence. Du temple des Sarrasins, qu'ils nommaient mosquée, il fit faire, par un travail remarquable et brillant, une église en l'honneur de la Vierge sainte Marie, mère de notre Rédempteur. Il offrit à l'église un calice d'or, de cent cinquante marcs, qu'il avait. Il donna encore à la même église deux cithares aux cordes fort précieuses faites d'or et de soie; depuis, dans Valence, on n'en vit jamais de semblables. Alors ils célébrèrent la messe dans cette même église, l'âme dévote, par des actions de grâces mélodieuses

et par des accords très-suaves et très-doux de leurs voix en chœur : là ils célébrèrent, dans l'allégresse de leur âme, notre Rédempteur, Seigneur Jésus-Christ, auquel appartient honneur et gloire en union du Père et du Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles : Ainsi soit-il.

Raconter une à une toutes les guerres que fit Rodericus avec ses compagnons, toutes les victoires qu'il y remporta, combien de villes, grandes et petites, portant en sa main puissante le glaive ou tout autre arme, il pilla et détruisit complétement, pourrait sembler trop long et tournerait peut-être en dégoût au lecteur. Mais autant que l'a pu notre faible science, elle a raconté ses faits dans un style rude et avec la plus grande véracité.

Tant que Rodericus vécut en ce siècle, il obtint toujours une noble victoire sur les adversaires qui osaient se mesurer à lui, et jamais il ne fut vaincu par personne. Rodericus mourut à Valence, en l'an MCXXXVII, au mois de juillet (1).

Après sa mort, sa femme demeura tristement à Valence avec de nombreuses compagnies de soldats et d'hommes de pied.

A la nouvelle de sa mort, tous les Sarrasins qui habitaient les côtes de la mer, ayant réuni une armée assez nombreuse, vinrent aussitôt contre Valence, l'attaquèrent de tous côtés, et la tinrent assiégée pendant sept mois. La femme, veuve d'un tel mari, se voyant pressée de toutes parts jusqu'à la dernière extrémité, et ne trouvant aucune cause de consolation au milieu de son infortune, envoya en hâte l'évêque de la ville au roi Aldefonsus, pour le prier de consentir, par un sentiment de pitié, à secourir sa détresse. A cette nouvelle, le Roi, avec son armée, se porta d'une marche rapide sur Valence. La malheureuse femme de Rodericus, lui baisant les pieds, le reçut avec la plus grande

(1) Le *Poëme du Cid* et l'*Histoire générale* indiquent le mois de mai.

joie et le supplia de la secourir et de secourir en même temps tous les Chrétiens qu'elle avait avec elle. Le Roi, considérant que la ville semblait éloignée de son royaume et ne voyant parmi les siens personne qui pût la garder et la défendre contre les Sarrasins, ramena avec lui en Castille l'épouse de Rodericus et le corps de son mari, et tous les Chrétiens qui se trouvaient là avec leurs richesses et leurs provisions. Quand tous furent sortis de la ville, le Roi voulut qu'on la brûlât. Il parvint à Tolède avec tout ce monde.

Les Sarrasins, qui s'étaient enfuis à l'approche du Roi et avaient abandonné la ville assiégée, après le départ du Roi, entrèrent dans la ville, quoique brûlée par l'incendie. Ils la peuplèrent, ainsi que son territoire, et depuis lors ne la reperdirent plus.

La femme de Rodericus et ses anciens soldats apportèrent le corps de Rodericus au monastère de Saint-Pierre de Cardeña, et là, ayant fait au monastère de beaux dons pour le repos de son âme, l'ensevelirent avec honneur.

CHRONIQUE RIMÉE

. . . . . .

. . . . . .

Le plus jeune fils de Layn Calvo, que l'on appelait Diègue Laynez, ayant eu guerre contre le roi et les hommes de Léon, poussa jusqu'à Saldaña.

Longtemps après, le roi Sanche Abarca vint à mourir, et le pays en fut dans l'affliction. Ce roi mourait en laissant après lui trois fils. Les Léonais se déclarèrent pour Alphonse l'ainé; don Garcie, le second, commanda à la Navarre; les Castillans et les fils de Layn Calvo prirent don Ferdinand, le dernier, pour leur seigneur, et lui baisèrent la main.

Celui-ci fit la guerre à ses frères; par lui, les Léonais furent vaincus et reçurent grand dommage auprès de Mansilla, à l'endroit où se trouvaient placées les frontières. Don Ferdinand ayant tué son frère don Alphonse, aussitôt le Léon et la Galice, jusqu'à Santiago, se donnèrent à lui.

Après quoi il alla semblablement faire la guerre en Navarre, et tua don Garcie, son frère, à Atapuesca. Aussitôt la Navarre se soumit à lui, et d'un autre côté l'Aragon.

Et alors il se proclama maître de l'Espagne jusqu'à Santiago et demanda si pour la Navarre il y avait quelque héritier. Élevèrent la voix l'infante doña Sanche, fille du roi don Sanche, et le gouverneur de la Navarre, et aussi l'infant don Ramire : il n'avait nul pouvoir, mais comme il était fils du roi don Sanche, pour que le royaume ne fût pas aliéné, don Ferdinand le lui donna.

Diègue Laynez s'était marié avec doña Theresa Nuñez, fille du comte Ramon Alvarez de Amaya, et petite-fille d'un roi de Léon, et il eut d'elle un fils qu'on appela le preux guerroyeur Ruy Diaz.

Tranquille restait le pays, car il n'y avait guerre d'aucun côté.

Le comte don Gomez de Gormaz fit dommage à Diègue Laynez, lui frappant ses bergers et lui dérobant son troupeau.

A Bivar est arrivé Diègue Laynez, à l'appel il est arrivé. Il a envoyé chercher ses frères et il chevauche tout hâtif.

Ils coururent à Gormaz, comme le soleil se levait. Ils brûlèrent le faubourg et pénétrèrent jusqu'au chemin de ronde.

Et ils emmenèrent ses vassaux et tout ce qui leur appartenaient; et ils emmenèrent tous les troupeaux qui allaient par la campagne; et ils emmenèrent à grande honte les lavandières qui, dans la rivière, étaient à laver.

Derrière eux sortit le comte avec cent chevaliers gentilshommes, défiant d'une voix forte le fils de Layn Calvo : « Laissez mes lavandières, fils de l'alcade bourgeois; car à nombre égal, vous ne m'attendriez point. » Ainsi dit-il, tant il est irrité.

Alors Pèdre Ruy Laynez, qui était seigneur de Faro : « Cent pour cent, contre vous, nous viendrons de bon gré, et à la distance du pouce. »

On convint par serment de se retrouver là, et à jour fixe. Ils lui rendirent les lavandières et les vassaux, mais ne lui

livrèrent pas le troupeau, car ils voulaient le garder pour ce que le comte avait enlevé.

Et les neuf jours comptés, ils ont chevauché en toute hâte.

Rodrigue, fils de don Diègue, et petit-fils de Layn Calvo, et petit-fils du comte Nuño Alvares de Amaya, et arrière-petit-fils du roi de Léon, comptait d'âge douze ans, et pas encore treize. Il ne s'était jamais vu à la bataille, mais déjà le cœur lui en rompait. Il se rangea dans les cents combattants, que son père l'ait ou non voulu.

Les cent sont arrivés, et ils s'apprêtent à combattre. Les camps sont rangés, et à combattre l'on commence. Parmi les premiers coups furent ceux de Rodrigue et du comte don Gomez. Rodrigue tua le comte, car celui-ci ne put lui résister.

A la suite des deux fils du comte, Fernand Gomez et Alphonse Gomez, Rodrigue s'élança, sans leur permettre de s'enfuir, les fit prisonniers et les emmena à Bivar.

Le comte avait trois filles, chacune d'elles à marier, et l'aînée était Elvire Gomez, la cadette Alphonsa Gomez, et la troisième, la plus jeune, Chimène Gomez. Quand elles surent que leurs frères étaient captifs et leur père mort, elles mirent longs et larges voiles, et robes brunes (on portait alors cette couleur pour le deuil, aujourd'hui on la porte en signe de joie). Elles sont sorties de Gormaz et s'en vont à Bivar.

Don Diègue les vit venir et sortit pour les recevoir.

« Quelles sont ces nonnes? Que viennent-elles me demander? »

— « Nous allons vous le dire, seigneur, car nous n'avons pas motif de vous le taire. Nous sommes filles du comte don Gormaz, et vous avez ordonné sa mort : vous nous avez pris nos frères, et vous les retenez ici. Voilà donc qu'étant femmes, il n'y a personne pour nous protéger. »

A cet instant don Diègue répondit : « Vous ne devez

point m'en accuser. Demandez vos frères à Rodrigue, s'il veut bien vous les donner. Pour moi, c'est au Christ que je le dis, cela ne saurait me chagriner. »

Rodrigue entendit ces mots et prit la parole :

« Vous avez mal fait, seigneur, de renier votre droit, car je suis votre fils et le fils de ma mère. Par charité, seigneur, que votre esprit songe à ces choses. Pour ce qu'a fait le père, les filles ne sont point coupables. Rendez à ces dames leurs frères, puisqu'elles ont d'eux si grand besoin. Vous devez, à leur égard, agir avec courtoisie. »

Alors don Diègue dit : « Fils, ordonnez qu'ils leur soient rendus. » On délivra les prisonniers, on les remit aux dames.

Quand ils se virent au dehors, en sûreté, ils commencèrent à dire : « Quinze jours de délai sont donnés à Rodrigue et à son père avant que nous venions les brûler, de nuit, dans leurs maisons de Bivar. »

Chimène Gomez, la plus jeune, de parler : « Du calme, mes frères, dit-elle, pour l'amour de la charité. Je vais aller à Zamora porter plainte au roi don Ferdinand, et vous resterez ainsi plus en sûreté, et lui vous donnera justice. »

Alors Chimène Gomez fit chevauchée : avec elle allaient trois damoiselles, et, en outre, des écuyers commis à sa garde.

Elle arriva à Zamora, où se trouvait la cour du Roi, et là, les yeux en pleurs, et demandant pitié : « Roi, je suis une dame malheureuse, ayez de moi compassion. De bonne heure je restai orpheline de la comtesse ma mère. Un fils de Diègue Laynez m'a fait beaucoup de tort, me prenant mes frères et me tuant mon père. A vous, qui êtes le Roi, je viens m'en plaindre. Seigneur, je vous en supplie, ordonnez qu'on me rende justice. »

Le Roi fut très-peiné, et il prit la parole : « En grand péril se trouvent mes royaumes; la Castille va se soulever contre moi, et si contre moi les Castillans se soulèvent, ils vont me faire beaucoup de mal. »

Chimène, l'entendant, fut lui baiser les mains : « Par grâce, seigneur, dit-elle, ne tenez point ma demande à mal. Et pour vous montrer que je veux la paix en Castille et dans vos autres royaumes, donnez-moi pour mari ce Rodrigue qui a tué mon père. »

Lorsque le comte don Ossorio, gouverneur du roi don Ferdinand, entendit ces mots, prenant le Roi par les mains, il le conduisit à l'écart : « Seigneur, que vous en semble? Quelle faveur vous a-t-elle demandée? Au Père tout-puissant vous devez grande reconnaissance. Seigneur, envoyez incontinent vers Rodrigue et son père. »

Ils écrivent les lettres en diligence, car ils ne veulent point de retard, et les remettent au messager, qui a commencé de faire route.

Quand il arriva à Bivar, don Diègue était à se reposer. Il lui dit : « A vous, seigneur, je rends hommage, car je vous apporte un message heureux. Vers vous et votre fils m'envoie le bon roi don Ferdinand. Voici ses lettres, signées de sa main, que je vous remets. Et, si Dieu le veut, Rodrigue aura bientôt un rang élevé. »

Don Diègue de regarder les lettres, il en change de couleur; il a méfiance que, pour venger le meurtre du comte, le Roi ne le veuille tuer. « Écoutez-moi, dit-il, mon fils : attachez ici votre attention. Je m'effraie de ces lettres, je crains qu'elles ne m'apportent quelque mensonge, et en cela les rois suivent de fort mauvaises habitudes. Le roi que vous avez à servir, servez-le sans aucun artifice, mais d'ailleurs, gardez-vous de lui ainsi que d'un ennemi mortel. Fils, rendez-vous à Faro, où se trouve votre oncle Ruy Laynez, et moi j'irai à la cour où se trouve ce bon Roi. Et si par aventure le Roi me tuait, vous et vos oncles vous auriez puissance pour me venger. »

Ici parla Rodrigue : « Et en réalité cela ne sera pas. Partout où vous irez, par là je prétends aller, moi aussi; encore que vous soyez mon père, je veux vous donner un

conseil : emmenez avec vous des chevaliers au bon nombre de trois cents; à l'entrée de Zamora, seigneur, vous me les donnerez. »

A cet instant, don Diègue dit : « Or çà, pensons à marcher. »

Ils se sont mis en route, et se rendent à Zamora.

A l'entrée de Zamora, là où le Duero coule, les trois cents revêtent leur armure, et Rodrigue fait comme eux. Dès qu'il les vit en armes, il commença ce discours :

« Attention, dit-il, amis, parents et vassaux de mon père ! gardez votre seigneur sans déloyauté ni tromperie. Si vous voyiez que l'alguazil voulût le saisir, sans plus tarder tuez l'alguazil. Que ce jour ne soit pas moins sombre pour le Roi que pour les hommes dont il est entouré. Pour avoir tué le Roi, on ne pourrait vous appeler traîtres, car nous ne sommes point ses vassaux, et que jamais Dieu ne le permette ! Traître plutôt serait le Roi s'il donnait la mort à mon père. Pour moi, irrité contre la cour où siége ce bon roi don Ferdinand, j'ai tué mon ennemi au champ dans un loyal combat. »

Tous dirent : « C'est lui qui a tué le comte orgueilleux. » Et lorsque Rodrigue tourna les yeux, tous allèrent se dispersant, tant ils avaient de lui grande peur, grand effroi.

Cependant don Diègue Laynez s'est avancé pour baiser la main au Roi. Rodrigue, le voyant, refuse de faire comme lui (1).

Rodrigue se mit donc à genoux pour baiser la main au Roi, mais comme il portait longue épée, le roi fut malement épouvanté, et s'écria bien haut : « Qu'on m'enlève d'ici ce démon ! »

(1) M. Dozy et M. Damas-Hinard pensent avec raison qu'en cet endroit le copiste a oublié quelques vers. En effet, son texte ne donnant point ces remontrances de Diègue Laynez, par lesquelles les romances expliquent chez le Cid un changement de détermination, ce changement ici n'est pas justifié.

Alors don Rodrigue de dire : « Vous êtes mon seigneur, et moi votre vassal, mais j'aimerais mieux un clou ! De ce que mon père vous a baisé la main, j'ai grand ressentiment. »

A cet instant, le Roi parla au comte don Ossorio, son gouverneur : « Conduisez-moi ici cette damoiselle, que nous marions cet orgueilleux. »

Don Diègue ne le crut pas encore, tant il se trouvait effrayé. Cependant la damoiselle parut, le comte la tenant par la main. Elle porta les yeux sur Rodrigue, et après qu'elle l'eut regardé : « Seigneur, dit-elle, grand merci ; car c'est bien lui, le comte, que je demande. »

Ainsi fut épousée doña Chimène Gomez par Rodrigue le Castillan.

Mais Rodrigue, fort courroucé contre le roi de Castille, d'ajouter : « Seigneur, vous m'avez marié à contre-cœur plutôt que de gré. Aussi je m'engage envers le Christ à ne pas vous baiser la main et à ne pas voir cette femme en lieu désert non plus qu'en lieu habité, jusqu'à ce qu'au champ j'aie bravement vaincu en cinq belles batailles. »

Le Roi, ayant entendu ces mots, fut dans l'émerveillement et dit : « Homme n'est point celui-ci, mais il a tournure de démon. »

Et après lui, le comte don Ossorio : « A l'œuvre, si vous m'en croyez, nous le verrons bientôt. Quand les Maures feront des incursions en Castille, qu'aucun homme vivant ne le secoure. Nous saurons s'il dit vérité ou plaisanterie. »

Alors père et fils prennent congé ; ils se sont mis en route et se rendent par Bivar à Saint-Pierre de Cardeña, pour y séjourner l'été.

Cependant le Maure Burgos de Ayllon, très-vaillant, fit une incursion, et avec lui l'arraez Bulcor de Sepulveda, très-honoré, et son frère Tosios, l'arraez d'Almedo, très-riche et très-opulent. En tout ils étaient cinq mille cavaliers maures. Ils vinrent faire incursion par la Castille, et pas-

sèrent par Bilforado, et, d'un bout à l'autre, brûlèrent Redresilla et Grañon.

L'appel parvint à Rodrigue, comme il était endormi pour la sieste. Il défendit que personne ne réveillât son père, avant que le soleil ne fût couché. On prend les armes, et chevauche en toute hâte. Pour cette entreprise s'avancent trois cents chevaliers de son père, et vers lui arrivent sans cesse d'autres hommes de Castille.

Et les Maures allaient pillant le pays, faisant grand dommage, et leur parti puissant conduisait, avec un butin de troupeaux, des Chrétiens captifs; maudit péché!

Dans la plaine du Grillon, à l'endroit nommé Lerma, c'est là que Rodrigue les atteignit. Il leur donna la chasse, et, sans combattre ceux qui enlevaient les troupeaux, s'attaqua aux guerriers, en fit grand massacre et dispersa le reste.

Étant arrivés à Yoda par le champ de Gomiel, ils y rencontrèrent le gros de l'armée avec un immense butin. Avec eux, dans ce champ, Rodrigue combattit un bon combat. Un jour et une nuit, jusqu'au milieu du jour suivant, la bataille resta balancée et les chances de la mêlée diverses; mais Rodrigue remporta la victoire, Dieu soit loué!

Jusqu'à Peña-Falcon, à l'endroit nommé Peña-Fiel, ils allèrent troublant les eaux du Douero, et là eut lieu une mêlée, en arrivant près de Fuente-Dueña. Rodrigue, ayant tué les deux arraez et capturé Burgos, le vaillant Maure, traîna les païens à Tudela-de-Douero; le Castillan traîna captifs, captives et troupeaux.

Cependant ses messagers arrivèrent à Zamora, où se trouvait le bon roi don Ferdinand. Celui-ci, quand il l'eut appris, fut satisfait et heureux. Bon Dieu! quelle grande joie montra le roi de Castille! Il monta à cheval, ce bon Roi, et avec lui maints comtes et chevaliers, maints hommes de noble race. Il se rendit à Tudela-de-Douero, où paissaient les troupeaux du butin.

Rodrigue, sitôt qu'il le vit venir, se hâta à sa rencontre : « Regarde, dit-il, bon roi, ce que je t'amène, encore que je ne sois point ton vassal. Des cinq victoires que je te promettais au jour où tu me marias, voici que j'ai vaincu la première : je vais songer aux quatre autres. »

A cet instant le bon roi parla : « Sois pardonné pour toutes choses, à la condition que de ces dépouilles, par toi gagnées, tu me remettes le cinquième. »

Alors Rodrigue de répondre : « Qu'il n'y soit pas même pensé! Je le donnerai aux indigents qui mènent vie assez misérable, et je donnerai aux gens de la dîme ce qui leur appartient, ne voulant point de dette envers eux, et sur ma part, à ceux qui m'ont soutenu je donnerai la solde. »

A cet instant le bon Roi reprit : « Donne-moi ce Maure vaillant. »

Et Rodrigue répondit encore : « Qu'il n'y soit pas même pensé! Non, certes, par tout ce que je vaux, de gentilhomme à gentilhomme, qui est pris ne doit pas être déshonoré. Au surplus, vous n'aurez point ce cinquième, si ce n'est sur l'argent monoyé : je le dois à mes vassaux qui, avec moi, l'ont durement gagné. »

Et ils prirent congé du Roi en lui baisant la main : les chevaliers qui se trouvaient réunis là étaient au nombre de trois cents.

Quand Rodrigue le vit, vers les Maures il retourna en hâte : « Écoutez-moi, roi maure Burgos de Ayllon, le très-vaillant. De prendre un roi il ne me serait pas permis, et je ne le voudrais point : mais je vous ai prié de venir avec moi, ce que vous avez fait de bon gré. Retournez maintenant à votre royaume en toute sûreté, et durant ma vie entière n'ayez crainte d'aucun roi maure ni chrétien. De tout ce que possédaient les arraez tués par moi prenez l'héritage, si l'on consent à vous ouvrir les villes; sinon, envoyez-moi message, car je ferai ouvrir par crainte ce qu'on ne voudra pas de bon gré. »

Burgos de Ayllon, le Maure très-vaillant, entendant ces mots, fléchit le genou devant Rodrigue et lui baisa les mains, et sa bouche lui disait : « Je t'appelle mon Seigneur et me reconnais ton vassal, et de mon bien je te donne le cinquième, et à chaque année un tribut. »

Le Maure est parti joyeux, joyeux s'en est retourné le Castillan. Ce roi maure de Ayllon, le très-vaillant, lui envoie un tribut qui, pour quatre ans, le met dans la richesse et l'opulence.

Le comte don Martin Gonzalez de Navarre, l'ayant su, fit hâtive chevauchée et se rendit auprès du roi d'Aragon : « Seigneur, tu as reçu grave dommage. Le bon roi don Ferdinand a forcé tes villes de Calahorra et de Tudela. Seigneur, donne-moi tes lettres que j'aille le défier. Je serai ton jouteur, et sans retard lui donnerai combat. »

A cet instant, le roi dit : « Ainsi te soit accordé ! » Les lettres ont été données au comte qui s'est mis en chemin.

Il arriva à Zamora, auprès du bon roi don Ferdinand, et ayant baisé la main à ce bon roi, au milieu de sa cour, lui dit :

« Roi de grand pouvoir, écoutez-moi, donnez-moi petite audience. Un messager muni de lettres ne doit pas souffrir tort ni recevoir dommage. Le roi d'Aragon vous envoie défi, à vous, et à tout votre royaume. Voyez ici ses lettres, je vous porte son message. Sinon, dans tout votre royaume, choisissez-moi un lutteur. Vassal du roi d'Aragon, pour lui je combattrai. »

Le Roi l'entendant en pied se leva, et dit que Dieu et tout son royaume s'affligeaient sans doute que pareille chose eût été entreprise par un roi qui devait être son vassal. « Qui lui en a donné le conseil? Comment en a-t-il eu l'audace ? Quel sera dans mes royaumes l'ami, ou le parent, ou le vassal qui pour moi voudra soutenir ce défi ? »

Dans les trois jours Rodrigue est arrivé à Zamora. Voyant que le Roi se tient fort triste, il s'arrête devant lui. Il s'était

approché en souriant, et sa bouche lui dit : « Roi, qui vous a fait chagrin, qui l'a osé? Prisonnier ou mort il restera entre vos mains. »

A cet instant le Roi répondit : « Aie bonne aventure. De te voir arriver ici je remercie beaucoup Dieu. Je vais te dire la peine que je souffre. Le roi d'Aragon m'a envoyé défi, et jamais je ne lui avais cherché querelle. Il m'a envoyé dire que de gré ou de force il voulait Zamora, ou un jouteur choisi dans tout mon royaume. Au sein de la cour, à la foule des gentilshommes je me suis plaint; mais pour me répondre, pas un homme vivant. Fais-lui réponse, toi, Rodrigue, mon parent et mon vassal, toi, fils de Diègue Laynez et petit-fils de Layn Calvo. »

Alors le Cid parla : « Seigneur, cela me plaît beaucoup, mais accordez-nous tel délai que je puisse être de retour; car je désire aller en pèlerinage au patron de Saint-Jacques et à Sainte-Marie de Rocamador, si Dieu veut bien y consentir. »

Sur ce le Roi : « En trente jours tu auras amplement. »

Avec grande colère le comte se mit sur pied pour dire : « Dans trente jours, Roi, est bien long délai; car j'aimerais mieux me trouver aux prises avec le Cid que recevoir de personne un comté. »

Rodrigue répliqua : « Comte, pourquoi tant de plaintes? A celui que doit gagner l'enfer, le délai d'un mois est trop court. »

Le Roi termina ainsi : « Suis ton chemin avec bonne aventure. »

Et avec regret et déplaisir, Rodrigue a fait route, route vers Benavente, comme le dit le Romance. Passant par Astorga, il est arrivé à Monte-Yrago et a terminé son pèlerinage par San-Salvador.

Étant retourné vers la comtesse doña Theresa Nuñez, la date il lui demanda : « Madame, combien de jours sont passés que j'allais en pèlerinage à Saint-Jacques? »

Et la comtesse répondit : « Ce soir vingt-six se seront écoulés et demain arrivera le vingt-septième. »

Rodrigue, l'ayant entendu, fut très-fâché et dit : « Chevauchez, mes chevaliers, et ne veuillez point faire retard ; retournons au service du bon roi don Ferdinand ; car voici que dans trois jours, et pas davantage, le délai sera parfait. » Et Rodrigue est entré en route avec trois cents gentilshommes.

Au gué de Cascajar, là où le Douero se partage, il faisait un jour de rude froid, et comme Rodrigue arrivait au bord du gué, il s'y trouva un pécheur de lépreux, demandant à la pitié de tous qu'on lui fît passer le gué. Mais tous les chevaliers avec dégoût allaient s'écartant de lui. Rodrigue eut compassion et le prit par la main. Couvert d'une cape verte contre la pluie et sur un mulet bon marcheur que lui avait donné son père, il fit traverser le gué au lépreux, et s'en alla vers Grejalva, à l'endroit nommé Cerrato, village creusé dans la pierre.

Sous la cape verte, la cape contre la pluie, le Castillan s'était abrité avec le lépreux, et celui-ci, lorsqu'il fut endormi, lui parla à l'oreille : « Dors-tu, Rodrigue de Bivar ? Il est temps que je t'éclaire. Je suis messager du Christ, et non pas lépreux : je suis saint Lazare. Vers toi Dieu m'a envoyé : je dois te souffler dans le dos de sorte que tu entres en fièvre, et quand cette fièvre sera venue, rappelle-toi que toutes choses par toi entreprises, par ta main tu les termineras. »

Et dans le dos il lui a envoyé un souffle qui jusqu'à la poitrine l'a traversé. Rodrigue de s'éveiller. Et il fut malement épouvanté : ayant regardé autour de lui, il ne put trouver le lépreux. De ce songe il se souvint.

Et il fit hâtive chevauchée ; il s'avança vers Calahorra en marchant jour et nuit.

Là se trouvait le roi don Ramire d'Aragon, là se trouvait le roi don Ferdinand, là se trouvait le roi don Ordoño de Navarre.

Cependant, le jour du délai arrivé, le Castillan ne paraissait point. Le Roi se sentit pressé et envoya quérir Diègue Laynez. « Diègue Laynez, pour l'honneur de votre fils, combattez ; il vous appartient de soutenir ce défi. »

Diègue Laynez répondit : « Seigneur, cela me plaît assez. » On l'arme donc en toute hâte, lui et son cheval.

Mais comme il allait chevaucher, le Castillan parut.

Le Roi est sorti pour le recevoir avec nombreux gentilshommes. « En avant! dit-il à Rodrigue. Pourquoi si grand retard? »

Alors Rodrigue de répondre · « Seigneur, que je sois excusé : car jusqu'au soleil couché ce jour est encore tout entier dans le délai. Je combattrai sur le cheval de mon père, parce que le mien arrive très-fatigué. »

« Fils, de bon gré je m'y prêterai, » dit Diègue Laynez.

Et comme le Roi avec grand plaisir s'était arrêté pour l'armer, le Cid répéta : « Seigneur, que je sois excusé. »

Rodrigue voulait chevaucher et le voulait sans retard : mais la fièvre ne venait point, que lui avait annoncée le lépreux.

Alors il dit au Roi : « Seigneur, donnez-moi une soupe au vin. » Et comme il allait prendre la soupe, il sentit arriver cette fièvre. Au lieu de prendre la soupe, il prit la bride du cheval, dressa en l'air son pennon, embrassa son écu et courut à l'endroit où se trouvait le Navarrais.

Le Navarrais appella « Aragon! » et, « Castille! » le Castillan.

Mais comme ils allaient se frapper, côte à côte ils mirent leurs chevaux. Le comte Navarrais de dire : « Quel cheval montes-tu, Castillan? » Rodrigue de Bivar répondit : « Veux-tu en changer? Si le tien est plus faible, troque-le contre le mien. » Alors le comte : « Cela dit-il, ne me serait point accordé. »

Onleur partagea le soleil, et les juges du camp furent des

deux partis. Comme ils allaient se frappant l'un l'autre, le comte Navarrais manqua Rodrigue. Mais Rodrigue de Bivar ne le manqua point et lui donna un tel coup qu'il l'abattit de cheval, et avant que le comte se relevât, il était descendu lui trancher la tête.

C'est de la sorte que Rodrigue le Castillan fit conquête de Calahorra, pour le bon roi don Ferdinand, le jour de Sainte-Croix de mai. . . . . .

. . . (Le Maure Garay) qui avait Atiença pour royaume; et le roi maure Jésyas de Guadalajara qui avait peuplé l'Afrique; et cet autre Maure Jésyas, le très-honoré Madrian.

Le roi Burgos de Ayllon, le très-vaillant, l'apprit; et il s'avança vers le Castille, marchant de jour et de nuit.

A Bivar il envoya message. Quand Rodrigue le sut aussi, il fit hâtive chevauchée. Entre jour et nuit il est arrivé à Zamora. Il s'est humilié devant le Roi, mais sans lui baiser la main, et a dit :

« Roi, de ne pas être ton vassal j'ai grand plaisir. Roi, tant que tu ne seras pas armé, tu ne devrais point posséder royaume. Sans compter ni sur la main des Maures ni sur celle des Chrétiens, va faire veillée d'armes au patron de Saint-Jacques; et tu seras mon seigneur et tu gouverneras ton royaume. »

A cet instant, le Roi parla : « Que pour toutes ces choses il en soit ainsi. Il n'est rien, Rodrigue, que je ne fasse pour te maintenir en mon obéissance. »

Et Rodrigue l'emmenant contre son gré, ils se sont mis en route vers Benavente, comme le dit le Romance, et, passant par Astorga, il l'a conduit à Monte-Yrago.

Aussitôt Rodrigue s'en retourna, pressé par la nouvelle que les païens se préparaient à faire incursion dans le royaume. Rodrigue arriva de nuit à Bivar, et poussa le cri de guerre, de sorte qu'il ne fut pas entendu de ceux qui vendaient le royaume.

Cependant à Sant-Estevan était arrivé Diègue Laynez, et don Ruy Laynes de Alfaro, et don Layn Laynes, celui qui acheta Treviño et Fernand Laynes de Sant-Estevan, le très-vaillant.

L'aube allait se lever, et ce n'était pas encore la clarté du jour, lorsque dans la plaine apparurent les cinq rois maures. Marchant sur le territoire de Saint-Estevan, ils n'étaient pas arrivés jusqu'au Douero.

Alors Rodrigue a mis en rang ses troupes et il va dirigeant la bataille. Combien d'hommes périrent chez les Maures et chez les Chrétiens!

Maudit péché! Entouré de maints bons chevaliers, Rodrigue voulait sauver le quatrième fils de Layn Calvo, mais il arriva pour les trouver tous quatre gisants. Or, quand il trouva son père et ses oncles morts, il en changea de couleur. Il aurait voulu massacrer tous les Maures, et il tint son écu embrassé. Et faisant revenir les Chrétiens à la charge, de son père il n'eut souci.

A cet instant, la lutte devint plus vive, en mêlée la bataille se changea. Et comme les armées s'étaient remises en ordre, la mêlée commença.

Alors Rodrigue invoqua saint Jacques, fils de Zébédée. Si braves dans les armes ne furent ni Judas Machabée, ni Archil Nicañor, ni le roi Ptolémée.

Tant qu'ils furent las du combat et repus de la chevauchée. Ainsi cette affaire de Rodrigue de Bivar resta trois jours en balance. Et tandis qu'il était ainsi en armes, peu s'en fallut que de lui on n'obtînt trêve. Cela lui fut conseillé au nom du bon roi don Ferdinand par les comtes qui vendaient le royaume.

Mais Rodrigue remporta la victoire : pour elle Dieu soit loué! Il tua le Maure Garay, roi d'Atiença, et le roi de Ciguença, son frère; il tua aussi le roi de Guadalajara, et prit le Madrian, avec le Talaveran et maints autres Maures. Car il reçut très-bon aide du roi maure Burgos de Ayllon, le très-

glorieux, qui était son vassal. Et les deux rois maures furent traînés vers la cité de Zamora.

Rodrigue s'est retourné vers la Castille, tout courroucé, tout furieux. Sous les pas du Castillan la terre tremblait au loin.

Il alla détruire Redresilla et brûler Bilforado. A Granion, il y eut combat, et Rodrigue prit de sa main le comte don Gares Fernandes.

Comme il l'emmenait captif par Villafranca de Montesdoca, le comte don Ximeno Sanchez de Burveva, son frère, le vit. Mais Rodrigue, voyant aussi don Ximeno, se lança aussitôt à sa poursuite et l'enveloppa aux sept quartiers que l'on nomme Birviesca. Le comte vaillant de s'enfermer dans Sainte-Marie l'antique. A contre-cœur, et point volontiers, Rodrigue l'y attaqua. Il se mit à briser la porte et aussitôt entra dans l'église. Derrière l'autel était le comte, qu'il alla retirer de sa main en lui disant : « Sors d'ici, traître, et va vendre aux Maures la chrétienté, et va tuer ton honoré Seigneur. » Emmenant ainsi deux comtes prisonniers, Rodrigue est arrivé à Carrion.

Lorsque les comtes de Carrion et de Castille l'ont appris, ils se sont tous réjouis, et ils vont lui prêter hommage et jurer entre ses mains que dans trente jours bien comptés ils se trouveront devant le roi don Ferdinand.

Avec ses prisonniers, Rodrigue se rendait à la cité de Zamora ; puis, les ayant mis en prison avec les Maures, fit hâtive chevauchée. Il s'avançait sur la route au-devant du bon roi don Ferdinand, qu'il rencontra entre Zamora et Benavente, au bourg nommé Moreruela. De cet endroit jusqu'à Zamora, il alla lui racontant toutes ces choses.

Le Roi, l'ayant entendu, d'envoyer par tous ses royaumes, aux Portugais et aux Galiciens, aux Asturiens et aux Léonais, et aux hommes d'Estrémadure comme à ceux de Castille. Le Roi leur ordonnait de juger tout aussitôt quelle mort, pour avoir agi de le sorte, méritaient les comtes.

Les Portugais jugèrent de concert avec les Galiciens et rendirent ce jugement qu'ils devaient être précipités. Les Léonais jugèrent de concert avec les Asturiens et rendirent ce jugement qu'ils devaient être écartelés. Les Castillans jugèrent de concert avec les Estrémadans, et rendirent ce jugement qu'ils devaient être brûlés. C'étaient les fils du comte don Pedro del Campo, le très-honoré.

Sachant que Rodrigue se trouvait hors du royaume, on pénétra par force dans Palencia qui était le premier comté, et par grand déshonneur on chassa dehors le prélat, lequel alla se plaindre devant le roi don Ferdinand : « Seigneur, rappelez-vous, car vous ne devez point l'avoir oublié, comment Palencia eut son affranchissement du roi votre père. »

Le roi : « Combien de choses, ô malédiction, que je ne puis faire ! »

Le prélat Arnaldo de poursuivre : « Je veux aller me plaindre à Rome. »

— « Comme il vous semblera meilleur, lui répondit le Roi ; car voici que mes royaumes contre moi se soulèveraient, et aussi mes gentilshommes. Dieu me ramène Rodrigue, qui saura venger cette injure! Car pour moi, ô malheur! je fais abondantes prières, mais je dois demeurer en paix, jusqu'à ce que par lui je puisse réprimer ces choses. »

Au milieu de cette discussion, autre message est arrivé : ce sont lettres de France et de l'empereur d'Allemagne, lettres du Patriarche et du Pape de Rome; afin que l'Espagne, depuis Aspa jusqu'à Saint-Jacques, paye impôt à la France, que tout roi vivant en Espagne se reconnaisse tributaire, et chaque année donne redevance et hommage. Et comme les royaumes d'Espagne sont au nombre de cinq, les lettres vont exigeant qu'on livre aussi chaque année trente jeunes filles vierges, et filles de bonne race; plus dix chevaux, des meilleurs du royaume; trente marcs d'argent fournis par les gentilshommes, et des autours mués et trois

faucons, des meilleurs encore du royaume. Ce tribut, il faudra le payer, tant qu'il y aura Chrétiens en vie, tous les ans.

Lorsque le bon roi don Ferdinand entendit ces choses, il se mit à frapper ses mains l'une contre l'autre, en sorte que l'air frémissait :

« Malheureux pécheur! à quelle époque suis-je venu! Mais jamais, de tous ceux qui vécurent en Espagne, aucun ne se reconnut tributaire. Parce qu'ils me voient jeune et sans expérience, ils vont me dédaignant. Ah! la mort serait préférable à la vie que je mène. A l'instant, ainsi que cela me semble juste, j'enverrai vers mes vassaux pour me consulter avec eux au sujet de ce tribut. »

Alors il dépêcha message à Rodrigue et à tous les gentilshommes, et trêve aux comtes, afin qu'ils ne craignissent point dommage.

Avec eux Rodrigue est arrivé à la cité de Zamora, et, les prenant par la main, il les a conduits devant le roi don Ferdinand :

« Seigneur, pardonnez à ces comtes sans artifice ni feinte. »

— « Sans artifice ni feinte je leur ai pardonné, Rodrigue, pour te maintenir en mon obéissance; car je veux que les cinq rois d'Espagne soient conduits par ta main. Voici que la France et l'Allemagne me font tributaire, et le Pape de Rome qui devait s'y opposer. Tu vois leur lettre à laquelle est appendu leur sceau. »

Alors Rodrigue dit : « Pour ces choses, Dieu soit loué! Car on vous envoie proposer un don qu'il faut accepter. Oui, on ne vous envoie pas demander un tribut, mais offrir un présent, et moi je vais vous apprendre à saisir cette bonne fortune. Faites appel à vos royaumes, depuis les défilés d'Aspa jusqu'à Saint-Jacques : portons le combat sur leur terre, et que la nôtre demeure tranquille. Si je ne m'avance jusqu'à Paris, je n'aurais point dû naître. »

On dit que le bon roi don Ferdinand était l'égal d'un empereur, pour ce motif qu'il régnait sur la Vieille-Castille et pareillement sur Léon; qu'il régnait sur les Asturies jusqu'à San-Salvador; qu'il régnait sur la Galice, la Galice aux bons chevaliers; qu'il régnait sur le Portugal, ce riche pays, et sur Coïmbre, la mauresque; qu'il avait peuplé Montemayor et peuplé Soria, sur la frontière d'Aragon; qu'après trois incursions à Séville dans la mauvaise saison, les Maures avaient dû la lui abandonner, qu'ils le voulussent ou non; qu'il avait gagné Saint-Isidore emportant les reliques à Léon; qu'il tenait la Navarre en son commandement et que le roi d'Aragon était venu lui obéir.

Malgré les Français il passa donc les défilés d'Aspa; malgré les Romains, malgré rois et empereurs il entra dans Paris, avec les gens d'honneur que d'Espagne il amenait: le comte don Ossorio, le gouverneur qui l'avait élevé; et le comte don Martin Gonzalez, un Portugais de mérite; et le comte don Nuño-Nuñez, qui gouvernait Simancas; et le comte don Alvar Rodriguez, qui gouvernait les Asturies et avait peuplé Mondonedo; et le comte don Galin Laynez, le brave de Carrion; et le comte don Essar, seigneur de Monçon; et le comte don Ramire, seigneur de Cabra; et le comte don Bellar, guerrier d'élite; et le comte don Simon Sanchez, seigneur de Burveva; et le comte don Garcie de Cabra, entre tous bien choisi; et le comte Garci Fernandez le preux... de Grañon, et Almérique de Narbonne, que l'on nommait don Quiron. Avec eux s'avance Rodrigue, de tous le meilleur.

Les cinq rois d'Espagne se sont réunis; ils ont passé par delà le Douero; ils ont passé par delà l'Arlanzon.

Le roi don Ferdinand demeura là sept semaines bien comptées à attendre que la guerre amenât bataille en rase campagne.

Cependant on faisait appel à la France, comme aux nations environnantes; appel à la Lombardie, ainsi qu'à tout

ce bassin; appel à Pavie et aux peuples voisins; appel à l'Allemagne et à son empereur, aussi à la Pouille et à la Calabre, et à la grande Sicile, et à tout le pays romain avec tous ses habitants, et à l'Arménie, et à la grande Perse, et à la Flandre, et à la Rochelle, et à maintes régions d'outre-mer, et au paladin de Blaye, et à la grande Savoie. Quels batailleurs contre le bon roi don Ferdinand!

Le comte don Firnela et le comte don Simon Sanchez, ayant vu s'avancer les grandes forces du comte savoisien, mille et neuf cents chevaliers à cheval, accoururent vers le roi de Castille, criant :

« Aux armes, les chevaliers et le bon roi Ferdinand! Avant de recevoir dommage, traversons le Rhône, car les Français sont en aussi grand nombre que les herbes de la plaine. »

A cet instant parla le roi don Ferdinand : « Ce n'est pas ce que je demande. Un long temps a passé depuis que je suis sorti de mes royaumes. Ainsi, tout ce que j'en avais tiré d'argent se trouve dépensé. Mais voici que le jour attendu par moi vient d'arriver, le jour où je me vois en bataille dans le champ contre qui m'appelle tributaire.

« Barons, qui m'a fait maître et roi d'Espagne? Votre agrément, gentilshommes. Seigneurs, vous m'avez appelé et vous m'avez baisé la main. D'ailleurs je suis simplement un homme comme vous; et pour ce qui est de mon corps, il ne vaut pas plus que celui de tout autre. Mais où je mettrai la main, par Dieu, que vos mains se montrent aussi, car grande servitude menace l'Espagne pour tout le temps que durera le monde. Qu'en aucun jour on ne vous appelle tributaires : car pour ce jour vous maudiraient tous les hommes qui sont à naître. »

Pour quelqu'une de ces plaintes nul ne lui fit réponse, et le Roi, dans cette angoisse, se sentit le cœur brisé.

Cependant il a mandé Rodrigue, celui qui est né à Bivar. Rodrigue d'accourir et de lui baiser la main : « Quel est

votre bon plaisir, seigneur et roi don Ferdinand? Si quelque comte ou riche homme pour vous s'est écarté de l'obéissance, mort ou captif je vais le remettre en vos mains. »

Alors le Roi dit : « Aie bonne aventure! Et aujourd'hui sois mon porte-drapeau, toujours je t'en saurai gré; si Dieu me ramène en Espagne, je te ferai du bien. »

Et Rodrigue à son tour : « Seigneur, fit-il, cela ne m'est point permis, lorsqu'ici se trouvent tant de riches-hommes, et tant de comtes, et tant de fils de noble et puissante race, à qui plutôt reviendrait la bannière de si honoré seigneur. Moi je ne suis qu'un écuyer; je n'ai point été armé chevalier.

« Cependant je baise vos mains et vous demande une faveur, celle de porter avec celles-ci les premiers coups : que je puisse vous ouvrir les chemins par lesquels vous vous avancerez! »

Et le Roi de répondre : « Je te l'accorde. »

Aussitôt, en grande hâte, Rodrigue fut armé, et avec lui trois cents chevaliers qui lui baisaient la main.

Rodrigue est sorti fort irrité. N'ayant jamais vu faire drapeau ni pennon à devise, il se met à déchirer un manteau, un manteau de serge, dans lequel promptement il taille une bannière. Il se sert de l'épée qu'il porte au cou, il se hâte de frapper de la pointe : promptement il a taillé sa bannière qui fait quinze banderolles.

Mais il aurait eu honte de la remettre aux chevaliers, et comme il levait les yeux, il vit debout auprès de lui un sien neveu, fils de son frère, que l'on appelait Pero-le-Muet.

Il s'approcha de lui : « Viens çà, mon neveu ; tu es le fils de mon frère, le fils que mon frère eut d'une paysanne, comme il allait chassant. Baron, prends ce drapeau, et fais ce que je t'ordonnerai. »

Pero Bermudo répondit : « J'y consens volontiers et me reconnais pour votre neveu, fils de votre frère. Mais depuis

que vous êtes sorti d'Espagne, vous n'avez point eu de moi souvenance. Vous ne m'avez point invité à souper non plus qu'à dîner. Or, de faim et de froid je suis très-souffrant. De couverture de cheval je n'en ai pas, et par les crevasses de mes pieds mon sang va coulant. »

Alors Rodrigue : « Tais-toi, traître, et promptement, s'écria-t-il. Tout homme de bon lieu qui veut s'élever à noble position doit de par lui-même être plein d'énergie, et supporter le mal et savoir traverser courageusement ce monde. »

Pero-le-Muet en toute hâte s'est armé ; il a pris l'étendard et baisé la main à Rodrigue, et il dit : « Seigneur, pour toi en face de Dieu, je le fais. Regarde-moi. Loyalement j'ai saisi l'étendard et avant le soleil couché je l'aurai porté en tel lieu, où jamais ne pénétra étendard de Maure ni de Chrétien. »

Alors Rodrigue lui dit : « C'est bien là ce que je t'ordonne. Maintenant je te reconnais, je te reconnais pour fils de mon frère. »

Cependant Rodrigue allait gardant la bannière avec trois cents chevaliers : le comte de Savoie, l'ayant aperçu, en eut très-grande épouvante et dit à ses chevaliers : « Faites prompte chevauchée. Sachez-moi de cet Espagnol s'il n'arrive pas exilé de son pays. Au cas où il serait comte ou riche-homme, qu'il vienne me baiser la main, et homme de bon lieu, qu'il accepte mon commandement. »

En toute hâte les Latins se sont approchés de Rodrigue, lequel se montra émerveillé, quand ils lui racontèrent ces choses.

« Latins, dit-il, retournez vers le comte avec ma réponse. Dites-lui que je ne suis ni riche, ni puissant gentilhomme, que je ne suis pas chevalier armé, mais écuyer, fils d'un marchand, petit-fils d'un bourgeois. Mon père demeurait à Rua et ne vendit jamais que du drap. Le jour où il a fait fin, deux pièces m'en sont restées, et ainsi qu'il ven-

dit le sien, je vendrai le mien volontiers. Or, quiconque lui en achetait avait à le payer fort cher. C'est pourquoi dites au comte qu'à cela je me suis voué, que mort ou prisonnier, il n'échappe point à mes mains. »

Le comte, lorsqu'il apprit cela, se mit en grande colère et fureur : « L'Espagnol, fils de diablesse, nous vient déjà menaçant. Meurent tous les autres, mais que celui-là soit fait prisonnier, et en Savoie emmenez-le-moi, les mains fortement attachées. Par les cheveux je l'aurai promptement suspendu aux murs de mon château, et à mes valets je donnerai des ordres si impitoyables, qu'en plein midi l'Espagnol dira qu'il est nuit close. »

Les armées ont été mises en rang, et de bon cœur elles bataillent. « Savoie! » crie le comte, et, « Castille! » le Castillan. Vous les eussiez vus combattre à l'envie et se frapper de grands coups. Combien de pennons ouvrés se lèvent et s'abaissent! combien de lances brisées au premier choc! combien de chevaux tombent pour ne pas se relever! et combien sans maître qui courent la campagne!

Rodrigue s'est jeté au milieu de la plus grande presse où il fait rencontre avec le comte. Il lui a porté un coup et l'a renversé de cheval, mais ne voulant point le tuer : « Vous êtes prisonnier, maître comte, l'honoré Savoisien. Voilà la manière dont ce bourgeois vend du drap. Ainsi en vendait mon père jusqu'à ce qu'il fît fin. Ainsi quiconque lui en achetait, le payait cher. »

A cet instant le comte l'interrompit : « De la courtoisie, Espagnol honoré; car un homme qui de la sorte se bat ne doit pas être vilain. Tu es ou frère ou cousin du bon roi don Ferdinand. Comment t'appelle-t-on, si tu as satisfait (par le baptême) au Seigneur? »

Alors Rodrigue répondit : « Que cela te soit accordé! Tous ceux qu'ici j'amène me nomment Rodrigue. Je suis fils de Diègue Laynez et petit-fils de Layn Calvo. »

Le comte de dire « O malheureux! ô infortuné! Je

croyais lutter avec un homme, et j'ai lutté avec un démon. Car aussitôt que ton nom a été prononcé, voici que pour t'attendre au champ il n'est plus roi maure ni chrétien, parce que mort ou captif il n'échapperait pas à tes mains. J'ai ouï raconter cela au roi de France et au Pape de Rome que tu ne fus jamais ni geôlier ni prisonnier. Accorde-moi donc cette grâce que de ton pouvoir je puisse sortir, ainsi que je ne sois pas déshonoré. Et promptement je te marierai avec une mienne fille que j'aime beaucoup, et pour hériter du comté je n'ai point d'autre fille ni d'autre fils. »

Alors Rodrigue répondit : « Eh bien, envoie vers elle en toute hâte. Si je me trouve content d'elle, le marché sera conclu aussitôt. »

Déjà à vitesse de cheval on s'est rendu vers l'infante, et on l'amène assise sur une selle bien blanche, tenant frein d'or on ne peut mieux ouvré. Elle va revêtue d'une robe précieuse. Sur ses épaules flottent ses cheveux qui semblent d'or pur. Elle a les yeux noirs comme les Mauresques et le corps bien taillé. Il n'est roi ni empereur qui d'elle ne se montrerait content.

Lorsque Rodrigue l'a vue, il l'a prise par la main et lui a dit : « Comte, à bonne aventure vous marchez promptement ; car, quoique je vaille, avec elle je ne me marierais point ; fille de comte, héritière de comté ne peut me revenir. Mais le roi don Ferdinand étant à marier, je veux la lui donner, ainsi aura-t-elle plus haut état, comte ; mais, par tout ce que voient vos yeux, que dans le champ je ne vous retrouve pas encore. »

Puis Rodrigue l'a remise aux siens, pour qu'au pas ils la conduisissent, et lui-même a couru vers le Roi au galop de son cheval : « Largesse, seigneur, dit-il, car je vous apporte bonne nouvelle. Au milieu de mille et neuf cents chevaliers j'ai fait très-grand carnage. Par la barbe contre son gré j'ai pris le comte de Savoie, qui pour cela m'a

donné sa fille. Et moi je ne la veux que pour vous et afin que vous me fassiez du bien ; je baise vos mains. »

Alors le Roi dit : « Qu'il n'y soit pas même pensé ; car ici je suis venu pour conquérir des royaumes, et non de nobles filles. Eh ! si nous en voulions, dans l'Espagne nous en trouverions assez. »

Mais à cet instant Rodrigue reprit : « Seigneur, faites-le promptement. Le déshonneur leur en appartiendra et nous pourrons aller les raillant, et ainsi avec eux dans le champ nous recommencerons la bataille. »

Alors le Roi se montra joyeux et content, et dit : « Rodrigue, puisqu'au milieu de mille et neuf cents tu as fait grand carnage, de tes hommes combien te sont restés, combien Dieu t'en a-t-il enlevé ? »

Alors Rodrigue parla ainsi : « Réponse ne vous sera point refusée. J'avais conduit trois cents chevaliers, j'en ai ramené quarante-quatre. »

Le Roi entendant cela l'a pris par la main, et ensemble ils sont entrés dans le quartier général des Castillans. Le Roi ordonne aux chevaliers de s'approcher deux par deux jusqu'à ce qu'il en ait appelé neuf cents pour baiser la main à Rodrigue. Les neuf cents de dire : « Que louange soit à Dieu de ce que nous baisons la main à si honorable seigneur ! » Et comme il portait le nom de Rodrigue, on l'appela Ruy Diaz.

Ces neuf cents ont chevauché, ils ont pris l'infante qui pénètre sous la tente du bon roi Ferdinand, au grand plaisir et contentement du Roi.

Rodrigue dit au bon roi don Ferdinand : « Que vos royaumes fassent chevauchée, et n'y mettent point de retard. Pour moi, je marcherai à l'avant-garde avec ces neuf cents que j'amène. Seigneur, rendons-nous à Paris, ainsi s'accompliront tous mes désirs. Là se trouvent en effet le roi de France et l'empereur d'Allemagne, là se trouve le Patriarche et Pape de Rome, lesquels sont à nous attendre

pour que nous leur donnions le tribut. Et je veux le leur donner promptement : car jusqu'à ce que je me voie avec eux, je n'aurai point de tranquillité. »

Ils se mettent donc en armes et commencent à chevaucher, Rodrigue de Bivar menant l'avant-garde. Le matin à l'aube le bon roi don Ferdinand montait aussi à cheval. Les troupes de Rodrigue se sont réunies, et autour de Paris, en maintes tentes, sur maintes estrades splendides, les voici déjà établies. Rodrigue était ainsi venu avec trois cents chevaliers.

Là furent défiés les Français en même temps que les Allemands; là furent défiés tous les Français et pareillement tous les Romains.

Alors le comte de Savoie poussa de très-grands cris, et prenant la parole : « Rassurez-vous, dit-il, ô royaumes, et ne veuillez pas vous inquiéter. Cet Espagnol que vous voyez ici est un démon accompli. C'est le diable qui lui a donné toutes les forces dont il vient ainsi accompagné. Des mille chevaliers qu'il amène j'ai reçu rude défaite. Au milieu de mille et neuf cents des miens il a fait grand carnage; et par la barbe, de force, non de gré, il m'a pris; et là-bas il me retient une fille, ce pourquoi je m'afflige fort.»

A tel endroit se dressait la tente de Ruy Diaz le Castillan. C'est devant cette tente que Ruy Diaz s'est hâté de monter sur son cheval Babieca, l'écu devant la poitrine et le pennon à la main. « Écoutez, dit-il aux neufs cents, et apprenez ce que je veux. Je ne serai pas content, si je ne frappe de la main aux portes de Paris, si je ne peux livrer bataille, engager mêlée, de sorte que le jour de demain, quand il arrivera, nous trouve combattant. » Alors Ruy Diaz s'élance à travers les tentes des Français.

Frappée par les pieds de son cheval qu'il éperonnait, la terre se mit à trembler. Aux portes de Paris il alla heurter de la main, et malgré les Français il sut aussi bien passer.

Devant le Pape il s'est arrêté et se tient fort tranquille :

« Comment ceci, Français, et pape de Rome? J'entends toujours dire qu'en France il y a douze pairs batailleurs : appelez-les! S'ils consentent à lutter contre moi, qu'en toute hâte ils chevauchent. »

Le roi de France répondit : « Ce n'est point selon les règles. Des douze pairs aucun ne se battrait que contre le roi don Ferdinand. Dès que viendra le roi d'Espagne don Ferdinand, écartez-vous, et contre lui volontiers je me battrai. »

Alors Ruy Diaz le brave Castillan : « Non, roi, dit-il, je vous rechercherai, vous et les douze pairs. »

Et déjà Rodrigue est retourné vers ses vassaux : l'orge se distribue de jour, ses gens revêtent leurs armures.

Au lever du soleil apparurent couvrant la plaine toutes les troupes du bon roi don Ferdinand. Ruy Diaz sortit à leur rencontre et prenant le Roi par la main : « En avant, dit-il, seigneur et bon roi don Ferdinand, le plus honorable seigneur qui en Espagne soit né. Déjà voudraient être dans vos bonnes grâces ceux qui vous appelaient leur tributaire. Aujourd'hui je guérirai de ce chagrin dont je me trouvais affligé. Avancez-vous par ici, rassuré comme si vous étiez entré dans Paris. Moi, je combattrai avec eux, restez tranquille. »

Alors le Roi répondit : « Ruy Diaz le Castillan, comme tu commandes à mes royaumes, je demeurerai en grand repos. »

Et Ruy Diaz de dresser la tente du bon roi don Ferdinand, dont il entremêla les cordes avec les siennes. A l'entour les Castillans et aussi les Estrémaduriens. Sur les ailes, Aragonais, Navarrais, et Léonais, et Asturiens. Pour former l'arrière-garde, les Portugais avec les Galiciens.

A cette vue le Pape de Rome se mit à dire : « Écoutez-moi, roi de France et empereur d'Allemagne. Il paraît que le roi d'Espagne vient d'arriver ici, non en homme manquant de cœur, mais en roi courageux. Aujourd'hui nous

pourrions avoir raison de lui, si nous parvenions à l'arrêter : car tout l'argent qu'il a tiré d'Espagne, il l'a dépensé. Aujourd'hui donc j'obtiendrais de lui trêve pour quatre ans : court est ce délai : après nous irions lui faire la guerre et lui prendre son royaume. »

Les rois répondirent : « Seigneur, envoyez vitement vers lui. » Et vers le Roi, le Pape de Rome a dépêché tout aussitôt.

A cette nouvelle le roi don Ferdinand de s'armer, lui et ses chevaliers. Le Roi et le Castillan s'avancent, chacun sur un cheval, chacun avec une lance, la main dans la main. Ils parlent ensemble, et Ruy Diaz ainsi qu'un bon gentilhomme donne conseil au Roi : « Dans cet entretien, seigneur, montrez-vous fort avisé. Ils auront la parole très-douce : mais vous, ayez-la très-fière. Ils sont trop rusés et vont chercher à vous tromper Seigneur, demandez-leur bataille pour demain, à l'aube naissante. »

Le Pape, le voyant venir, sut prendre bonne précaution. « Écoutez-moi, dit-il, bon empereur d'Allemagne. Ce roi d'Espagne me semble roi fort honorable. Mettez donc un fauteuil ici, à côté de vous, et recouvrez-le de ce drap. Quand vous verrez le Roi descendre de cheval, en toute hâte levez-vous et prenez-le par la main, et près de vous placez-le, en sorte qu'avec vous il marche de pair, comme cela me semble convenable. »

Alors la puissance romaine s'avança vers le bon roi don Ferdinand. L'empereur ne savait point lequel des deux était le Castillan, lequel était le Roi, sinon lorsque celui-ci descendant de cheval vint baiser la main au Pape. Alors il se leva et les accueillit de fort bon gré. Cependant, se tenant par la main, ils sont allés se placer sur l'estrade, Ruy Diaz le Castillan aux pieds de son roi.

A cet instant, le Pape prit la parole et commença par l'interroger ainsi :

« Dis-moi, roi d'Espagne, si tu veux plaire à Dieu ; dé-

sires-tu être empereur d'Espagne? je te donnerais volontiers cette couronne. »

Mais Ruy Diaz a répondu avant le roi don Ferdinand : « Oh! que Dieu vous ait en sa mauvaise grâce, Pape de Rome, car nous venons pour ce qui est à conquérir et non ce qui est conquis : or, sans vous, les cinq royaumes d'Espagne lui baisent la main. Il vient pour conquérir l'empire d'Allemagne, dont, selon le droit, il est héritier. Il s'est assis sur le fauteuil pour cela; Dieu soit loué! On lui fait, je vois, tels honneurs, qu'il peut s'en prévaloir. Que le comte allemand lui remette la couronne et le sceptre. »

Cependant le bon roi don Ferdinand s'était levé :

« Nous serions venus pour faire trêve, et non dommage! Avancez-vous, mon seigneur Ruy Diaz le Castillan. »

Tout aussitôt Ruy Diaz de se mettre en pied :

« Écoutez-moi, dit-il, roi de France et empereur d'Allemagne; écoutez-moi, Patriarche et Pape romain. Vous nous avez envoyé demander le tribut. Eh bien! le roi don Ferdinand vous l'apportera. Demain, au champ, dans une bonne bataille, il vous remettra les marcs par vous demandés. Vous, roi de France, je vous rechercherai et alors je verrai s'il est pour vous secours dans ces douze pairs ou dans quelque Français vaillant. »

Ainsi demeurent-ils assignés au champ pour le lendemain, et le bon roi don Ferdinand s'en retourne joyeux à sa tente, emmenant avec lui Ruy Diaz, car il ne veut point le laisser.

Alors le Roi a dit à Ruy Diaz : « Tu es le fils de don Diègue et petit-fils de Layn Calvo. Dès que chantera le coq, sache bien conduire les royaumes. »

Et Ruy Diaz lui a répondu : « J'y consens volontiers. Je conduirai les troupes avant que l'aube ait paru. »

Pour que les troupes fussent prêtes avant que le soleil rayonnât, en grande hâte l'orge fut distribuée, et à chevaucher l'on pensa.

Comme l'aube allait poindre, les troupes étaient rangées. Ruy Diaz a ordonné aux Castillans de faire garde au bon roi don Ferdinand, et lui, il va avec les neuf cents, il va se charger de l'avant-garde.

Les soldats sont sous les armes, le cri du héraut vient d'être poussé, le premier et le second bataillon se joignent au troisième.

Cependant l'infante de Savoie, fille du comte savoisien, gisait en couches sous la tente du bon roi don Ferdinand. L'enfant qu'elle mit au monde fut un fils. Le Pape étant allé le prendre, avant que le Roi le sût, il était fait chrétien. Le roi de France lui servit de parrain, et aussi l'empereur d'Allemagne; un Patriarche lui servit de parrain et aussi un honorable cardinal. Des mains du Pape, l'infant reçut le baptême.

Alors est arrivé le bon roi don Ferdinand. Le Pape à sa vue de placer l'infant sur une estrade et de commencer ce discours qu'il déclame à très-haute voix : « Considère, dit-il, ô roi d'Espagne, combien bonne est ta fortune, puisque avec si grand honneur Dieu t'accorde un fils! Reconnais là un miracle du Christ, le Seigneur tout-puissant ne voulant point que de Rome jusqu'à Saint-Jacques le christianisme se perde, et par l'amour de cet enfant que Dieu t'a donné, accorde-nous trêve, ne serait-ce que pour un an. »

Alors Ruy Diaz répondit : « Qu'il n'y soit pas même pensé, à moins qu'il ne s'agisse de remise, car nous aimerions beaucoup fixer un délai. Présentez-nous donc tel délai que nous puissions l'accepter. Ou cet empereur mourra, ou nous lui donnerons royaume éloigné. »

Le roi don Ferdinand ajouta : « De délai je vous accorde quatre ans. »

Le roi de France et l'empereur d'Allemagne dirent alors : « Pour l'amour de cet infant qui est notre filleul, nous vous demandons de délai quatre autres années. »

Le roi don Ferdinand répondit : « Qu'elles vous soient accordées. Et pour l'amour du Patriarche je vous donne quatre autres années, et pour l'amour du cardinal. . . . »

Ici se termine le manuscrit : restent quatre pages en blanc.

POËME DU CID

NOTICE

« Je ne chante ni les dames, ni les tendresses de chevaliers enamourés, ni les délices, ni les tourments des pauvres amoureux; mais je chante la bravouré, les hauts faits, les prouesses de ces hardis Espagnols qui imposèrent, par le glaive, un dur joug à une nation jusqu'alors indomptée. »

C'est sur ce ton rude et fier qu'Ercilla commence son poëme de l'*Araucanie*. Tel était peut-être aussi, quoique sans doute plus simple encore, le début maintenant perdu du *Poëme du Cid*. Car ce poëme, le plus ancien monument de la littérature castillane, n'est que le récit des guerres sans fin du Cid Campeador, héros que l'on croit amoureux de ce côté des Pyrénées, mais qui, en réalité, ne fut jamais épris d'amour que pour les combats.

Le Poeme du Cid fut publié pour la première fois en

1779 par le savant Sanchez. L'auteur en est inconnu, car de l'aveu de tous les critiques, l'abbé Pierre, qui se nomme lui-même dans les derniers vers, ne se donne en employant le mot *escribir* que pour le copiste. Même incertitude pour la date précise de cette copie : il se trouve une lacune au milieu des chiffres. Cependant on s'accorde généralement à la croire des premières années du treizième siècle. L'œuvre originale paraît être du siècle précédent. Les poëmes épiques sans date ni nom d'auteur ne sont heureusement pas chose rare.

Il ne faut pas chercher dans ce poëme de brillantes descriptions, des scènes dramatiques, des discours avec exorde et péroraison; non, tout est simple comme une chronique, et la fiction en semble entièrement bannie. Je ne dirai pas cependant qu'il soit fait sans art; il est trop rempli de naturel pour qu'une telle accusation puisse être vraie. On y trouve des récits assez vifs de batailles, des discours où parle la passion, de beaux caractères de héros qui ne se démentent pas. Et voilà ce qu'on y peut admirer. Le Cid se montre toujours fidèle à son Dieu et à son Roi, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Il est bon époux et bon père : le fier Castillan sent son cœur se briser quand il part pour l'exil, loin de sa femme et de ses filles, et quand il apprend le crime des infants de Carrion. Il est bon maître aussi, ou plutôt bon ami, car ses vassaux sont des amis pour lui. Quelle magnifique amitié que celle qui lie soit avec le Cid, soit entre eux tous ces héros, Alvar Fañez, Pero Bermuez, Felez Muñoz, Martin Antolinez et les autres! C'était un beau siècle que celui qui produisit de tels hommes. Rien qu'à lire leur vie si héroïque et si chrétienne, on se sent devenir meilleur, et je conseillerais fort à ceux qui de nos jours affectent de parler avec un sourire railleur de ce qu'ils nomment *le bon vieux temps*, de ne jamais demander qu'à des documents aussi authentiques quelles étaient les mœurs de ces âges.

On a dit que le *Poëme du Cid* était imité de la *Chanson de Roland*. C'est l'opinion de gens fort compétents en cette matière et, comme Français, je ne demanderais qu'à m'y soumettre s'ils apportaient la moindre preuve pour la soutenir. On sait combien à cette époque les imitations se rapprochaient de l'original, en trouvant moyen en même temps et de le défigurer, et de faire disparate dans l'œuvre de l'imitateur. Or, il n'y a rien de semblable dans le *Poëme du Cid*, et il reste encore à prouver que celui-ci n'est pas antérieur à la Chanson de geste de Théroulde.

Je ne dirai qu'un mot de ma traduction, c'est que je l'ai faite aussi littérale que possible. M. Villemain (1), M. le comte de Puymaigre (2) et d'autres écrivains m'avaient déjà donné quelques modèles. M. Damas-Hinard (3), qui a le premier publié du *Poëme du Cid* une édition corrigée et suffisamment annotée, a été pour moi un guide sûr au milieu de toutes les difficultés, comme j'aurai plusieurs fois occasion de le reconnaître dans mes notes, et je n'aurais pas même essayé de donner après lui une traduction de ce poëme, si son livre eût été davantage à la portée de tout le monde. Je dois dire cependant que j'ai rejeté toutes celles des corrections proposées par Sanchez ou par M. Damas-Hinard, qui ne m'ont pas paru indispensables pour l'intelligence du texte.

Puisse, pour tout succès, ma traduction inspirer à quelqu'un le désir de lire ce vieux poëme dans le texte espagnol, bien convaincu que je suis qu'on ne peut, sans quelque profit pour l'esprit et le cœur, hanter ces héros des vieux temps.

(1) *Tableau de la Littérature au moyen âge.*
(2) *Les Vieux Auteurs castillans.*
(3) *Poëme du Cid.*

CHANSON PREMIÈRE

. . . . . (1).

De ses yeux grandement il pleurait, Mon Cid, il tournait la tête et restait à regarder ses demeures. Il vit les portes ouvertes et les huis sans cadenas, les perchoirs déserts sans fourrures ni manteaux, sans faucons, sans autours mués. Mon Cid soupira; bien amers étaient ses soucis. Enfin, plus calme de cœur, il prononça ces mots pleins de sagesse : « Soyez béni, Seigneur, notre Père de là-haut : tout mon malheur n'est que l'ouvrage de mes félons ennemis. »

Cependant il faut songer à partir, tout est prêt, on lâche les brides. A la sortie de Bivar la corneille était à droite, ils la virent à gauche en entrant à Burgos. A cette vue Mon Cid haussa les épaules et releva la tête : « Dieu soit loué! Alvar Fañez, l'augure est bon, mais il n'est que trop vrai

(1) Les premiers vers du Poëme manquent dans le seul manuscrit que l'on en possède. Il devait y avoir une brève exposition du sujet. Le Cid part pour l'exil. On donne à cette disgrâce des causes différentes; mais, suivant notre poëte, elle serait venue à la suite du partage du butin conquis par le Cid au pays des Maures.

que nous sommes exilés du pays. » Ce disant, Mon Cid, à la tête de sa compagnie de soixante lances, entrait à Burgos. Hommes et femmes veulent encore le voir; les uns debout sur leur seuil, les autres à leurs fenêtres, tous le regardent les yeux pleins de larmes, tant ils ont de douleur, et les mêmes paroles sont dans toutes les bouches : « Dieu! quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur! » Volontiers ils iraient l'inviter, mais nul ne l'osait : le roi don Alphonse avait si grande colère! Avant la nuit son message était arrivé à Burgos soigneusement scellé d'un grand sceau. Il y était écrit qu'on se gardât de donner asile à Mon Cid Ruy Diaz; si quelqu'un en avait l'audace, il lui était fait savoir, — menace qui ne serait pas vaine, — qu'il perdrait et ses biens et les yeux du visage, et en outre le corps et l'âme. La gent chrétienne était pleine de deuil. Tous se détournaient de Mon Cid, car ils n'osaient rien lui dire. Le Campeador se dirigea vers sa maison, mais arrivé à la porte, il la trouva solidement close, comme l'avait ordonné le roi Alphonse qu'on redoutait : à moins qu'il ne la brisât par force, il vit qu'elle lui était fermée. Les gens de Mon Cid appellent à haute voix : ceux du dedans ne veulent souffler mot. Il pique des deux, Mon Cid, s'avance vers la porte, et tirant son pied de l'étrier, frappe violemment un des battants. La porte ne s'ouvrit pas ; elle était bien fermée. En ce moment une fillette de neuf ans se présente devant ses yeux : « Ah! Campeádor, dit-elle, à une heure bonne vous avez ceint l'épée!... Hélas! le Roi l'a défendu : aujourd'hui est arrivé son message soigneusement scellé d'un grand sceau. Pour rien au monde nous n'oserions vous ouvrir ni vous accueillir : nous perdrions nos biens, et nos maisons, et de plus les yeux du visage. A notre malheur, Cid, vous ne gagneriez rien. Mais que le Créateur et tous ses bons Anges vous aient en leur sainte garde! » Cela dit, la petite fille s'en retourna vers sa maison.

Le Cid le voit bien, il n'a plus la faveur du Roi. Il s'éloi-

gne de la porte et pousse son cheval à travers Burgos. Il arrive à Sainte-Marie, met aussitôt pied à terre, fléchit les genoux et prie dans son âme. L'oraison terminée, il remonte à cheval. Bientôt il a passé les portes de Burgos et s'est arrêté à Arlanzon. C'est auprès de cette ville, sur la grève, qu'il voulut camper. Il fit planter sa tente et descendit de cheval. Mon Cid Ruy Diaz, celui qui, à une heure bonne, ceignit l'épée, n'eut qu'une tente sur la grève parce que personne ne l'osait accueillir en sa demeure. Là Mon Cid campa comme s'il eût été dans les montagnes, sa brave compagnie rangée autour de lui. Il lui était même interdit de rien acheter dans les murs de Burgos : on craindrait de lui vendre les seules miettes de la plus misérable nourriture.

Martin Antolinez, le Burgalais accompli, qui se trouvait pourvu de pain et de vin, put, sans achat, en fournir à Mon Cid et aux siens. Mon Cid le Campeador fut satisfait et avec lui tous les gens de sa suite. Écoutez les paroles que lui adressa Martin Antolinez : « Ah! Campeador, lui dit-il, à une heure bonne vous êtes né. Pour cette nuit restons ici; mais à l'aube demain nous partirons, car je serai accusé pour le service que je vous rends et disgracié auprès du Roi Alphonse. Mais si avec vous j'échappe sain et sauf, tôt ou tard le Roi recherchera mon amitié. Au reste, de tout ce que j'abandonne, je ne me soucie pas le moins du monde. »

Mon Cid, celui qui à une heure bonne ceignit l'épée, lui répondit : « Martin Antolinez, vous êtes une vaillante lance; tant que j'aurai vie, je vous donnerai double solde. Pour le moment j'ai dépensé mon or et tout mon argent. Vous voyez bien que je n'emporte point de trésor, et j'en aurais besoin pour toute ma compagnie. J'emploierai la force, de gré je ne trouverais rien. Si bon vous semble, préparons deux coffres. Remplissons-les de sable pour les rendre pesants, recouvrons-les de cuir et de beaux clous, cuir rouge et clous dorés. Allez-moi promptement trouver Rachel et Vidas. Je n'ai pu faire d'achats à mon entrée à Burgos ; la colère du

Roi m'en a empêché. Faites-leur entendre que je ne puis emporter mon trésor, qu'il est trop lourd : je suis prêt à l'engager pour ce qui sera raisonnable. Qu'ils l'emportent de nuit pour que les Chrétiens ne le voient pas, mais que le Créateur et tous ses Saints nous servent de témoins : pour moi, je ne puis faire davantage, et si j'agis ainsi, c'est à cœur défendant. »

Martin Antolinez n'y met pas de retard ; il passe par Burgos, arrive au château et demande à la hâte Rachel et Vidas. Ceux-ci se tenaient ensemble, faisant leurs comptes et supputant leurs gains. Martin Antolinez les aborde en homme habile : « Est-ce bien vous, Rachel et Vidas, mes bons amis ? Je voudrais vous parler d'une affaire qui demande le secret. » Aussitôt tous trois se retirent à l'écart. « Rachel et Vidas, donnez-moi la main, et jurez de ne me découvrir à Maure ni à Chrétien. Pour toujours je veux vous faire riches et vous mettre au-dessus du besoin. En guerroyant, le Campeador a fait du butin, butin immense et de grande valeur. Ce qui lui en reste est encore fort considérable, et c'est de là qu'est venue toute l'intrigue par laquelle il fut perdu. Vous le savez, en ce moment le Roi est fort irrité contre lui : Mon Cid a dû quitter ses terres, ses châteaux, ses palais. Mais il possède deux coffres, deux coffres remplis d'or. Comment les emporter sans qu'on les découvre ? Le Campeador veut bien les laisser entre vos mains si vous lui prêtez une somme d'argent convenable. Prenez les coffres et conservez-les en gage. Faites-moi seulement le serment et tous deux donnez-moi votre foi que vous n'y regarderez pas de cette année entière. » Rachel et Vidas sont à se consulter : « Nous autres, en toute affaire, nous avons besoin d'un bon gain. Nous n'ignorons pas que le Campeador a beaucoup ramassé. Lors de son invasion sur les terres des Maures, quelles grandes richesses n'en put-il pas rapporter ! Ne dort pas sans souci qui a de l'argent monnayé. Ces coffres, prenons-les tous deux, nous les mettrons en lieu où

l'on ne puisse les découvrir. Mais, dites-nous, que lui faut-il, au Cid, argent comptant? Quel sera notre bénéfice pour toute cette année? »

Martin Antolinez répondit en homme habile : « Mon Cid ne vous demandera rien que de raisonnable; ce sera peu en comparaison du trésor qu'il vous confie. Il se voit entouré d'hommes dans le besoin; il lui faudrait six cents marcs. »

Rachel et Vidas dirent qu'ils les donneraient volontiers. « Vous voyez que la nuit approche, reprit Martin Antolinez, le Cid est pressé, donnez-nous ces marcs que vous nous promettez. »

Mais Rachel et Vidas s'écrièrent : « Oh! le marché ne peut se faire ainsi; il nous faut prendre d'abord, nous donnerons ensuite. »

— « Je ne saurais m'y opposer, dit Martin Antolinez; vous donnerez cette somme à notre glorieux Cid, et vous nous aiderez, comme de juste, à nous débarrasser de ces coffres que nous vous confions; le tout de telle sorte que ne le sache ni Maure ni Chrétien. »

Rachel et Vidas répondirent : « Voilà qui est convenu. Les coffres une fois en nos mains, prenez vos six cents marcs. »

Martin Antolinez, en compagnie de Rachel et de Vidas, part aussitôt à cheval, satisfait et content. Pour n'être pas vus des habitants de Burgos, ils laissèrent le pont et passèrent la rivière à gué. Voilà qu'ils sont arrivés à la tente du glorieux Campeador.

En entrant ils lui baisent les mains, et Mon Cid leur répond en souriant : « Bien! don Rachel et Vidas, je croyais que vous m'aviez oublié!... Voici que je quitte le pays à cause de la colère du Roi. Mais autant que je le puis promettre, vous aurez quelque chose de ma main, et de votre vie vous ne manquerez de rien. »

Don Rachel et Vidas baisèrent les mains de Mon Cid. Martin Antolinez termina enfin toute cette affaire. Ils s'en-

gageaient à lui donner six cents marcs sur ces coffres qu'ils devaient garder jusqu'à la fin de l'année : telle était la convention, tel était leur serment. Mais ils se parjureraient en les regardant plus tôt, et Mon Cid ne leur donnerait pas un méchant denier de bénéfice. Martin Antolinez leur dit : « Que l'on charge ces coffres sans délai. Allons, Rachel et Vidas, emportez-les et conservez-les en gage. Je vais vous accompagner pour rapporter les six cents marcs, car Mon Cid doit partir avant que le coq chante. »

Au moment où l'on chargea ces coffres, vous eussiez vu cette joie! On ne pouvait les soulever malgré de grands efforts. Rachel et Vidas se réjouissaient de posséder tant d'argent monnayé : les voilà tous deux mis à l'aise pour le reste de leur vie.

Rachel se baisse encore pour baiser la main de Mon Cid : « Ah! Campeador, à une heure bonne vous avez ceint l'épée. Vous allez laisser la Castille pour des pays étrangers. De vastes butins accompagnent vos succès. Une fourrure de Maure, rouge et brillante, Cid, — je vous baise la main,— que j'en obtienne le don. »

— « Je le veux, dit le Cid, dès ce moment elle vous est accordée; je vous la rapporterai de là-bas, soyez-en sûr, ou bien vous en pourrez prendre la valeur sur mes coffres.»

Martin Antolinez revint à la demeure de Rachel et de Vidas. Là ils étendirent tout au milieu un vaste tapis et sur ce tapis une nappe de toile blanche. Du premier coup, ils y jetèrent trois cents marcs d'argent; don Martin comptait et prenait sans peser. Les trois cents marcs restant, ils les lui payèrent en or. Don Martin en distribua une charge à chacun des cinq écuyers qu'il avait amenés.

Écoutez ce qu'il dit lorsque tout fut terminé : « Maintenant, don Rachel et Vidas, les coffres sont en vos mains : moi, qui vous les fis avoir, je mérite bien des chausses.»

Rachel et Vidas s'éloignèrent ensemble un instant : « Donnons-lui quelque bon présent, car cette affaire, c'est

lui qui nous l'a procurée. — Martin Antolinez, excellent Burgalais, vous le méritez; nous voulons vous donner quelque bon présent. Vous pourrez avoir des chausses, une riche couverture, un bon manteau; tenez, voici trente marcs. Vous nous en devrez quelque reconnaissance, je crois, et vous ferez tenir ce dont nous sommes convenus.» Don Martin les remercia, reçut les marcs, et ne songeant plus qu'à quitter la place, prit congé d'eux.

Bientôt il fut sortit de Burgos et eut passé l'Arlanzon. Il arriva à la tente de celui qui reçut le jour à une heure bonne.

Le Cid le reçut à bras ouverts : « Venez, Martin Antolinez, mon fidèle vassal : puissiez-vous bientôt tenir quelque chose de moi ! »

— « J'apporte les meilleures nouvelles, Campeador : voici vos six cents marcs, moi j'en ai gagné trente. Faites plier la tente et partons sans délai; au chant du coq, nous pourrons être à Saint-Pierre de Cardeña. Nous verrons votre femme, cette dame illustre, et l'hôte payé, nous quitterons le royaume. Il n'est que temps, le délai est presque expiré. »

A ces mots, la tente est pliée : Mon Cid et sa suite chevauchent rapidement. En passant, il tourne vers Sainte-Marie la tête de son cheval, et levant la main droite, se signe le visage : « Je vous adore, souverain Seigneur de la terre et des cieux. Glorieuse sainte Vierge, protégez-moi. Voici que je quitte la Castille pour obéir à la colère du Roi, et je ne sais si j'y rentrerai quelque jour de ma vie. Sainte Vierge, dans mon exil, que votre pouvoir m'aide et me sauvegarde, qu'il soit mon secours le jour et la nuit. Si vous me l'accordez et que mon destin s'accomplisse, j'enverrai à votre autel des dons précieux et magnifiques, et j'accomplirai le vœu d'y faire chanter mille messes. »

Il repart, Mon Cid, ce héros au grand courage. Tous lâchent les brides et continuent leur route.

Cependant Martin Antolinez lui dit : « Je veux voir ma

femme encore une fois, comme mon cœur le désire. Je lui apprendrai ce qui lui reste à faire. Que le Roi s'empare de mes biens, il ne m'en chaut! Vous me reverrez près de vous avant que le soleil brille. »

Martin Antolinez retourna donc vers Burgos, et Mon Cid, chevauchant vers Saint-Pierre de Cardeña, éperonna vivement son cheval, accompagné de tous les chevaliers qui s'étaient mis si généreusement sous ses ordres. Bientôt les coqs chantèrent : l'aube allait poindre.

Quand le bon Campéador arriva a Saint-Pierre, l'abbé don Sanche, un bon chrétien, récitait les matines au retour de l'aube et doña Chimène assistait en compagnie de cinq nobles dames. « Toi qui gouvernes le monde, protége Mon Cid le Campeador! » disaient-elles dans leurs prières à saint Pierre et au Créateur.

Mais voilà qu'il appelle à la porte, on reconnaît sa voix. Dieu! comme est joyeux l'abbé don Sanche! Tous, avec des torches, se précipitent dans la cour : grande est leur joie de revoir celui qui à une heure bonne reçut le jour. « Je remercie Dieu de vous voir ici, Mon Cid, dit l'abbé don Sanche, et de pouvoir vous offrir l'hospitalité. » Le Cid lui répond : « Merci, seigneur abbé, je vous suis reconnaissant. J'ai besoin de vivres pour mes gens et pour moi, je m'en pourvoirai. En attendant, comme je quitte le pays, voici cinquante marcs, que je vous doublerai si Dieu me prête vie encore quelque temps, car je ne veux pas faire pour un denier de dommage au monastère. Je vous donne encore cent marcs pour doña Chimène, ses filles et ses dames : veuillez les servir cette année. Les deux filles que je laisse sont bien jeunes encore, ayez-en soin et prenez-les sous votre protection. Ma femme et mes filles, c'est à vous que je les recommande, abbé don Sanche. Si cette somme n'est pas suffisante et que la dépense soit plus forte que nous ne pensons, ne laissez pas d'y pourvoir, je vous prie : pour un denier que vous dépenserez, j'en donnerai quatre au

monastère. » L'abbé accepta volontiers ces conventions.

En ce moment arrive doña Chimène. Des dames accompagnent ses filles et les lui présentent. Devant le Campeador doña Chimène tomba à genoux. De ses yeux elle pleurait et lui baisait les mains.

« Me voici devant vous, Cid, barbe très-accomplie, me voici devant vous, moi et vos filles, bien jeunes encore, presque enfants : ces dames sont celles qui me servent. Dieu soit loué ! Campeador, à une heure bonne vous reçûtes le jour. Vous quittez le pays : de méchants courtisans sont cause de cet exil. Vous partez, je ne le vois que trop. De notre vivant il nous faut donc nous séparer. Donnez-nous quelque conseil pour l'amour de sainte Marie. »

Le Cid écoutait passant la main sur sa belle barbe. Il prit enfin ses filles dans ses bras et les pressa sur son cœur, car il les aimait tendrement. Ses yeux étaient pleins de larmes, et il laissait échapper de profonds soupirs. « Oh ! oui, doña Chimène, vous êtes une femme admirable, et je vous aime autant que mon âme. Oui, comme vous le voyez, bien que vivants, il faut nous séparer. Je pars : vous allez rester abandonnée. Ah ! plaise à Dieu et à sa sainte Mère que je puisse encore de ma main marier mes chères filles, plaise à Dieu que j'aie encore quelques jours de vie et de bonheur, où je puisse vous servir, Chimène, comme vous méritez d'être servie. »

On prépare un grand dîner au bon Campeador. Les cloches de Saint-Pierre sonnent à toute volée. Par la Castille on va entendant les hérauts qui annoncent le départ de Mon Cid le Campeador. Les uns abandonnent leurs maisons, les autres leurs fiefs. Ce jour-là, cent cinquante chevaliers 115
se réunirent sur le pont d'Arlanzon, tous demandant Mon Cid le Campeador. Martin Antolinez fit route avec eux vers Saint-Pierre, où se tenait celui qui à une heure bonne reçut le jour.

A la nouvelle que sa compagnie s'accroît et que ses forces

augmentent, Mon Cid de Bivar monte aussitôt à cheval et sort pour les recevoir. Les chevaliers s'approchent et lui baisent la main. Alors Mon Cid, plein d'enthousiasme, leur dit en souriant : « Je demande à Dieu, notre père, qu'il me soit donné avant l'heure de ma mort de pouvoir vous faire quelque bien, à vous qui laissez à cause de moi vos maisons et vos domaines, de pouvoir vous faire retrouver le double de ce que vous sacrifiez. » Mon Cid et ses hommes, tous furent contents de se voir ainsi croître en nombre.

Cependant les six premiers jours du délai se sont écoulés, il leur en reste encore trois pour sortir, sachez-le, et pas davantage. Le Roi a même prévenu Mon Cid que s'il était saisi dans son royaume le délai expiré, il ne pourrait échapper pour or ni pour argent.

Le jour est parti, la nuit va bientôt venir. Mon Cid fait assembler tous ses chevaliers : « Écoutez, barons, et ne vous découragez pas : j'emporte peu d'argent, je veux que chacun en ait sa part. Mais souvenez-vous de nos conventions : demain au matin, au premier chant du coq, hâtez-vous, faites seller vos chevaux. Le bon abbé de Saint-Pierre célébrera matines, il nous dira la messe, celle de la Sainte-Trinité. La messe dite, pensons à chevaucher. Le chemin est long et bref le délai. »

Ce qu'a ordonné Mon Cid, tous le font. La nuit se passe et le matin arrive. Au chant du coq ils pensent à chevaucher. On sonne matines en très-grande hâte. Mon Cid et sa femme se rendent à l'église. Là, doña Chimène s'agenouille devant les marches de l'autel, priant Dieu du fond de son âme qu'il daignât préserver de tout mal Mon Cid le Campeador.

« Ah! Roi de gloire, Père qui êtes au ciel, c'est vous qui avez fait le firmament, la terre et les mers, vous qui avez fait la lune et les étoiles, et le soleil qui réchauffe l'univers, vous qui vous êtes fait homme dans le sein d'une mère sans tache, qui êtes né à Bethléem selon vos desseins. Les

pasteurs vous glorifièrent en chantant vos louanges, trois rois de l'Arabie vous vinrent adorer. Selon vos desseins, Melchior, Gaspar, Balthasar vous offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Vous avez sauvé Jonas tombé à la mer et Daniel emprisonné avec des lions, vous avez sauvé à Rome le seigneur saint Sébastien, vous avez sauvé sainte Suzanne faussement accusée. Seigneur, vous avez passé trente-deux ans sur la terre, opérant des miracles, que répètent tous les hommes; avec de l'eau vous avez fait du vin, avec de la pierre du pain ; vous l'avez ordonné, et Lazare est ressuscité. Vous vous êtes laissé prendre par les Juifs au mont Calvaire et mettre en croix sur le Golgotha. Avec vous deux larrons, un de chaque côté : l'un est en paradis, mais l'autre n'y est pas entré. Du haut de la croix vous fîtes un grand prodige. Longinus était aveugle, ses yeux ne s'étaient jamais ouverts à la lumière. Il vous frappe de sa lance au côté : le sang en jaillit, il coule sur la hampe et vient oindre ses mains. Longinus les soulève et les porte à son visage. Aussitôt ses yeux s'ouvrent, tout ce qui l'entoure lui apparaît. Guéri de son infirmité, il croit en vous. Vous êtes sorti vivant du tombeau et êtes descendu aux enfers, suivant vos desseins. Les portes en furent brisées, les Patriarches reçurent leur délivrance. Oui, vous êtes le Roi des rois et le Père de l'univers. C'est vous que j'adore, c'est en vous que je crois, pleine de soumission. J'implore aussi saint Pierre, puisse-t-il seconder mes prières pour Mon Cid le Campeador, afin que Dieu le garde de tout mal. Aujourd'hui nous nous séparons, mais qu'un jour en cette vie nous nous réunissions encore. »

Comme elle achevait sa prière, la messe finissait. On sort de l'église, on va monter à cheval. Le Cid veut encore embrasser doña Chimène, et doña Chimène vient baiser la main de Mon Cid. Elle ne sait plus que pleurer de ses yeux, et lui, détournant ses regards sur ses filles : « Je vous recommande à Dieu, mes enfants, à ma femme, et au père

spirituel. Maintenant nous nous séparons, Dieu sait si nous nous réunirons jamais. »

Vous n'avez pas vu scène pareille : ce ne sont que pleurs, ils se séparent les uns des autres, comme l'ongle d'avec la chair.

Enfin Mon Cid et ses vassaux pensèrent à se mettre en selle, mais lui attendait encore et détournait la tête. Fort à propos Minaya Alvar Fañez prit la parole : « Où est votre courage, Cid, qui à une heure bonne avez reçu le jour ? Il faut fournir notre route, et nous n'avons pas de temps à perdre. Toutes ces douleurs se changeront en joies : Dieu qui fit nos cœurs saura nous venir en aide. »

Une dernière fois ils font leurs recommandations à l'abbé don Sanche. Ils lui disent comment ils veulent que soient traitées doña Chimène et ses filles, et toutes les dames qui sont avec elles. L'abbé peut être sûr qu'il recevra pour ce service bonne récompense.

Don Sanche s'en retournait, quand Alvar Fañez ajouta : « Si vous voyez venir des gens qui désirent nous accompagner, abbé, dites-leur de marcher vite en suivant nos traces; en pays désert ou en pays habité, ils pourront toujours nous rejoindre. »

Il lâchent les brides et laissent aller les chevaux. Proche est le délai où ils doivent quitter le royaume.

Mon Cid vint coucher à Spinar-de-Can. Le lendemain, de bonne heure, ils repartent à cheval. Pendant la nuit, nombre de gens, de tous côtés, les avaient rejoints.

Il prend le chemin de l'exil, le loyal Cid. A gauche, il laisse Santesteban, une bonne cité; à droite, Ahilon-les-Tours, ville dont les Maures étaient maîtres. Il passa par Alcobiella, qui est déjà sur la frontière de Castille, puis par la chaussée de Quinea, et traversa le Douero sur des radeaux. Mon Cid s'arrêta à la Figeruela, où de tous côtés nombre de gens le vinrent rejoindre.

Là, après le repas, Mon Cid ne tarda pas à être pris d'un

doux sommeil et à s'endormir complétement. L'ange Gabriel vint en songe vers lui : « Chevauchez, Cid, bon Campeador, car onques en si bonne passe ne chevaucha baron. Tant que vous vivrez, votre sort sera beau. » En s'éveillant, le Cid se signa le visage; il se signa le visage et se recommanda à Dieu, tout joyeux du songe qu'il venait d'avoir.

Le lendemain, de grand matin, ils se remettent en selle; c'est le dernier jour du délai, ils n'ont pas une heure de plus. Ils allèrent se loger à la Sierra de Miedes.

Comme il était encore jour et que le soleil n'était pas couché, Mon Cid le Campeador voulut inspecter son monde. Sans parler des gens de pied, hommes pleins de courage, il compta trois cents lances, toutes avec leurs pennons. « Vite, donnez de l'orge, dit-il, et que Dieu nous aide! Que ceux qui veulent manger descendent de cheval! Pour nous, nous allons traverser la Sierra; elle est haute et abrupte, mais nous pourrons cependant cette nuit quitter la terre du roi Alphonse; puis, nous trouvera qui nous cherchera. »

Ils passent de nuit la Sierra. Le matin arrive, ils pensent à redescendre le coteau opposé. Ce fut au milieu d'une haute et merveilleuse montagne que Mon Cid fit camper et distribuer les vivres. Il leur dit alors à tous qu'il voulait faire une marche de nuit : ces bons vassaux y consentent d'enthousiasme, ils sont prêts à obéir à tout ordre de leur seigneur. Avant la nuit, ils étaient à cheval. Ainsi fait Mon Cid pour n'être pas découvert. Ils marchèrent de nuit sans prendre de repos.

Ils descendirent vers Casteion, ville située sur le Fenares. Là, Mon Cid et ses hommes passèrent toute la nuit en embuscade, comme le leur conseillait Minaya Alvar Fañez: « Oui; Cid, à une heure bonne vous avez ceint l'épée, disait-il. Avec cent hommes de cette compagnie, vous pourrez vous emparer de Casteion par ruse. Moi, avec les deux cents autres, je ferai une reconnaissance. »

— « Qu'Alvar Alvarez, répondit le Cid, et Alvar Salvadores ne manquent pas d'y aller, ainsi que Galin Garcia, cette vaillante lance. Bons chevaliers, qui accompagnez Minaya, courez fièrement le pays : ne lâchez rien par crainte. En descendant de Fita, passez par Guadalfaxara et poussez jusqu'à Alcala ; recueillez avec soin tout butin et n'abandonnez rien par crainte des Maures. Je resterai ici avec les cent autres à l'arrière-garde. Je m'emparerai de Casteion, qui nous sera d'un grand secours. Si quelque péril vous menace dans votre excursion, mandez-le-moi aussitôt à la réserve. L'Espagne entière parlera de ce fait d'armes. » On désigne ceux qui accompagneront Minaya, comme ceux qui doivent rester avec Mon Cid à l'arrière-garde.

Déjà percent les blancheurs de l'aube, le crépuscule s'étend. Le soleil se montre : Dieu ! avec quelle splendeur il rayonne ! A Casteion tout le monde se lève, les portes s'ouvrent, chacun sort pour voir ses champs et vaquer à ses travaux. Bientôt ils sont tous dehors, les portes demeurent ouvertes, il ne reste plus que peu de monde à Casteion, et ceux qui sont dehors sont dispersés dans les champs. Le Campeador sort de son embuscade, et sans s'arrêter court jusqu'à Casteion. Maures et Mauresques deviennent leur butin, ainsi que tous les troupeaux qui errent aux alentours. Mon Cid don Rodrigue se dirigeait vers la porte. Ceux qui la gardaient, au premier signal de l'alerte, eurent peur et l'abandonnèrent. Mon Cid Ruy Diaz entra par les portes grandes ouvertes, tenant à la main son épée nue. Il tua onze Maures de ceux qu'il put atteindre. C'est ainsi qu'il s'empara de Casteion et de grandes richesses en or et en argent. Ses chevaliers revinrent tout chargés de butin. Ils l'offrirent à Mon Cid, mais Mon Cid ne faisait aucun cas de tout cela.

Cependant les deux cent trois chevaliers de l'incursion courent sans hésiter jusqu'à Alcala, où flotta victorieuse la bannière de Minaya. Bientôt ils s'en reviennent avec leur

proie, remontent le Fenares et passent par Guadalfaxara. Quelles immenses dépouilles ils ramènent! Ce sont de grands troupeaux de bœufs et de brebis, des vêtements et autres superbes richesses. Triomphante revint la bannière de Minaya, sans qu'on osât assaillir l'arrière-garde. C'est avec tel profit que s'en retourna cette compagnie jusques à Casteion où les attendait le Campeador.

Laissant le château dont il s'est emparé, le Campeador monte à cheval, et suivi de sa troupe, s'avance à leur rencontre. Il reçoit Minaya à bras ouverts : « Venez, Alvar Fañez, venez, lance hardie, lui dit-il ! En quelque endroit que je vous eusse envoyé, je n'aurais pas attendu moins de vous. Que tout cela soit réuni. Je vous en donne le cinquième, si vous le désirez, Minaya. »

— « Je vous en remercie beaucoup, illustre Campeador. Alphonse le Castillan se tiendrait pour satisfait de ce cinquième que vous me donnez; moi, j'y renonce et vous en tiens quitte. Je le jure devant le Dieu du ciel, jusqu'à ce que, sur mon bon cheval, la lance ou l'épée au poing et le coude dégouttant de sang, je me sois rassasié de combattre partout les Maures en votre présence, Ruy Diaz, l'illustre jouteur, je n'accepterai pas de vous-même un méchant denier. Puisque mon butin n'est pas sans quelque valeur, tout entier je le remets entre vos mains. »

Toutes ces dépouilles étaient donc rassemblées. Mon Cid, qui à une heure bonne reçut le jour, pensa que les compagnies et les hommes d'armes du roi Alphonse pourraient bien arriver et lui chercher querelle. Il ordonna le partage de ces trésors, et le lot de chacun fut fixé. Les chevaliers reçoivent ce qui leur revient : à chacun d'eux c'est cent marcs d'argent, et aux hommes de pied juste la moitié.

Le cinquième du tout restait à Mon Cid. En cet endroit, on ne pouvait ni le mettre en vente, ni l'offrir en présent, et cependant Mon Cid ne voulait pas embarrasser sa troupe de captifs ni de captives. Il s'aboucha donc avec les habi-

tants de Casteion, et envoya des messages à Fita et à Guadalfaxara : ce cinquième, à quelque prix qu'on l'achetât, serait toujours payé moins que sa valeur, et on y trouverait grand profit. Les Maures l'estimèrent trois mille marcs d'argent : cette proposition plut à Mon Cid. Trois jours après ils étaient payés comptant.

Mon Cid jugea qu'il ne pourrait demeurer dans le château avec toute sa compagnie, non qu'il fût difficile à défendre, mais parce que l'eau y manquait. Sans songer à s'attaquer aux Maures, avec lesquels il venait de traiter, Mon Cid dit à ses mesnies : « Je veux quitter Casteion. Ici le roi Alphonse pourrait venir nous chercher avec tous ses hommes d'armes. Écoutez! chevaliers, et vous tous, mes braves. Ne prenez pas mal ce que je vais vous dire! Le roi Alphonse n'est pas loin, il ne tardera pas à s'avancer vers ce château, j'en suis certain, et alors comment garderons-nous Casteion? Je ne veux pas cependant laisser ce château désert. Cent Maures et cent Mauresques recevront la liberté : ils oublieront que nous le leur avions pris et ne médiront pas de nous. Vous êtes tous satisfaits, nul n'attend plus pour l'être, demain dès le matin pensons à chevaucher. Je ne voudrais pas lutter contre Alphonse, mon suzerain. »

Tous approuvent ces paroles : ils sont enrichis et ne songent plus qu'à laisser ce château où ils s'étaient établis. Les Maures et les Mauresques bénissent Mon Cid.

Les gens du Campeador suivent la route qui va remontant le Fenares, et, marchant toujours, traversent les Alcarias. Ils laissent derrière eux les grottes d'Anquita, passent la rivière, entrent dans la plaine de Torancio : ils s'avancent dans ce pays aussi loin que possible. Mon Cid ne voulut s'arrêter qu'entre Fariza et Cetina. Grand est le butin qu'il a fait le long de la route, tant les Maures sont étourdis de son audace. Le lendemain Mon Cid de Bivar repartit : il passa par Alfana, descendit la Foz, traversa Bobierca et plus loin Teca, et vint camper au-dessus d'Alcocer, sur un

mamelon élevé et dans une forte position. Tout auprès serpente le Jalon : il aura donc de l'eau, quoi qu'on fasse.

Mon Cid don Rodrigue songe à s'emparer d'Alcocer. Il fortifie ses positions, couvre de postes la colline, plaçant les uns contre la sierra, les autres contre la rivière. Le brave Campeador, celui qui à une heure bonne reçut le jour, ordonne à ses barons d'entourer la colline d'un fossé, peu distant de la rivière, afin qu'on ne leur donnât d'alerte de jour ni de nuit, et qu'on sût que Mon Cid s'était établi en cet endroit.

Tout aux alentours des messagers annonçaient que Mon Cid avait en ce lieu fixé sa demeure. Banni par les Chrétiens, il était venu chez les Maures : ceux-ci, il est vrai, n'espéraient pas gagner beaucoup à son voisinage.

En attendant, Mon Cid et ses vassaux sont sur leurs gardes. Déjà la ville et le château d'Alcocer demandent à entrer en accommodements pour un impôt. Les habitants de Teca et de Teruel le demandent aussi; ceux de Calatayuth sont dans l'incertitude et l'affliction.

Pendant quinze semaines entières Mon Cid resta en paix; mais lorsqu'il vit qu'Alcocer ne se rendait pas, il inventa un stratagème dont il ne tarda pas longtemps à se servir.

Il fit plier et emporter les tentes, n'en laissant qu'une debout dans son camp. En homme habile, pour faire tomber les Maures dans un piége, il descendit le Jalon, bannière haute, hauberts lacés, épées au côté. A cette vue, grande allégresse chez les habitants d'Alcocer. « Le pain et l'orge ont manqué au Cid. Il abandonne une tente et n'emporte pas les autres sans peine. Il s'en va de telle façon, Mon Cid, qu'on le dirait échappé à une poursuite. Précipitons-nous sur lui, nous ferons un immense butin. Hâtons-nous, si les habitants de Teruel venaient à s'en emparer, ils ne nous en donneraient rien. Il faut qu'il nous rende le double de la rançon qu'il nous a prise. »

Ils s'élancèrent d'Alcocer dans la plus grande hâte. Mon

Cid, en les voyant, s'enfuit comme s'il était poursuivi, il s'enfuit en descendant le Jalon, et cependant personne encore n'attaque les siens.

« Voilà que le butin nous échappe ! » s'écrient les hommes d'Alcocer. Et grands et petits se précipitent au dehors. Dans leur soif de pillage, ils oublient tout : les portes restent ouvertes et nul ne les garde.

Le bon Campeador tourna la tête et vit les Maures déjà fort éloignés du château. Soudain il fait retourner sa bannière, et, donnant de l'éperon, s'écrie : « Frappez, chevaliers, frappez-les tous sans hésitation. Avec la grâce de Dieu, les dépouilles sont à nous. » Et voilà les Chrétiens mêlés aux Maures au milieu de la plaine. Ah ! vive est leur joie dans cette matinée. Mon Cid et Alvar Fañez se précipitent toujours en avant : ils ont de bons chevaux dont ils font ce qu'ils veulent. Ils dépassent les Maures et bientôt sont entre eux et le château. Les vassaux de Mon Cid les pressèrent sans pitié : il ne leur fallut guère plus d'une heure pour en tuer trois cents.

Cependant ceux qui étaient en embuscade, les laissant devant eux, se dirigent vers le château avec de grandes clameurs et, l'épée nue, arrivent jusqu'à la porte. Les autres ne tardent pas à les rejoindre : la poursuite est achevée.

C'est par ce stratagème, sachez-le bien, que Mon Cid s'empara d'Alcocer. Pero Bermuez, qui tenait en main la bannière, courut la placer à l'endroit le plus élevé du château.

Alors Mon Cid Ruy Diaz, qui naquit à une bonne heure : « Bénis soient le Dieu du ciel et tous ses Saints. Maintenant hommes et chevaux auront meilleur gîte. Écoutez-moi, Alvar Fañez, et vous tous, chevaliers. Nous avons recueilli en ce château de grandes richesses. Les Maures gisent tués, les survivants me semblent peu nombreux. Nos prisonniers, Maures et Mauresques, nous ne pourrions les vendre, et d'ailleurs nous n'aurions pas de profit à les décapiter, ras-

semblons-les donc ici, où nous sommes maîtres. Nous habiterons leurs demeures et nous nous ferons servir par eux. »

Mon Cid fit rapporter la tente qu'il avait laissée dans son camp, et, avec son butin, resta dans Alcocer.

De tout cela les habitants de Teca et de Teruel s'affligent et s'effrayent : il en est de même de ceux de Calatayuth. Ils envoient ce message au roi de Valence : « Un Chrétien, qu'on nomme Mon Cid Ruy Diaz de Bivar, disgracié du roi Alphonse et chassé de son royaume, est venu s'établir au-dessus d'Alcocer dans un lieu très-fortifié. Il a attiré les habitants dans une embuscade et s'est emparé du château. Si vous ne nous aidez, vous perdrez Teca et Teruel, vous perdrez Calatayuth, qui ne peut échapper. Il n'y aura que désastres sur cette rive du Jalon, et sur l'autre rive le pays de Siloca subira le même sort. »

Le roi de Tarim entendant ce message : « Vous voilà trois rois maures autour de moi, dit-il, que deux d'entre vous, sans retard, se rendent sur les lieux. Emmenez trois mille Maures armés en guerre : les troupes de la frontière vous viendront en aide. Prenez-le-moi vivant et l'amenez devant moi : il faudra qu'il me rende raison de son invasion sur mes terres. »

Trois mille Maures montèrent à cheval et furent prêts à marcher. Ils allèrent passer la nuit à Segorve. Le lendemain dès le matin ils chevauchaient. Ils allèrent passer la nuit à Celfa. Ils pensèrent à avertir les hommes d'armes de la frontière, et ceux-ci aussitôt accoururent de toutes parts. Ils quittèrent Celfa, qu'on appelle aussi Celfa-de-Canal, et marchèrent tout le jour sans prendre de repos. Ils allèrent passer la nuit à Calatayuth.

Les hérauts, en parcourant tous les alentours, réunirent des combattants en nombre très-considérable. Sous la conduite de ces deux rois maures, dont les noms sont Fariz et Galve, ils vont assiéger mon vaillant Cid dans Alcocer. Ils plantent les tentes et prennent leurs positions. Ces troupes

s'accroissent sans cesse, car les Maures forment des nations immenses. Les sentinelles que placent les Maures, jour et nuit sont revêtues de leurs armes. Ces sentinelles sont nombreuses et l'armée est imposante.

Ils commencèrent par priver d'eau les gens de Mon Cid. Ceux-ci voulaient sortir pour leur livrer bataille, mais celui qui en bonne heure naquit s'y opposa de tout son pouvoir, et la ville resta ainsi bloquée pendant trois semaines entières.

A la fin de ces trois semaines, comme la quatrième commençait, Mon Cid voulut s'entendre avec ses gens : « On nous a privés d'eau, leur dit-il; le pain va nous manquer. Si nous cherchons à nous en aller de nuit, ils ne nous laisseront pas accomplir notre dessein. Leurs forces ne sont-elles pas trop considérables pour que nous les combattions? Dites-moi, chevaliers, que vous plaît-il de faire? »

Aussitôt Minaya, l'illustre chevalier, prit la parole : « Nous sommes exilés de la noble Castille. N'espérons pas de pain de la main des Maures : nous ne pouvons que les combattre. Ainsi faisons, au nom du Créateur! Nous sommes bien six cents, et même plus. Dès demain allons les frapper. » Le Campeador répondit : « Vous avez parlé selon mes vœux. Vous vous êtes fait honneur, Minaya, et vous ne cesserez pas dans l'avenir. »

Sur son ordre, Maures et Mauresques sont expulsés, afin que le secret ne soit connu de personne. Ce jour et la nuit suivante, ils ne pensent qu'à leurs préparatifs de combat.

Le lendemain matin, le soleil allait poindre. Mon Cid en armes, ainsi que tous les siens, leur parla comme je vais vous le rapporter : « Sortons tous, que nul ne reste, si ce n'est deux hommes à pied qui garderont la porte. Ceux qui tomberont dans la plaine seront enterrés dans ce château. Si nous remportons la victoire, nous nous enrichirons encore. Et vous, Pero Bermuez, comme vous êtes très-brave, je vous confie ma bannière; prenez-la, vous la por-

terez partout haute et fière. Mais ne vous hasardez pas avec elle, à moins que je ne vous l'ordonne. » Il baisa la main au Cid et alla prendre la bannière. Aussitôt les portes s'ouvrent et tous s'élancent dehors.

A cette vue, les sentinelles des Maures se replient vers l'armée. Là, quel mouvement! comme ils courent aux armes! Aux roulements des tambours la terre va se fendre. Que ne vîtes-vous les Maures s'armer et se ranger vivement en bataille! Ils ont dans leur camp deux grands étendards : autour de chacun d'eux se forme confusément un bataillon d'hommes de guerre à pied : qui pourrait les compter? Déjà les bandes des Maures se meuvent en avant, pour en venir aux mains avec le Cid et les siens.

« Arrêtez-vous ici, mesnies, s'écria le Cid : que nul, avant mon ordre, ne rompe les rangs. »

Pero Bermuez ne put se contenir ; la bannière en main, il se mit à éperonner vivement son cheval. « Dieu vous garde, loyal Cid Campeador! Vous voyez cet épais bataillon, c'est là que je veux mettre votre bannière. Et vous, chevaliers, c'est votre devoir, nous verrons comme vous la secourrez. »

— « N'en faites rien, de grâce, » lui dit le Cid.

— « Ce sera ainsi, » répondit Pero Bermuez en éperonnant son cheval et en le poussant dans le plus fort bataillon. Les Maures, pour prendre plus sûrement sa bannière, le laissent s'avancer, puis le frappent à grands coups, mais sans pouvoir l'ébranler.

Le Campeador dit à ses chevaliers : « Secourez-le par charité! » Les chevaliers ramènent leurs écus devant leurs poitrines, abaissent leurs lances ornées de pennons, penchent la tête sur leurs arçons et volent les frapper, le cœur plein de bravoure. Celui qui à une heure bonne reçut le jour leur répète à grands cris : « Frappez-les, chevaliers, de grâce, frappez-les; c'est moi qui suis Ruy Diaz le Cid Campeador de Bivar! »

Tous frappent sur le bataillon où s'est engagé Pero Bermuez. Ils sont trois cents lances, tous portant pennon, et chacun d'un seul coup abat un Maure. A la seconde charge qu'ils font, ils sont encore le même nombre. On eût pu voir abaisser et relever bien des lances, briser et transpercer bien des boucliers, fausser et rompre bien des cuirasses; on eût pu voir maints pennons blancs remonter rouges de sang, et maints bons chevaux courir sans cavaliers. Les Maures crient : Mahomet! les Chrétiens : saint Jacques!

Déjà sont tombés en un petit espace mille trois cents Maures. Comme il lutte magnifique sur son arçon doré, Mon Cid Ruy Diaz le bon Batailleur! Il a fait avancer Minaya Alvar Fañez, Martin Antolinez, l'illustre Burgalais, Muño Gustioz, qui avait grandi dans sa demeure, Martin Muñoz, l'ancien chef de Mont-Mayor, Alvar Fañez et Alvar Salvadores, Galin Garcia le brave, d'Aragon, Felez Muñoz, le neveu du Cid. Tous sont là, tous se portent en avant au secours de la bannière et de Mon Cid le Campeador. Le cheval de Minaya Alvar Fañez fut tué : du côté des Chrétiens on vint à son aide. Il a rompu sa lance, il met la main à l'épée. Quoique à pied, il va frappant d'estoc et de taille. Mon Cid Ruy Diaz le Castillan le voit. Il accoste un alguazil monté sur un bon cheval et lui donne un tel coup d'épée, qu'il le fend par le milieu jusqu'à la ceinture et le renverse. Il va remettre le cheval à Minaya Alvar Fañez : « A cheval, Minaya, lui dit-il; vous êtes mon bras droit : par vous aujourd'hui je veux acquérir un terrible pouvoir. »

Les Maures tiennent bon, ils ne quittent pas encore le champ de bataille. A cheval et l'épée à la main, Minaya se bat vaillamment au milieu de leurs rangs et tous ceux qu'il atteint, il s'en débarrasse promptement.

Mon Cid Ruy Diaz, celui qui naquit à une heure bonne, avait porté trois coups au roi Fariz. Les deux premiers avaient été parés, mais le troisième l'atteignit. Ruisselant

de sang par le bas de sa cuirasse, le roi Fariz tourna la bride pour s'éloigner du champ de bataille. Cet exploit mit l'armée en déroute.

De son côté Martin Antolinez donna un coup à Galve. Il fit sauter au loin les escarboucles de son heaume et le heaume lui-même, et le fendit jusqu'au vif. L'autre n'osa pas lui résister davantage.

Ils sont défaits, les rois Fariz et Galve. Quel beau jour pour la chrétienté! Car les Maures quittent la place, et les vassaux de Mon Cid les poursuivent et les massacrent dans leur fuite. Le roi Fariz se fut renfermer dans Teruel, mais Galve n'y fut pas reçu. Aussi vite que possible il courut vers Calatayuth. Le Campeador le pressait, et jusqu'à Calatayuth dura la poursuite.

Minaya Alvar Fañez fit merveille sur son cheval. Il tua trentre-quatre de ces Maures. Quelle vaillante épée! Son bras est tout ensanglanté et son coude dégoutte de sang. Minaya dit: « Maintenant je me suis satisfait! Bonnes seront les nouvelles qui parviendront en Castille : Mon Cid Ruy Diaz a été vainqueur dans une bataille rangée. »

Tant de Maures gisent tués que peu assurément ont échappé vivants, car dans leur fuite on les frappait sans hésiter. Voilà que s'en reviennent les vassaux de celui qui à une heure bonne reçut le jour. Mon Cid se promenait sur son bon cheval, le casque au côté, l'épée à la main. On voyait sa coiffe toute froncée, et sa belle barbe. « Dieu soit loué! Gloire au seigneur des cieux qui nous a fait remporter une telle victoire! »

Le campement, les gens de Mon Cid l'ont bien vite mis à sac : ce sont des écus et des armes, et autres vastes trésors. A leur retour de la chasse donnée aux Maures, ils trouvèrent cinq cent dix chevaux.

Grande est l'allégresse parmi les Chrétiens, il ne leur manque guère que quinze des leurs. Quant à l'or et l'argent, ils en ont à ne les pouvoir compter : ce butin les a

tous enrichis. Ils renvoient les Maures prisonniers dans leurs châteaux, et Mon Cid veut même qu'on leur donne quelque chose.

Mon Cid est joyeux, et avec lui tous ses vassaux, auxquels il donne à partager cet argent et ces vastes trésors. Il revient au Cid, dans son cinquième, cent chevaux. Dieu! comme il satisfit tous ses vassaux, tant piétons que cavaliers! Il fait tout pour le mieux, celui qui naquit à une heure bonne; tous ceux qu'il mène sont maintenant soldés. « Écoutez, Minaya, vous êtes mon bras droit. De ces richesses que Dieu nous a données, que vos mains prennent à votre guise. Je veux vous envoyer en Castille porteur de la nouvelle de cette victoire que nous venons de remporter. Le roi Alphonse est irrité contre moi; je veux lui offrir un don de trente chevaux, tous avec leurs selles et de beaux freins et une épée attachée à leurs arçons. »

— « Je le ferai volontiers, » répondit Minaya Alvar Fañez.

— « Voici une bourse pleine d'or et d'argent. (Car rien ne lui manquait.) Payez mille messes à Sainte-Marie de Burgos. Le restant, donnez-le à ma femme et à mes filles, en leur recommandant de prier pour moi le jour et la nuit. Elles deviendront riches, s'il m'est donné de vivre pour elles. » Minaya Alvar Fañez accepte, parce qu'il aura pour l'accompagner des seigneurs illustres.

On donna l'orge, déjà la nuit arrivait. Mon Cid Ruy Diaz donnait aux siens ses derniers avis : « Allez-vous-en dans la noble Castille, Minaya, et ne manquez pas de dire à nos amis qu'avec l'aide de Dieu nous avons gagné la bataille. A votre retour, vous nous retrouverez ici, sinon, là où l'on vous dira que nous sommes, venez nous rejoindre. Nous n'avons de sûreté qu'avec nos lances et nos épées, sans armes nous ne pourrions vivre dans ce misérable pays. »

Bientôt tout fut prêt, et dès le matin Minaya se mit en

route. Le Campeador et sa mesnie restèrent dans ce pays pauvre et dangereux sous tous rapports. Les Maures des frontières et quelques peuples étrangers surveillaient toujours attentivement Mon Cid. Le roi Fariz guéri, ils se consultèrent avec lui. Avec les habitants de Teca et de Teruel, et avec ceux de la ville plus importante de Calatayuth, Mon Cid a fait par écrit un traité, dans lequel il leur vend Alcocer pour trois mille mares d'argent.

Mon Cid Ruy Diaz vint à Alcocer. Combien il avait rendu ses vassaux heureux ! Cavaliers et piétons étaient devenus riches : parmi tous les siens, on n'en eût pu trouver un seul dans le besoin. Qui sert bon seigneur mène une vie de délices. Quand Mon Cid voulut quitter le château, Maures et Mauresques en vinrent aux plaintes : « Vous vous en allez, mon Cid ; nos bénédictions marcheront devant vous. Nous resterons toujours reconnaissants de vos bienfaits, seigneur. » Quand Mon Cid de Bivar quitta Alcocer, Maures et Mauresques se mirent à pleurer.

Le Campeador part, bannière déployée. Il descend le Jalon, le traverse et chevauche droit devant lui. En ce moment il eut les meilleurs augures.

Les habitants de Teruel et plus encore ceux de Calatayuth se réjouirent de son départ, mais ceux d'Alcocer en étaient affligés, car il les traitait avec une grande bonté.

Mon Cid piqua des deux, et s'avançant toujours, ne s'arrêta qu'à une colline au-dessus de Mont-Real. Cette colline est élevée, vaste et magnifique. Sachez qu'en cet endroit il n'avait à craindre d'attaque d'aucun côté. Il mit d'abord à rançon Daroca, puis Molina et enfin Teruel, qui se trouvait en face. Il avait sous la main Celfa, Celfa-de-Canal. Dieu ait en sa garde Mon Cid Ruy Diaz.

Cependant Alvar Fañez Minaya est arrivé en Castille. Il fait présent au Roi des trente chevaux. A cette vue, le Roi avec un gracieux sourire : « Dieu vous protége, Minaya. Qui vous a donné ces chevaux ? »

— « Mon Cid Ruy Diaz, qui à une heure bonne ceignit l'épée. Dans une seule bataille, il a vaincu deux rois des Maures, et le butin, seigneur, fut immense. C'est à vous, Roi illustre, qu'il envoie ce présent. Il vous baise les pieds et les mains, vous priant d'avoir pitié de lui. Veuille le Créateur vous avoir en sa garde! »

Le Roi dit : « Il est trop tôt encore. Un homme qui s'est attiré la colère et la disgrâce de son seigneur, ne peut être accueilli au bout de trois semaines. Mais puisqu'il vient des Maures, j'accepte ce présent. Je suis même heureux que Mon Cid ait fait un tel butin. Au reste, je vous pardonne, Minaya : vous tiendrez de moi vos fiefs et vos domaines. Allez et venez, de ce jour, je vous rends ma faveur. Mais je ne vous parle pas du Cid Campeador. A propos de tout cela, je tiens à vous dire, Minaya, que dans tout mon royaume, s'il est des gens dont le désir soit de venir en aide à Mon Cid de leurs forces et de leur valeur, je les fais libres de leurs personnes et leur laisse leurs héritages. »

Minaya Alvar Fañez lui baisa les mains : « Je vous rends grâces, Roi, comme à mon premier suzerain : si vous ne faites que cela maintenant, dans la suite vous ferez davantage. » — « Allez par la Castille, Minaya, et qu'on vous laisse circuler. Sans nulle crainte vous pouvez rejoindre Mon Cid et chercher avec lui du butin. Encore un mot sur celui qui à une heure bonne reçut le jour et à une heure bonne ceignit l'épée : j'ordonnerai par charte, que soit nommé le *coteau de Mon Cid*, tant qu'il se trouvera pour l'habiter des Maures ou des Chrétiens, le coteau sur lequel Mon Cid a placé son camp. »

Cependant Mon Cid étendait ses conquêtes : il mit tout entier à rançon le pays de Rio-Martin. On entendit parler de lui jusque dans Saragosse. Les Maures en furent peu réjouis, mais fort troublés. Mon Cid alors s'arrêta quinze semaines entières.

Quand le héros s'aperçut que Minaya tardait à revenir, il

fit avec tous ses gens une marche de nuit. Don Rodrigue quitta le coteau et l'abandonna pour passer de l'autre côté de Teruel. C'est au Pinar de Tebar que don Ruy Diaz établit son camp. Il se soumit tout le pays d'alentour et mit à rançon jusqu'à Saragosse.

Trois semaines après ces événements, Minaya revint de Castille : il amenait avec lui deux cents hommes, tous ceignant l'épée; quant aux piétons, à vrai dire, on n'eut pu les compter.

Dès que Mon Cid vit paraître Minaya, à toutes brides il courut l'embrasser, lui couvrant de baisers la bouche et les yeux. Minaya, qui n'avait rien à lui cacher, lui raconta toutes choses. Le Campeador souriait gaiement : « Je rends grâces à Dieu et à ses saints Anges! Tant que vous vivrez, tout me réussira bien, Minaya. »

Dieu! quelle allégresse dans toute l'armée! Minaya de retour leur rapportait les saluts de leurs frères et sœurs, de leurs cousines et de leurs compagnes, qu'ils s'étaient vus contraints d'abandonner. Dieu! comme était content le Cid à la belle barbe! Alvar Fañez avait payé les mille messes et lui redisait les saluts de sa femme et de ses filles. Dieu! comme il était content, le Cid, et quelle joie il montrait! « Certes, Alvar Fañez, puissiez-vous vivre de longs jours! »

Sans plus de retards, celui qui naquit à une heure bonne déploie sa bannière : il va conquérant les noires terres d'Alcaniz (1), il va conquérant tout aux alentours.

Le voilà de retour trois jours après son départ. Tout le pays lui obéit, aux grands regrets des habitants de Monzon et de Huesca. Ceux de Saragosse, qui n'avaient reçu de Mon Cid Ruy Diaz aucun mauvais traitement, sont heureux

(1) Ce mot, défiguré et rendu incompréhensible par le copiste, a été heureusement rétabli par la patiente érudition de M. Damas-Hinard.

d'en être quittes pour un tribut. Avec ces dépouilles les vassaux de Mon Cid reviennent au campement : tous sont joyeux, le butin qu'ils rapportent est immense. Mon Cid est satisfait, et plus encore Alvar Fañez.

Le héros, qui ne savait patienter, dit alors en souriant aux gens de sa suite : « Oui, certes, chevaliers, je veux vous dire la vérité. Qui demeure en un lieu ne doit pas croire son bien en sûreté. Demain au matin songeons à partir. Abandonnons ce campement et marchons en avant. » Adonc le Cid se dirigea vers le défilé d'Alucant. De là il fondit sur Huesca et Montalban. Ils employèrent dix jours à cette incursion.

Ce ne sont de toutes parts que messages et plaintes sur tout le mal que fait l'exilé de Castille : de toutes parts on envoie des messages.

Le comte de Barcelone reçut enfin la nouvelle que Mon Cid Ruy Diaz courait toute la contrée. Il s'en affligea fort et se tint pour très-offensé. Le comte s'écria follement dans sa vanité : « Il a de grands torts envers moi, Mon Cid de Bivar. Il a de grands torts envers moi ; dans ma propre cour il frappa mon neveu et ne m'en fit pas réparation. En ce moment, il parcourt les terres qui sont sous ma protection. Je ne l'ai point défié, je ne me suis point montré son ennemi, mais puisqu'il semble le chercher, j'irai moi-même lui demander raison. »

Bientôt arrivent des forces considérables. Maures et Chrétiens s'assemblent en troupes nombreuses et s'avancent contre Mon Cid, le héros de Bivar. Après une marche de trois jours et deux nuits, ils atteignent Mon Cid à Tebar-le-Pinar. Le comte amène des forces telles qu'il pense bien le tenir sous sa main.

Mon Cid don Rodrigue, emportant son butin, descendait une montagne et arrivait dans un vallon, lorsqu'il lui vint un messager du comte don Raimond. Mon Cid, dès qu'il le vit de loin, envoya de son côté : « Dites au comte qu'il ne

s'irrite pas : de son bien je n'emporte rien ; qu'il me laisse aller en paix. »

Le comte répliqua : « Voilà qui ne sera pas dit. Et le passé et le présent il me payera tout ; et il saura, cet exilé, à qui il est venu faire affront. » Et le messager s'en retourna aussi vite que possible.

Mon Cid de Bivar reconnut à cette heure qu'à moins de combattre, il ne pouvait échapper. » Holà ! chevaliers, de côté rangez le butin. Vite équipez-vous et mettez-vous en armes. Le comte don Raimond veut nous livrer une grande bataille. Tant Maures que Chrétiens, ses gens sont fort nombreux. Rien ne le ferait nous lâcher sans combat. Puisque aussi bien plus loin ils nous poursuivraient, qu'ici soit la bataille. Apprêtez vos chevaux, endossez vos armures. Voilà qu'ils descendent la côte : tous ont des chausses, des selles à coussins lâchement sanglées. Pour nous, nous chevaucherons sur nos selles galiciennes, et les houseaux sur les chausses. A cent chevaliers ne devons-nous pas vaincre toutes ces bandes ? Courons leur présenter nos lances avant qu'ils arrivent dans la plaine. Pour un que vous frapperez, trois videront les arçons. Il verra, ce Raimond Bérenger, à la poursuite de qui il s'est mis. Qu'il vienne aujourd'hui en ce Pinar-de-Tebar m'enlever mon butin ! »

Tous sont prêts. Quand Mon Cid eut fini de les haranguer, ils avaient saisi leurs armes et monté leurs chevaux. En ce moment ils virent au bas de la côte les troupes des Francs (1). Mon Cid, celui qui à une heure bonne reçut le jour, arrivé au fond de la vallée, non loin de la plaine, ordonna de commencer l'attaque ; ce que firent les siens avec plaisir et de grand cœur. Ils se servirent si bien de leurs lances à pennons, frappant les uns, renversant les autres, que bientôt Mon Cid, qui à une bonne heure naquit, eut remporté la

(1) Nous l'avons déjà dit : ce comte était seigneur de quelques fiefs français.

victoire. Le comte don Raimond lui-même est leur prisonnier. Quant à Mon Cid, c'est là qu'il s'empara de la bonne épée Colada, qui vaut plus de mille marcs d'argent. De ce succès Mon Cid à la belle barbe retira beaucoup de gloire.

Il conduisit à sa tente le comte prisonnier, et chargea de sa garde ses compagnons. Aussitôt il s'éloigna, de toutes parts les siens se réunirent autour de lui. Mon Cid était content, car grand était le butin.

On avait préparé un magnifique repas pour Mon Cid don Rodrigue. Le comte don Raimond n'en fait nul cas. En vain lui apporte-t-on les mets et les dispose-t-on devant lui : il n'y veut pas goûter, il fait fi de tous. « Pour tout l'or d'Espagne je ne mangerais pas une bouchée, dit-il. Je veux plutôt y perdre le corps et y laisser l'âme, puisque j'ai pu dans une bataille être vaincu par de tels malchaussés. »

Écoutez les paroles de Mon Cid Ruy Diaz : « Mangez, comte, de ce pain, et buvez de ce vin. Si vous consentez à suivre mes conseils, vous échapperez à la captivité; sinon, de votre vie vous ne verrez pays de Chrétiens. »

Le comte don Raimond répondit : « Mangez, don Rodrigue, et ne pensez qu'à vous réjouir; quant à moi, je veux me laisser mourir de faim. »

Jusqu'au troisième jour on ne put le faire céder. Tandis qu'on partageait ces dépouilles immenses, on ne put lui faire manger un morceau de pain. Mon Cid lui dit : « Mangez quelque chose, comte; car si vous ne mangez pas, vous ne reverrez pas les Chrétiens. Si au contraire vous mangez à ma pleine satisfaction, je vous tiendrai quitte et vous rendrai la liberté à vous et à deux de vos gentilshommes. »

Quand il entendit ces mots, le comte se sentit plein de joie : « Si vous faites, Cid, selon vos paroles, toute ma vie j'en serai enchanté. »

« Alors, mangez, comte, et quand vous aurez dîné à

vous et à deux autres prisonniers je vous rendrai la liberté. Mais sachez bien que, de tout ce que vous avez perdu et que j'ai gagné dans ce combat, je ne vous rendrai pas un méchant denier. Non, de tout ce que vous avez perdu je ne vous rendrai rien, car j'en ai besoin pour moi et pour mes vassaux. La vie qu'ils mènent avec moi est si misérable! Je ne vous le rendrai pas. En prenant sur vous, en prenant sur d'autres, nous trouverons ce qu'il nous faut. Telle, tant qu'il plaira à Dieu, restera notre vie, comme à des disgraciés du Roi et à des exilés de leur pays. »

Joyeux est le comte : il demande de l'eau pour les mains. On en apporte devant lui et on lui en verse aussitôt. En compagnie des chevaliers que le Cid lui avait donnés, le comte se met à manger, et certes, c'est de bon gré qu'il le fait.

Au-dessus de lui s'était assis celui qui à une heure bonne reçut le jour. « Si vous ne mangez pas bien, comte, à mon entière satisfaction, nous établirons ici notre demeure et ne nous séparerons plus l'un de l'autre. »

Le comte lui répondit alors : « Volontiers et de grand cœur. »

Avec ces deux chevaliers, il a bientôt dîné. Mon Cid, qui reste à le regarder, est satisfait de ce que le comte don Raimond se sert si bien de ses mains.

« Ne vous déplaise, Mon Cid, nous sommes prêts à partir. Ordonnez qu'on nous livre les bêtes, et de suite nous allons chevaucher. Du jour que je fus comte, je ne dînai jamais d'aussi bon appétit : je n'oublierai pas la jouissance que j'en ressens. »

On lui donna trois palefrois des mieux sellés et de bons vêtements, des pelisses et des manteaux. Le comte don Raimond se plaça entre ses deux chevaliers. Le Castillan les escorta jusqu'aux limites du camp. « Voilà que vous partez, comte, vous m'avez tout l'air Franc (1). Je vous re-

(1) Est-ce une plaisanterie? Je serais tenté de croire que Mon Cid se permet un jeu de mots.

mercie des dépouilles que vous m'abandonnez. S'il vous vient au cœur des désirs de revanche, venez me chercher, vous pourrez me retrouver. Mais si vous n'envoyez pas à ma recherche, et me laissez en paix, de votre trésor et du mien vous remporterez quelque chose. »

« Soyez tranquille, Mon Cid, et réjouissez-vous. J'ai été rançonné pour toute cette année. Quant à venir vous chercher, on n'y pensera seulement pas. »

Le comte éperonnait, ne pensant qu'à s'éloigner. Il va tournant la tête et regardant derrière lui dans la crainte que Mon Cid ne se repente : ce que pour tout au monde le héros ne ferait pas. Jamais il ne commit la moindre déloyauté.

Le comte parti, Mon Cid de Bivar s'en retourna. Il rejoignit ses chevaliers et commença le partage du butin; et celui qu'ils avaient fait était immense et merveilleux (1). Chacun est devenu si riche, qu'il ne sait plus combien il possède.

Mon Cid a peuplé la gorge d'Alucant. Laissant Saragosse et les terres voisines, laissant Huesca et le territoire de Montalvan, il commença de guerroyer non loin de la mer salée. Il s'avança du côté de l'Orient, de l'Orient où le soleil paraît.

Mon Cid prit Herica, Onda et Almenar. Il a fait la conquête de tout le territoire de Borriana. Le Créateur, celui

(1) Il se trouve ici un vers que le lecteur serait justement étonné de trouver en tel endroit. Le voici : « Ici commence la geste de Mon Cid, celui de Bivar. » Quelques critiques ont cru, d'après ce vers, que le poëme du Cid comprenait trois parties, dont la première se terminait ici. Cette opinion me paraît peu admissible, d'abord parce qu'il n'y a aucune raison autre que ce vers, de diviser en deux cette première partie, ensuite parce que ce même vers n'est pas précédé de la formule finale : « *Ici va s'achevant la geste de Mon Cid,* » religieusement reproduite ailleurs. Ce vers donc a été déplacé par le caprice ou la distraction du copiste.

qui règne au ciel, lui est venu en aide. Outre tout cela il s'est encore emparé de Murviedro. Mon Cid voyait bien que Dieu l'allait protégeant.

Au-dedans de Valence grande fut la terreur. Les habitants, sachez-le, furent dans la peine et l'angoisse. Ils décidèrent en conseil qu'ils iraient l'assiéger. Ils marchèrent donc de nuit, depuis le soir jusqu'à la première aube, et vinrent planter leurs tentes autour de Murviedro.

A cette vue Mon Cid se mit à se réjouir : « Grâces vous soient rendues, Père Céleste! Nous sommes sur leurs terres et tout mal possible nous le leur faisons. Nous buvons leur vin et mangeons leur pain. S'ils viennent nous assiéger, c'est à bon droit qu'ils le font, et tout ceci ne peut se terminer que par une bataille. Que partent des messagers vers ceux qui nous doivent aide, les uns à Herica, les autres à Alucant, ceux-ci à Almenar, ceux-là à Onda. Que ceux de Borriana viennent au plus vite ici. Nous allons engager ce combat dans la plaine et j'espère, Dieu aidant, qu'il tournera à notre avantage. »

Trois jours après ils étaient tous réunis, et celui qui à une bonne heure reçut le jour, leur parlait en ces termes : « Écoutez, compagnies, et Dieu vous garde! Depuis que nous partîmes — bien à contre cœur et n'en pouvant mais — des nobles pays chrétiens, grâce à Dieu notre fortune a marché en avant. Cependant aujourd'hui les troupes de Valence nous assiégent, et si nous voulons rester en ces pays, il les faut maltraiter sans aucune pitié. La nuit écoulée, vienne le matin; soyez-moi prêts, à cheval et en armes. Nous irons regarder leur armée en gens venus de plages lointaines. Là, se distingueront ceux qui gagnent leur solde. »

Écoutez les paroles de Minaya Alvar Fañez : « Campeador, faisons comme il vous plaît. Je vous prie seulement de me donner cent chevaliers, pas davantage; vous, à la tête des autres, vous attaquerez les Maures de front, vous les

frapperez à grands coups sans hésitation. Moi, avec mes cent chevaliers, je m'ouvrirai un chemin par le côté opposé, et, avec la grâce de Dieu, j'en ai pleine confiance, le champ de bataille nous restera. » Le Campeador approuve fort ces paroles.

Dès l'aube, ils s'arment en hâte. Chacun d'eux sait bien ce qu'il a à faire. Aux blancheurs du crépuscule, Mon Cid s'avance vers les Maures pour combattre. « Au nom du Créateur et de l'apôtre saint Jacques, s'écrie-t-il, frappez-les, chevaliers, de cœur et d'enthousiasme, et de toutes vos forces, car c'est moi qui suis Ruy Diaz Mon Cid de Bivar. »

Aussitôt on eût pu voir briser mainte corde de tente, arracher maints pieux et disperser de tous côtés maints pavillons. Les Maures sont nombreux, et tandis qu'ils cherchent à se rallier, Alvar Fañez, qui les a tournés, se fraye un chemin à travers leurs bataillons. Quelque dépit qu'ils en eussent, il ne leur resta de choix qu'entre la fuite ou la captivité.

Grande est l'allégresse qui règne en ces lieux. Dans cette poursuite, qui dura jusqu'à Valence, les gens du Campeador tuèrent deux rois des Maures. Grandes sont les dépouilles qu'a recueillies Mon Cid. Ils prirent Cebola et toute la région situé en deçà. Ce n'est que par la vitesse de leurs chevaux qu'il en put échapper. Le camp mis à sac, les chevaliers de Mon Cid songèrent à s'en retourner. Ils entrèrent à Murviedro chargés de richesses immenses.

Les nouvelles de Mon Cid, sachez-le, font bruit partout. On a peur à Valence, on ne sait à quoi se déterminer. Les nouvelles de Mon Cid font bruit jusque de l'autre côté de la mer. Et joyeux était le Cid et toutes ses compagnies, lorsque Dieu lui eut donné aide et victoire.

Cependant ses coureurs faisaient des marches de nuit, et rien ne les arrêtait. Ils arrivent à Guyera, ils poursuivent jusqu'à Xativa et plus bas encore, jusqu'à la ville de Deina. Ils ravagent sans pitié tout le pays des Maures avoisinant

la mer. Ils s'emparent de Peña-Cadiella, et s'y font libres leurs entrées et leurs sorties.

Les habitants de Xativa et ceux de Guyera furent fort en peine de voir Mon Cid maître de Peña-Cadiella. Il n'est point de tempérament à la douleur de Valence.

Prenant et conquérant les terres des Maures, dormant le jour et marchant la nuit, ainsi Mon Cid employa trois années entières à s'emparer de toutes ces villes. Ceux de Valence ont été durement traités; ils n'osent ni sortir de leurs murs, ni se livrer à lui. Les vergers sont coupés, il n'est point de mal qu'ils n'aient à endurer. En chacune de ces années, Mon Cid leur enleva le pain. Les habitants de Valence se plaignent amèrement et ne savent que résoudre. De nulle part il ne leur vient du pain. Le père ne porte pas secours à son fils, ni le fils à son père, ni l'ami à son ami; ils ne peuvent se consoler. C'est une grande calamité, seigneur, que le manque de pain, quand on voit succomber à la famine des fils et des femmes. A cette misère qui s'étale sous leurs yeux, ils ne trouvent point de remède.

Ils se décidèrent à envoyer des messages au roi de Maroc; ils se croyaient en bonne intelligence avec celui des Clairs-Monts. Il ne leur donna aucun secours et ne vint point à leur aide.

Ce que sut Mon Cid à sa grande satisfaction. Un soir il sortit de Murviedro pour faire une marche de nuit. Il était au matin sur le territoire de Mont-Real. Par l'Aragon et la Navarre, il fit partir des courriers par lesquels il envoyait ces messages aux terres de Castille : « Qui veut perdre toute inquiétude et arriver à richesse, s'en vienne devers Mon Cid, dont le désir est de faire une chevauchée. Il désire assiéger Valence pour la donner aux Chrétiens. Que vienne de bon gré et non par la contrainte, quiconque désire aller avec moi faire le siége de Valence : je l'attendrai pendant trois jours à Canal-de-Celfa. » Ainsi parla Mon Cid, celui

qui à une heure bonne reçut le jour, et il s'en retourna vers Murviedro tombé en son pouvoir.

Mon Cid, dans sa soif de butin, ne peut souffrir de retard; sachez que sur son ordre des messagers partent dans toutes les directions. Beaucoup de monde accourt vers lui de la bonne chrétienté. Il va croissant en richesse et en puissance, Mon Cid de Bivar. A la vue de cette multitude assemblée, beaucoup de joie lui entre dans l'âme.

Mon Cid don Rodrigue ne veut pas retarder davantage. Il prend le chemin de Valence et fond sur cette ville. Mon Cid, laissant de côté la ruse, l'entoure complétement. Il empêche les assiégés de sortir, il empêche les étrangers d'entrer. En tous lieux retentissent ses nouvelles. Plus grand est le nombre de ceux qui viennent à Mon Cid, sachez-le, que celui de ceux qui le quittent. Il accorde à la ville un délai pendant lequel elle pourra recevoir un secours, et reste ainsi sur elle, sachez-le, neuf mois entiers. Quand vint le dixième, ils durent la lui rendre. Grande est l'allégresse qui règne en ces lieux.

Lorsque entra Mon Cid à Valence, lorsqu'il entra dans la cité, ceux qui étaient à pied se firent cavaliers (1). L'or et l'argent, qui le pourrait compter? Ils étaient riches tous tant qu'ils étaient là. Mon Cid don Rodrigue donna ordre de retenir la cinquième partie. En argent monnayé, trente mille marcs lui échoient; et les autres richesses, qui les pourrait énumérer? Joyeux était le Campeador, et ainsi que lui tous les gens de sa suite, quand fut plantée au sommet de l'Alcazar sa principale bannière.

Ce fut alors que Mon Cid mena joyeuse vie avec toutes ses compagnies. Cependant la nouvelle de la prise de Valence, faute de secours, arriva au roi de Séville. Il vint

(1) Ou *chevaliers*. Suivant quelques savants critiques, le titre de chevalier se conférait, en ces temps un peu primitifs, sans plus de cérémonie.

sur les lieux avec trente mille hommes d'armes. Le combat eut lieu auprès du verger. Mon Cid à la longue barbe défit ces bataillons et les poursuivit jusque dans Xativa. Que ne vîtes-vous le tumulte au passage du Jucar! Les Maures, bien malgré eux, burent de l'eau en abondance, et le roi de Maroc n'échappa qu'avec trois blessures.

Avec tout ce butin, Mon Cid s'en retourna. Il fut beau celui de Valence à la prise de la ville, mais le profit qu'on retira de cette victoire, sachez-le, fut bien plus grand encore. Aux moindres d'entre les gens de Mon Cid, il échut cent mares d'argent. Jugez par là de la renommée que dut s'acquérir le brave chevalier.

Grande est l'allégresse parmi tous ces Chrétiens, avec Mon Cid Ruy Diaz, celui qui à une heure bonne reçut le jour. Déjà la barbe lui croît et commence à devenir très-ample. Alors Mon Cid dit de sa bouche : « Pour l'amour du roi Alphonse, qui m'a exilé de son royaume, les ciseaux n'y entreront pas; il n'en sera pas coupé un poil, et Maures et Chrétiens parleront de ce vœu. »

Mon Cid s'établit commodément à Valence. Avec lui est Alvar Fañez, qui ne quitte pas ses côtés. Tous ces gens expulsés de leur patrie regorgent de richesses, car à tous le Campeador a donné dans Valence maisons et domaines. Ils sont satisfaits, chaque jour ils éprouvent la bonté de Mon Cid; ils sont satisfaits, et ceux qui l'ont accompagné à son départ, et ceux qui le rejoignirent depuis.

Mon Cid s'aperçut que, riches comme ils étaient, s'ils pouvaient s'en aller, ils ne manqueraient pas de le faire. Voici ce qu'ordonna Mon Cid, suivant en cela les conseils de Minaya : « A tout homme de ses compagnies il était interdit de s'éloigner sans lui avoir baisé la main. Si l'on pouvait l'arrêter et le prendre, il serait privé de ses biens et mis à la potence. » Certes, voilà qui était très-habilement ordonné.

Après quoi Mon Cid alla se concerter avec Minaya Alvar

Fañez. « Si vous le voulez bien, Minaya, lui dit-il, je désire m'assurer des gens qui sont ici et ont gagné quelque chose avec moi. Je veux les mettre par écrit et avoir le compte de tous ces miens vassaux qui gardent Valence et surveillent les environs. Si quelqu'un se dérobe et se trouve en moins, tous ses biens devront me revenir. »

Minaya répondit alors : « Cet avis est sensé. »

Ordre fut donné de venir à la cour pour une réunion générale. Lorsqu'ils furent arrivés, le dénombrement fut fait. Mon Cid de Bivar était entouré de trois mille et six cents hommes. Il était joyeux en son cœur; il se prit à sourire : « Béni soit Dieu, Minaya, et sainte Marie, sa Mère! Nous étions moins nombreux en sortant du manoir de Bivar. A cette heure nous avons des trésors, nous en aurons davantage plus tard. S'il vous plaisait, Minaya, si vous n'en deviez point ressentir de peine, je voudrais vous envoyer en Castille, où sont vos héritages, vers le roi Alphonse, mon seigneur suzerain. Sur les dépouilles que nous avons recueillies ici, je veux lui faire présent de cent chevaux : vous les lui conduiriez, Minaya. De plus, baisez-lui la main pour moi, et priez-le instamment me laisser, si tel est son bon plaisir, attirer ici ma femme et mes filles. J'enverrai devers elles, et vous, retenez bien ce que vous aurez à leur redire : « La femme de Mon Cid et les infantes, ses filles, voyage-« ront de telle sorte qu'elles arriveront comblées d'honneurs « en ces terres lointaines que nous avons pu conquérir. »

Minaya répondit alors : « De bonne volonté! »

Après ce colloque, on pensa aux préparatifs. Pour le servir en route, Mon Cid donna cent hommes à Alvar Fañez. Puis il lui recommanda de porter cent marcs d'argent à Saint-Pierre, pour les remettre à l'abbé don Sanche.

Comme à ces nouvelles tous se réjouissaient, du côté de l'Orient vint un tonsuré. L'évêque don Hiéronyme est le nom dont il s'appelle. Il est très-entendu en lettres et fort instruit. A pied comme à cheval on n'est pas plus adroit. Il

allait demandant la porte de Mon Cid. Le bon évêque soupirait après le moment où il se verrait avec les Maures dans le champ; s'il succombait dans une bataille les frappant de sa main, les Chrétiens ne le devaient pas pleurer dans les jours de ce siècle.

En apprenant ces choses, Mon Cid fut rempli de joie. « Écoutez, Minaya Alvar Fañez! par celui qui est là-haut, quand Dieu nous accorde ainsi sa protection, nous lui en devons de grandes actions de grâces. Sur le territoire de Valence je veux créer un évêché, et le donner à ce bon chrétien. Vous, à votre retour en Castille, vous y rapporterez d'heureux messages. »

Les paroles de don Rodrigue plurent à Alvar Fañez. Aussitôt on octroie l'évêché à ce don Hiéronyme. On l'établit à Valence, où il peut facilement devenir riche. Dieu! quelle allégresse eut la chrétienté entière à la nouvelle qu'il y avait un seigneur évêque dans les terres de Valence! Minaya, joyeux, pressa ses préparatifs et partit.

Laissant en paix les terres de Valence, Minaya Alvar Fañez fit route vers la Castille. Je vous passerai ses haltes, je n'ai pas l'intention de vous les conter. Il demanda après le roi Alphonse, et s'informa du lieu où on pourrait le trouver. Depuis peu le Roi avait été à Saint-Fagunt, puis était revenu vers Carrion; là sans doute on pourrait le trouver, ce que Minaya Alvar Fañez apprit avec plaisir. Avec son présent il partit pour cet endroit.

Au moment où il arrivait, le roi Alphonse sortait d'entendre la messe; c'est donc comme à point nommé que Minaya Alvar Fañez arriva en ces lieux. Devant tout le peuple, il fléchit les genoux et tomba en grande affliction aux pieds du roi Alphonse. Il lui baisa les mains et lui tint adroitement ce langage : « Grâce, seigneur Alphonse, pour l'amour du Créateur! Mon Cid le batailleur vous baise les mains, vous baise les mains et les pieds comme à son bien bon suzerain. Puissiez-vous le recevoir en grâce, et que de

même le Créateur vous ait en sa garde. Vous l'avez exilé de votre royaume parce qu'il ne possède pas votre affection ; mais quoique sur la terre étrangère, il fait à merveille ce qui lui reste à faire. Il s'est emparé des villes du nom de Xerica et de Onda. Il a pris Almenar et Murviedro qui est plus important. De même a-t-il fait de Cebola et auparavant de Casteion, et de Peña-Cadiella, qui est une roche fortifiée. Enfin, avec toutes ces villes, Valence aussi est en son pouvoir. De sa main il a fait un évêque le bon Campeador ; il a livré cinq batailles rangées, et dans toutes il a remporté la victoire. Grand est le butin que lui a donné le Créateur, et, par ma foi! voici qui prouvera la vérité de mes paroles : cent chevaux hardis et vigoureux ; de selles et de freins tous sont munis. C'est en vous baisant les mains qu'il vous prie de les recevoir. Il se déclare votre vassal et vous tient pour seigneur. »

Le Roi leva la main droite et se signa de ce qu'a fait le Campeador si superbe butin. « Ainsi me protége saint Isidore! s'écria-t-il. J'ai le cœur satisfait, et je suis heureux des faits inouïs qu'accomplit le Campeador. J'accepte ces chevaux qu'il m'envoie en don. »

Malgré la grande joie du Roi, Garcie Ordoñez est attristé. « Il semblerait qu'en la terre des Maures il n'y a plus homme vivant, que le Campeador fasse ainsi à sa guise. »

Le Roi dit au comte : « Quittez ce propos, car de toute manière il me sert mieux que vous. »

Cependant Minaya dit noblement au Roi : « Le Cid vous demande merci, si tel se trouve votre bon plaisir, pour sa femme doña Chimène et ses deux filles ; elles sortiraient du monastère où il les a laissées, et iraient rejoindre à Valence le brave Campeador. »

Le Roi dit alors : « C'est mon avis, et j'y consens de cœur. Je leur ferai servir des vivres tant qu'elles seront sur ma terre. Écartez d'elles toute insulte et tout désagrément, préservez-les de tout déshonneur. Quand ces nobles dames

atteindront les frontières de mon royaume, vous et le Campeador, veillez à leur sûreté. Écoutez-moi, gardes, et vous tous, gens de ma cour : Je ne souffrirai pas que le Campeador perde quoi que ce soit. Quant aux hommes d'armes qui lui disent : seigneur, à tous, quoi que je leur aie confisqué, je leur rends tous leurs biens. Qu'ils jouissent de leurs héritages en restant auprès du Campeador. Je les exempte de peines corporelles et de mort. Ce que j'en fais est pour leur permettre de servir leur seigneur. »

Minaya Alvar Fañez lui baisa les mains. Le Roi sourit et continua avec bienveillance : « Ceux qui désireraient aller servir le Campeador, je les tiens quittes envers moi, et qu'ils aillent à la grâce du Créateur. A cela, nous nous trouverons plus de profit qu'au déshonneur d'autrui. »

En ce moment les infants de Carrion se mirent à discuter entre eux. « La renommée de Mon Cid le Campeador s'accroît sans cesse. Nous retirerions grand avantage d'un mariage avec ses filles. Mais comment aborder cette affaire? Mon Cid est seigneur de Bivar, et nous comtes de Carrion. » Ils n'en parlèrent à personne, et leur discussion n'alla pas plus loin.

Minaya Alvar Fañez prit congé du bon Roi. « Vous partez déjà, Minaya; allez à la grâce du Créateur! Emmenez un huissier (1), j'estime qu'il vous sera utile. Si vous conduisez les dames, faites-les servir à leur gré. Jusques à Medina, qu'on leur donne tout ce qui leur fera faute. De là en avant, le Campeador s'occupera d'elles. » Minaya salua et quitta le palais.

Les infants de Carrion s'avancèrent pour tenir compagnie à Minaya Alvar Fañez. « De tout point vous êtes homme d'honneur, lui dirent-ils; montrez-vous tel en ceci : veuillez

(1) Le texte est parfaitement clair, et il faut croire qu'à cette époque la charge d'huissier ou portier, *portero*, était importante à la cour.

saluer pour nous Mon Cid de Bivar. Autant qu'il est en nous, nous sommes à son service. Que le Cid nous veuille du bien, ce ne sera pas à son désavantage. »

Minaya répondit : « Dans ce message il n'y a rien de pénible pour moi. » Minaya partit, et les infants revinrent sur leurs pas.

Il s'achemina vers Saint-Pierre, demeure des dames. Combien grande fut la joie quand on le vit paraître! Déjà Minaya est descendu de cheval; il est allé prier saint Pierre. Lorsqu'il eut achevé son oraison, il se retourna vers les dames : « Je suis votre vassal, doña Chimène; Dieu vous préserve de mal! Qu'il en préserve de même vos deux filles! Mon Cid vous salue de là-bas où il reste. Je l'ai laissé bien portant et entouré de richesses. Le Roi, dans sa bonté, vous a accordées à mes prières, pour que je vous conduisisse à Valence, dont nous avons fait notre résidence. Si le Cid pouvait vous revoir saines et sauves, il ne désirerait plus rien pour son bonheur et ne craindrait plus nul souci. »

Doña Chimène répondit : « Le Créateur le veuille! »

Minaya Alvar Fañez prit trois chevaliers qu'il envoya vers Mon Cid, à Valence, où il restait. « Dites au Campeador que Dieu le préserve de tout mal, et, quant à sa femme et à ses filles, que le Roi me les a délivrées. Il a mandé qu'on nous donnât des vivres tant que nous serions sur ses terres. D'ici à quinze jours, si Dieu nous garde d'accident, nous serons là-bas, moi, sa femme et ses deux filles, et toutes les excellentes dames de leur compagnie. » Les chevaliers sont partis : ils n'oublieront pas leur message.

Minaya Alvar Fañez demeura dans Saint-Pierre. Bientôt vous eussiez vu des chevaliers venir à lui de toutes parts. Ils veulent aller à Valence trouver Mon Cid de Bivar. Ils priaient Alvar Fañez d'approuver leur dessein, et Minaya leur dit : « C'est ce que je ferai volontiers. »

Soixante-cinq chevaliers sont venus s'ajouter aux cent autres que Minaya avait amenés de Valence. Il se forme

une bonne troupe pour accompagner ces dames dans leur voyage.

Minaya remit à l'abbé les cinq cents marcs. Je veux vous dire aussi ce qu'il fit des cinq cents restants. Minaya voulut équiper doña Chimène et ses filles, et les autres dames qui les servaient loyalement. Le bon Minaya les fournit des plus beaux ajustements qu'il put trouver à Burgos, ainsi que de palefrois et de mules, afin qu'elles ne parussent point à leur désavantage.

Tandis que ces dames étaient équipées, et que le bon Minaya ne pensait plus qu'à chevaucher, voici que Rachel et Vidas vinrent tomber à ses pieds : « Grâce, Minaya, illustre chevalier! Sachez-le, s'il ne nous vient en aide, le Cid nous a ruinés. Nous le tiendrions quitte des intérêts, pourvu qu'il nous rendît le capital. »

« C'est ce que je verrai avec le Cid, pourvu que Dieu me ramène jusque vers lui. En considération de ce que vous avez fait, il accueillera bien cette demande. »

Rachel et Vidas répondirent : « Le Créateur le veuille! Sinon, nous quitterons Burgos pour aller le trouver (1). »

A Saint-Pierre, où il est allé, beaucoup de gens vinrent rejoindre Minaya Alvar Fañez, et il ne songea plus qu'à chevaucher.

Au moment du départ, grande fut la douleur de l'abbé : « Oh! oui, que le Créateur vous protége, Minaya Alvar Fañez! En mon nom baisez les mains du Campeador. Qu'il veuille bien ne pas oublier ce monastère. Si dans ce monde le Cid lui accorde toujours aide et protection, il en acquerra plus de mérites pour l'éternité. »

Minaya repondit : « C'est ce que je ferai volontiers. »

Voilà qu'ils prennent congé de l'abbé don Sanche et se mettent à chevaucher. Avec eux est l'huissier qui exerce sa surveillance. Par toute la terre du Roi on leur donne

(1) La *Chronique* raconte que cette dette fut payée.

beaucoup de vivres. Ils vont en cinq jours de Saint-Pierre jusqu'à Medina. En vérité les voilà à Medina, les dames et Alvar Fañez.

Je veux vous parler des chevaliers porteurs du message. En les entendant, Mon Cid de Bivar, le cœur satisfait, se mit à se réjouir. De sa bouche il commença de parler : « Qui envoie ainsi porteur de bonnes nouvelles, mérite quelque chose en retour. En avant Muño Gustioz, Pero Bermuez, Martin Antolinez, loyal Burgalais, et vous, digne évêque don Hiéronyme; partez avec cent chevaliers prêts à tout hasard pour le combat. Vous irez passer par Sainte-Marie et pousserez jusqu'à Molina qui est plus loin. Abegalvon en est seigneur; c'est un ami sûr et de confiance. Il vous accompagnera certainement avec cent autres cavaliers. Aussi vite qu'il vous sera possible de le faire, dirigez-vous vers Medina. C'est là, d'après ce qu'on m'a dit, que vous pourrez trouver ma femme et mes filles en compagnie de Minaya Alvar Fañez. Conduisez-les en ces lieux avec les plus grands honneurs. Je reste à Valence, dont la conquête m'a tant coûté. Ce serait grande folie que de la laisser sans défense ; j'y reste, elle est devenue mon héritage. »

Cela dit, on pense au départ. Ils chevauchent et autant qu'il est en eux ne cessent d'avancer. Ils traversent Sainte-Marie, et vont s'héberger au-devant de cette ville; le jour suivant ils s'arrêtaient à Molina.

Dès que le Maure Abegalvon sut qu'il arrivait des gens du Campeador, il sortit à leur rencontre, témoignant d'une grande joie : « Venez, vassaux d'un ami fidèle! Le service qu'il me demande ne me pèse point; il est tout plaisir pour moi, sachez-le bien. »

Muño Gustioz parla sans attendre personne : « Mon Cid vous salue et vous fait prier de vous mettre en course sans délai avec cent cavaliers. Sa femme et ses filles sont dans Medina. Son désir est que vous alliez les chercher pour les

amener dans ce pays et que jusques à Valence vous ne vous sépariez point d'elles. »

Abegalvon répondit : « C'est ce que je ferai bien volontiers. »

Ce soir-là, il leur fit distribuer grande abondance de vivres. Dès le matin on pense à chevaucher. On ne lui avait demandé que cent hommes, il en emmène deux cents. Ils passent les montagnes qui sont hautes et ardues, ils traversent Mata-de-Toranz de telle façon qu'ils n'ont rien à craindre, puis le Val-de-Arbuxedo, et tout le détachement se trouve à Medina.

Minaya Alvar Fañez envoya deux chevaliers s'informer au juste de ce qui se passait. Il n'attendit pas longtemps, car ceux-ci avaient leur message à cœur. L'un d'eux resta avec les arrivants, et l'autre s'en retourna vers Alvar Fañez.

« Les troupes du Campeador nous viennent chercher, dit-il. Vous allez les voir ; c'est Pero Bermuez et Muño Gustioz, vos deux fidèles amis ; Martin Antolinez, l'habitant de Burgos, le loyal et saint évêque don Hiéronyme et l'alcayaz Abegalvon avec les hommes de sa suite. Ils se conforment aux désirs de Mon Cid et lui font grand honneur. Ils viennent tous ensemble, et seront ici tout à l'heure. »

Minaya dit alors : « Allons ! à cheval ! » Ce qui fut fait aussitôt, nul ne voulant se mettre en retard.

Ils sortirent une centaine de belle prestance, sur de bons chevaux à poitrails et à grelots et à housses de soie ; ils portaient leurs écus à leur cou. En main ils tenaient leurs lances à pennons, pour qu'on apprît par là de quelle prudence était doué Alvar Fañez. Oh ! de quelle façon sortirent de Castille Alvar Fañez et les dames qu'il conduisait !

Ceux qui s'avançaient les premiers marchant à la découverte, mirent la main à leurs armes et se replièrent en hâte, mais quand ils rejoignirent le reste de la troupe sur les bords du Jalon, il y eut grande joie, et tous allèrent faire hommage à Minaya Alvar Fañez.

Dès que le vit Abegalvon, qui arrivait, il courut l'embrasser, le sourire aux lèvres, et lui donna l'accolade suivant sa coutume : « Quel heureux jour que celui qui nous réunit, Minaya Alvar Fañez ! Qui ne se prévaudrait de la présence de ces dames dont vous êtes le guide? Femme du Cid le Batailleur, et vous, ses filles légitimes, tel est le destin du Campeador que nous devions tous vous honorer. Quand nous lui voudrions du mal, nous ne pourrions lui en faire. En paix comme en guerre, nous sommes toujours en son pouvoir. Et je tiens pour complétement fou qui ne voit la vérité de ce que j'avance. »

Minaya Alvar Fañez sourit de ses lèvres : « Et vous êtes son bien sincère ami, Abegalvon, ajouta-t-il. Si Dieu me ramène vers le Cid et que je le revoie en vie, vous ne perdrez rien à ce que vous avez fait. Allons nous reposer : le souper doit être prêt. »

Abegalvon répondit : « Cette offre me plaît, et avant qu'il soit trois jours je vous la rendrai en double. »

Ils entrèrent dans Medina : Minaya les fit servir, et tous furent joyeux de la façon dont il s'en acquitta.

L'huissier du Roi pressa le départ. Mon Cid, de Valence où il restait, tint à grand honneur l'abondance des vivres qui affluaient à cause de lui à Medina. Le Roi prit pour lui toute la dépense, et Minaya put partir sans dette. La nuit écoulée, le matin venu et la messe entendue, ils chevauchèrent aussitôt. Ils sortirent de Medina et passèrent le Jalon. Au-dessus d'Arbuxuelo, ils purent avancer rapidement. Bientôt ils eurent traversé la plaine de Torancio et se trouvèrent à Molina, que gouvernait Abegalvon.

L'évêque don Hiéronyme, un vrai bon chrétien, tout en veillant nuit et jour sur les dames, chevauchait le grand destrier qui lui servait de monture et se faisait suivre de ses armes. Les dames cheminaient ensemble entre Alvar Fañez et lui.

Ils sont entrés à Molina, bonne et riche ville. En vérité,

le Maure Abegalvon les traita fort bien. De tout ce qu'ils voulurent, rien ne leur fit faute. Il leur fit donner jusqu'à des fers pour leurs chevaux. Dieu! quels honneurs il rendait à Minaya et aux dames!

Le lendemain, de bonne heure, ils chevauchaient rapidement. Jusques à Valence, il n'est point de service qu'Abegalvon ne leur rendît. Le Maure y mettait du sien et ne voulait rien accepter d'eux.

La nouvelle de ces plaisirs et honneurs les accompagnait. Les voici près de Valence, à trois lieues comptées.

Mon Cid, celui qui à une heure bonne reçut le jour, vit arriver un message à Valence. Jamais plus grande, jamais telle allégresse pour Mon Cid; car il lui venait des nouvelles des êtres qu'il chérissait le plus. Il fait sortir immédiatement deux cents chevaliers pour recevoir Minaya et les nobles dames. Pour lui, il reste à Valence, dans l'attente et les préparatifs, bien assuré qu'en tout Alvar Fañez n'agit qu'avec sagesse.

Tous ces chevaliers firent un brillant accueil à Minaya, aux dames, aux jeunes filles et au reste de la compagnie. Mon Cid donna des ordres aux gens de sa maison pour la garde de l'Alcazar, des tours les plus élevées, de toutes les portes, des issues, des entrées; puis il se fit amener Babieca, dont il s'était emparé depuis peu. Il ne savait pas encore, Mon Cid, celui qui en une heure bonne ceignit l'épée, si Babieca serait coureur et s'il aurait un bon arrêt. A la porte de Valence, où il n'avait rien à redouter, il voulait paraître en armes à l'arrivée de sa femme et de ses filles.

Tandis qu'on recevait les dames avec de grands honneurs, l'évêque don Hiéronyme entra devant, et laissant son cheval, se dirigea vers la chapelle avec tous ceux qu'il put réunir en ce moment. Ils sortirent, avec leurs croix d'argent et revêtus de leurs surplis, a la rencontre des dames et du bon Minaya.

Celui qui naquit à une heure bonne ne perdait pas de

temps. Il avait pris ses armes de fût et revêtu le surcot (1). On voyait sa barbe qu'il portait très-longue. Alors il monta Babieca qu'on lui avait sellé et sur lequel on avait jeté des couvertures. La chevauchée qu'il fit sur ce cheval, qu'on nommait Babieca, parut fort extraordinaire, et il n'y eut personne à la vue d'une telle course qui ne s'émerveillât. De ce jour, Babieca fut apprécié dans toute la grande Espagne.

Enfin Mon Cid s'arrêta et descendit de cheval. Il s'avança vers sa femme et ses deux filles. Doña Chimène, en le voyant, se jeta à ses pieds : « Merci, Campeador, à une heure bonne vous avez ceint l'épée. Vous m'avez soustraite à de bien tristes humiliations. Voyez, nous sommes devant vous, seigneur, moi et vos deux filles, qui sont bien élevées maintenant avec l'aide de Dieu et la vôtre. » Mon Cid ne se lassait pas d'embrasser la mère et les filles, et dans leur joie des larmes remplissaient leurs yeux.

Toutes les compagnies faisaient grande fête, et les armes en main brisaient les *tablados* (2).

Écoutez ce que dit celui qui, à une heure bonne, reçut le jour : « Vous, chère et honorée femme, et vous, mes filles, mon cœur et ma vie, entrez avec moi dans cette ville de Valence, que pour vous j'ai conquise en héritage. » La mère et les filles lui baisèrent les mains.

Elles entrèrent à Valence entourées de grands honneurs. Avec elles Mon Cid se dirigea vers l'Alcazar, il les fit monter au lieu le plus élevé, et de là les regards de ces beaux yeux purent se porter de tous côtés. Ces dames admirèrent Valence et la position de cette cité, et la mer dont on a vue sur un autre point. Elles admirèrent le verger, sa richesse,

(1) La lance était la seule arme de fût dont se servissent alors les chevaliers. Le surcot n'était autre chose qu'une sorte de surtout.

(2) Cibles.

sa grandeur, et elles levèrent les mains pour prier Dieu.

Mon Cid et ses compagnies ne peuvent assez se réjouir du profit et de l'importance d'une telle conquête. Cependant voilà l'hiver enfui, le mois de mars va commencer.

Je veux vous parler de ce qui se fait de l'autre côté de la mer, et de ce roi Yucef, qui reste en Maroc. Il est aigri, ce roi de Maroc, contre Mon Cid don Rodrigue : « Il s'est mis par la violence dans mes héritages, et n'en rend grâces à personne, si ce n'est à Jésus-Christ. »

Ce roi de Maroc réunit ses troupes. Elles sont au complet avec cinquante milliers d'hommes d'armes. On les met dans des barques, ils prennent la mer pour aller à Valence chercher Mon Cid don Rodrigue. Voici les nefs arrivées, ils en sont déjà sortis. Ils se dirigent sur Valence, la cité qu'a conquise Mon Cid; autour plantent les tentes et campent, toutes ces tribus mécréantes.

La nouvelle en arrive à Mon Cid : « Béni soit le Créateur et Père des âmes! s'écrie-t-il; tout le bien que je possède, je l'ai maintenant sous les yeux. Ce n'est pas sans peine que j'ai conquis Valence; elle est devenue mon héritage, et la mort seule peut me la faire laisser. J'en remercie le Créateur et sainte Marie sa Mère! Ma femme et mes filles, les délices de ma vie, sont venues me rejoindre sur ces rivages; je les ai près de moi. Je ne le puis éviter, j'aurai recours aux armes. Ma femme et mes filles me verront combattre, elles verront comment se font les demeures en ces pays étrangers, elles verront comment se gagne le pain. »

Il fit monter à l'Alcazar sa femme et ses filles. Elles levèrent les yeux et virent les tentes plantées : « Qu'est cela, Cid? Que le Créateur nous sauve! »

« Bien, femme honorée, n'ayez point d'inquiétude. C'est merveille! des trésors immenses viennent s'ajouter aux nôtres. Vous n'êtes arrivée que depuis peu, on veut vous offrir un présent de bienvenue; vos filles sont à marier, on vous apporte la dot. »

« Je vous en rends grâces à vous, Cid, et au Père des âmes. »

« Femme, restez dans ce palais, et, si vous le voulez, dans l'Alcazar. N'ayez aucune crainte en me voyant combattre. Avec la grâce de Dieu et de sainte Marie sa mère, votre présence ici fait croître mon courage. Cette bataille, Dieu aidant, je la veux gagner. »

Les tentes sont plantées, le crépuscule paraît. A grande hâte on battait les tambours, et Mon Cid dans son allégresse s'écria : « Quel beau jour c'est que ce jourd'hui ! »

Doña Chimène a peur, son cœur palpite à se briser. Les dames et ses deux filles sont dans le même état : du jour qu'elles naquirent elles n'avaient eu tant de peur.

Il se prit la barbe, le bon Cid Campeador : « N'ayez crainte, rien ne se fait qu'à votre avantage. S'il plaît au Créateur, avant quinze jours d'ici, on déposera devant vous ces tambours, et vous verrez ce qu'ils sont. Ensuite ils reviendront à l'évêque don Hiéronyme, pour qu'il les place aux pieds de sainte Marie, mère du Créateur. » Tel est le vœu que fit le Cid Campeador. Les dames sont joyeuses, et leur terreur se dissipe peu à peu.

Les Maures de Maroc chevauchent infatigables. Les voilà bravement au milieu des vergers. A cette vue, l'*atalaya* (1) sonne la cloche. Les troupes de la gent chrétienne courent aux armes, elles sont prêtes, pleines d'ardeur, et s'élancent hors de la ville. Partout où elles rencontrent les Maures, elles les attaquent sur le champ. Bientôt elles les eurent repoussés des vergers de la belle manière. Elles en tuèrent en ce jour cinq cents passés. La déroute dura jusques au campement. Grands étaient leurs exploits, les Chrétiens pensèrent à chevaucher. Dans ce combat, Alvar Salvadores demeura prisonnier.

(1) Le mot arabe *atalaya* désignait soit une sentinelle placée sur une tour, soit la tour elle-même, construite à cet effet.

Vers Mon Cid sont retournés ceux qui mangent son pain. Ce qu'il avait vu de ses yeux lui est de nouveau raconté. Mon Cid est satisfait de tous leurs exploits. « Écoutez-moi, chevaliers, leur dit-il, nous n'en resterons pas là : aujourd'hui, la journée fut bonne, meilleure elle sera demain. Soyez tous en armes demain avant le jour. On vous dira la messe, et pensez à chevaucher : l'évêque don Hiéronyme nous donnera l'absolution. Nous irons frapper ces Maures au nom du Créateur et de l'apôtre saint Jacques. Ne vaut-il pas mieux les vaincre, plutôt que de les laisser ainsi dévaster la plaine ? »

A ces paroles, ils répondirent : « C'est notre vœu, nous le voulons ! »

Minaya parla sans plus tarder : « Puisque tels sont vos projets, Cid, ordonnez-moi autre chose. Confiez-moi cent trente chevaliers pour combattre au besoin. Dès que vous aurez commencé votre attaque, moi, je me frayerai un chemin du côté opposé. A tous les deux ou à l'un au moins Dieu donnera la victoire. » Le Cid dit alors : « J'y consens de grand cœur ! »

Le jour est tombé et la nuit venue. Les troupes chrétiennes s'apprêtent sans délai. Au premier cri des coqs, avant l'aurore, l'évêque don Hiéronyme leur chanta la messe. La messe dite, il leur donna une absolution générale : « Je délivre de ses péchés qui mourra frappé en face dans le combat, et Dieu aura son âme. Quant à vous, Cid don Rodrigue, c'est à une heure bonne que vous ceignîtes l'épée. Je vous ai chanté la messe ce matin, si je vous demande une faveur, qu'elle me soit accordée. Octroyez-moi l'honneur des premiers coups à frapper. » Le Campeador répondit : « Dès ce moment, ils vous sont assurés. »

Tous armés sont sortis par les tours de Valence, Mon Cid encourageant de son mieux ses vassaux, et laissant aux portes des hommes de beaucoup de prudence.

Mon Cid s'élance sur son cheval Babieca, dont tous les

harnais sont dans le meilleur état. Ils déploient la bannière et se précipitent hors de Valence. Quatre mille hommes moins trente s'avancent, Mon Cid à leur tête. Ils vont gaiement frapper les cinquante mille Maures. Alvar Alvarez et Minaya Alvar Fañez les assaillent d'un autre côté. Tel fut le bon plaisir du Créateur, que les Chrétiens fussent victorieux. Mon Cid employa la lance et mit la main à l'épée. Il tua telle quantité de Maures qu'on n'en sut jamais le nombre. Le coude par en bas lui dégouttait de sang. Il frappa de trois coups le roi Yucef, qui ne lui échappa que de la longueur d'une épée, et grâce à l'extrême vitesse de son cheval. Il atteignit le palais fortifié de Guyera. C'est jusqu'à cet endroit que les poursuivit Mon Cid de Bivar en compagnie de quelques-uns de ses bons vassaux.

De là s'en retourna celui qui à une heure bonne reçut le jour. Il avait grande joie de la chasse qu'il venait de faire, et de ce jour il apprécia Babieca de la tête aux pieds. Tout ce butin est resté à sa discrétion. Compte fut dressé des cinquante mille prisonniers. A peine en était-il échappé cent quatre. Les compagnies de Mon Cid ont pillé le camp. Soit or, soit argent, on y trouva trois mille marcs; on n'eut pu compter le reste des dépouilles. Mon Cid et tous ses vassaux étaient joyeux que Dieu leur eut fait la grâce de remporter la victoire.

Après avoir ainsi défait le roi de Maroc, Mon Cid laissa Alvar Fañez s'assurer de l'état de toutes choses, et avec cent chevaliers rentra dans Valence.

Son visage, débarrassé du heaume, paraît fatigué. Mon Cid fait son entrée sur Babieca et l'épée en main. Les dames qui étaient dans l'attente le reçoivent. Devant elles, Mon Cid s'arrête et prend son cheval par la bride : « Dames, je vous rends hommage! Je viens de vous gagner un grand trésor. Tandis que vous gardiez Valence, moi, j'ai vaincu dans la plaine. Telle était sans doute la volonté de Dieu et de tous ses saints en nous envoyant un tel butin pour votre

bienvenue. Voyez-vous mon épée sanglante et mon cheval en sueur? C'est avec un cheval comme celui-ci que se vainquent les Maures au champ de bataille. Priez le Créateur qu'il vive encore pour vous quelques années, vous en retirerez de l'honneur et l'on vous baisera les mains. » Ainsi parla Mon Cid au sujet de Babieca.

Lorsqu'elles le virent descendu de cheval et à pied, les dames, ses filles, doña Chimène, femme de grand mérite, toutes tombèrent aux genoux du Campeador : « Nous sommes en votre merci, puissiez-vous vivre de nombreuses années! »

Au retour, elles entrèrent avec lui au palais et allèrent s'asseoir en sa compagnie, sur des bancs à dossier de bois précieux : « Ah çà! doña Chimène, ma femme, il est une chose que vous m'avez demandée, ce me semble. Ces dames que vous avez amenées et qui vous rendent tant de services, je veux les marier avec de mes vassaux. Je donne à chacune d'elles deux cents marcs d'argent : on saura en Castille à quelle sorte de gens elles ont rendu tant de services. Quant à ce qui est de vos filles, cela viendra, mais dans quelque temps. » Toutes se levèrent et lui baisèrent les mains : grande fut l'allégresse qu'il y eut dans le palais.

Cependant on a exécuté les ordres de Mon Cid. Minaya Alvar Fañez, écrivant et comptant, était allé dans le camp avec toutes les troupes. De tentes, d'armes, de vêtements précieux, on en trouve tant que c'est chose extraordinaire. Et ce que je vais vous dire est plus remarquable encore : ils ne purent savoir le nombre des chevaux. Ils coururent tout enharnachés, et personne pour les prendre : beaucoup y gagnèrent les Maures de l'endroit. Malgré tout cela, il revint de droit à l'illustre Campeador mille et cinq cents des meilleurs chevaux. Lorsque Mon Cid en reçoit tant au partage, les autres doivent bien se trouver contents.

Que de tentes aux étoffes précieuses et aux pieux ouvrés ont gagnées Mon Cid et tous ses vassaux! La tente du roi de

Maroc, la plus importante de toutes, était supportée par deux pieux ouvrés d'or. Mon Cid Ruy Diaz voulut qu'elle restât debout et que nul chrétien ne l'enlevât. « C'est une tente comme celle-ci, dit-il, une tente venue du Maroc, que je veux envoyer à Alphonse le Castillan, pour qu'il ajoute foi aux nouvelles qu'on lui rapporte sur les richesses de Mon Cid.»

Chargés de toutes ces richesses, ils sont revenus à Valence.

Combien est fatigué de frapper à deux mains l'évêque don Hiéronyme, ce glorieux tonsuré! Il ne sait plus le compte des Maures qu'il a massacrés. Ce qui lui échoit en partage est vraiment magnifique, et Mon Cid don Rodrigue, celui qui à une heure bonne reçut le jour, lui fait encore ajouter la dîme de tout son cinquième.

Joyeuse est dans Valence la gent chrétienne de tout ce qu'elle possède de chevaux, d'armes et de trésors. Joyeuses sont doña Chimène et ses deux filles, et toutes les autres dames qu'on tient pour mariées. Le brave Campeador, Mon Cid, sans plus tarder : « Où êtes-vous, glorieux Minaya? dit-il. Venez ici. Point de remercîments pour ce qui vous est échu. Je vous le dis sans feinte, prenez de mon cinquième à votre bon plaisir, et laissez le reste. Mais demain au matin vous partirez sans faute avec des chevaux pris sur ma part de butin, chacun portant une épée, sa selle et son frein. Vous le ferez par amour pour ma femme et mes deux filles, qui seront satisfaites de l'envoi que je fais. Ces deux cents chevaux offerts en présent, le roi Alphonse ne médira pas de celui qui gouverne Valence. » Il donna ordre à Pero Bermuez d'accompagner Minaya.

Le lendemain matin, ils chevauchent rapidement, emmenant deux cents hommes en leur compagnie. Ils sont porteurs des saluts de Mon Cid pour le roi Alphonse : il lui baise les mains, lui envoie en présent deux cents chevaux gagnés dans cette dernière bataille et s'engage à le servir tant que le souffle lui restera.

Ils sont sortis de Valence et pensent à marcher. On s'étonne du vaste butin qu'ils emmènent. Jour et nuit ils avancent, et voilà qu'ils ont traversé la sierra qui sépare les deux régions. Ils s'informent du lieu où réside le roi Alphonse, et passant les sierras, les montagnes, les rivières, ils parviennent à Valladolid où le roi Alphonse se trouvait alors. Pero Bermuez et Minaya envoient un message pour qu'il donne l'ordre de recevoir cette compagnie, chargée par Mon Cid de Valence d'apporter son présent.

Le Roi fut joyeux; jamais vous ne vîtes telle allégresse. Il fit aussitôt monter à cheval tous ses gentilshommes. Le Roi, des premiers, s'élança dehors pour voir ces messages que lui envoyait celui qui à une heure bonne reçut le jour. Les infants de Carrion accoururent, sachez-le, comme aussi le comte don Garcia, son méchant ennemi. Les uns se réjouissent, les autres s'affligent.

Les gens du Campeador le brave, né à une heure bonne, les voyant s'approcher sans héraut, croient que c'est une armée. Le roi don Alphonse s'arrête en se signant.

Minaya et Pero Bermuez sont arrivés en sa présence. Ils descendent de leurs chevaux : les voilà à terre fléchissant les genoux devant le roi Alphonse, baisant la poussière et baisant ses pieds. « Merci, roi Alphonse, on vous révère; c'est au nom de Mon Cid le Campeador que nous vous baisons ainsi les pieds, et il tient à grand prix l'honneur que vous lui faites. Il vous proclame pour seigneur et se regarde comme votre vassal. Il y a peu de jours, Roi, qu'il a remporté une victoire sur ce roi de Maroc qu'on nomme Yucef.

« Il a défait dans la plaine ses cinquante mille hommes. Le butin qu'il a fait est vraiment étonnant; riches sont devenus tous ses vassaux; il vous envoie deux cents chevaux et vous baise les mains. »

Le roi Alphonse répondit : « Je les reçois avec plaisir. Je remercie Mon Cid de m'avoir envoyé un tel don. Puissé-je

bientôt voir l'heure où il ait de moi quelque retour. » La foule se réjouit, et on lui baisa les mains.

Le comte don Garcia en est peiné et en conçoit grande colère. Avec dix de ses parents, il se retire à l'écart. « N'est-ce pas merveille, se disent-ils, que la renommée du Cid croisse de telle façon? Nous sommes déshonorés par la gloire qu'il s'acquiert. Quoi! pour avoir misérablement vaincu des rois dans quelque combat, envoyer ici leurs chevaux comme s'ils étaient morts de sa main! Tout ce qu'il fait là va être pour nous une cause d'embarras. »

Le roi don Alphonse parla et prononça ces paroles : « Grâces soient rendues au Créateur et au seigneur saint Isidore de Léon! Avec ces deux cents chevaux que m'envoie Mon Cid, je pourrai désormais rendre de meilleurs services à mon royaume. Quant à vous, Minaya Alvar Fañez et Pero Bermuez, vos personnes seront, en ces lieux, honorablement servies et vêtues, et l'on vous fournira de toutes armes, comme vous le désirerez, afin que vous paraissiez convenablement devant Ruy Diaz Mon Cid. Je vous donne trois chevaux que vous pouvez choisir parmi ceux-ci. C'est ainsi que je pense, et mes paroles expriment ma volonté. Tout ce qui vient d'arriver tournera à bien. »

Ils lui baisèrent les mains et entrèrent pour se reposer. Le Roi leur fit servir tout ce dont ils avaient besoin.

Je veux maintenant vous parler des infants de Carrion. Ils avaient leur secret, et se consultaient disant : « La renommée du Cid grandit rapidement. Demandons ses filles pour nous marier avec elles : nous croîtrons en considération et pourrons nous avancer plus loin. »

Dans ce dessein ils viennent au roi Alphonse : « Nous vous demandons une grâce comme à notre roi et seigneur légitime. Si tel est votre avis, nous sommes prêts à le suivre. Veuillez demander pour nous les filles du Campeador : nous désirons nous marier avec elles, à leur honneur et à notre profit. »

Pendant une grande heure le Roi pensa et réfléchit : « J'ai exilé du royaume le bon Campeador; je lui ai fait grand mal et lui ne m'a jamais rendu que du bien, je ne sais si ce mariage sera de son goût. Mais puisque vous le désirez, entamons cette négociation. »

Le roi don Alphonse appela sur l'heure Minaya Alvar Fañez et Pero Bermuez et se retira dans une salle avec eux. « Écoutez-moi, Minaya, et vous, Pero Bermuez, leur dit-il. Mon Cid le Campeador me sert avec dévouement, je lui en dois de la reconnaissance et il aura de moi son pardon. Qu'il vienne me voir, s'il en a le désir. On fait quelques projets à ma cour : Diègue et Fernand, les infants de Carrion, ont la pensée d'épouser ses deux filles. Soyez bons messagers, et moi je vous en prie, répétez-le au brave Campeador : il croîtra de réputation et trouvera honneur à accepter pour gendres les infants de Carrion. »

Ainsi parla-t-il à Minaya, et Pero Bermuez fut satisfait de ses paroles. « Nous lui demanderons ce que vous dites, et fasse ensuite le Cid ce que bon lui semblera. »

— « Vous direz à Ruy Diaz, celui qui à une heure bonne reçut le jour, reprit le Roi, que j'irai le voir en lieu convenable et que lui-même fixera ; que ce soit sur la frontière. Je veux visiter Mon Cid en tout bien tout honneur. »

Ils prennent congé du Roi et s'en retournent avec ce message. Eux et tous les leurs se dirigent vers Valence.

A cette nouvelle, le bon Campeador monte aussitôt à cheval et sort à leur rencontre. Mon Cid les embrasse en souriant. « Venez, Minaya, et vous, Pero Bermuez, leur dit-il. Deux vassaux comme vous sont rares sur la terre. Quels sont les saluts d'Alphonse, mon seigneur? Est-il content et a-t-il reçu mon présent? »

Minaya dit : « D'âme et de cœur il est content, et il vous rend son affection. » Mon Cid s'écria : « Dieu soit loué ! »

Ce disant, ils en viennent à leur message : Alphonse de Léon le priait de donner ses filles aux infants de Carrion,

ce qui lui assurerait de l'honneur, comme aussi plus de considération ; enfin il le lui conseillait d'âme et de cœur.

Mon Cid le bon Campeador, les ayant écoutés, pendant une heure entière pensa et réfléchit : « De tout cela je rends grâces au Christ mon seigneur, dit-il. On m'a chassé de ma terre, on m'a ravi mon honneur, et ce n'est qu'à grand' peine que j'ai gagné ce que je possède : enfin, et j'en rends grâces à Dieu ! le Roi m'accorde sa faveur et me demande mes filles pour les infants de Carrion. Ils sont fort orgueilleux et gens de cour, je n'aurais pas eu de penchant pour ce mariage; mais puisque le conseille celui qui vaut mieux que nous, examinons ce dessein et prenons part à son exécution. Fasse le Dieu du ciel que nous nous accordions pour le mieux. »

— « Alphonse vous fait dire en outre de venir le trouver où bon vous semblera. Il désirerait vous revoir et vous rendre son affection. Vous pourriez ensuite vous entendre au mieux.

Le Cid répondit alors : « J'y consens de grand cœur. »

— « C'est à vous de savoir, dit Minaya, en quel lieu vous voulez avoir cette entrevue. »

— « Ce n'est pas le difficile, reprit le Campeador, si tel est le désir du roi Alphonse. Pour lui rendre les honneurs dus au Roi de notre pays, nous aurions été le chercher jusqu'à ce que nous l'eussions trouvé. Mais ce qu'il a voulu, nous le voulons aussi. Nous aurons cette entrevue sur les bords du Tage, le fleuve le plus important de la frontière, ainsi que le veut mon seigneur (1). »

(1) Le texte du poëme est ici un peu différent de ma traduction. D'après le poëte, ce que j'ai rendu par un dialogue ne serait que le discours de Minaya commençant à ces mots : « *Alphonse vous fait dire*, » etc. Ce ne serait pas inexplicable jusqu'ici, mais d'après la suite, il me semble difficile de ne pas admettre l'hypothèse d'une erreur de copiste. J'ai donc préféré suivre les rectifications de M. Damas-Hinard. Son édition du *Poëme du Cid* est, comme je

On écrit une lettre, on la scelle avec soin, et deux chevaliers partent aussitôt avec elle. Le Campeador attend, pour les exécuter, les ordres du Roi.

Les chevaliers arrivent en présence de l'illustre Roi et lui remettent la lettre. En la voyant, don Alphonse se réjouit en lui-même : « Saluez pour moi Mon Cid, celui qui à une heure bonne ceignit l'épée. Cette entrevue aura lieu dans trois semaines, et, si je suis en vie, je m'y trouverai sans faute. »

Sans plus de retards ils retournent vers Mon Cid.

Des deux côtés on s'équipa pour l'entrevue. Qui vit jamais par la Castille tant de mules de prix et tant de palefrois agiles? tant de coursiers beaux et bons coureurs? tant de brillants pennons mis à de brillantes lances? tant d'écus à boucles d'or et d'argent? tant de manteaux, de fourrures et de riches étoffes d'Adria? Le Roi donna l'ordre de transporter des vivres en abondance sur les bords du Tage, à l'endroit où s'apprêtait l'entrevue.

Le Roi mène avec lui mainte bonne compagnie. Les infants de Carrion faisaient joyeusement la route, payant ceci et prenant cela à crédit, tant ils se tenaient déjà pour accrus dans leur fortune et possédant, en or et en argent, toutes richesses à souhait. Le roi don Alphonse chevauchait rapidement. Puis venaient les comtes et podestats, et des troupes nombreuses. Les infants de Carrion commandaient de fortes compagnies. Avec le Roi étaient encore les Léonais et la milice galicienne; quant aux Castillans, sachez bien qu'on n'eût pu les compter. Ils lâchent les brides et se dirigent vers le lieu fixé pour rendez-vous.

A Valence, Mon Cid le Campeador se prépare sans perdre de temps pour l'entrevue. Que de hautes mules et de

l'ai déjà dit, un travail fort remarquable, et je ne crois pouvoir mieux faire qu'y renvoyer tout lecteur curieux d'archéologie et de philologie, et qui désirerait étudier plus à fond ce vieux monument de la littérature castillane.

jeunes palefrois! que de belles armures et de chevaux bons coureurs! que de belles capes, que de manteaux, que de pelisses! Petits et grands sont brillamment vêtus. Minaya Alvar Fañez et Pero Bermuez, Martin Muñoz et Martin Antolinez, le brave Burgalais, l'évêque don Hiéronyme, le meilleur des clercs, Alvar Alvarez et Alvar Salvadores, Muño Gustioz, le chevalier rempli d'honneur, Galind Garciaz, venu d'Aragon, et tous tant qu'ils sont se préparent à accompagner le Campeador. Mais le Campeador voulut qu'Alvar Salvadores et Galind Garciaz d'Aragon restassent à garder Valence de cœur et d'âme, avec tous ceux qui se trouvaient sous leurs ordres. Ils ne devaient ouvrir les portes de l'Alcazar de jour ni de nuit, car sa femme et ses filles, en qui il a mis son bonheur et ses affections, y étaient enfermées avec les autres dames, leurs fidèles servantes. Il a recommandé en bon seigneur qu'aucune d'elles ne pût sortir de l'Alcazar jusqu'au retour de celui qui à une heure bonne naquit.

Ils sortent de Valence, lancent leurs chevaux et les éperonnent. Tous ces destriers coureurs et de haute taille, Mon Cid ne les a reçus en don de personne; il les a gagnés. En ce moment il se rend à l'entrevue qu'il s'est ménagée avec le Roi.

Le roi don Alphonse est arrivé un jour à l'avance. Lorsque ses gens virent arriver le bon Campeador, ils sortirent pour le recevoir en grande pompe. Dès que celui qui à une heure bonne reçut le jour eut le Roi devant ses yeux, il fit arrêter tous les siens, hormis ses chevaliers qu'il chérissait de cœur. Comme s'en était entendu avec quinze d'entre eux celui qui à une heure bonne reçut le jour, il descendit de cheval, et les genoux et les mains sur la terre, il prit entre ses dents les herbes du champ, pleurant de ses yeux, tant il débordait de joie. Ainsi sait-il rendre hommage à son seigneur Alphonse.

Le roi don Alphonse fut très-affligé de le voir prosterné

de la sorte à ses pieds. « Allons, debout, lui dit-il, relevez-vous, Cid Campeador. Baisez les mains, et non les pieds. Si vous ne faites ainsi, vous n'aurez pas mon amitié. »

Le Campeador restait à genoux. « Je vous en prie, mon légitime seigneur, accordez-moi merci. Tandis que je suis ainsi devant vous, rendez-moi votre amitié, et que tous ceux qui sont ici en puissent entendre la promesse. »

Le Roi dit : « Je le ferai de grand cœur. En ce moment je vous pardonne, je vous rends mon amitié, et dès aujourd'hui pleine liberté dans mon royaume. »

Mon Cid parla et dit : « Merci ! je l'accepte, mon seigneur Alphonse ! Et j'en rends grâces au Dieu du ciel, puis à vous et à ces compagnies qui nous entourent. »

Genoux en terre il lui baisa les mains, puis, se levant, le salua sur la bouche. Tous les assistants eurent plaisir à cela ; mais Alvar Diaz et Garci Ordoñez en furent irrités.

Mon Cid voulut parler encore et prononça ces paroles : « Le Créateur en soit béni ! Maintenant j'ai la faveur de don Alphonse, mon seigneur. Nuit et jour Dieu me protégera. Acceptez de moi l'hospitalité, s'il vous plaît, seigneur. »

Le Roi répondit : « Ce n'est pas convenable aujourd'hui : vous venez d'arriver, et nous, nous sommes ici depuis hier. Vous serez mon hôte, Cid Campeador ; quant à demain, nous ferons ce qu'il vous plaira. » Mon Cid céda et lui baisa la main.

Les infants de Carrion vinrent alors lui faire hommage : « Nous vous honorons, Cid, à une heure bonne vous reçûtes le jour. Autant qu'il est en nous, nous voulons vous venir en aide pour votre plus grand avantage. » Mon Cid répondit : « Dieu le veuille ainsi ! »

Mon Cid Ruy Diaz, celui qui naquit à une heure bonne, fut en ce jour l'hôte du Roi. Don Alphonse ne se peut lasser de lui, tant il l'aime de cœur : il reste à regarder sa barbe, qui lui avait crû très-rapidement. Tous tant qu'ils sont s'émerveillent de Mon Cid.

Le jour est passé, la nuit venue. Le lendemain matin, le soleil se leva radieux. Le Campeador ordonna aux siens de préparer un repas pour tous ceux qui sont présents. Mon Cid le Campeador les satisfit si bien que tous étaient dans l'allégresse et s'accordaient à dire que depuis trois ans passés il ne leur était jamais arrivé de faire meilleur repas.

Le jour suivant, au matin, comme se levait le soleil, l'évêque don Hiéronyme chanta la messe. Au sortir de la messe, tous se rassemblèrent, et le Roi, sans plus tarder, leur tint ce discours : « Écoutez-moi, hommes d'armes, comtes et infançons. J'ai une prière à faire à Mon Cid le Campeador. Veuille le Christ que ce soit pour son bien! Je vous prie, Campeador, de donner vos filles doña Elvire et doña Sol pour femmes aux infants de Carrion. Ce mariage me semble honorable et offre de grands avantages. Les infants vous en prient, et moi je vous le recommande. Que tous ceux qu'une cause ou une autre a ici amenés, vos gens comme les miens, s'unissent à nos souhaits. Donnez-nous les, Mon Cid, et que le Créateur vous ait en sa garde! »

— « Je pourrais bien ne pas marier mes filles, répondit le Campeador, car elles comptent peu d'années et sont bien jeunes encore. Les infants de Carrion sont de grand renom; ils conviennent pour mes filles et même pour de plus nobles. Toutes deux je les engendrai, et vous, seigneur, les avez fait ce qu'elles sont; aussi sommes-nous, elles et moi, à votre merci. Voici en votre main doña Elvire et doña Sol : donnez-les à qui vous voudrez, je ne pourrai qu'en être content. » — « Merci, dit le Roi, à vous et à toute l'assemblée. »

Aussitôt les infants de Carrion se levèrent, vinrent baiser les mains de celui qui naquit à une heure bonne, et échangèrent leurs épées sous les yeux du roi Alphonse.

Le roi don Alphonse, ce bon seigneur, dit encore : « Merci et grâces au Créateur d'abord, puis à vous, mon bien bon Cid, du don que vous me faites de vos filles pour les infants

de Carrion. En ce moment je prends en main doña Elvire et doña Sol, et les donne pour fiancées aux infants de Carrion. C'est moi-même, avec votre assentiment, qui veux marier vos filles. Plaise au Créateur que vous puissiez vous en réjouir ! Je laisse en vos mains les infants de Carrion, qui vont vous accompagner, et moi, je m'en retourne. Je leur donne trois cents marcs d'argent, qu'ils consacreront aux frais de leurs noces, là où vous voudrez, soit à Valence la grande. Ils vous appartiennent; gendres et filles désormais tous sont vos enfants : faites d'eux ce qu'il vous plaira, bon Campeador. »

Mon Cid les accepta et baisa les mains au Roi : « Je vous remercie infiniment, comme mon roi et seigneur. C'est vous qui mariez mes filles, et non moi qui les leur offre. »

On se donna parole que le lendemain matin, au lever du soleil, chacun s'en retournerait au lieu d'où il était venu. Mon Cid le Campeador se mit alors en frais. Que de hautes mules et de jeunes palefrois Mon Cid octroya à qui voulut en recevoir le don ! que de bons vêtements de soie ! Chacun reçoit ce qu'il demande, et nul ne refuse ce qu'on lui offre. Mon Cid donna ainsi en présent soixante de ses chevaux. Tous tant qu'ils sont demeurent satisfaits de l'entrevue. Ils veulent enfin partir, car la nuit est venue.

Le Roi prit les mains des infants et les plaça sous la garde de Mon Cid le Campeador : « Voyez en eux vos enfants, lui dit-il, puisqu'ils sont en réalité vos gendres. Dorénavant c'est à vous de savoir comment les traiter, Campeador ! »

— « Je vous rends grâces, Roi, et accepte votre don, dans l'espoir que Dieu qui est au ciel voudra bien m'en récompenser. »

Mon Cid s'élança sur son cheval Babieca. « Ici, je le dis en présence de mon seigneur le roi Alphonse : qui veut m'accompagner aux noces et recevoir mon présent, tirera, je pense, de ce voyage quelque profit. Je vous demande en-

core en grâce, comme à mon roi légitime, que, me prenant mes filles et les mariant à votre bon plaisir, vous veuillez confier à quelqu'un le pouvoir de les donner, car pour moi, je ne les leur donnerai pas, et ils ne pourront se vanter de les tenir de ma main. »

Le Roi répondit : « Très-bien; voici Alvar Fañez qui se chargera de ce soin. Prenez-les et remettez-les aux infants, comme moi-même je les prendrais si elles étaient en ma présence. Soyez leur parrain tout le temps des fiançailles, et dites-moi la vérité lorsque nous nous retrouverons ensemble. » Alvar Fañez dit : « Seigneur, j'y consens. » Tout est ainsi disposé, sachez-le, avec beaucoup d'habileté.

Le Campeador dit alors : « Maintenant, roi don Alphonse, seigneur très-honoré, ne quittez pas cette entrevue sans avoir accepté quelque chose de moi. Je vous amène vingt palefrois aux beaux harnais, et trente chevaux de course bien sellés. Acceptez cette offre, et je vous baise les mains. »

Le roi don Alphonse dit : « Ce n'est pas sans grand embarras que je reçois ce don, mais vous l'avez fait venir pour moi. Veuillent le Créateur et tous ses Saints que ce plaisir que vous me faites ait bonne récompense ! Mon Cid Ruy Diaz, vous m'avez rendu de grands honneurs, de grands services, et je me tiens pour satisfait. Vienne un jour dans l'avenir où je puisse vous être utile de quelque façon ! Dieu vous aide ! Pour moi, je sors content de cette entrevue, où le Dieu du ciel a voulu que tout s'arrangeât au mieux. »

Voilà que Mon Cid a pris congé de son seigneur Alphonse, et ils se séparent aussitôt, le Roi n'ayant pas voulu qu'il le reconduisît.

Alors on eût pu voir des chevaliers, richement montés, se séparer du roi Alphonse. Ils lui baisaient les mains et disaient : « Telle soit votre merci et nous le pardonnez; nous irons sous la conduite de Mon Cid à Valence la grande, nous assisterons aux noces des infants de Carrion avec les

filles de Mon Cid, doña Elvire et doña Sol. » Cela plût au Roi, qui leur en laissa la liberté.

La compagnie du Cid augmente, celle du Roi diminue : nombreux sont les gens qui vont avec le Campeador. On s'achemine vers Valence, la ville conquise en un moment de bonheur. Don Fernand et don Diègue furent confiés à la garde de Pero Bermudez et de Muño Gustioz. Dans la maison de Mon Cid il n'en est pas de plus apte à découvrir les habitudes des infants de Carrion. Avec eux était le turbulent Asur Gonzalez, vaillant en paroles, mais en faits un peu moins redoutable.

Grands honneurs sont rendus aux infants de Carrion. Les voici dans cette Valence conquise par Mon Cid. A leur arrivée, la joie augmente. Mon Cid dit à don Pero et à Muño Gustioz : « Donnez un palais aux infants de Carrion, et restez avec eux, je l'exige. Au matin, quand poindra le soleil, ils verront leurs épouses doña Elvire et doña Sol. » Tous, pour la nuit, s'en furent à leurs demeures.

Mon Cid le Campeador entra dans l'Alcazar, où le reçurent doña Chimène et ses deux filles : « Venez, Campeador, à une heure bonne vous ceignîtes l'épée. Puissions-nous de longs jours encore vous voir des yeux du visage. »

— « Grâces au Créateur, me voilà de retour, femme vénérée! Je vous amène des gendres qui nous feront honneur. Remerciez-m'en, mes filles, car je vous ai bien mariées. »

La femme et les deux filles, et toutes les dames à leur service, lui baisèrent les mains. Doña Chimène dit : « Au Créateur et à vous, grâces soient rendues, Cid à la belle barbe. Tout ce que vous faites ne saurait être mieux. De votre vie vos filles ne seront dans le besoin. » — « Oui, mariées par vous, nous serons bien riches. »

— « Femme doña Chimène, dit le Cid, je remercie le Créateur. Je vous le dis, doña Elvire et doña Sol, mes filles, votre mariage nous fera plus illustres; mais, sachez

bien la vérité, ce n'est pas moi qui l'ai décidé. Mon seigneur Alphonse vous a demandées, voulues même si positivement et d'aussi grand cœur, que pour moi, d'aucune façon, je n'ai pu lui dire non. Toutes deux, mes filles, je vous ai mises en ses mains. Croyez-m'en, c'est lui, et non moi, qui vous marie. »

Alors on pense à parer le palais, on le couvre de tentures du haut en bas : que de pourpre, que de satin, que d'étoffes précieuses ! Vous auriez eu plaisir à rester et à vivre dans ce palais.

Bientôt tous les chevaliers sont réunis, on envoie chercher les infants de Carrion ; et les infants, avec de beaux vêtements et splendidement équipés, chevauchent en avant, se dirigeant vers le palais. Dieu ! quand à pied ils entrèrent, que de calme, que de bonheur ! Mon Cid les reçut avec tous ses vassaux. Ils rendirent hommage au Campeador et à sa femme, et allèrent s'asseoir sur un banc à dossier de grande valeur.

Tous les gens de Mon Cid sont rassemblés et se tiennent attentifs à ce que veut dire celui qui, à une heure bonne, reçut le jour. En pied s'est levé le Campeador : « Puisque nous le devons faire, pourquoi retarderions-nous davantage ? Venez ici, Alvar Fañez, vous que j'aime et que je chéris. Vous voyez mes deux filles : je les remets en vos mains. Vous savez que telles sont mes conventions avec le Roi. Je ne veux changer en rien ce qu'il a disposé. Donnez-les de votre main aux infants de Carrion, qu'elles reçoivent la bénédiction nuptiale et que tout soit fait avec sagesse. »

Minaya répondit alors : « Je le ferai volontiers. »

Elles se lèvent, et Minaya les remet aux mains des infants de Carrion, en leur disant : « Devant Minaya, vous voici, les deux frères. Par la main du roi Alphonse, et suivant ses ordres, je vous donne ces dames, toutes deux de noble maison, afin qu'en tout honneur et loyauté vous les preniez pour épouses. »

Tous deux les acceptant avec amour et reconnaissance, à Mon Cid et à sa femme ils vont baiser les mains. Cela fait, ils sortent du palais et se dirigent aussitôt vers Sainte-Marie.

L'évêque don Hiéronyme se vêtit promptement et vint les attendre à la porte de l'église. Il leur donna la bénédiction et chanta la messe.

Au sortir de l'église, prestement ils remontèrent à cheval Ils s'élancèrent hors de Valence et vinrent sur la grève. Dieu! comme manièrent bien leurs armes le Cid et ses vassaux! Il changea trois fois de cheval, celui qui à une heure bonne reçut le jour. Mon Cid était très-satisfait de tout ce qu'il voyait, et les infants de Carrion avaient bien chevauché.

Ils s'en retournent avec les dames et rentrent dans Valence. Somptueuses furent les noces dans l'illustre Alcazar. Le lendemain, Mon Cid fit planter sept tablados. Tous étaient brisés avant qu'on rentrât pour le dîner.

Ils firent ainsi durer les noces pendant quinze jours entiers.

Déjà les quinze jours tirent à leur fin, déjà s'en vont les gentilshommes. Mon Cid don Rodrigue, celui qui à une heure bonne reçut le jour, tant en palefrois qu'en mules et en chevaux de course, se priva d'une centaine de bêtes pour les donner. Il donna aussi des manteaux, des pelissons et autres beaux vêtements; on ne compta pas l'argent monnayé. Les vassaux de Mon Cid étaient aussi convenus que chacun, pour sa part, donnerait des présents. Qui voulait trouver quelque argent en était comblé. Ceux qui étaient venus aux noces s'en retournèrent enrichis en Castille.

Déjà ces hôtes commençaient à partir, prenant congé de Ruy Diaz, celui qui naquit à une heure bonne, prenant congé de tous, dames et gentilshommes. Ils s'en vont satisfaits de Mon Cid et de ses vassaux, et disant partout, comme de juste, grand bien d'eux.

Diègue et Fernand, ceux qui étaient fils du comte don Gonzalo, avaient grande allégresse.

Les hôtes sont de retour en Castille, tandis que le Cid et ses gendres sont restés à Valence. Les infants demeurent en ce lieu bien près de deux ans. L'amour dont on les entoure est vraiment extraordinaire. Content est le Cid, ainsi que tous ses vassaux. Plaise à sainte Marie et au Père céleste que Mon Cid et celui qui les favorisa soient satisfaits de ces unions.

Ici prennent fin les strophes de cette Chanson. Le Créateur et tous ses Saints vous daignent protéger!

CHANSON SECONDE

Mon Cid se tenait à Valence avec tous ses vassaux; ses deux gendres, les infants de Carrion, étaient avec lui. Comme un jour le Campeador dormait étendu sur un banc à dossier, sachez qu'il leur survint une grave alerte. Le lion s'élança de sa cage et rompit sa chaîne. Grande crainte dans l'assemblée; les gens du Campeador roulent leurs manteaux à leurs bras, entourent le banc à dossier, et se rangent autour de leur seigneur. Fernand Gonzalez ne voit point de refuge, nulle tour, aucune salle ouverte; il se met sous le banc à dossier, tant il a grande peur. Diègue Gonzalez se précipite par la porte, disant de sa bouche : « Jamais je ne reverrai Carrion! » Il se cache tout tremblant derrière une poutre de pressoir : manteau et cotte, il les retira tout salis.

Sur ce, celui qui à une heure bonne reçut le jour s'éveilla, et, voyant le banc à dossier entouré de ses bons barons : « Qu'est cela, mes braves, et que voulez-vous? » — « Ah! très-honoré seigneur, c'est le lion qui cause ce désordre. »

Mon Cid, appuyant le coude sur son siége, debout se leva. Son manteau au cou, il alla droit au lion. A cette vue, le lion se troubla, il courba la tête et baissa le visage devant Mon Cid. Mon Cid don Rodrigue, de sa main, lui saisit la crinière, l'emmena et l'enferma dans sa cage.

Tous les assistants, émerveillés, reviennent dans la cour du palais. Mon Cid demande ses gendres et ne peut les trouver. C'est en vain qu'on se met à les appeler, ni l'un ni l'autre ne répond. Lorsque enfin on les retrouva et qu'ils vinrent, ils vinrent tremblants et sans couleur. Jamais vous ne vîtes hilarité comme celle qui parcourut l'assemblée. Mon Cid le Campeador la fit cesser.

Les infants de Carrion se tinrent pour grandement outragés, et cet accident leur causa beaucoup d'ennui.

Tandis qu'ils étaient tourmentés de ce souci, des troupes de Maroc vinrent cerner Valence. Cinquante mille tentes de chefs sont plantées : c'était le roi Bucar, dont les faits vous ont peut-être été contés. Mon Cid et tous ses barons se réjouissaient; leur butin croissait, grâce au Créateur.

Mais, sachez-le, les infants de Carrion ont l'âme en peine, car ils n'ont nul plaisir à voir toutes ces tentes des Maures. Les deux frères se sont retirés à part : « Voilà du butin, nous le voyons, mais nous ne voyons pas le mal qui peut arriver. Il faudra nous mêler à cette bataille; de cette façon, nous ne reverrons plus Carrion, et veuves resteront les filles du Campeador. »

Muño Gustioz entendit leur secret. Il vint, avec la nouvelle, à Mon Cid Ruy Diaz le Campeador ! « Voici que vos gendres ont peur, lui dit-il, tant ils sont courageux ! Tandis qu'il faut courir au combat, ils regrettent Carrion. Allez les exhorter, et que le Seigneur vous soit en aide ! Ils peuvent rester en paix, on se passera d'eux à l'heure du partage. Avec vous nous vaincrons, si le Créateur veut nous protéger. »

Mon Cid don Rodrigue sortit en souriant. « Dieu vous

garde, mes gendres, infants de Carrion! Tenez en vos bras mes filles aussi blanches que le soleil. Moi, je désire les batailles, et vous Carrion. Dans Valence, vous pouvez prendre vos aises autant qu'il vous plaira, car je connais les Maures, et je me fais fort, avec la grâce de Dieu, de les repousser de la contrée (1). . . . . .

. . . . . .

...« Puisse venir le jour où il (le Campeador) vous doive de la reconnaissance! »

Tous deux sont revenus de compagnie, comme y consent don Pero, à la grande joie de Fernand. Mon Cid et tous ses vassaux furent contents à la vue du butin que l'infant ramenait. « Oui, s'écria le Campeador, si telle est la volonté de Dieu, notre Père qui est là-haut, mes deux gendres seront braves dans le champ. »

Comme ils parlent, l'ennemi approche. Les tambours sonnent dans l'ost des Maures. Grand nombre de Chrétiens sont dans l'étonnement; nouveaux arrivés, ils n'avaient jamais vu ce spectacle.

Diègue et Fernand sont plus étonnés encore. De gré ils ne fussent jamais venus en cet endroit. Ecoutez ce que dit celui qui à une heure bonne reçut le jour. : « Holà! Pero Bermuez, mon cher neveu! Ayez soin de don Diègue et de don Fernand, mes deux gendres, que je chéris tant. Car, Dieu aidant, je ne laisserai pas les Maures s'établir dans la plaine. »

— « Je vous le dis, Cid, répondit Pero Bermuez, en toute vérité : aujourd'hui je n'ai nul souci de garder les infants.

(1) Il manque ici une page du manuscrit. Les infants veulent aller au combat. Dans une escarmouche, avant la bataille, don Fernand prend la fuite devant un Maure. Pero Bermuez arrive, parvient à tuer le Maure, et donne son cheval à don Fernand. Pero Bermuez reprochera plus tard à l'infant cet acte de lâcheté. C'est lui qui parle au moment où nous reprenons le récit.

Veille sur eux qui que ce soit; il ne m'en chaut. Moi et les miens nous voulons frapper en avant, vous et les vôtres tenez bon à l'arrière-garde. S'il y a péril, il vous sera facile de me porter secours. »

En ce moment arriva Minaya Alvar Fañez : « Ecoutez-moi, loyal Cid Campeador! Dieu et vous, si digne d'être en sa faveur, vous nous octroierez cette victoire. Ordonnez-nous de les frapper de quelque côté qu'il vous plaise; chacun est prêt à accomplir la tâche qui lui sera imposée, comme il va paraître, avec l'aide de Dieu et sous vos auspices. »

Mon Cid dit : « Ne nous pressons pas tant. »

L'évêque don Hiéronyme arrive vêtu de toutes armes; toujours sous de bons auspices, il s'arrête devant le Campeador : « C'est moi qui aujourd'hui vous ai dit la messe de la Sainte-Trinité. Je suis parti de mon pays, je suis venu vous chercher pour satisfaire le désir que j'ai de tuer quelques Maures. Je veux faire honneur à mon rang et à mon nom, et pour cet exploit je demande à marcher le premier. Je porte un pennon léger et des armes de choix. S'il plaît à Dieu, je les veux essayer pour me réjouir l'âme, et pour que vous, Mon Cid, vous soyez plus content de moi. Si vous ne me faites cette amitié, je veux me séparer de vous. »

Alors Mon Cid répondit : « Votre désir me plaît. Voici qu'apparaissent les Maures, allez vous essayer; d'ici nous verrons comment se bat l'abbé. »

L'évêque don Hiéronyme donna de l'éperon et courut les frapper à l'extrémité du camp. Grâce à son destin et à Dieu qui l'aimait, dès les premiers coups il tua deux Maures de sa lance. En ayant brisé la hampe, il mit la main à l'épée. Il s'essayait, le bon évêque; Dieu! comme il combattait bien! Deux sont morts de sa lance, et cinq sous son épée. Les Maures sont nombreux, ils l'environnent et lui portent de grands coups, mais ils ne peuvent fausser son armure.

Celui qui à une heure bonne reçut le jour avait les yeux

fixés sur lui. Il embrasse son écu, abaisse sa lance, et pressant Babieca, le cheval bon coureur, il va les frapper de cœur et d'âme. Le Campeador s'attaqua aux premiers bataillons; sept Maures tombèrent blessés et quatre tués. Il plut à Dieu qu'ici commençât la déroute. Mon Cid et les siens tombèrent à leur poursuite. Que de cordes on eût pu voir brisées, d'attaches arrachées, et de pavillons d'un beau travail jetés au loin ! Les chevaliers de Mon Cid tirent de leurs tentes les gens de Bucar, ils les tirent de leurs tentes et se lancent à leur poursuite. Vous eussiez pu voir de toutes parts dans la plaine maint bras tombé avec son armure, mainte tête avec son casque, et des chevaux sans maîtres courant à l'aventure. Cette poursuite dura sept milles accomplis.

Mon Cid se précipita sur les pas du roi Bucar. « Tourne par ici, Bucar! N'es-tu pas venu de l'autre côté de la mer? Retourne-toi, tu vas te voir avec le Cid à la grande barbe; nous nous saluerons et lierons amitié. »

Bucar répondit au Cid : « Dieu confonde une telle amitié! Tu tiens en main ton épée nue et je te vois jouer de l'éperon; il me semble que tout ton désir est de l'essayer sur moi. Mais si mon cheval ne trébuche et ne m'entraîne en sa chute, tu ne me rejoindras que dans la mer. »

Mon Cid répondit alors : « C'est ce qu'on ne dira pas. »

Bucar a un bon cheval, qui fait de grands bonds; mais Babieca, celui de Mon Cid, va gagnant du terrain. Le Cid atteignit Bucar à trois brasses de la mer; il leva dans l'air Colada et l'en frappa d'un coup terrible. Les escarboucles du heaume ont sauté; et heaume et le reste, l'épée a tout coupé, tout brisé, et l'a pourfendu jusqu'à la ceinture. C'est ainsi que le Campeador tua Bucar, le roi d'outre-mer, et gagna Tizona, l'épée qui vaut mille marcs d'or. Il a remporté une grande et merveilleuse victoire. En cet endroit, Mon Cid et tous les chevaliers de ses compagnies ont conquis de la gloire.

Tous de leur mieux, sachez-le, pillaient le camp, et chargés de butin s'en retournaient. Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux tentes les plus éloignées, où s'était arrêté celui qui à une heure bonne reçut le jour. Mon Cid Ruy Diaz, l'illustre Campeador, avec les deux épées qu'il avait en si haute estime, revint au plus vite à travers ce carnage; son casque détaché laissait voir sa figure fatiguée et sur ses cheveux sa coiffe toute froissée.

Mon Cid vit quelque chose qui vint le réjouir, car, en levant les yeux, et regardant devant lui, il vit accourir Diègue et Fernand, les deux fils du comte don Gonzale. Quel plaisir pour Mon Cid! Avec un gracieux sourire, il leur dit : « Venez, mes gendres; je vous reconnais pour mes fils, car je vois bien que le combat vous fait plaisir. A Carrion on recevra de bonnes nouvelles de vous sur la manière dont nous avons défait le roi Bucar. J'ai confiance en Dieu et en tous ses Saints que nous aurons lieu d'être contents de cette victoire. »

En ce moment survient Minaya Alvar Fañez : il porte au cou son écu tout couvert de coups d'épée, et aussi d'un nombre infini de coups de lance; mais en les lui donnant on n'avait pas eu de succès. Son coude, en bas, dégoutte de sang; il a tué plus de vingt Maures. De tous côtés arrivent les vassaux du Campeador.

Minaya dit : « Je rends grâces à Dieu, le Père de là-haut, et à vous, Cid, qui à une heure bonne avez reçu le jour. Vous avez tué Bucar, et le champ de bataille reste en notre pouvoir. Tous ces trésors sont à vous et à vos vassaux. En ce jour vos gendres ont fait leurs preuves et se sont noblement fatigués à combattre les Maures dans la plaine. »

Mon Cid répondit : « C'est ce dont je suis heureux. Maintenant la valeur, plus tard l'estime. » Ce que le Cid disait en bien, ils le prirent en mal.

Toutes les dépouilles sont apportées à Valence. Mon Cid et toutes ses compagnies sont dans la joie de ce qu'il échoit

à chaque part six cents marcs d'argent. Lorsqu'ils reçurent leur lot du butin et le tinrent en leur possession, les gendres de Mon Cid crurent bien que de leurs jours ils ne seraient oncques dans le besoin. Ils s'en furent à Valence très-bien parés. Vivres frais, belles peaux, bons manteaux, rien ne manque. Ils ont grande allégresse, mon Cid et ses vassaux. La cour du Campeador fut nombreuse en ce jour.

A la suite de cette victoire remportée et de cette mort du roi Bucar, Mon Cid, levant la main et se prenant la barbe, dit à ses chevaliers : « Grâces au Christ, seigneur de l'univers, je vois enfin ce dont j'avais la vue à cœur : mes deux gendres avec moi ont combattu dans le champ. De bonnes nouvelles d'eux iront à Carrion, sur ce qu'ils se sont acquis d'honneur pour eux et d'avantages pour nous. Les trésors que nous avons tous gagnés sont immenses; une part nous en revient, que le reste leur soit abandonné. »

Mon Cid, qui naquit à une heure bonne, voulut que chacun reçût, pour cette victoire qu'on venait de remporter, une somme comptée loyalement, mais que son cinquième ne fût pas oublié. Ainsi firent-ils tous d'un commun accord. Six cents chevaux, nombre de chameaux et autres bêtes de somme, échurent au Cid pour son cinquième. Si grandes sont toutes ces richesses gagnées par le Campeador, qu'on ne les saurait énumérer. « Grâces soient rendues à Dieu, le maître de ce monde! Jadis je fus dans la misère, maintenant je suis riche, car j'ai de la fortune, des terres, des trésors, des honneurs, et mes gendres sont infants de Carrion. Le Créateur permet que je gagne des batailles : Maures et Chrétiens ont grande peur de moi. Là-bas, en Maroc, ce pays des mosquées, ils peuvent être surpris par moi quelque nuit; c'est ce qu'ils craignent, mais moi, je n'y songe pas. Non, je n'irai pas les chercher et je resterai à Valence. Avec l'aide du Créateur, ils me payeront un tribut, ils me le payeront à moi ou à tout autre, selon mon bon plaisir. »

Mon Cid le Campeador veut qu'à Valence toutes ses compagnies et tous ses vassaux soient dans de grandes réjouissances. Ses deux gendres sont remplis d'allégresse pour avoir montré du cœur dans ce combat; tous deux ont gagné une somme de cinq mille marcs. Les infants de Carrion se tiennent pour fort riches.

Avec les autres ils vinrent à la cour. Là se trouvaient, avec Mon Cid, l'évêque don Hiéronyme, le bon Alvar Fañez, valeureux chevalier, et beaucoup d'autres de la maison du Campeador. A leur entrée, les infants de Carrion furent reçus par Minaya, au nom de Mon Cid le Campeador : « Venez ici, parents, vous nous faites honneur. »

Le Campeador se réjouit de les voir arriver : « Vous voyez en ce moment, mes gendres, ma vertueuse femme et mes deux filles, doña Elvire et doña Sol. Qu'elles vous embrassent et obéissent avec plaisir. Les Maures sont vaincus et tué le roi Bucar, ce traître insigne. Grâces à sainte Marie, mère de Notre-Seigneur Dieu, vous tirerez honneur de nos mariages. De bonnes nouvelles iront aux terres de Carrion. »

A ces mots, Fernand Gonzalez répondit : « Grâces au Créateur et à vous, Cid illustre, nous avons de telles richesses qu'on ne les pourrait compter. Par vous nous avons combattu, par vous nous nous sommes fait honneur. Ayez d'autres soucis; quant à nous, nous tenons notre récompense. »

Les vassaux de Mon Cid se mirent à sourire. Parmi les plus ardents au combat, parmi les plus ardents à la poursuite, ils ne trouvaient ni Diègue ni Fernand.

Et la nuit et le jour amèrement on les plaisantait; et comme ces railleries allaient toujours croissant, les deux infants se consultèrent. Tous deux, irrités, se retirèrent à l'écart; ils sont vraiment frères : « Ne nous préoccupons plus des propos de ces gens, se dirent-ils; nous nous attardons trop ici. Retournons vers Carrion. Les richesses

que nous possédons sont grandes et magnifiques ; notre vie entière ne nous suffirait pas pour les dépenser. Demandons nos femmes au Cid Campeador; disons que nous voulons les conduire aux terres de Carrion, pour leur apprendre où sont situés leurs domaines. Les ayant ainsi retirées de Valence et des mains du Campeador, nous pourrons, une fois en route, agir à notre guise, avant qu'on nous rappelle l'accident du lion. La naissance nous fit comtes de Carrion ; nous emporterons des trésors d'une immense valeur. Oui, nous outragerons les filles du Campeador. Ces trésors nous feront riches pour jamais, et nous nous pourrons marier avec des filles de rois ou d'empereurs, car la naissance nous fit comtes de Carrion. C'est convenu, nous outragerons les filles du Campeador plutôt que de nous laisser reprocher l'aventure du lion. »

Dans ce dessein tous deux sont revenus, et Fernand Gonzalez, ayant fait faire silence, parla ainsi : « Ah ! le Créateur vous garde, Cid Campeador ! Qu'il vous plaise à vous d'abord, puis à doña Chimène, à Minaya Alvar Fañez, et à tous ici présents, de nous remettre celles qu'a faites nos femmes la bénédiction nuptiale. Nous les mènerons dans nos terres de Carrion et les établirons dans ces villes que nous leur avons données en présent de fiançailles et en héritage. Vos filles verront quels sont nos biens et ce qu'auront en partage les enfants qui naîtront de nous. »

Le Campeador répondit : « Je vous donnerai mes filles et une partie de mes biens. » — Le Cid ne songeait pas aux outrages qui l'attendaient. — « Vous leur avez donné en présent de fiançailles des villes et des terres en pays de Carrion; moi, je veux leur donner à elles une dot de trois mille marcs d'argent, et à vous des mules et de jeunes palefrois, de bonne race, et des chevaux destriers de fatigue et de course, ainsi que maints vêtements de drap et de ciclaton. Je vous ferai don encore de deux épées, Colada et Tizona; sachez que je les ai gagnées en brave guerrier.

Puisque je vous donne mes filles, tous deux vous êtes mes fils. Vous emportez au loin les fibres de mon cœur. Que l'on sache en Galice, en Castille et en Léon, que je ne laisse partir mes deux gendres que chargés de richesses. Servez bien mes filles, car elles sont vos femmes, et vous aurez ainsi de moi bonne récompense. »

Les infants de Carrion y consentent. Aussitôt les filles du Campeador leur sont confiées, et ils commencent à recevoir ce que leur a promis le Cid.

Quand ils sont comblés à tout leur souhait, les infants de Carrion font charger les mules. A Valence la grande, on s'émeut à la nouvelle de leur départ; tous prennent les armes et chevauchent pleins d'ardeur pour pouvoir accompagner les filles du Campeador aux terres de Carrion.

Déjà les deux sœurs, doña Elvire et doña Sol, pensent à chevaucher et font leurs adieux. Elles tombent à genoux devant le Cid Campeador : « Ah! que vous garde le Créateur! Père, nous vous demandons merci; c'est vous qui nous avez engendrées, c'est notre mère qui nous donna le jour, et maintenant vous êtes encore devant nous, dame et seigneur. Mais voilà que nous allons partir pour les terres de Carrion, car notre devoir est d'exécuter vos ordres. Oui, toutes deux nous demandons la grâce d'envoyer de vos messagers aux terres de Carrion. »

Mon Cid les embrasse, et à toutes deux dit ses adieux, et ce qu'il faisait, la mère le fit après lui. « Quittez ces lieux, mes filles, dit-elle, et que le Créateur daigne veiller sur vous! Vous emportez l'amour de votre père et le mien. Allez à Carrion, où sont vos domaines. Oui, j'en suis assurée, je vous ai bien mariées. »

A leur père et à leur mère elles baisaient les mains, et tous deux leur donnaient avec amour leur bénédiction.

Mon Cid pense au départ; sa troupe l'accompagne à cheval, en armes et en noble prestance. Les infants sortent de Valence, la cité brillante, saluant les dames et toutes leurs

compagnies. Ils passent par le verger de la ville, tenant leurs lances à la main.

Mon Cid allait joyeux avec toutes ses compagnies, quand il vit aux augures, celui qui à une heure bonne ceignit l'épée, que ces mariages ne dureraient pas longtemps sans quelque accident. Ses filles sont toutes deux mariées, il ne peut se dédire. « Où es-tu, mon neveu, Felez Muñoz? Tu es cousin de mes deux filles et leur es dévoué de cœur et d'âme. Je te charge de les accompagner jusque dans Carrion ; tu verras quels héritages ont été donnés à mes filles, et tu retourneras vers le Campeador avec ces nouvelles. »

Felez Muñoz dit : « De cœur et d'âme, avec plaisir! »

Minaya Alvar Fañez s'arrêta devant Mon Cid : « Retournons, Cid, à Valence la grande; s'il plaît à Dieu le Père Créateur, nous irons les voir au pays de Carrion. Doña Elvire et doña Sol, nous vous recommandons à Dieu et souhaitons de n'éprouver jamais que du plaisir au récit de ce que vous ferez. » Les gendres répondirent : « Dieu le veuille ainsi! »

Ce furent de grandes douleurs quand il fallut se séparer. Le père et les filles pleurèrent de cœur, et les chevaliers du Campeador firent de même.

« Écoute, toi, dit le Cid, neveu Felez Muñoz : vous prendrez le chemin de Molina et y resterez la nuit. Saluez mon ami le Maure Abengalvon. Qu'il reçoive mes gendres aussi bien qu'il est en son pouvoir. Tu lui diras que j'envoie mes filles au pays de Carrion; qu'on leur rende tous les services dont elles pourraient avoir caprice ou besoin. Pour l'amour de moi, qu'il les escorte ensuite jusqu'à Medina. Pour tout ce qu'il fera, il aura de moi bonne récompense. »

Comme l'ongle de la chair, doña Elvire et doña Sol se sont séparées du Campeador; il s'en retourne vers Valence, celui qui à une heure bonne reçut le jour.

Les infants de Carrion ne songent plus qu'à s'éloigner.

La première halte ne se fit qu'à Sainte-Marie d'Albaracin. Ils se hâtent autant qu'ils peuvent, les infants de Carrion. Ils sont déjà à Molina, chez le Maure Abengalvon. A cette nouvelle, le Maure joyeux sort à leur rencontre avec de grandes marques d'allégresse. Dieu ! comme il les sert bien selon tous leurs désirs!

Le lendemain matin il monta à cheval avec elles, et les fit escorter par deux cents cavaliers pour traverser ces montagnes qu'on nomme de Luzon. Le Maure offrit ses présents aux filles du Cid, et donna un bon cheval à chacun des infants. Ils traversèrent Arbuxuelo et arrivèrent au Jalon. Ils gîtèrent au lieu dit l'Ansarera. Le Maure, en cela, ne fit rien que pour l'amour du Cid Campeador.

Les infants de Carrion remarquèrent le luxe déployé par le Maure, et les deux frères concertèrent entre eux une trahison. « Certes, puisque nous voulons abandonner les filles du Campeador, nous pourrions peut-être tuer le Maure Abengalvon, et tout ce qu'il possède de richesses, nous l'aurions. Elles seraient en sûreté comme le domaine de Carrion; jamais le Cid Campeador n'aurait raison de nous. »

Tandis que les infants de Carrion concertaient cette fourberie, un Maure latinier (1) les entendit. Ils n'ont plus leur secret, le Maure le rapporta aussitôt à Abengalvon. « Chef, dit-il, tu es mon seigneur, garde-toi de ceux-ci; j'ai ouï concerter ta mort aux infants de Carrion. »

Le Maure Abengalvon était fort bon batailleur. Il partit à cheval avec ses deux cents cavaliers. Les armes à la main, il vint s'arrêter devant les infants, et les infants ne prirent point de plaisir aux paroles du Maure. « Dites-moi, que vous ai-je fait, infants de Carrion? Quand moi, je vous sers

(1) Qui entendait le latin, c'est à dire un Maure qui comprenait le latin corrompu ou roman que parlaient les Espagnols au temps du Cid. (*Note de Sanchez.*)

avec franchise, vous vous concertez pour ma mort! Si je n'y renonçais pour Mon Cid de Bivar, je vous traiterais de telle sorte qu'on en ferait bruit dans le monde, et sans plus tarder je ramènerais ses filles au loyal Campeador. Plus jamais vous ne rentreriez à Carrion. Dès ce moment je vous quitte, traîtres et pervers. Accordez-moi de pouvoir m'en aller, doña Elvire et doña Sol. Je prise bien peu la réputation de ceux de Carrion. Dieu veuille et fasse, lui qui est seigneur de l'univers entier, que le Campeador puisse se réjouir de ces mariages. »

Cela dit, le Maure s'en retourna; ses cavaliers tenaient les armes hautes au passage du Jalon. En homme de bon sens, il revint à Molina.

Les infants de Carrion s'éloignèrent alors de l'Ansarera. De jour et de nuit ils pressent leur marche. Ils laissent à leur gauche Atineza, rocher bien fortifié, passent ensuite la Sierra de Miedes, et piquent des deux à travers ces hautes montagnes. Ils laissent à gauche Griza, peuplée par Alamos, et les cavernes où il enferma Elpha; ils laissent à droite et plus au loin Santesteban.

Les infants sont entrés dans la rouvraie de Corpes. Les arbres étaient hauts dans cette forêt, leurs branches montaient vers les nues, et des bêtes fauves rôdaient aux alentours. Ils trouvèrent un verger avec une source limpide. Les infants de Carrion firent planter là leur tente, et passèrent la nuit avec tous les gens de leur suite. Ils témoignèrent de l'amour à leurs femmes en les tenant embrassées, mais ils le leur prouvèrent mal quand monta le soleil.

Ils firent charger les mules de leurs riches trésors; la tente, dressée pour la nuit, fut pliée; les serviteurs ont pris les devants. Les infants de Carrion ont donné l'ordre formel que personne, ni homme, ni femme, ne restât là, sinon leurs deux femmes, doña Elvire et doña Sol: il veulent se récréer avec elles sans nulle contrainte.

Tous étaient partis; eux quatre seuls étaient restés. A

quelle horreur s'étaient décidés les infants de Carrion ! « Sachez-le bien, doña Elvire et doña Sol, ici, dans ces bois sauvages, vous allez être déshonorées. Vous serez abandonnées par nous, car nous partons. Vous ne partagerez pas les terres de Carrion, les nouvelles en viendront au Cid Campeador, et nous serons ainsi vengés de l'aventure du lion. »

Ils leur enlèvent manteaux et pelissons, et ne leur laissent sur le corps que la chemise et le bliaut. Ils ont aux pieds leurs éperons, les méchants traîtres. En main ils prennent des sangles épaisses et dures.

A cette vue, doña Sol s'écrie : « Au nom de Dieu, nous vous en prions, don Diègue et don Fernand, vous avez deux épées affilées et de bonne trempe, celles qu'on nomme, l'une Colada, l'autre Tizona, tranchez-nous la tête, nous serons martyres. Maures et Chrétiens n'auront qu'une voix pour dire que nous n'avons pas mérité un tel châtiment. Ne vous montrez pas si cruels envers nous. Si vous nous frappez, c'est vous que vous avilissez, et ce sera redit en cour ou aux cortès. »

Toutes les prières de ces dames sont inutiles; les infants de Carrion se mettent à leur donner des coups. De leurs sangles flexibles ils les frappent horriblement; de leurs éperons aigus, douleur affreuse pour elles, ils leur déchirent les chemises et les chairs; le sang pur jaillissait sur leurs bliauts. Voilà qu'elles se sentent frappées jusques au cœur. Quel bonheur ce serait si dans cet instant, par le bon plaisir du Créateur, eût pu paraître le Cid Campeador!

Ils les battent si fort que leurs chemises et leurs bliauts sont tout ensanglantés, et qu'elles ne peuvent plus se tenir. Eux-mêmes, s'étant essayés à qui donnerait les meilleurs coups, sont las de frapper.

Déjà doña Elvire et doña Sol ont perdu la parole. Ils les laissent pour mortes dans la rouvraie de Corpes. Emportant leurs manteaux et leurs peaux d'hermine, ils les aban-

donnent ainsi en bliaut et en chemise, sans défense contre les oiseaux de la montagne et les bêtes aux instincts sauvages. Ils les laissent pour mortes, sachez-le, et non pour vivantes encore. Quel bonheur ce serait si dans cet instant eût pu paraître le Cid Campeador!

Les infants de Carrion les ont laissées pour mortes dans cette rouvraie de Corpes : l'une ne peut porter aide à l'autre. Ils vont à travers ces montagnes se félicitant en chemin : « De nos mariages nous voilà maintenant bien vengés! Nous n'eussions pas même dû les prendre pour concubines sans nous en faire prier; elles n'étaient pas nos égales pour être à nos bras. Voilà comme sera vengé le déshonneur de ce lion. » Ainsi se félicitaient en chemin les infants de Carrion.

Mais je veux vous parler de ce Felez Muñoz, qui était neveu du Cid Campeador. Les infants de Carrion lui ordonnèrent d'aller en avant, ce qu'il ne fit pas de bon gré; tandis qu'il marchait, son cœur était dolent. A l'écart, loin des autres il se glissa. Felez Muñoz se plaça dans un épais fourré, pour voir arriver ses cousines ou connaître ce qu'avaient fait les infants de Carrion. Il les vit venir, et il entendit quelques mots. Eux, ils ne l'aperçurent pas et ne se doutèrent de rien. Sachez bien que s'ils l'eussent vu, il n'eût pas évité la mort.

Les infants s'éloignèrent, courant à franc étrier. Felez Muñoz revint sur leurs traces et trouva ses deux cousines comme mortes. Tout en criant : « Cousines! cousines! » il descendit bien vite de cheval, prit l'animal par la bride et se dirigea vers elles. « Ah! cousines, mes chères cousines, doña Elvire et doña Sol, les infants de Carrion se sont mal comportés. Plaise à Dieu et à sainte Marie qu'ils en reçoivent une dure récompense. »

Ce disant, il tourne autour d'elles, qui sont si troublées qu'elles ne peuvent rien dire, et son cœur en est profondément déchiré. Il leur crie : « Cousines! cousines! doña

Elvire et doña Sol! Réveillez-vous, cousines, pour l'amour du Créateur! Nous sommes au moment où le jour va faire place à la nuit. Que les bandes de bêtes féroces ne nous mangent pas dans cette forêt. »

Peu à peu doña Elvire et doña Sol reprirent connaissance, elles rouvrirent les yeux et regardèrent Felez Muñoz. « Remettez-vous, cousines, pour l'amour du Créateur! Dès que les infants de Carrion ne me retrouveront plus, ils me feront chercher sans délai. Si Dieu ne nous protége, nous mourrons en ces lieux. »

A grand'peine parla doña Sol : « Si le nom du Campeador, notre père, suffit pour obtenir cela de vous, donnez-nous de l'eau, mon cousin, et que vous protége le Créateur! »

Felez Muñoz remplit d'eau le chaperon neuf et brillant qu'il apportait de Valence, et en donna à ses cousines. Toutes deux se désaltérèrent. Elles étaient fort déchirées ; il les pria tant qu'elles consentirent à s'asseoir. Alors il les exhorte et leur rend courage jusqu'à ce qu'elles soient réconfortées. Bientôt il les prend l'une et l'autre, et les place sur son cheval, en les couvrant toutes deux de son manteau. Il prend son cheval par la bride et les éloigne rapidement de ce lieu. Tous trois de compagnie, entre jour et nuit, sortirent de ces montagnes par la rouvraie de Corpes.

Les voici arrivés aux rives du Douero. Felez Muñoz, les laissant à la tour de doña Urraque, vint à Santesteban. Il y trouva Diègue Tellez, celui qui avait servi Alvar Fañez. Son âme s'affligea de ce qu'il entendit. Il prit des montures et des vêtements convenables, et alla au-devant de doña Elvire et de doña Sol. Il les fit entrer à Santesteban, et là leur rendit tout ce qu'il put d'honneurs.

Les gens de Santesteban furent toujours courtois; lorsqu'ils eurent appris ce qui était arrivé, ils s'en attristèrent de cœur. Ils rendirent courage aux filles du Cid, et celles-ci restèrent parmi eux jusqu'à leur guérison. Maudits soient

les infants de Carrion! De cœur s'en attrista le bon roi don Alphonse.

Ces nouvelles parvinrent à Valence la grande. Lorsqu'on le lui apprit, Mon Cid le Campeador durant une grande heure pensa et réfléchit. Levant la main et se prenant la barbe : « Je remercie le Christ, seigneur du monde, dit-il. Puisque m'ont rendu de tels honneurs les infants de Carrion, par cette barbe que nul n'arracha jamais, ils n'en profiteront pas, ces infants de Carrion; car pour mes filles, je les marierai bien. »

Mon Cid, et toute sa cour, et Alvar Fañez, étaient d'âme et de cœur dans la tristesse. Minaya partit à cheval avec Pero Bermuez, Martin Antolinez, le noble Burgalais et deux cents chevaliers que lui confia Mon Cid. Celui-ci leur recommanda très-fort d'aller de jour et de nuit, et d'amener ses filles à Valence la grande.

Sans délai ils exécutent l'ordre de leur seigneur; ils chevauchent rapidement, ne s'arrêtant ni le jour ni la nuit. Ils arrivent au château bien fortifié de Santesteban de Gormaz. Là, il est vrai, ils hébergèrent une nuit.

La nouvelle se répandit à Santesteban que Minaya venait chercher ses deux cousines. Les habitants de Santesteban, en gens d'honneur, reçurent Minaya et tous ses chevaliers. Cette même nuit ils offrirent à Minaya un grand festin, que celui-ci ne voulut pas accepter, mais dont il les remercia grandement. « Je vous rends grâces, habitants de Santesteban, pour votre bonne volonté. Des honneurs que vous nous accordez dans ces conjonctures, Mon Cid le Campeador vous sait beaucoup de gré, de là-bas où il reste. C'est aussi ce que je fais, moi qui suis ici présent. Certes, que le Dieu des cieux vous donne pour cela bonne récompense! » Tous le remercient, et sont satisfaits.

Les chevaliers se mettent en quête d'un logis pour se délasser pendant la nuit. Minaya va là où restent ses cousines pour les voir. Doña Elvire et doña Sol fixent les yeux

sur lui : « Nous vous sommes aussi reconnaissantes que si c'était le Créateur lui-même que nous voyions, et vous, vous lui devez de la reconnaissance pour nous trouver vivantes. En temps de loisir, nous saurons vous raconter toutes nos misères. »

Les dames et Alvar Fañez pleurent de leurs yeux, mais Pero Bermuez pense tout différemment. « Doña Elvire et doña Sol, n'ayez point de souci, puisque vous, vous êtes saines et sauves, et sans plus de mal. Beau mariage vous avez perdu, meilleur vous pourrez trouver. Oui, qu'il nous soit donné de voir le jour où la vengeance sera dans nos mains! »

Ils passent la nuit en cette ville avec de grandes marques d'allégresse. Le lendemain matin ils pensent à chevaucher. Les gens de Santesteban leur font le plaisir de les escorter jusqu'à Rio-d'Amor. Là ils se séparèrent d'eux et pensèrent à s'en retourner. Minaya, avec les dames, continua son chemin.

Ils traversèrent Alcoceba à droite de Santesteban-de-Gormaz, pour aller loger au lieu dit Vado-de-Rey. Ils prirent leur gîte à la ville de Berlanga, et le lendemain, au matin, se mirent en marche. Ils allèrent héberger à la ville nommée Medina, et le jour suivant firent la route de Medina à Molina.

Le Maure Abengalvon s'en réjouit en son cœur. De bon gré il sortit pour leur faire accueil. Par amitié pour Mon Cid, il leur donna un splendide souper. De là ils se dirigèrent directement vers Valence.

A celui qui à une heure bonne reçut le jour la nouvelle en arriva. Il est aussitôt à cheval et sort, les armes à la main, à leur rencontre. En route, il montre beaucoup de joie.

Mon Cid alla embrasser ses filles, et tout en les caressant il se prit à sourire. « Venez, mes filles, Dieu vous garde de mal! Si j'acceptai cette alliance, c'est que je n'osai rien dire contre. Plaise au Créateur qui habite au ciel que

dorénavant je vous voie mieux mariées! Dieu veuille aussi m'aider à tirer vengeance de mes gendres de Carrion! » Les filles baisèrent les mains à leur père. Ils retournèrent et entrèrent en armes dans la cité. Doña Chimène, leur mère, fut bien joyeuse avec elles.

Celui qui à une heure bonne reçut le jour ne voulut pas tarder. Il s'entretint avec les siens en son particulier sur la pensée qu'il avait d'envoyer un message au roi Alphonse de Castille. « Où es-tu, Muño Gustioz, mon noble vassal? A une heure bonne je t'ai donné le vivre en ma maison. Porte ce message en Castille, au roi Alphonse. Pour moi d'âme et de cœur baise-lui la main, comme au seigneur dont je suis le vassal. D'âme et de cœur qu'il s'attriste, le bon Roi, de l'injure que m'ont faite les infants de Carrion. C'est lui qui a marié mes filles, car quant à moi, je ne les leur aurais pas données. Quand par grande infamie ils les ont délaissées, si quelque déshonneur en retombe sur nous, il revient tout à mon seigneur. Ils ont emporté de moi des biens immenses, ce qui, joint à l'autre injure, a droit de m'affliger. Qu'il me les amène à une entrevue, soit junte, soit cortès, pour que me fassent raison les infants de Carrion; car bien grand est le ressentiment que je garde en mon cœur. »

Muño Gustioz partit aussitôt à cheval, avec deux chevaliers, pour exécuter tous ses ordres, et des écuyers de sa maison. Ils sortent de Valence et vont aussi vite que possible, ne se donnant de relâche ni le jour ni la nuit.

Il trouva le Roi à Sant-Fagunt. C'est le roi de Castille, et le roi de Léon, et le roi des Asturies à San-Salvador. Jusqu'au dedans de Santiago il est souverain seigneur, et les comtes galiciens le tiennent pour suzerain.

En descendant de cheval, Muño Gustioz rendit hommage aux Saints et pria le Créateur. Il se dirigea vers le palais où se tenait la cour, en compagnie des deux chevaliers qui le regardaient comme leur seigneur.

Dès qu'ils entrèrent au milieu de l'assemblée, le Roi les aperçut et reconnut Muño Gustioz. Le Roi se leva et les reçut au mieux. Muño Gustioz fléchit les genoux devant le Roi, Muño Gustioz lui baisa les pieds. « Merci, roi Alphonse, vous que de vastes royaumes nomment leur seigneur. Le Campeador vous baise les pieds et les mains. Il est votre vassal et vous êtes son seigneur. C'est vous qui avez marié ses filles avec les infants de Carrion; noble fut cette alliance que vous-même avez voulue. Mais vous savez vous-même quel honneur nous en est revenu, comme nous ont avilis les infants de Carrion. Ils ont méchamment battu les filles du Campeador, et dans la rouvraie de Corpes ils les ont abandonnées, sanglantes et dépouillées d'une façon ignominieuse, sans défense contre les bêtes féroces et les oiseaux de la montagne. Maintenant ses filles sont de retour à Valence. Et s'il vous baise les mains comme un vassal à son seigneur, c'est dans l'espoir que vous amènerez les infants à une entrevue, soit junte, soit cortès. Il se tient pour outragé, mais vous l'êtes plus que lui, et cela doit vous irriter, Roi, puisque vous en êtes informé. Que Mon Cid ait raison des infants de Carrion! »

Le Roi, une grande heure, réfléchit en silence. « Je te le dis, en vérité, voilà qui m'attriste l'âme, et tu parles vrai, Muño Gustioz, en prétendant que c'est moi qui mariai ses filles aux infants de Carrion. Je crus bien faire et agir à son avantage. Ah! je voudrais que ce mariage ne fût point fait en ce moment! Moi, comme Mon Cid, j'en suis peiné au fond du cœur. Il a droit à mon appui, qu'en cette saison j'aurais cru n'avoir pas à lui prêter. Que nous aide aussi le Créateur! Mes huissiers parcourront tout mon royaume, annonçant que je tiendrai ma cour dans les murs de Tolède, afin qu'en cette ville viennent à moi comtes et infançons. J'ordonnerai que s'y rendent les infants de Carrion, et qu'ils fassent raison à Mon Cid le Campeador. Je défends, et j'en ai le droit, qu'on use de représailles. Dites au Campeador,

qui à une heure bonne reçut le jour, qu'il s'apprête lui et ses vassaux pour dans sept semaines, qu'il me vienne trouver à Tolède : tel est le délai que je lui donne. C'est pour l'amour de Mon Cid que je tiens cette assemblée. Saluez-les tous pour moi suivant leur rang. Ce qui leur est advenu leur fera honneur. »

Muño Gustioz a pris congé du Roi et s'en est revenu vers Mon Cid.

Comme il l'avait dit, Alphonse le Castillan prend cette affaire à cœur et ne souffre pas d'obstacle. Il envoie ses chartes vers Léon et vers Santiago, aux Portugais et aux Galiciens, à ceux de Carrion et aux barons castillans. Il y faisait savoir, ce Roi glorieux, qu'il tenait assemblée à Tolède, qu'on s'y trouvât réuni dans sept semaines, que c'était rejeter sa suzeraineté que de ne pas venir à cette assemblée.

Par toutes ses terres on demeurait persuadé qu'il ne fallait pas enfreindre les ordres donnés par le Roi.

Alors s'inquiètent les infants de Carrion de cette cour que le Roi devait tenir à Tolède. Ils ont peur que Mon Cid le Campeador n'y vienne. Ils se prêtent conseil en parents qu'ils sont, et prient le Roi de les tenir quittes de cette assemblée.

Le Roi dit : « Je ne le ferai pas, Dieu m'en garde ! car Mon Cid le Campeador doit s'y trouver. Il attend de vous satisfaction, et il est juste que vous la lui donniez. Qui ne le veut point faire, ni venir à ma cour, que celui-là s'éloigne de mon royaume, car je lui retire ma faveur. »

Les infants de Carrion voient qu'ils ne peuvent agir différemment. Ils prennent conseil entre eux en parents qu'ils sont. Le comte don Garcia, cet ennemi de Mon Cid, qui lui cherche toujours quelque désagrément, se mêle de cette intrigue pour aider de ses avis les infants de Carrion.

Le délai approchait, ils veulent aller à la cour. Des premiers s'y rendent le bon roi Alphonse, le comte don Henri

et le comte don Raimond, qui fut père du bon Empereur (1). le comte don Vella et le comte don Bertrand. Là s'en furent grand nombre de sages de son royaume, tous les meilleurs de la Castille entière.

Le comte don Garcia et les infants de Carrion, Asur Gonzales et Gonzalo Asurez, Diègue et Fernand, tous deux y sont : avec eux est une grande suite qu'ils amènent à la cour. Ils veulent provoquer Mon Cid le Campeador.

Celui qui à une heure bonne reçut le jour n'était pas encore arrivé. Le Roi est contrarié de ce retard. Enfin, au cinquième jour, arrive mon Cid le Campeador. Il avait envoyé en avant Alvar Fañez pour baiser les mains au Roi son seigneur et lui annoncer son arrivée pour le soir.

Le Roi, à cette nouvelle, se réjouit en son cœur. Avec beaucoup de monde, le Roi vint à cheval accueillir celui qui naquit à une heure bonne. Le Cid et tous les siens, — bonnes compagnies sous un tel seigneur, — s'approchent en belle tenue.

Lorsqu'il eut en vue le bon roi don Alphonse, Mon Cid le Campeador se précipita à terre : il voulut s'abaisser pour honorer son seigneur. Quand le Roi l'entendit, sans nulle hésitation : « Par saint Isidore ! en vérité, cela ne sera pas aujourd'hui. A cheval, Cid ; sinon je ne serais pas content. Nous nous saluerons d'âme et de cœur. De ce qui vous fait peine mon cœur est contristé. Dieu veuille qu'en ce jour l'assemblée agisse pour sa gloire en ce qui vous concerne. »

— « Amen ! » dit Mon Cid le Campeador. Il lui baisa la main, et ensuite l'accola. « Grâces à Dieu, je vous vois, seigneur ! Je vous rends hommage à vous et au comte don Raimond, et au comte don Henri, et à tous ici présents. Dieu garde nos amis, et vous surtout, seigneur ! Ma femme doña Chimène, la noble dame, et mes deux filles, vous bai-

(1) Alphonse VIII, surnommé l'Empereur.

sent les mains. Prenez part au chagrin qui nous est survenu, seigneur! »

Le Roi répondit : « C'est ce que je fais, et que Dieu me vienne en aide! »

Le Roi reprend le chemin de Tolède, mais Mon Cid ne veut pas traverser le Tage ce soir-là. « Bien des grâces, Roi, dit Mon Cid, et que vous sauve le Créateur! Songez, seigneur, à retourner dans la cité; moi et les miens nous resterons à San-Servan. Mes compagnies arriveront cette nuit, et je ferai ma veillée dans ce saint lieu. Demain, dès le matin, j'entrerai dans la cité, et avant l'heure du dîner je me rendrai à la cour. »

Le Roi dit : « Cela me plaît, j'y consens. »

Le roi don Alphonse est de retour à Tolède. Mon Cid Ruy Diaz se loge à San-Servan. Il donne ordre de faire des cierges et de les placer sur l'autel. Il se sent le besoin de veiller en un sanctuaire pour prier le Créateur et lui parler en son cœur.

Avec Minaya et tous les braves qui sont en ce lieu, Mon Cid s'est entendu sur ce qu'on ferait le matin venu. Ils disent matines et prime jusqu'à l'aube. Avant le lever du soleil, la messe était terminée, et ils avaient fait leur offrande riche et magnifique.

Mon Cid dit : « Vous, Minaya Alvar Fañez, mon meilleur bras, vous m'accompagnerez, ainsi que l'évêque don Hiéronyme, et Pero Bermuez, et Muño Gustioz, et Martin Antolinez, le noble Burgalais, et Alvar Alvarez, et Alvar Salvadorez, et Martin Muñoz, qui à un heureux instant reçut le jour, et mon neveu Felez Muñoz. Avec moi viendront encore Malanda, qui est de tant de sagesse, et Galim Garciaz le brave d'Aragon. En plus de ceux-là, que l'on complète la centaine des meilleurs ici présents. Vous vêtirez les plastrons pour mieux supporter les armures; par-dessus, les cuirasses aussi luisantes que le soleil; sur les cuirasses, hermines et fourrures. Et que, les courroies bien fixées, on

ne puisse rien voir des armes. C'est de cette sorte que je veux aller à l'assemblée pour réclamer mes droits et donner mes raisons. Que les infants de Carrion me cherchent querelle, partout où je pourrai disposer de cent hommes comme vous, je serai sans crainte. »

Tous répondirent : « Tels sont nos désirs, seigneur. » Ils sont bientôt équipés ainsi qu'il l'a voulu.

Il ne s'attarde en rien, celui qui à une heure bonne reçut le jour. Il met à ses jambes des chausses de forte étoffe, et par-dessus des souliers d'un beau travail. Il revêt une chemise de fine toile, aussi blanche que la lumière, dont toutes les agrafes sont d'or et d'argent. Elles s'adaptent bien au poignet, comme il les voulait. Par-dessus un bliaut de soie ouvré en or, et qu'on peut voir en plusieurs endroits. Puis une fourrure pourpre bordée en or, celle que revêt toujours Mon Cid le Campeador. Sur ses cheveux, une coiffe de fine étoffe écarlate, ouvrée d'or, et faite à cette fin que les cheveux du bon Cid Campeador ne pussent être coupés. Sa longue barbe, il l'attache avec un lien. Ce qu'il en fait, c'est pour garantir toute sa personne. Enfin il se couvre d'un manteau de grande valeur, et ceux qui étaient présents pouvaient l'admirer. Avec ces cent chevaliers qu'il a fait équiper, vite il chevauche au sortir de San-Servan. C'est en telle tenue que Mon Cid se rendait à la cour.

En voyant entrer celui qui à une heure bonne reçut le jour, en pied se leva le bon roi don Alphonse, et le comte don Henri, et le comte don Raimond, et ainsi de suite, sachez-le, tous les autres. Avec de grands honneurs on reçut celui qui naquit à une heure bonne. Le Crêpu de Grañon ne voulut point se lever, ni tous ceux de la bande des infants de Carrion.

Le Roi dit au Cid : « Venez de ce côté, sire Campeador. Sur ce banc à dossier dont vous m'avez fait présent, quoique quelques-uns en aient de dépit, vous serez mieux que nous-mêmes. »

Celui qui conquit Valence lui rendit alors beaucoup de grâces : « Restez sur votre banc à dossier comme Roi et seigneur, je demeurerai ici avec tous mes gens. »

Le Roi fut charmé en son cœur des paroles du Cid. Alors Mon Cid s'assit sur un banc à dossier travaillé au tour, et auprès de lui sa garde de cent chevaliers. Tous autant qu'ils sont dans l'assemblée restent à contempler Mon Cid et sa longue barbe entourée d'un lien. A sa prestance, il a vraiment l'air d'un baron. De honte les infants de Carrion ne le peuvent regarder.

Cependant en pied se leva le bon roi don Alphonse : « Écoutez, messires, et vous garde le Créateur! Depuis que je suis roi, je n'ai pas tenu plus de deux cours · l'une à Burgos, l'autre à Carrion. En ce jour, je suis venu tenir à Tolède cette troisième, par amitié pour Mon Cid, celui qui à une heure bonne reçut le jour, pour qu'il reçut justice des infants de Carrion. Ils lui ont fait une grave injure, nous le savons tous. Qu'en cette affaire nous servent d'alcades le comte don Henri, le comte don Raimond, et tous les autres comtes qui ne sont pas d'un parti. Apportez-y toute votre attention, vous qui êtes habiles à démêler le droit, car je ne veux rien ordonner d'injuste. De l'un et l'autre côté, soyons en paix pour aujourd'hui. Je jure par saint Isidore que quiconque troublera ma cour, perdra ma faveur et s'éloignera de mon royaume. Je me range du côté de celui qui aura raison. Maintenant, que Mon Cid le Campeador explique ce qu'il veut : nous saurons ensuite ce qu'ont à répondre les infants de Carrion.

Mon Cid baisa la main au Roi, puis en pied se leva : « Je vous ai beaucoup de gré comme à mon Roi et à mon seigneur de ce que vous avez voulu cette assemblée par amour pour moi. Voici ce que je demande aux infants de Carrion. Ce n'est pas moi qui suis outragé par cet abandon de mes filles, mais vous, Roi, qui les avez mariées, et en ce jour vous verrez ce que vous devez faire. Mais je les chérissais

d'âme et de cœur lorsqu'ils emmenèrent mes filles de Valence la grande : je leur donnai deux épées, Colada et Tizona, que j'avais gagnées en vrai baron, pour qu'elles leur fissent à eux honneur et à vous service. En abandonnant mes filles dans la rouvraie de Corpes, ils ont témoigné qu'ils ne voulaient plus rien de commun avec moi, et ont perdu mon amour. Qu'ils me rendent mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les alcades l'octroient : « C'est tout naturel. »

Le comte don Garcia dit : « Parlons sur ce sujet. »

Alors les infants de Carrion se retirent à l'écart, avec tous leurs parents et ceux de leur ban qui étaient présents. Ils se consultent rapidement et tombent d'accord sur cette proposition : « Le Cid Campeador nous témoigne encore une grande affection en ne nous demandant rien aujourd'hui pour le déshonneur de ses filles. Nous nous entendrons bien avec le roi don Alphonse. Rendons-lui ses épées, puisque ses paroles n'indiquent rien de plus, et dès qu'il les aura, la cour pourra se séparer. Jamais ainsi n'aura raison de nous le Cid Campeador. »

Ayant ainsi parlé, ils revinrent à l'assemblée. « Merci, roi don Alphonse, vous êtes notre seigneur. Nous ne pouvons nier qu'il ne nous ait donné deux épées. Puisqu'il les regrette et les redemande, nous voulons les lui rendre en votre présence. »

Ils tirèrent les épées Colada et Tizona, et les mirent aux mains du Roi leur seigneur. Celui-ci les dégaîne et toute la cour en resplendit : les poignées et les gardes sont d'or massif. Les bons seigneurs de la cour sont tout émerveillés.

Mon Cid reçut les épées, baisa les mains au Roi et revint au banc à dossier d'où il s'était levé. Il les tient en ses mains et les regarde toutes deux. On n'a pu les lui changer, car le Cid les connaît bien. Tout son être était plein d'allégresse, et son cœur souriait. Levant la main et se

prenant la barbe : « Par cette barbe que nul n'arracha, de telle manière seront vengées doña Elvire et doña Sol! »

Il appela son neveu par son nom et tendant la main lui donna Tizona : « Prenez-la, neveu, elle sera à meilleur seigneur. »

A Martin Antolinez, l'illustre Burgalais, Mon Cid tendit la main en lui donnant l'épée Colada : « Martin Antolinez, mon noble vassal, prenez Colada. Je l'ai enlevée à un bon seigneur, le comte don Raimond Bérenger de Barcelone la grande. C'est à vous que je la donne, parce que vous saurez la conserver. Je sais que si cela vous est possible, vous acquerrez avec elle grande estime et grand honneur. » Martin Antolinez lui baisa la main, et accepta le don de l'épée.

Aussitôt se leva Mon Cid le Campeador : « Je rends grâces au Créateur, et à vous, seigneur Roi. Me voilà de nouveau maître de mes deux épées Colada et Tizona! Mais j'ai une autre récrimination contre les infants de Carrion. Lorsqu'ils emmenèrent de Valence mes deux filles, je leur donnai, tant en or qu'en argent, une somme de trois mille marcs. Voilà ce que je faisais, voilà ce qu'ils accomplirent. Qu'ils me rendent mes richesses, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

En ce moment, vous eussiez vu se plaindre les infants de Carrion. Le comte don Raimond s'écria : « Dites oui ou non. »

Les infants de Carrion font alors cette réponse : « Si nous avons rendu au Cid Campeador ses deux épées, c'est dans l'espoir qu'il ne nous demanderait rien de plus, et que ce discours se terminerait là. S'il plaît au Roi, voilà ce que nous avons à dire. »

Le Roi répondit : « Satisfaites aux réclamations du Cid. » Et il dit encore, le bon Roi : « Ainsi je l'octroie. »

Alvar Fañez dit : « Levez-vous en pied, Cid Campeador! Ce trésor que je vous donnai, infants de Carrion, rendez-le-moi, ou faites-moi raison de votre refus. »

Alors les infants de Carrion se retirent à l'écart. Ils opinent pour le refus, car la somme est forte, et ils l'ont dépensée, les infants de Carrion. Ils reviennent avec cette idée et parlent comme ils peuvent : « Le vainqueur de Valence nous tourmente beaucoup. Puisqu'il lui prend ainsi goût de nos biens, nous le payerons sur nos héritages dans nos domaines de Carrion. »

Les alcades répondent à cette proposition : « Si cela plaît au Cid, nous n'y mettons pas d'obstacle; mais nous ordonnons, et tel est notre arrêt, que ce compte soit réglé ici, dans cette cour. »

A ces mots, le roi don Alphonse parla : « Nous connaissons bien le débat et quelle restitution demande le Cid Campeador. J'ai deux cents de ces trois mille marcs : entre eux deux me les ont donnés les infants de Carrion. Je désire les rendre et je les ai tout préparés. Qu'ils les remettent à Mon Cid, celui qui à une heure bonne reçut le jour : je n'en veux plus, du moment qu'ils ont à les restituer. »

Fernand Gonzalez parla : « D'argent monnayé nous n'en avons point. »

Aussitôt le comte don Raimond répondit : « L'or et l'argent, vous les avez dépensés. Mais voici l'arrêt que nous rendons en présence du roi don Alphonse : vous vous acquitterez en valeurs estimées, et le Campeador acceptera. »

Les infants de Carrion s'aperçoivent enfin qu'il faut se soumettre à cet ordre. Combien eussiez-vous pu voir amener de chevaux coureurs, combien de hautes mules, combien de jeunes palefrois, combien de bonnes épées avec toute leur garniture! Mon Cid reçut tout cela pour ce qu'on l'estima dans l'assemblée. Les deux cents marcs du roi Alphonse payés, ils ne purent compléter la somme du leur, et les infants ne s'acquittèrent envers celui qui à une heure bonne reçut le jour qu'en empruntant d'autrui. Ils se retirèrent de cette affaire, sachez-le, durement joués.

Toutes ces valeurs, Mon Cid les a prises; ses gens les gardent et les surveillent.

Mais dès que cela fut terminé, une nouvelle affaire fut bien vite commencée. Mon Cid dit : « Ah! merci, Roi et seigneur, au nom de votre bonté! Comment pourrais-je oublier ma plus grande cause de ressentiment? Écoutez-moi, vous tous gens de la cour, et prenez part à ma douleur. Je ne puis laisser sans défis les infants de Carrion, qui m'ont si méchamment déshonoré. Dites ce en quoi j'ai mal mérité de vous, infants, soit par jeu, soit au sérieux : je vous en ferai ici réparation, au jugement de la cour, de quelque manière que ce soit. Pourquoi m'avez-vous déchiré les fibres du cœur? A votre départ de Valence, avec de grands honneurs et des biens en nombre, je vous donnai mes filles. Puisque dès ce moment vous n'en vouliez plus, chiens de traîtres, pourquoi les avez-vous emmenées de Valence leur fief? Pourquoi les avez-vous frappées de vos sangles et de vos éperons? Pourquoi, dans la rouvraie de Corpes, les avez-vous abandonnées toutes seules aux bêtes féroces et aux oiseaux de la montagne? Vous avez perdu de votre honneur en toutes ces actions. Si vous ne répondez, que juge cette cour! »

Le comte don Garcia en pied se leva : « Ah! merci, Roi, le meilleur de toute l'Espagne! En ces cortès, publiées par les hérauts, vous voyez Mon Cid, qui a laissé croître sa barbe et la porte très-longue : les uns en sont étonnés, les autres en ont peur. Les infants de Carrion sont de telle naissance qu'ils ne devaient pas désirer ses filles, même pour concubines; qui eût donc osé les leur donner pour égales et pour femmes? Ils n'ont rien fait que de juste en les abandonnant, et nous n'attachons aucune importance à toutes ses paroles. »

Alors le Campeador se prit la barbe : « Grâces soient rendues à Dieu, maître du ciel et de la terre. Si ma barbe est longue, c'est parce qu'elle a été soignée à cet effet.

Qu'avez-vous, comte, à critiquer ma barbe? Du moment qu'elle poussa, elle a crû à ma guise; et ne me la prit nul fils né de femme, et ne me l'arracha nul fils de Maure ni de Chrétien, comme à vous, comte, moi je l'arrachai au château de Cabra. Lorsque je pris Cabra, et que je vous pris, vous, par la barbe, il n'y eût point de fripon qui ne vous en arrachât sa poignée. Celle que je vous arrachai n'est pas encore aussi grande que l'autre. »

Fernand Gonzalez en pied se leva; écoutez ce qu'il dit à haute voix: « Vous, Cid, laissez tous ces propos. Vous êtes rentré dans tous vos biens : que cette dispute entre vous et nous ne se prolonge pas davantage. La naissance nous fit comtes de Carrion : nous devions épouser des filles de roi ou d'empereur, et des filles d'infançon ne nous conviennent pas. Nous avons bien agi en les abandonnant. Nous nous en croyons meilleurs, sachez-le, et non moins bons. »

Mon Cid Ruy Diaz regarde Pero Bermuez : « Parle, Pero-le-Muet, homme de grand silence. Ce sont mes filles et tes cousines germaines. Quand on s'exprime ainsi, c'est à toi qu'on s'attaque. Si je réponds encore, tu n'auras pas à entrer en lice. »

Pero Bermuez se mit à parler. Il a de la peine à discuter, car sa langue est embarrassée, mais quand il commence, sachez-le, il ne lui laisse pas de repos. « Je vous dirai, Cid, que vous avez des habitudes bien singulières : dans les cortès, vous m'appelez toujours Pero-le-Muet. Vous savez parfaitement que je ne puis rien de plus. Quant aux missions qui me sont confiées, ce n'est pas par ma faute qu'elles manqueront jamais. — Tu mens, Fernand, en toutes tes paroles. Par le Campeador, ton honneur s'est accru. Tous tes artifices, je te les saurai conter. Rappelle-toi le jour de ce combat près de Valence la grande. Tu demandas au loyal Campeador de frapper les premiers coups. Tu vis un Maure, tu fus l'assaillir; mais tu t'enfuis avant d'être arrivé jusqu'à lui. Si je ne t'eusse porté secours, le Maure t'aurait mal

diverti. Je pris ta place et rejoignis le Maure. Des premiers coups je l'eus renversé. Je te donnai le cheval, ce que je tins secret : jusqu'à ce jour, je ne l'ai découvert à personne. Devant Mon Cid et devant tous, il te fut possible de te vanter d'avoir tué le Maure et fait un exploit. Tous te crurent et ignorèrent la vérité. Oh ! tu es beau, mais mauvais guerrier. Langue sans mains, comment oses-tu parler ? Dis, Fernand, avoues que ma mémoire ne me trompe pas. L'accident du lion à Valence ne te revient-il pas à l'esprit ? Le Cid dormait et le lion rompit sa chaîne. Et toi, Fernand, que fis-tu dans ta peur ? Tu te plaças derrière le banc à dossier de Mon Cid le Campeador ; c'est là que tu te plaças, et ton honneur en vaut moins aujourd'hui. Quant à nous, pour préserver notre seigneur, nous entourâmes le banc à dossier jusqu'au moment où vint à s'éveiller Mon Cid le vainqueur de Valence. Se levant de son siége, il se dirigea vers le lion. Le lion, tête basse, attendit Mon Cid, se laissa prendre au cou et mettre en cage. Quand le bon Campeador se retourna vers ses vassaux, il les vit autour de lui. Il demanda ses gendres et ne trouva ni l'un ni l'autre. Je te défie en personne comme traître et pervers. Pour l'honneur des filles du Cid, doña Elvire et doña Sol, je veux te le prouver par le combat, ici même, en présence du roi Alphonse. Vous les avez abandonnées, et en cela vous vous êtes fait tort. Elles ne sont que femmes, vous êtes hommes, et cependant de tout point elles valent mieux que vous. Quand viendra le combat, s'il plaît au Créateur, en traître que tu es, tu l'avoueras. Je serai démontré véridique en toutes mes paroles. » Ici cessa leur discussion à tous deux.

Écoutez ce que dit Diègue Gonzalez : « La nature nous fit comtes et des meilleurs ; ces mariages où nous prenions pour beau-père Mon Cid don Rodrigue, n'eussent pas été considérés. Nous ne nous repentons donc pas d'avoir abandonné ses filles. Elles peuvent passer désormais leur vie dans les soupirs. On leur rappellera ce que nous leur avons

fait. Je combattrai sur ceci le plus hardi : comme quoi en les laissant nous nous sommes fait honneur. »

Martin Antolinez en pied se leva : « Cesse donc, traître, bouche sans vérité : tu ne dois pas oublier l'aventure du lion. Tu te précipitas par la porte, te réfugias dans la basse-cour et fus te placer derrière la poutre du pressoir ; mais tu ne revêtis plus ton manteau ni ton bliaut. A ce sujet je veux combattre : il n'en peut être autrement. Pourquoi avez-vous abandonné les filles du Cid ? Sachez qu'en toute façon elles valent mieux que vous. A la fin du combat, tu avoueras par la bouche que tu es un traître, et que toutes tes paroles ne sont que mensonges. » Leurs discours à tous deux cessèrent.

Asur Gonzalez entre dans le palais : il vient en manteau d'hermine et bliaut traînant, et le teint vermeil, car il a déjeuné. La prudence n'est pas grande dans ses discours. « Ah! barons, qui vit jamais un tel malheur ? Qui nous donnera des nouvelles de Mon Cid, celui de Bivar ? A-t-il été faire marcher ses moulins de Riodovirna et prendre la mouture, comme il fait d'ordinaire ? Qui lui a persuadé de s'allier à ceux de Carrion ? »

A ce moment, Muño Gustioz en pied se leva · « Silence, déloyal et méchant traître ! Tu déjeunes plutôt que d'aller à l'oraison, et tu dégoûtes autour de toi ceux auxquels tu donnes le salut. Tu ne parles franc à ami ni à seigneur, faux pour tous, et surtout pour le Créateur. Je ne veux aucune part à ton amitié. Je te ferai avouer être tel que je dis. »

Le roi Alphonse dit : « Cessons ces propos : ceux qui se sont défiés combattent, et que Dieu les garde ! »

Comme ils achevaient ainsi de disputer, voici que deux chevaliers entrèrent dans l'assemblée, l'un du nom de Oiarra, l'autre de Jenego Ximenez. Le premier vient pour l'infant de Navarre, le second pour l'infant d'Aragon. Ils baisent les mains au roi don Alphonse, et demandent à Mon Cid le Campeador ses filles pour les faire reines de Navarre

et d'Aragon; qu'il veuille bien les leur donner en tout honneur et pour la bénédiction.

En pied se leva Mon Cid le Campeador : « Merci, roi Alphonse, vous êtes mon seigneur. Je rends grâces au Créateur de ce qu'on me les demande des maisons de Navarre et d'Aragon. Jadis c'est vous, et non moi, qui les avez mariées. Voici que je remets mes filles entre vos mains : disposez d'elles, sans votre ordre je ne ferai rien. »

Le Roi se leva et fit taire l'assemblée : « Je vous le demande, Cid, illustre Campeador, s'il vous plaît, je l'octroierai : que ce mariage s'arrange aujourd'hui dans cette assemblée; vous croîtrez ainsi en honneurs, en terres et en dignités. »

Mon Cid se leva et baisa les mains au Roi : « Puisque tel est votre plaisir, j'y consens, seigneur. »

Le Roi dit alors : « Dieu vous en donne bonne récompense ! Oiarra et Jenego Ximenez, je vous accorde à tous deux la main des filles du Campeador, doña Elvire et doña Sol, pour les infants de Navarre et d'Aragon : vous les aurez en tout honneur et avec la bénédiction. »

Oiarra et Jenego Ximenez se levèrent en pied, baisèrent les mains au Roi et ensuite à Mon Cid le Campeador. Ils rendirent leurs hommages et firent la promesse que tout serait comme ils l'ont annoncé, ou mieux, s'il est possible.

Beaucoup dans l'assemblée se réjouissent de ces mariages, mais les infants de Carrion ne s'en réjouissent guère.

Minaya Alvar Fañez en pied se leva : « Je vous demande une grâce, comme à mon Roi et seigneur. Que ne s'en inquiète pas le Cid Campeador. Pendant le temps de cette cour je vous ai laissés bien tranquilles ; je voudrais maintenant parler à tout mon souhait. »

Le Roi dit : « De cœur cela me plaît. Dites, Minaya, ce dont vous avez envie. »

— « Je vous prie de tous m'écouter, seigneurs de l'as-

semblée, car j'ai beaucoup à me plaindre des infants de Carrion. Sur l'ordre du roi Alphonse, je leur donnai mes cousines; ils les reçurent honorablement avec la bénédiction. Mon Cid le Campeador y joignit de grandes richesses. Mais, à notre grande affliction, ils ont abandonné les filles de Mon Cid, doña Elvire et doña Sol. Je les défie en personne comme méchants et comme traîtres. Vous tirez origine de la race de Vani Gomez, d'où sortirent des comtes de valeur et de courage : quelles sont leurs coutumes, nous le savons désormais fort bien, et j'en rends grâce au Créateur. Maintenant que les infants de Navarre et d'Aragon demandent mes cousines doña Elvire et doña Sol, à celles-là mêmes que vous teniez dans vos bras comme vos égales, à celles-là vous allez à cette heure baiser les mains, vous les appellerez suzeraines, et vous aurez à les servir, quelque peine qu'il vous en coûte, ce dont je remercie le Dieu du ciel et le roi don Alphonse. Ainsi croît la réputation de Mon Cid le Campeador! En tout point vous êtes tels que je dis. S'il se trouve quelqu'un pour répondre ou affirmer le contraire, c'est moi qui suis Alvar Fañez, en tout le plus vaillant. »

Gomez Pelayet en pied se leva : « Que nous veut, Minaya, tout ce discours? Il y a dans cette cour plus d'un seigneur de votre avis, mais pour qui voudrait le contraire, serait-ce la mort? S'il plaît à Dieu que nous sortions heureusement de ce débat, vous verrez que vous affirmez une chose fausse. »

Le Roi dit : « Que ce débat finisse! que nul ne prononce plus de provocations! Demain, au lever du soleil, aura lieu le combat, trois contre trois, de ceux qui se sont défiés en cette cour. »

Aussitôt parlèrent les infants de Carrion : « Donnez-nous un délai, Roi, car cela ne se peut faire demain; les gens du Campeador ont armes et chevaux; mais quant à nous, il nous faut aller d'abord aux terres de Carrion. »

Le Roi dit au Campeador : « Ce combat se fera au lieu que vous voudrez. »

Alors Mon Cid dit : « Je ne m'en mêlerai pas, seigneur : j'aime mieux aller à Valence qu'aux terres de Carrion. »

A cela le Roi répondit : « N'ayez crainte, Campeador. Laissez-moi vos chevaliers et tout leur équipement; ils m'accompagneront et je serai leur protecteur. Je prends l'engagement envers vous, comme pourrait faire un bon vassal envers son suzerain, qu'ils ne souffriront violence de comte ni d'infançon. Ici, tandis que nous sommes encore en assemblée, je leur fixe un délai : au bout de trois semaines, dans les plaines de Carrion, que ce combat se fasse en ma présence. Que celui qui ne viendra pas dans le délai, perde son défi et par cela seul soit regardé comme traître et comme vaincu. » Les infants de Carrion acceptèrent ces dispositions.

Mon Cid baisa les mains au Roi et dit : « Ainsi me plaît-il, seigneur. Voici que je remets en vos mains mes trois chevaliers : dès ce moment, je vous les recommande comme à mon roi et seigneur. Ils sont équipés de telle sorte qu'ils pourront exécuter tout ce qui les concerne. Pour l'amour du Créateur, renvoyez-les moi avec honneur à Valence. »

A ce moment le Roi répondit : « Dieu en ordonne ainsi ! »

Alors le Cid Campeador ôta son chaperon, sa coiffe de fine toile, blanche comme le soleil, et, la tirant du lien, détacha sa barbe. Tous tant qu'ils sont en la cour ne se lassent pas de le contempler.

Il se dirige vers le comte don Henri et le comte don Raimond, il les embrasse avec bonheur et de cœur les prie de prendre sur ses biens comme bon leur semble. A tous, à ceux-là, comme aux autres du bon parti, il leur demande ce qui leur fait envie. Tels sont là qui prennent, tels sont là qui non. Il remet les deux cents marcs au Roi, qui choisit sur le reste tout ce qui lui plaît.

« Je vous demande merci, Roi, pour l'amour du Créateur et vous baise les mains avec votre permission. Puisque toutes ces choses sont ainsi convenues, seigneur, je désire retourner vers Valence, la ville gagnée par mes labeurs. »

Le Roi levant la main se signa le visage : « Je le jure par saint Isidore de Léon, dans toutes nos terres il n'est pas si bon baron. »

Mon Cid à cheval s'avança pour venir baiser la main à son seigneur Alphonse : « Vous m'avez ordonné d'amener Babieca le coureur. Chez les Maures ni chez les Chrétiens il n'en est pas un autre semblable aujourd'hui. Je vous en fais présent : faites-le prendre, seigneur. »

Le Roi dit alors : « Ce n'est pas ma pensée. Si je vous l'enlevais, ce cheval n'aurait pas un aussi bon maître. A cheval tel qu'est celui-ci, il faut un maître tel que vous, pour défaire les Maures dans le champ et se mettre à leur poursuite. Qu'à celui qui voudrait vous le prendre le Créateur n'accorde pas sa protection; car par vous et par ce cheval nous avons de la gloire. »

Alors on se fit ses adieux, et bientôt l'assemblée se sépara.

Le Campeador donna les meilleures instructions à ceux qui allaient combattre : « Allons, Martin Antolinez, et vous, Pero Bermuez, et Nuño Gustioz, soyez ferme dans le champ en vrais guerriers. Qu'il m'arrive à Valence de bonnes nouvelles sur vous. »

Martin Antolinez dit : « Pourquoi parlez-vous ainsi, seigneur? Nous en avons accepté le devoir et nous l'accomplirons. Vous pourrez entendre raconter notre mort, mais notre défaite, jamais. »

Joyeux fut de cette réponse celui qui à une heure bonne reçut le jour. Il prit congé de tous ceux de ses amis qui étaient là. Mon Cid tourna vers Valence et le Roi vers Carrion.

Les trois semaines du délai sont pleinement achevées.

Voici au terme les gens du Campeador : ils veulent remplir la mission qui leur est imposée par leur seigneur. Ils sont sous la protection du roi don Alphonse de Léon.

Pendant deux jours on attendit les infants de Carrion. Ils viennent enfin très-bien fournis d'hommes et de chevaux : tous leurs parents sont avec eux. S'ils pouvaient tirer à part ceux du Campeador, ils les tueraient dans le champ, au déshonneur de leur seigneur : action mauvaise qu'ils n'essayèrent même pas, car ils eurent grande crainte d'Alphonse de Léon.

La nuit ils firent la veillée des armes et prièrent le Créateur. Les ténèbres s'en vont, déjà l'aube les chasse. Le désir de voir ce combat rassembla beaucoup de bons riches-hommes. Là aussi, par-dessus tous, se trouve le roi don Alphonse, pour soutenir le droit et s'opposer à l'injustice.

Déjà se mettent en armes ceux du Campeador, tous trois sont d'accord, car ils ont même seigneur.

En un autre lieu s'arment les infants de Carrion, et le comte don Garcia est tout occupé à leur faire ses recommandations.

Ils rencontrèrent une difficulté et vinrent dire au roi Alphonse qu'on ne devait pas se servir dans la lutte des épées tranchantes Colada et Tizona, que ceux du Campeador ne devaient pas combattre avec elles. Les infants étaient fort marris de les avoir livrées. Ils le dirent au Roi, mais le Roi ne les en loua point.

« Tandis que nous avions cour vous n'avez dégaîné ni l'une ni l'autre de ces épées. Si les vôtres sont bonnes, vous en tirerez avantage; de même feront ceux du Campeador. Debout! et courez au champ, infants de Carrion. Il est besoin pour vous de combattre en vrais guerriers, car du côté de ceux du Campeador rien ne fera défaut. Vous aurez grand honneur à sortir avec avantage du champ; mais si vous êtes vaincus, ne nous en accusez pas : car tous le savent, c'est vous qui l'avez cherché. »

Déjà vont se repentant les infants de Carrion. Ils ont grand chagrin de leurs faits et voudraient pour tout ce qu'il y a dans Carrion n'avoir pas agi de la sorte.

Les trois champions du Campeador sont armés. Le roi don Alphonse vint les voir ,et ceux du Campeador lui dirent : « Nous vous baisons les mains comme à notre Roi et seigneur; veuillez être juge aujourd'hui entre eux et nous. Protégez-nous selon le droit et contre toute injustice. Ici se trouve le ban des infants de Carrion. Nous ne savons pas ce qu'ils pourraient ou non imaginer. Notre seigneur nous plaça en votre main, rendez-nous justice pour l'amour du Créateur. »

Le Roi leur répondit alors : « D'âme et de cœur. »

On leur amène des chevaux agiles et forts. Sur leurs selles ils font le signe de la croix et chevauchent hardiment, les écus bien bouclés au cou. Ils prennent en main des lances au fer tranchant, chacune des trois ayant son pennon. Autour d'eux beaucoup de bons seigneurs.

Bientôt ils se montrent dans le champ entouré de barrières. Ceux du Campeador sont convenus tous trois ensemble que chacun d'eux frapperait le sien de son mieux.

Voici de l'autre côté les infants de Carrion en fort bonne compagnie, car sont présents maints de leurs parents. Le Roi leur nomma des juges pour décider du juste ou de l'injuste, et pour qu'entre eux ils ne se disputassent pas sur le oui ou le non.

Le roi don Alphonse vint du côté du champ où ils se trouvaient et leur dit : « Écoutez mes paroles, infants de Carrion. Vous auriez pu faire ce combat à Tolède, mais vous ne l'avez pas désiré. Ces trois chevaliers de Mon Cid le Campeador, c'est moi qui les amenai sous ma sauvegarde aux terres de Carrion. Tenez pour votre droit, ne cherchez nulle félonie, car si quelqu'un voulait méfaire, moi malement je l'en empêcherais, et tout mon royaume en serait irrité. » Alors augmente le trouble des infants de Carrion.

Les juges et le Roi indiquèrent les barrières, et tout autour le terrain se trouva libre. Ils leur firent bien entendre à tous les six, comme ils sont, que par cela seul serait vaincu celui qui franchirait la clôture. Tout le monde débarrassa les alentours de manière à ne pas approcher de la lice à une distance moindre de six hampes de lance. On leur tira au sort la place et leur partagea le soleil. Les juges se retirèrent d'au milieu d'eux : ils sont face à face.

Alors les chevaliers de Mon Cid courent aux infants de Carrion, et les infants de Carrion aux chevaliers de Mon Cid. Chacun d'eux ne songe qu'à son adversaire. Les écus aux bras et devant leurs poitrines, ils abaissent leurs lances où flottent les pennons, inclinent leurs têtes sur leurs arçons, et à coups d'éperons battent leurs chevaux. La terre est comme tremblante sous leurs mouvements.

Chacun d'eux ne songe qu'à son adversaire. Tous ensemble, trois contre trois, ils se sont rejoints. Ceux qui se tiennent autour pensent qu'ils vont sur l'heure tomber morts.

Pero Bermuez, celui qui avait porté le premier défi, se laissa arriver en face de Fernand Gonzalez. Sans nulle crainte ils se frappèrent sur leurs écus. Fernand Gonzalez traversa l'écu de Pero Bermuez, mais l'ayant pris dans le vide, ne put le toucher au vif. Deux fois sa lance se brisa. Pero Bermuez se tint ferme, de tout cela rien ne put l'ébranler. Il avait reçu un coup, il en frappa un autre. Il brisa la boucle de l'écu, la fit sauter de côté, traversa l'écu lui-même; rien ne put davantage garantir l'infant. Il lui mit la lance dans la poitrine. Fernand portait trois doubles de cuirasse, ce qui le servit, car les deux premiers rompus, le troisième demeura. Le plastron, le vêtement, la chemise lui entrèrent d'une palme dans la chair; le sang lui sortit par la bouche. Les sangles éclatèrent, aucune ne lui fut utile. De la croupe de son cheval il fut jeté à terre, et tout le monde se persuada qu'il était blessé à mort. Pero

Bermuez lâcha la lance et mit la main à l'épée. En l'apercevant, Ferdinand Gonzalez reconnut Tizona. Sans attendre le coup il cria : « Je suis vaincu ! » Les juges y consentirent, et Pero Bermuez le laissa.

Martin Antolinez et Diègue Gonzalez se frappèrent de leurs lances. Le choc fut tel que les lances volèrent en éclats. Martin Antolinez mit la main à l'épée : tout le champ reluisit, tant elle était claire et polie. Il lui porta un coup de côté et lui fit sauter le casque loin de la tête. Les courroies du heaume furent tranchées, le heaume arraché ; l'épée arrivant à la coiffe enleva tout, et heaume et coiffe ; de cheveux de la tête coupés et de chair atteinte une partie demeura, une partie tomba sur le sol. Quand Colada, la précieuse, eut frappé ce coup, Diègue Gonzalez s'aperçut qu'il n'échapperait pas en vie. Il tira son cheval par la bride pour se tourner en face. A ce moment Martin Antolinez, sans user d'estoc, le reçut avec un coup de plat d'épée. Diègue Gonzalez tenait aussi son épée en main, mais sans en rien essayer. Cependant l'infant poussait de grands cris : « Sauvez-moi, Seigneur, Dieu de gloire, gardez-moi de cette épée. » Il saisit vivement la bride du cheval qui, distançant l'épée, franchit la barrière ; Martin Antolinez resta dans le champ. Le Roi dit alors : « Venez en ma compagnie : vous avez tant fait, que vous voilà le vainqueur dans cette lutte. » Les juges déclarent vraies les paroles que vient de dire le Roi.

Ces deux-là ont triomphé : je veux maintenant vous parler de Muño Gustioz et de son affaire avec Asur Gonzalez. Ils se frappèrent sur leurs écus plusieurs grands coups. Asur Gonzalez, aussi fort que brave, en frappant ainsi l'écu de Muño Gustioz, à travers l'écu lui faussa l'armure. Mais la lance passa de côté et ne l'atteignit pas au vif. A ce coup, Muño Gustioz en rendit un autre qui, à travers l'écu d'Asur Gonzalez, lui faussa son armure. L'écu fut brisé tout au milieu de la boucle, l'armure faus-

sée, car ce coup ne put être évité. Muño Gustioz, qui ne se possédait plus dans son ardeur, le prit au défaut de la cuirasse. Il lui enfonça dans la chair la lame et le pennon, et les fit ressortir de l'autre côté de toute une brasse. Il le recourba, l'ébranla sur sa selle et le rejeta sur le sol en retirant sa lance. Rouges reparurent la hampe, et le fer et le pennon. Tous pensèrent qu'Asur Gonzalez était blessé à mort. Muño Gustioz releva la lance et s'approcha de lui, mais Gonzalo Asurez cria : « Pour Dieu, ne le frappez pas! Puisque cela s'est ainsi terminé, il est vaincu dans le champ. » Les juges dirent : « C'est aussi ce que nous entendons. »

Le bon roi don Alphonse voulut qu'on rendît la place nette et prit pour lui les armes qui restaient.

Les chevaliers du bon Campeador s'éloignent avec honneur : ils ont vaincu dans cette lutte, grâces au Créateur. Grands sont les soucis par les terres de Carrion.

Le Roi renvoya de nuit les vassaux de Mon Cid : ainsi on ne put les assaillir et ils n'eurent aucune crainte. En gens de renom ils marchent nuit et jour jusqu'à leur arrivée à Valence auprès de Mon Cid le Campeador. Ils ont laissé les infants de Carrion reconnus pour méchants, accomplissant ainsi la mission confiée par leur seigneur. Mon Cid le Campeador en fut rempli de joie.

Grande est l'humiliation des infants de Carrion. Qu'ainsi advienne ou pire encore à quiconque outrage noble dame et l'abandonne ensuite.

Cessons de nous occuper des infants de Carrion et du grand déplaisir que leur cause ce qu'ils ont reçu. Parlons de celui qui naquit à une heure bonne.

L'allégresse fut immense dans Valence la grande de ce qu'avaient acquis tant de gloire ceux du Campeador. Ruy Diaz leur seigneur se prit la barbe : « Je rends grâces au Roi du ciel, mes filles sont vengées! Maintenant elles peuvent abandonner les domaines de Carrion : je les marierai

sans m'inquiéter s'il en pèse ou s'il en chaut à qui que ce soit. »

Les infants de Navarre et d'Aragon avancèrent en affaires, eurent une entrevue avec Alphonse de Léon et conclurent leurs mariages avec doña Elvire et doña Sol. Les premiers avaient été grands, mais ceux-ci sont plus grands encore : ce mariage est plus brillant que le précédent.

Considérez comme l'honneur croit à celui qui à une heure bonne reçut le jour, puisque ses filles sont souveraines de Navarre et d'Aragon. Aujourd'hui les rois d'Espagne sont ses parents. En tout il revient de la gloire à celui qui naquit à une heure bonne.

Il est parti de ce monde le jour de la Pentecôte. Qu'il ait pardon du Christ, que nous l'obtenions aussi pour nous tous, justes et pécheurs.

Telle est la geste de Mon Cid le Campeador; en cet endroit s'en achève le récit.

Que Dieu donne le paradis à celui qui écrivit ce livre! Amen!

Pero l'abbé l'écrivit pendant le mois de mai, en l'année mil et CC...XLV de cette ère.

FIN DU PREMIER VOLUME

Universitas BIBLIOTHECA LOVANIENSIS

TABLE

—

Préface 1

CHRONIQUES

Notice 1
Chronique espagnole 5
Chronique latine 141
Chronique rimée 189

POEME

Notice 221
Chanson première 225
Chanson seconde 293

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

575. — PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET COMP., 30, RUE DU BAC.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

OCT 22 1968
[redacted]
FEB 22 '78
DEC 04 '79
NOV 22 '79
OCT 14 '81
OCT 06 '81
OCT 21 '78
OCT 19 '80
SEP 14 '80
[redacted] 12 MAI '85
APR 29 '85
06 MARS 1994
06 MARS 1994

a33003 003543708b

CE PQ 6367
.F2 1866 V001
COO EL CID CAMPE LEGENDE DU
ACC# 1246641